3 1761 05070345 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdutonkine02lyau

LYAUTEY

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

(1894-1899)

Avec 28 dessins originaux de l'Auteur
et 14 cartes en couleur hors texte

TOME II

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

LETTRES
DU TONKIN
ET DE
MADAGASCAR

LYAUTEY

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

(1894-1899)

Avec 28 dessins originaux de l'Auteur
et 14 cartes en couleur hors texte.

TOME II

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1920

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

DS
557
T9L8
1920
c.2

1047920

Copyright nineteen hundred and twenty
by Max Leclerc and H. Bourrelier,
proprietors of Librairie Armand Colin.

LETTRES DU TONKIN

(*SUITE*)

CHAPITRE VII

HANOÏ

ENTREVUE AVEC LE MARÉCHAL SOU A LANG-SON — SA VISITE A HANOÏ — PASSAGE DE L'ÉTAT-MAJOR AU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL COMME CHEF DU BUREAU MILITAIRE DU GOUVERNEUR.

Avril — Août 1896.

Hanoï, 2 avril.

Je repars ce soir pour Lang-Son avec le général Duchemin qui va y faire ses adieux au maréchal Sou.

Depuis huit jours à Hanoï, dans la situation la plus fausse et la moins agréable où je me sois trouvé depuis que je suis au Tonkin. C'était d'ailleurs inévitable. Le chef d'État-Major titulaire, à peine arrivé il y a un an, a dû repartir aussitôt pour la France pour des raisons de famille, d'ailleurs très sérieuses, et y a passé six mois. Du coup, c'est moi qui ai dû, depuis un an, faire l'intérim de chef d'État-Major, pendant lequel j'ai eu soit à préparer de sérieuses campagnes, soit à prendre une part active aux opérations.

Les circonstances m'ont acquis la confiance affectueuse et intime du Général en chef et du Gouverneur général. Le chef d'État-Major de retour, le Général m'envoie aux colonnes où il juge indispensable que j'aille porter sa pensée directrice,

puisque je m'en trouve seul dépositaire, et le Gouverneur en a fait, d'ailleurs, une condition absolue de son adhésion à notre programme.

Le chef d'État-Major revient au milieu de cette action engagée, n'ayant pas eu à la concevoir et à la préparer, forcément moins au courant que ceux qui l'ont vécue.

Je reviens, le Général me reçoit à bras ouverts, me charge des rapports, m'appelle à chaque instant. J'ai beau me dérober, me faire appeler dix fois par jour avant d'y aller, il y a pour moi une gêne de tous les instants. Je me sens un peu désorienté dans cette maison où j'étais hier le chef. Mais ce sont les petites misères du métier et j'ai été trop gâté depuis quinze mois pour avoir le droit de me plaindre.

Allons! me voici débondé, il n'en sera plus question.

Le Gouverneur général est revenu de Paris le surlendemain de mon retour avec Mme et Mlle Rousseau, son neveu et chef de cabinet Le Coz, et son fils Emmanuel. Grand accueil officiel à l'appontement; tous les États-Majors civils et militaires, le Kinh-Luoc et ses parapluies. Le Général en chef lui adresse un speech parfait, auquel M. Rousseau répond avec son cœur et son effusion habituelle à l'égard de l'armée. Là encore ce n'est pas de ma faute s'il me cherche des yeux dans les groupes et me dit les mots les plus gracieux pour Vallière et moi, au sujet de la campagne préparée, terminée et réussie.

Le Tonkin devrait être ivre de l'emprunt enlevé; c'est la première fois qu'un Gouverneur lui apporte un tel cadeau. Pas du tout, voilà la presse qui part en campagne, les chambres de commerce marchandent un banquet, parce que deux mots de M. Rousseau ont fait comprendre que les 80 millions avaient une autre destination que d'être partagés au prorata entre ceux des entrepreneurs qui regardent le Tonkin actuel comme leur prébende.

Pour M. Rousseau, ç'a été une subite révélation, inattendue

et écœurante; et il la résume dans la vieille formule : « l'ère des difficultés commence ».

Vient d'arriver à Hanoï un Tonkinois, le colonel X..., de la première heure. (Ils retardent tous de quinze ans, les Tonkinois de la première heure, et sont aujourd'hui les plus dangereux ouvriers.) Vallière annonce par télégramme que, malade, il demande son retour. X... est sous la main : on le bombarde au troisième territoire. C'est donc lui qui prend du jour au lendemain la suite de tout ce que nous venons de faire depuis trois ans, de ce qui a coûté sang, argent, peines; de lui que va dépendre la résurrection de cet immense territoire reconquis cet hiver et où pas une faute n'est à commettre. Il me convoque : deux heures de cartes et de documents dont je sors moins que rassuré.

J'aurais vraiment besoin de huit jours de repos, mais le Général me charge du rapport d'ensemble aux ministres sur la campagne. Je rengaine mon repos et je me mets à la besogne avec joie.

Ce soir nous embarquons donc pour Lang-Son par eau jusqu'à Phu-Lang-Tuong sur la canonnière le *Querné*, le coquet bateau où j'ai fait avec le Général le même voyage voici quinze mois, huit jours après mon arrivée, allant inaugurer le chemin de fer. Nous serons cinq voyageurs : le Général, son officier d'ordonnance, l'ami Bollardière, le capitaine de cavalerie A..., que sa verve, son esprit et son entrain font le compagnon obligé de tous les déplacements du Général, et moi, que le Général emmène parce que, en outre des adieux à Sou, il y a à régler avec lui des questions de police-frontière, à confirmer notamment les accords que j'ai conclus à Na-Bo. Comme je ne connais pas encore le personnage, qui prend à l'horizon tonkinois des proportions de plus en plus grandes, je me laisse agréablement faire.

RETOUR DE LANG-SON, APRÈS L'ENTREVUE AVEC LE MARÉCHAL SOU

7 avril, à bord du *Querné*.

Ci-joint deux articles de journaux, où je ne suis d'ailleurs pour rien, et qui me dispensent de tout récit :

LE GÉNÉRAL DUCHEMIN A LANG-SON

Lang-Son, le 9 avril 1896.

Notre ville, d'ordinaire si paisible, vient de passer deux journées qui feront époque dans son histoire.

Samedi 4 avril, le train de Phu-Lang-Thuong nous amenait le Général en chef accompagné du commandant Lyautey, sous-chef d'État-Major, du capitaine A... et du lieutenant de Bollardière, officier d'ordonnance du général Duchemin.

Le commandant du territoire, colonel de Joux, s'était rendu à Than-Moi, à la rencontre du Général en chef, salué à son arrivée par les canons du fort Brière de l'Isle et qui passa devant le front des troupes échelonnées pour lui rendre les honneurs de la gare à la nouvelle résidence.

Un temps couvert et brumeux, un crachin toujours persistant, une boue épaisse et gluante donnaient malheureusement une physionomie peu gaie à cette cérémonie militaire, qui n'en restait pas moins imposante, par la belle attitude sous les armes des quatre cents hommes de la garnison.

Le lendemain matin, jour de Pâques, nous fûmes réveillés brusquement par deux formidables coups de tonnerre qui dégageaient le ciel pour toute la journée du manteau gris dont il ne cessait de nous faire voir, depuis des jours et des semaines, la triste uniformité.

On profitait de cette embellie pour pavoiser la résidence; on y attendait en effet le maréchal Sou, auquel le Gouvernement chinois avait donné l'autorisation de se rendre à Lang-Son pour s'y rencontrer avec le général Duchemin, avec lequel il a, depuis plus de trois ans, d'étroites relations amicales qui ont puissamment contribué à la pacification de la piraterie du Quang-Si, jadis si troublé.

Le maréchal Sou était attendu à onze heures du matin; mais, retardé par le mauvais temps et l'état des chemins que la pluie et le crachin avaient rendus impraticables, il n'arrivait au Song-Ki-Kong qu'à trois heures de

l'après-midi. Le colonel de Joux l'attendait au pont avec le commandant Lyautey et le capitaine A.... A leur vue, le maréchal Sou descendit de chaise et se rendit à pied à la résidence, en passant devant le front des troupes pendant que l'artillerie tirait les salves dues à son grade.

Le maréchal Sou était vêtu de la robe jaune, insigne de sa dignité à la Cour du Céleste Empire, entouré de ses porte-sabre, porte-hallebarde, porte-pipes, etc., escorté par une cinquantaine de réguliers précédés de leurs trompes de guerre; le tout encadré de nos braves petits miliciens à cheval, dont les trompettes claires et joyeuses contrastaient agréablement avec les lugubres sons des instruments chinois.

Le cortège arriva ainsi à la résidence. Le général Duchemin, en grand uniforme, portant la croix du double Dragon de Chine, attendait le maréchal Sou en haut du perron, entouré des officiers de l'État-Major de la garnison et ayant à ses côtés son officier d'ordonnance et le Consul de France[1] à Long-Tcheou. Il se porta de quelques pas au-devant du maréchal Sou en lui tendant les mains, et tous deux s'embrassèrent affectueusement. A ce moment un photographe braquait son objectif sur les deux généraux, qui se rendaient dans les salons de la résidence en se tenant par la main.

Voilà ce que j'ai vu personnellement; quant à ce que je vais dire maintenant, je l'ai récolté en écoutant à droite et à gauche, mon humble situation ne m'ayant pas permis d'en être témoin oculaire et auriculaire.

Entrés à la résidence, les deux généraux s'assirent et burent le thé en s'offrant réciproquement leur tasse. Puis, comme le maréchal Sou disait au Général en chef combien il était heureux d'avoir reçu du Gouvernement français un cadeau aussi beau que celui de sa nomination de Commandeur de la Légion d'Honneur, le Général en chef lui dit en substance qu'il regrettait de n'avoir pas qualité pour lui remettre officiellement son brevet et ses insignes, qui devaient lui être délivrés par le Gouvernement chinois, mais qu'il le priait de recevoir de lui, en cadeau personnel, sa croix de Commandeur, qu'il portait depuis six ans, en souvenir de leur bonne amitié.

En achevant ces mots, le général Duchemin enlevait sa décoration et la plaçait au cou du maréchal Sou en lui donnant l'accolade.

Après les félicitations des officiers présents, le colonel de Joux et M. Bons d'Anti conduisirent à la gare notre hôte, qui ne connaissait d'un chemin de fer que ce qu'il avait pu voir sur des images.

On fit manœuvrer une locomotive devant lui, on le fit monter dans un train et faire quelques kilomètres sur la ligne. Tout cela parut l'intéresser au plus haut point.

En revenant de la gare, le maréchal Sou eut une assez longue conversation avec le Général en chef; puis vers cinq heures on se mit à table pour déjeuner et dîner en même temps.

1. Le si distingué M. Bons d'Anti, agent de premier ordre et sinologue éminent.

Une vingtaine de couverts dans le grand hall de la résidence, une douzaine dans la salle voisine pour les officiers subalternes chinois et les interprètes. Menu fort soigné. Il y avait des huîtres et un immense poisson de mer! Décidément notre ville est une capitale.

Le repas a été fort gai, on a beaucoup mangé, beaucoup toasté, et après deux heures de ces divers exercices on s'est reposé un peu pendant qu'on transformait la salle du banquet en salle de bal.

A neuf heures, colons, fonctionnaires, officiers, invités par le Commandant du territoire, se pressaient et se faisaient présenter au maréchal Sou; huit dames avaient été invitées, cinq purent seulement se rendre à l'appel aimable du colonel de Joux, mais il paraît que ces cinq se sont multipliées et ont suffi à contenter tous les danseurs, assez enragés pourtant.

Le clou de la soirée a été un pas de quatre dansé par le maréchal Sou avec Mme Bons d'Anti; voilà qui n'est pas commun et qui ne s'est jamais vu qu'à Lang-Son le 5 avril 1896.

Les généraux se retirèrent vers une heure du matin et s'endormirent sans doute assez difficilement: car, après un fort gai souper, les danses continuèrent jusqu'à quatre ou cinq heures du matin,

Le lendemain matin lundi, après une assez longue conférence, les deux généraux se firent des adieux qui furent, paraît-il, fort touchants, l'un prenant la route de Dong-Dang et l'autre celle de Hanoï.

Je ne saurais vous rapporter ce qui a pu être dit dans cette entrevue au point de vue sérieux; je ne suis pas dans la confidence des grands, qui, d'ailleurs, tout en étant fort aimables, ne disent que ce qu'ils veulent bien dire; mais ce qui est certain, c'est que la visite à Lang-Son d'un mandarin militaire de l'importance du maréchal Sou restera dans la mémoire des populations de notre région comme un événement extraordinaire, et qu'il devra avoir une grande influence pour la consolidation de nos relations pacifiques avec le Céleste Empire.

EXTRAIT D'UN SECOND JOURNAL

VISITE DU MARÉCHAL SOU A LANG-SON

On nous écrit :

O crachin, maudit crachin!... Pourtant vers une heure le soleil perce les gris nuages.

Dès deux heures les troupes de la garnison font la haie sur le parcours du cortège, de la porte nord de Lang-Son à l'hôtel du territoire.

Un maréchal des logis, « petit bleu » placé au fort de Ky-Lua, à quelques kilomètres de Lang-Son, pour signaler l'arrivée du Maréchal, revient à un galop gaillard. Le Maréchal est signalé. Au moment où il va traverser le

fleuve, les « garde à vous » retentissent, trompettes et clairons sonnent, des salves d'artillerie sonnent l'arrivée, chacun prend sa place.

Le colonel de Joux, commandant le territoire, accompagné du commandant Lyautey et du capitaine A..., attendent le Maréchal à l'entrée de la ville. Le général Duchemin est resté à l'hôtel du territoire, où il recevra le maréchal Sou.

Déjà paraissent les gracieux fanions de la pointe d'avant-garde, car tout le peloton de cavalerie du territoire, sous les ordres de M. le lieutenant Bertrand, officier de renseignements, est allé chercher le Maréchal à la porte de Chine (porte de Nam-Quan).

Rien de plus original, à coup sûr, de plus chatoyant à l'œil que les mille couleurs de ce cortège qui paraît, disparaît, pour se dégager enfin des hauteurs de Ky-Lua.

D'abord un maréchal des logis de dragons, « fièrement campé » sur un cheval de 1 m. 20 (qu'on le décore!), chef de pointe, puis l'avant-garde ; suit la maison civile et militaire du Maréchal.

Qu'on me permette d'en donner le détail complet, car vraiment il y avait quelque chose d'imposant dans ce groupement aux couleurs bizarres d'officiers, sous-officiers, de réguliers, de coolies, de drapeaux, de chevaux, de mules, etc..., etc....

Viennent vingt réguliers à la blouse rouge brodée de caractères en velours noir, porteurs de bannières jaunes à bandes noires, munis de guidons à six couleurs, sous les ordres d'un capitaine chinois qui précède la chaise du Maréchal.

Suivent vingt autres réguliers armés de fusils à tir rapide de divers modèles ; à gauche et à droite de l'officier deux trompettes, mieux vaudrait dire deux hérauts dont les instruments rappellent les trompettes d'Aïda par leurs sons lugubres et presque continus ; elles annoncent aux populations le passage d'un grand chef. Quel parallèle à faire entre nos gaies, stridentes et joyeuses fanfares qui, à l'heure du danger, rappellent en nous élan, dévouement, sacrifice... et les quatre notes graves et mornes des trompettes chinoises qui n'éveillent guère que l'idée du devoir strict, l'implacable destinée... la mort! Un peuple qui vibre et va à la vie, un autre qui se recueille!

Un boy (un rengagé sûrement), armé d'un superbe riflard en sautoir, présente aux officiers attendant son général les cartes de visite de ce dernier. Ce sont de vastes rectangles en papier rouge portant verticalement trois caractères représentant les nom et prénoms du général Sû Yuan Tchouen (premier printemps). Précédant immédiatement la chaise, un Sam (parasol) rouge destiné à abriter le Maréchal une fois à pied, un hallebardier portant la hallebarde, don de l'empereur de Chine, un des insignes de commandement, un régulier qui porte son bâton, autre insigne de commandement, celui-ci porte sa canne, celui-là sa lorgnette, un autre sa montre, un quatrième son revolver, un cinquième sa pipe, que dis-je, ses pipes..., quatre Chinois portent de superbes sabres de commandement, glaives précieux

(packien), il y en a beaucoup qui ne portent que des parapluies, toujours en sautoir, il y en a aussi qui ne portent rien... pour le moment, car ils porteront le Maréchal; il y en a enfin une dernière série qui portent tout sur leur visage.

Permettez-moi de vous présenter cet illustre mandarin très confortablement installé dans sa chaise aux soieries vertes et rouges.

Tel M. Bertillon, je commencerai par les caractères anthropométriques.

Taille : 1 m. 81.

Poids : 78 kilos (avant déjeuner, comme nous le verrons plus tard).

Age : 62 ans, paraît en avoir 35 à peine; figure ouverte, franche, bien que les yeux petits et très clairs ne manquent pas d'une parfaite malice.

Son costume... ses costumes, dois-je dire, car par la suite vous saurez de combien de vêtements il était vêtu.

Ah! coquettes dames, quelles soies brochées! quels satins aux couleurs pâlies... quels dessous, mesdames, que les dessous de Sou!...

Pourtant, il faut que je vous dise de suite que sa première enveloppe était une jaquette en soie jaune, insigne d'une décoration militaire réservée aux grands dignitaires de l'Empire... décoration utile? aux pieds, des bottes en soie, sur la tête son chapeau officiel à la plume de paon au bouton de corail premier rang monté sur une embase en or d'une ciselure digne du Palais-Royal.

Derrière la chaise, autre régulier, puis les « laïs », deux mules superbes dont une est destinée, me dit-on, au colonel commandant le territoire, puis des caisses, des caisses, un grouillement de coolies, l'arrière-garde formée par le reste du peloton de linhs à cheval sous les ordres d'un sergent bien connu par sa bravoure et ses qualités militaires, et... c'est tout.

Résonnent encore les coups de canon quand le maréchal Sou descend de sa chaise pour se présenter au colonel de Joux; cette phase de la cérémonie ne manque pas d'une certaine ampleur.

Les quelques officiers suivant le Colonel se portent au-devant du Maréchal qui, réunissant ses deux mains et les élevant, salue de la sorte chaque officier; il prend place sous son parasol. Entouré des officiers français, de sa maison, conduit par le Colonel, le cortège s'ébranle, défile devant les troupes et arrive à l'hôtel du territoire.

Là, sous le vaste péristyle de cet imposant monument, se tient le Général en chef en grande tenue, revêtu de tous ses ordres au milieu desquels brille l'Étoile précieuse du double Dragon qui lui fut conférée par l'empereur de Chine; à ses côtés, M. Bons d'Anti, consul de France à Long-Tchéou, dont on connaît les excellentes relations avec le maréchal Sou; derrière lui tous les officiers de la garnison.

L'hôte de Lang-Son gravit lentement les nombreux degrés conduisant au péristyle, les trompettes chinoises lugubrement sonnent, les étendards et pavillons s'abaissent par deux fois, le maréchal Sou après avoir salué le

Général en chef lui tend les bras et lui donne l'accolade. Présentation de tous les officiers.

Cette partie de la cérémonie terminée, le général Duchemin conduit son hôte dans un salon préparé pour la réception; après l'échange des premières courtoisies, se produit une imposante manifestation à laquelle son caractère de spontanéité privée donne encore plus de valeur.

Comme le maréchal Sou remerciait le général Duchemin d'avoir obtenu du Gouvernement français la haute distinction qui lui a été conférée récemment, celui-ci détache sa croix de commandeur, la place lui-même au cou du nouveau légionnaire, lui donne l'accolade et invite les officiers membres de l'ordre. à venir saluer le Maréchal.

« En vous remettant cette croix que je porte depuis six ans, dit le général Duchemin, c'est l'ami que je tiens à honorer, l'homme loyal avec lequel j'ai collaboré, qui m'a aidé dans ma tâche souvent délicate et difficile; je lui accorde ce seul prix, car quelqu'un plus autorisé que moi vous remettra au nom de mon Gouvernement officiellement ces insignes. Portez cette croix longtemps, toujours, en souvenir de moi. »

A cette improvisation, le maréchal Sou a répondu à peu près en ces termes :

« Je sais de combien d'honneur et de gloire est revêtu l'insigne que vous venez de m'offrir; s'il m'était permis d'y attacher encore une valeur plus précieuse, je dirais que c'est parce qu'il me vient de vous. Laissez-moi vous affirmer que je le considère comme le gage de nos sincères et franches relations qui, hélas! vont cesser, comme le trait d'union entre vous, le passé, et votre successeur, l'avenir. Je désire du plus profond de mon cœur que les relations avec le futur Général en chef soient toujours affectueuses, et qu'il soit comme vous ce que vous resterez dans mon souvenir, mon ami, mon frère. »

Cette entrevue officielle terminée, visite de la gare, où un train sous pression attend le maréchal Sou désireux de faire quelques kilomètres en chemin de fer. Ce numéro paraît avoir tout particulièrement intéressé le Maréchal, la création prochaine d'une voie ferrée entre le Tonkin et la Chine en faisant une vraie actualité. Au retour, on dételle la machine; il se fait expliquer sommairement le mécanisme, la possibilité de changer de voie, le maniement de l'aiguille qu'il manœuvre lui-même.... Une grosse bascule attire son attention, on lui propose de se faire peser, et, comme on s'expliquait difficilement le peu de poids de cette sorte de colosse, comparativement à un officier « fort maigre » : « Je n'ai pas déjeuné, » dit-il....

On quitte la gare sur ce bon mot, et on gagne l'hôtel du territoire, en traversant la Citadelle. Disons en passant que notre ami d'aujourd'hui fut un héros de la défense de Lang-Son; un des officiers de son escorte nous montre les traces d'une profonde blessure reçue dans la Citadelle, de nombreux soldats curieux saluent le Maréchal, qui courtoisement leur rend leur salut.

A 3 h. 30, un somptueux repas de 20 couverts :

MENU

JAMBON D'YORK
TÊTE DE VEAU VINAIGRETTE
POISSON SAUCE AUX CAPRES
OMELETTES AUX TRUFFES
GIGOT BRETONNE
DINDONNEAU FARCI
SALADE
BOMBE GLACÉE
DESSERT

VINS

GRAVES, BORDEAUX, BOURGOGNE, CHAMPAGNE.

La décoration de l'hôtel est merveilleuse, les couleurs chinoises se mêlent heureusement à nos trois couleurs. Dans l'immense salle à manger, les murs sont tendus d'étendards, de drapeaux chinois et français ; un majestueux drapeau aux couleurs impériales sur lequel se déroule un Dragon à cinq griffes est placé en face de la place qu'occupe le maréchal Sou, des fleurs partout, c'est vraiment engageant.

Le clou ! voilà le clou ! successivement et à différents moments l'hôte de Lang-Son a quitté un de ses nombreux vêtements, tous plus soyeux et plus riches, j'en ai compté quatre. Changement aussi de coiffure : au bonnet au diamant de très belle eau, don du protectorat, succède un autre bonnet à la perle grise du plus pur orient... extrême-orient.

Est-ce le rite ? Est-ce de la coquetterie ? car des boys apportent aux officiers chinois leur « bonnet grec » ; pas de brillant, pas de perles, à ceux-là, la tenue de l'humble subalterne.

Selon la coutume chinoise on a fait parler les verres, car le Maréchal, levant fréquemment sa coupe, désignait un des convives qui était tenu de vider la sienne quand l'honneur de la partager avec lui ne lui était pas dévolu.

Ouf ! il est six heures ; on quitte enfin la table et chacun de gagner un fauteuil dans les différents salons. Le Maréchal disparaît avec ses officiers ; laissons-les savourer béatement les douceurs de l'opium, nous les retrouverons ce soir au bal.

Il s'ouvre à 9 heures, le bal, sous les brillants accords exécutés par un brillant capitaine. Premier quadrille conduit par le général Duchemin, ayant à son bras Mme Bourgey, et le colonel de Joux offrant le bras à Mme Bons d'Anti. Les danses succèdent aux danses, beaucoup d'appelés, mais peu d'élus à danser, à cause du nombre très restreint des danseuses ; bien que

Lang-Son en belles filles n'ait pu donner que ce qu'elle avait, il n'y avait pas lieu de se plaindre, la beauté, l'amabilité, la joyeuseté des danseuses ayant remplacé très avantageusement la quantité.

Tout à coup une note bien imprévue vient égayer l'assistance; vers minuit, le maréchal Sou, qu'avait sans doute laissé rêveur l'exécution très heureuse de plusieurs pas de quatre, se lève et, saisissant Mme Bons d'Anti, la femme de notre sympathique consul, l'entraîne pour se mêler crânement aux danseurs. Ne pas croire qu'il fut ridicule et très emprunté : car, très observateur, s'il manquait de cadence, il n'oubliait point de fixer les yeux de sa danseuse et s'en tirait très honorablement par de gracieuses révérences.

A 2 heures on soupe et, avec non moins de gaieté, reprennent valses entraînantes, quadrilles américains; cela dure jusqu'à 4 heures du matin. Inutile de dire qu'à cette heure, seules restent les dames (merci, mesdames!) et les fervents... marcheurs. On se quitte, se demandant, sous la pluie, si l'on serait bien exact, quelques heures plus tard, pour les adieux des deux généraux.

Tout le monde est là à 9 heures pour présenter ses souhaits de bonne route aux généraux qui vont se séparer, mais que des liens puissants d'affection réuniront souvent par le souvenir.

Après un assez long entretien dont les termes et la portée n'appartiennent pas à ce cadre, les deux généraux, prévenus par les fanfares de l'heure de la séparation, quittent le salon.

Comme le cortège se reformait au moment où le maréchal Sou gagne sa chaise, le général Duchemin, avec beaucoup d'à-propos, rappelant le soleil de la veille qui de ses rayons dorait le cortège souhaitant une chaude bienvenue à l'hôte éminent, fit remarquer au Maréchal que le temps lui-même par sa tristesse se mettait à l'unisson de ses regrets.

Que vous dire au point de vue de la portée politique de cette entrevue? ceci n'est point de notre rôle, mais nous pouvons affirmer hautement que nous la considérons comme la plus élogieuse et manifeste consécration des efforts tentés, des résultats obtenus pendant les années de commandement du général Duchemin. XXX.

Le maréchal Sou est rentré à 6 heures du soir à son quartier général; les honneurs lui ont été rendus à Dong-Dang, où le capitaine Radisson l'a reçu à déjeuner.

Le peloton d'escorte, sous les ordres du capitaine Cany montant avec beaucoup d'élégance un ravissant poney noir, l'a conduit jusqu'à la porte de Nam-Quan où un déjeuner attendait les hommes.

Mercredi, le maréchal Sou a reçu à dîner à Ping-Kiang le commandant du territoire et deux officiers.

Le consul de France et Mme Bons d'Anti, regagnant Long-Tchéou, ont

été également reçus au camp chinois; mais, avant de se séparer, on a redansé le soir.

Je n'ai pas grand'chose à ajouter.

Il y a un an, mon premier jour de Pâques au Tonkin, au bivouac, en colonne, marchant sur Baky.

Cette année, entre la robe jaune de Sou et la robe bleue de l'ami Ly-Son, son secrétaire. Qu'inventer, l'an prochain?

Les conférences avec Sou, dont parlent les journaux, c'est moi qui les ai tenues le soir, pendant les trois heures où il a été fumer son opium, tandis que le « bal » s'apprêtait.

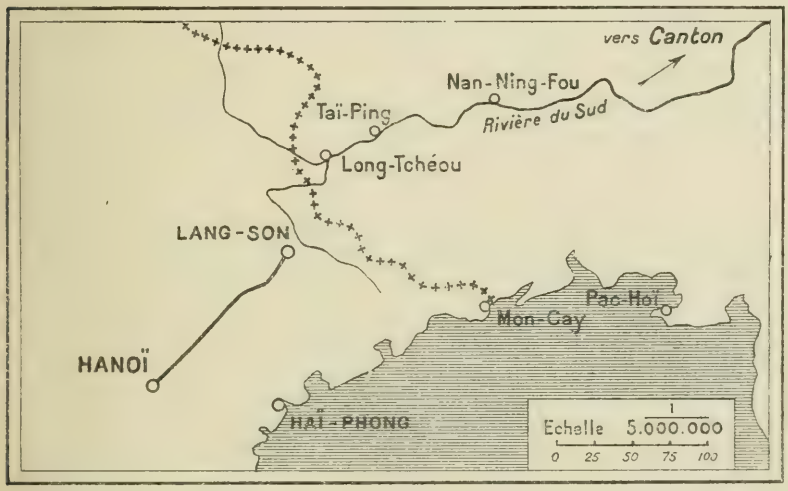
Tout ce que j'ai fait à Na-Bo est ratifié, et, comme sanction, un des chefs de poste dont j'avais demandé le renvoi, déplacé.

Le rêve de Sou, c'est d'obtenir l'extension de ses pouvoirs à la frontière militaire du Yunnan : c'est aussi le mien. L'an passé, je n'étais pas de cet avis, craignant qu'une extension trop grande de son autorité le fît sortir de nos mains, le jour où il n'aurait plus rien à obtenir. Depuis que j'ai constaté *de visu* l'anarchie de la frontière Yunnannaise, l'impossibilité d'y avoir la moindre prise, je suis amené à croire que c'est encore la combinaison Sou qui est la meilleure. Le prétexte est tout trouvé, le faire charger du côté chinois de l'abornement de la frontière Sino-Yunnannaise qui est à faire. C'est la solution de Bons d'Anti, et Sou exprime le désir que la mission me revienne du côté français. Soit! Mais, comme il s'agit de l'hiver prochain, ce sera au général Dodds à parler.

Je suis convaincu qu'après la chasse que nous venons de donner à la piraterie, du jour où ses derrières seront interceptés par une continue et solide organisation de police frontière mixte, elle aura vécu.

Sou se préoccupe fort des conditions dans lesquelles Fives-Lille, à qui sont concédés les travaux du chemin de fer de Lang-Son et Long-Tchéou, recrutera, dirigera, surveillera les 3 ou 4000 coolies qui, de ce chef, vont affluer dans son commandement.

Du reste, j'estime qu'on s'est un peu emballé pour ce chemin de fer. La pénétration en Chine par la Rivière du Sud est un mot. Le chemin de fer de Lang-Son a sa raison d'être, qui est le ravitaillement de notre haute région Est; il a pu coûter, il a certainement coûté trop cher; mais il répondait à cette nécessité. Tandis qu'à l'Ouest nous avons le Fleuve Rouge, au centre la Rivière Claire, comme voies de pénétration et de transport naturelles et toutes faites, à l'Est nous n'en avions pas. Pour la région Lang-Son, That-Khé, Cao-Bang, le chemin



de fer remplace donc le fleuve absent. C'est tout. Si jamais le transit du Kouang-Si trouve un avantage à abandonner la voie lente et difficile de la Rivière du Sud qui l'emmène à Canton, ce sera pour déboucher de Long-Tchéou, ou de Taï-Ping-Fou, ou plutôt encore de Nan-Ning-Fou à la mer par le plus court, c'est-à-dire sur Pac-Hoï et non sur Haï-Phong. Actuellement les Anglais négocient une ligne de Pac-Hoï à Nan-Ning-Fou, et c'est la vérité; nous eussions mieux fait de les devancer au lieu de nous entêter à cette prolongation de notre railway de Lang-Son qui ne rime à rien.

La seule pénétration en Chine, le seul transit qui aient pour nous une raison d'être sont ceux du Yunnan, parce que nous

seuls en tenons les deux seuls débouchés naturels vers le Sud, le Fleuve Rouge et la Rivière Claire. Et c'est sur eux seuls que nous devrions porter nos efforts et notre argent. C'est l'axe directeur que nous ne devrions jamais perdre de vue, et il semble que, depuis Francis Garnier, nous l'avons constamment oublié. Lang-Son a une raison d'être *militaire* (base d'opération et de surveillance de la frontière Est), *politique* (base des relations avec les autorités d'en face, Kouang-Si et Kouang-Toung, et notamment avec Sou); un point, c'est tout. C'est suffisant. Il ne faut pas lui demander autre chose; et Gallieni, dans les derniers temps, le voyait très clairement, regardant son œuvre là comme terminée et désirant porter son activité vers Ha-Giang ou Lao-Kay, où il sentait qu'étaient les champs d'action de demain.

Sou est très affecté du départ de Bons d'Anti, notre consul à Long-Tchéou, — envoyé à Szémao dans le Yunnan occidental. Bons d'Anti a depuis trois ans gagné l'entière confiance du Son-Kong-Pao; parlant chinois comme une pagode, il est sur notre frontière Est l'agent par excellence; il y a 18 mois, au moment où sur le Mékong l'affaire de Muong-Sin se corsait et où les intrigues anglaises agitaient les ambitions chinoises du bas Yunnan, M. Hanotaux désigna Bons d'Anti pour le nouveau poste de Szémao, en plein cœur de la partie douteuse, sur le revers de notre Laos et du territoire contesté. Survient la convention du 15 janvier avec l'Angleterre, — regrettable, certes, — mais enfin réglant la situation : Szémao devient donc inutile; n'importe, M. B... exhume dans les cartons la nomination de Bons d'Anti et la rend exécutoire. Nous avons beau protester, écrire à Pékin, au quai d'Orsay, invoquer l'inopportunité de déplacer Bons l'année même où il va y avoir simultanément à organiser la police mixte sur la frontière reconquise, à surveiller les agissements des Pavillons Noirs revenus de Formose, à assurer la construction des voies ferrées concédées à nos nationaux, — autant chanter. Bons ira à Szémao, où il n'y a

plus rien à faire, et sera remplacé à Long-Tchéou par un petit interprète intérimaire sans expérience et sans activité. Et encore a-t-on fait venir ce dernier de Song-Phong, en face de Lao-Kay sur le Fleuve Rouge, au moment même où il y arrivait et où, à grand'peine, après six mois de négociations, nous venions d'obtenir l'arrivée d'un mandarin chinois avec pleins pouvoirs pour le règlement des questions en l'air. Celui-ci était en route, apprend à deux jours du but le départ de notre agent, rebrousse chemin et se demande si nous sommes fous. — Oh! oui, alors!

Et, parmi ces fêtes, un grand changement d'orientation en ce qui me concerne. Le Gouverneur général vient brusquement de se séparer du chef de son bureau militaire, le lieutenant-colonel d'artillerie X..., garçon d'infiniment de valeur, mais qu'une affaire privée rend momentanément impossible à Hanoï. Le Gouverneur a télégraphié au Général et me demande; 24 heures d'hésitation et j'ai accepté. Beaucoup de contre : situation mal cotée aux ministères militaires; abandon gratuit de mon poste intangible de sous-chef d'État-Major; renonciation, jusqu'à mon départ, aux colonnes, à la brousse; à la merci d'un départ prématuré du Gouverneur; abdication a priori de toute relation personnelle avec le nouveau Général.

Beaucoup de pour : indépendance vis-à-vis du nouveau régime militaire; jouissance, après la cordiale confiance du général Duchemin, de retrouver la cordiale confiance de M. Rousseau, l'amitié de son fils; échapper aux changements de régime et d'idées qui s'annoncent; achever mon cycle d'études indochinoises : après la guerre et l'administration militaire, la politique générale, les budgets, l'ensemble, les voyages à Hué et au Cambodge.

Je pèse, et avant tout la considération de la confiance qui m'est assurée avec tant de spontanéité et de sympathie me décide. Je télégraphie. Ça y est.

La bonne fortune d'avoir rencontré à Lang-Son un jeune inspecteur des Colonies en tournée, M. Sales, ami de Max Leclerc; inutile de développer.

Hanoï, jeudi 23 avril.

Il a été convenu que je ne prendrais mes nouvelles fonctions qu'après l'arrivée du général Dodds. D'abord, je suis resté à la disposition du général Duchemin pour faire tous les rapports d'ensemble qui sont son testament; puis, je l'accompagnerai en baie d'Along où je l'embarquerai; puis, lui parti, je reprendrai l'intérim de l'État-Major tandis que le chef d'État-Major ira à Saïgon au-devant du nouveau Général en chef, absence de 15 jours.

Le général Duchemin part demain; pour ce qu'il faut penser de lui, de son œuvre, lire l'article suivant paru ce matin. Pour ce qui me concerne, je lui dois tout ici, à lui et à Gallieni. Il m'a comblé de confiance, d'amitié, d'occasions de me mettre en relief et d'agir. Je lui dois 18 mois du labeur le plus acharné, mais jamais dans le vide, et constamment créateur et productif. Grâce à lui, quoi qu'il arrive, le Tonkin m'a déjà largement donné ce que je lui demandais et, bien que mon horizon ne soit pas précisément clair, si je suis forcé de partir prématurément, ce sera du moins cela d'acquis.

LE GÉNÉRAL DUCHEMIN

C'est vendredi que le général Duchemin quitte l'Indochine après quarante mois de commandement en chef.

A l'heure de ce départ tous les Tonkinois, ceux mêmes chez qui les polémiques, ce mal constitutionnel de la vie, ont momentanément troublé le sentiment d'équité, seront unanimes à rendre hommage au chef qui vient de consacrer à la Colonie un si long effort.

Il suffit, du reste, de se reporter par le souvenir à l'heure de son arrivée. Il héritait de la situation la plus délicate et la plus pénible. Par suite de malentendus dont il est superflu de chercher les causes, la colonie française était coupée en deux. Civils et militaires en étaient arrivés à un véritable état de guerre : d'un « camp » à l'autre, plus de relations; il semblait vrai-

ment qu'on eût quitté la mère Patrie, non pas pour accomplir à l'ombre du Drapeau l'œuvre commune, mais pour se soupçonner, se discréditer et se combattre. Aucun de ceux qui ont été témoins de ces heures douloureuses ne trouvera le tableau chargé.

Pour constater aujourd'hui le changement, il n'est besoin que d'ouvrir les yeux : les endroits publics, les intérieurs privés, les œuvres de bienfaisance, les réunions de plaisir, tout témoigne de la fusion qui s'est opérée, l'union des Français du Tonkin en toutes circonstances, dans la joie, dans l'épreuve, dans le travail, dans le péril.

Cette œuvre, le général Duchemin s'y est consacré dès le premier jour, discrètement, patiemment : sans compromettre un seul des grands intérêts dont il avait la garde, sans rien concéder de la dignité du corps dont il avait le commandement, il a su se dégager de tout caporalisme intransigeant; et, en amenant les uns et les autres à se rendre pleine justice, en détruisant les préventions, il a rapproché les mains faites pour s'unir.

Cette œuvre seule, si simplement et efficacement patriotique, suffirait à lui garantir la gratitude de tous les cœurs français et à marquer sa place dans l'histoire de la Colonie.

Son œuvre militaire et professionnelle n'est certes pas moindre : il existe une carte de la piraterie imprimée en 1892, qui est bien le document le plus éloquent à consulter. On y voit autour du Delta et jusqu'à la frontière une ceinture de bandes pirates; contre ces bandes nos troupes s'épuisaient en des efforts incessants et stériles, parce que leur destruction était le seul objectif qu'on s'était proposé, et non l'occupation rationnelle du pays qu'elles avaient usurpé; et toujours les mêmes efforts étaient à recommencer.

Formé à l'esprit de méthode tenace et patiente dans les hautes fonctions qu'il avait précédemment exercées, le général Duchemin comprit qu'ici encore cette même méthode était la plus efficace à pratiquer. D'accord avec M. de Lanessan pour réserver certaines régions, soit en tolérant momentanément les soumissionnaires, soit en se résignant à laisser provisoirement le champ libre aux moins redoutables, il comprit qu'il fallait « commencer par un bout » ou plutôt par deux bouts; et dès lors, simultanément, à l'Est et à l'Ouest, il entreprit l'œuvre d'occupation méthodique, d'organisation de la frontière, de reconstitution des centres de population que nous avons vu depuis trois ans se développer mathématiquement, à l'Ouest, de la Rivière Noire au Fleuve Rouge, à l'Est, de Mon-Kay à Cao-Bang. Diplomatique, administrative autant que militaire, cette méthode emporte avec elle évidemment moins d'éclat que celle des colonnes à grand orchestre, mais laisse derrière elle des résultats autrement sérieux.

C'est la méthode des postes militaires rationnellement établis, poussés un à un dans un but d'occupation définitive, sur le terrain même qui vient d'être conquis ; de l'officier transformé immédiatement en administrateur, en constructeur sur le sol où il a planté le Drapeau, jusqu'à ce que la tranquillité assurée et la pacification solidement établie permette la remise de ce terrain à l'administration normale.

On a pu critiquer la dispersion des forces qui en résulte, mais aujourd'hui l'efficacité de ces noyaux de reconstitution de la haute région n'est plus contestée : les villages restaurés, les rizières renaissantes à l'abri du poste appelé à disparaître le jour où les habitants armés et confiants suffiront à leur propre défense, témoignent de l'excellence du moyen. C'est la méthode de colonisation militaire ; c'est celle, par exemple, des Russes dans le Turkestan ; grâce à elle, on peut prévoir la fin de cette piraterie sans cesse pourchassée et sans cesse renaissante et qui semblait éternelle ; mais pour cela il faut continuer patiemment l'œuvre entreprise et ne rien compromettre.

Pour cette œuvre, le général Duchemin a trouvé des collaborateurs éminents ; à l'Ouest le colonel Pennequin, à l'Est le colonel Servière d'abord, puis le colonel Gallieni qui lui a apporté pendant trois ans le concours le plus brillant et le plus fécond ; au centre le lieutenant-colonel Vallière.

Ici encore il a eu ce grand et rare mérite du Chef : discerner les hommes et laisser à leurs aptitudes leur libre emploi. C'est à eux qu'il faut s'adresser pour savoir quelle large initiative il leur laissait dès qu'ils avaient acquis sa confiance, reçu sa direction générale et compris l'esprit de sa méthode. A l'inverse de tant d'autres chefs, jamais il ne s'est offusqué du rôle actif et glorieusement utile que cette liberté leur permettait de jouer et du légitime honneur qui leur en revenait. Et c'est là un trait de caractère bon à mettre en relief, parce qu'il est rare et d'autant plus louable.

On a pu voir du reste, à propos des événements du Siam, que le Général en chef n'eût pas cédé à un autre l'honneur d'intervenir directement au cas où un déploiement de force plus considérable eût été nécessaire pour faire respecter les droits de la France ; et son attitude énergique à cette occasion, confirmant celle de notre marine, n'a pas peu contribué à la solution rapide de la crise sur le Mé-Kong.

Ce n'est pas le lieu de rechercher ici l'explication des raisons politiques qui n'ont pas permis de recueillir tous les fruits de notre intervention armée et de notre fermeté !

Enfin, nous n'aurions pas complètement examiné l'œuvre politique et militaire du général Duchemin si nous ne disions un mot des relations étroites qu'il a su nouer avec le maréchal Sou, et que le dernier voyage de Lang-Son a confirmées d'une façon si éclatante ; ces relations rendront non seulement plus facile la police de nos frontières, ce qui n'est pas un mince résultat comme on a pu en juger par des événements trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler, mais elles permettront sans doute, prochainement, notre pénétration commerciale dans ces provinces des deux Kouang, jadis si fermées et si hostiles.

Ainsi, pour être féconde, l'action militaire en Indochine doit être étroitement liée à l'action civile ; poursuivant le même but par des moyens différents, elles doivent, en définitive, se fondre en une œuvre unique : l'œuvre française. C'est ce que le général Duchemin a hautement compris

en restant, de M. de Lanessan comme de M. Rousseau, le plus ferme et le dévoué collaborateur.

Mais, après avoir rappelé les services du Chef, nous oublierions un trait si nous ne rendions pas hommage à l'hôte aimable et courtois. Pendant trois ans le quartier général a été un lieu de concorde où le même accueil cordial attendait fonctionnaires, colons et officiers, oublieux des dissensions passées. Là encore le Général a largement tenu sa place et les Tonkinoises ne seront pas les dernières à s'associer à ce témoignage.

Après avoir été si longtemps séparé des siens, le général Duchemin va trouver en France les joies de la famille et goûter le repos qu'il a si bien gagné : nos chaudes sympathies l'accompagnent, et aussi nos vœux pour que toute justice soit rendue à l'œuvre considérable qu'il a remplie et pour qu'une récompense, trop longtemps attendue déjà, vienne enfin la sanctionner.

Depuis quinze jours, pas eu le temps de « journaler » entre le lourd travail des rapports sur la campagne, croquis, documents à l'appui, etc..., et la série ininterrompue des repas d'adieu en l'honneur du Général, tous les soirs et à peu près tous les matins. Du reste, il n'est pas besoin pour cela du départ du Général, c'est la manie d'Hanoï. Les coloniaux ne peuvent concevoir la vie chez soi; c'est une bamboche perpétuelle, — et c'est odieux, — l'estomac, le cerveau, l'équilibre, tout va se promener.

A noter dans cette quinzaine, pour être complet :

Le séjour du colonel Vallière descendu de Tuyen-Quan et repartant demain pour France avec le Général. Très justement satisfait de sa campagne, très touché de l'accueil que chacun lui fait ici; le Gouverneur l'a chaleureusement toasté dans le banquet d'adieu. Je l'ai piloté, le promenant presque chaque soir dans ma charrette, fort agréablement, parce qu'il a des goûts d'artiste, dessine bien et a la curiosité intelligente. Aussi lâchions-nous les promenades classiques, le jardin public et la musique, pour les pagodes des environs et les recoins du vieil Hanoï, et il y en a d'exquis; et je suis navré de n'avoir pas le loisir d'en digresser un peu ici, mais je n'ai plus le temps que de faire une table des matières.

Le départ de mon cher petit officier de renseignements, le lieutenant Galand, qui m'a donné en ces trois mois de campagne un dévouement, une affection et une aide que je n'oublierai jamais. Voilà qui vous colle, trois mois de misère en commun, de bivouac, de sampan, de dangers. Il s'en va ses deux ans faits, et il met huit mois à s'en retourner par les Indes hollandaises, puis anglaises, pour regagner la Chine, le Japon et ensuite soit l'Amérique, soit le Transsibérien.

Le retour de Boulloche, résident supérieur du Laos, qui vient d'y passer sept mois, terminés par une rude et belle tournée de Luang-Prabang à Muong-Sing et surtout au haut Mé-Kong. Interviews illimités sur les Lus, les rois de Muong-Sing et de Luang-Prabang. Mais, mon Dieu! mon Dieu! que diable avons-nous été faire là du moment que nous n'avons pas pris le Siam? Le Laos sans ressources et le Tonkin de ressources modestes n'avaient de sens pour nous que comme marche d'un protectorat de toute l'Indochine méridionale qui seule vaut, qui seule, à Bangkok, à Saïgon, et plus tard à Hué, peut nous rémunérer des énormes sacrifices faits au Nord. Ici c'est l'A. B. C., et la convention anglo-française du 15 janvier, qui vous a probablement laissés froids, a produit à tous ici l'effet d'un Sedan extrême-oriental. Je me borne, car je suis bien sûr que j'aurai à y revenir et que les désastreuses conséquences vont s'en développer avec une gravité et une rapidité imprévues.

Sur les fêtes officielles pour le Général se sont branchées les fêtes officielles pour le séjour à Hanoï du 3e Régent d'Annam, le vieux Nguyem-Trong-Hiep, grand-officier de la Légion d'Honneur, le premier personnage de ce pays que j'aie vu, il y a dix-huit mois, à Tourane où il était venu saluer M. de Lanessan. Très inféodé à ce dernier qui le regardait comme le vrai souverain, il demande aujourd'hui sa retraite sous prétexte d'âge et de fatigue. Certes, je le constate très

cassé, mais je ne puis m'empêcher d'entendre le renard Lanessan me disant : « Quand le père Trong-Hiep se retirera, mauvais signe. » Quoi qu'il en soit, il a été le prétexte de ces réunions pittoresques, chez le Kinh-Luoc, chez le Gouverneur, où les robes de soie brochée des mandarins, rouges, violettes, bleues, or, se marient aux smokings blancs de cérémonie et aux uniformes chamarrés de décorations, vieux cliché, mais qui est vraiment de mise ici, car rien n'est plus décoré que les coloniaux. Voici que je m'en mêle aussi avec mon Cambodge au cou, ma médaille coloniale et le reste. Je suis à six. Chez le Kinh-Luoc il est d'usage de porter en outre par courtoisie la décoration locale, non classée à la chancellerie, le Kin-Kam, plutôt bibelot que croix, lame d'or, ornée de glands, qui se porte au cou.

Et ce soir nous avons enterré ce pauvre commandant Briquelot. Voici deux mois et demi que nous étions au feu, côte à côte, au Nui-Ken. Voici six semaines qu'il était ici à l'hôpital, et ces six semaines n'ont été qu'une lente extinction.

Le colonel Vallière, délégué par le Général en chef pour le représenter aux obsèques, a évoqué en termes excellents la carrière de Briquelot, la place exceptionnelle qu'il s'était faite dans la conquête du Soudan français, l'assaut de Diannah où il tomba avec un bras fracassé, ses autres et graves blessures, son exploration de la région comprise entre l'Atlantique et les sources du Niger, son commandement du territoire de Segou. En vingt-deux ans, il a vécu une de ces épopées de conquistador moderne, hélas! si ignorées chez nous, mais qui préparent à la France le plus beau domaine colonial, et par là le plus solide élément de puissance et de développement, si elle sait le mettre en œuvre et se dégager enfin de l'hypnotisme du seul « échiquier européen » où l'erreur d'optique de notre diplomatie vieux jeu s'obstine à fixer les destinées du monde, alors que la transformation vertigineuse des communications,

le renversement des conditions surannées de la vie économique, font une loi à ceux qui veulent vivre demain de transporter sur tout le vaste monde les activités dont l'horizon ne dépassait pas nos petites frontières.

Avant d'embarquer le général Duchemin, je vous envoie l'ordre de départ qu'il a laissé aux troupes.

Officiers, sous-officiers et soldats des troupes de l'Indochine.

En quittant le Tonkin pour aller à Saïgon remettre mon commandement au général Dodds, c'est avec un sentiment de triste émotion que je vous fais mes adieux.

Les trois années et demie que je viens d'avoir l'honneur de passer à votre tête, si elles ont été pour moi une lourde charge de travaux, d'incessantes et parfois pénibles préoccupations, n'en resteront pas moins dans mon souvenir comme les plus belles des quarante de ma vie d'officier, comme le couronnement d'une longue carrière touchant à sa fin.

Pendant cette période de mon existence, en effet, j'ai pu admirer de plus près, — et m'en enorgueillir pour notre patrie, — les qualités militaires, l'endurance, qui font de vous, gendarmerie nationale, artillerie et infanterie de marine, légion étrangère, tirailleurs annamites et tonkinois, linh des corps de police indigènes, de véritables troupes d'élite, toujours prêtes à combattre et à mourir utilement sous notre cher drapeau, à n'importe quel point du monde.

Grâce à vos efforts de chaque jour, à vos combats fréquents presque inconnus, mais dont certains pourtant méritent d'être inscrits au livre d'or de notre histoire militaire, l'œuvre de la pacification du Tonkin a pu faire, depuis deux ans surtout, un immense progrès. J'espère que l'honneur de la terminer appartiendra à mon successeur, et en adressant ce souhait de bienvenue au général Dodds, dont le nom est connu de vous tous, je puis lui affirmer qu'il trouvera en vous les vertus guerrières et le patriotisme dont vous m'avez toujours donné les preuves.

Adieu à tous, aux glorieux morts, aux victimes du devoir dormant sur cette terre lointaine leur dernier sommeil, aux vivants qui restent pour continuer la tâche inachevée; et, comme vous l'avez crié, en chargeant à la baïonnette, au Panaï, à Khau-Coc : Vive la France!

Au quartier général, à Hanoï, le 25 avril 1896,

Le Général commandant en chef les troupes de l'Indochine :

Signé : Général Duchemin.

26 avril.

A bord du *Tuyen-Quan*, entre Haïphong et Dap-Cau.

Je viens d'embarquer le général Duchemin repartant pour France avec son officier d'ordonnance, mon cher Paris de Bollardière, avec le lieutenant-colonel Vallière, avec André Famin.

Et je sens bien que je viens de tourner la meilleure page de ma vie.

14 mai, Hanoï.

20 jours de surmenage. Le lendemain du départ du général Duchemin, le chef d'État-Major est parti à son tour pour aller à Saïgon au-devant du général Dodds. J'ai repris l'intérim de chef d'État-Major tout en menant le bureau militaire du Gouverneur général. C'est beaucoup, et puis ça a été aussi très mélancolique de me trouver une dernière fois dans ce cher grand bureau où j'ai donné les heures les plus laborieuses et les plus fécondes de ma vie, où j'ai, l'automne dernier, connu de telles ivresses, alors que, porté par la confiance des chefs et des subordonnés à un degré que je n'avais jamais connu, je vivais à pleins poumons, marchant droit vers un but clair, sachant pourquoi et comment je voulais que la campagne d'hiver fût faite, jouissant ardemment de l'entrain joyeux de tous mes officiers venus à se passionner tous pour l'œuvre et la réussite.

Il me semblait alors que cela durerait toujours, et qu'après avoir préparé la campagne et y avoir pris ma part, je reviendrais en développer toutes les conséquences pendant toute cette année 1896.

Ah! j'en ai bâti, des châteaux en Espagne!

Mais la vie matérielle, heureusement, ne me laisse pas le temps de penser. Sur mes deux bureaux se greffe la vie mondaine officielle, tourbillonnante et dévoreuse de temps.

Fêtes en l'honneur du Kam-Mang, Nguyen-Than (Kam-Mang est un titre temporaire qui signifie délégué royal. Nguyen-Than en a été solennellement investi pour la durée de la pacification du Ha-Tinh). Cet intéressant personnage de la cour de Hué vient de commander six mois les colonnes de police indigène qui ont réprimé la rébellion dans le Ha-Tinh, province du Nord de l'Annam. Très puissant, l'un des *nombreux beaux-pères* du roi, candidat à la vacance prochaine de la quatrième régence, il est fait Commandeur de la Légion d'Honneur. Le Gouverneur procède à la petite cérémonie au début d'un dîner de 45 couverts. La croix paraît le flatter, mais moins certes que les superbes carabines et les superbes pistolets de précision que M. Rousseau lui a apportés de Paris pour lui et ses fils et que nous allons, après dîner, Emmanuel et moi, lui montrer dans leurs écrins de velours.

Dans ces fêtes officielles, les malheureux mandarins jouent les personnages muets; le Kam-Mang, le Kinh-Luoc, le Tong-Doc de Hanoï, l'ancien Tong-Doc, le Tong-Doc de Bac-Ninh, le Quan-An de Hanoï, figés sur leurs chaises, impassibles, étrangers au brouhaha de la conversation qui les enveloppe : ils ont bien chacun un interprète derrière leur place, mais après quelques clichés le voisin se lasse vite de ce genre de communication.

Un seul, parmi eux, participe à notre vie : c'est mon ami M. Hoang, le fils cadet du Kinh-Luoc, vingt-trois ans, marié depuis un an à la fille du Phu de Cholon; il est allé à Paris de dix-huit à vingt-deux ans et est revenu étonnamment assimilé.

Il était pensionnaire chez M. Steeg, directeur de l'École Alsacienne, qui, tout en le guidant dans de très bonnes études, scientifiques surtout, lui laissait la latitude de mener joyeuse vie. Il a pris notre langue, nos vêtements et nos goûts, continue à se tenir au courant, reçoit nos revues, est tout à fait agréable et sympathique. C'est, à un point de vue général, un très intéressant spécimen de l'assimilabilité de cette race souple et tenace, curieuse et fine. Mais son originalité actuelle, c'est

qu'officiellement redevenu fonctionnaire annamite, il se dédouble; en smoking blanc, en charrette anglaise ou à bicyclette à cinq heures du soir, on le voit apparaître au dîner officiel deux heures plus tard en robe lilas pâle, en turban et en sandales. Il n'est ici d'ailleurs qu'en vacances, à l'occasion du séjour du Kam-Mang, car depuis six mois il est secrétaire au Conseil secret de l'empire d'Annam à Hué. Sa fonction est d'apprendre le français au roi et ses leçons consistent en deux séances par semaine de six heures chacune; suivant le protocole, il va au palais pieds nus, et passe ses six heures debout dans des attitudes réglées, après s'être prosterné d'après les rites, à moins que le roi n'oublie de le relever, ce qui lui est arrivé deux fois pendant une heure. Et vraiment il doit alors lui passer des visions de Moulin-Rouge, de boulevard et de bois de Boulogne. Ses émoluments sont de 6 piastres par mois, dont 4 seulement en espèces (11 francs) et 2 en nature, en riz. C'est d'ailleurs le lot des fonctionnaires d'Annam, auxquels on laisse le soin de se payer sur la bête, le nhaqué, à moins qu'ils recourent simplement, comme Hoang, à la bourse paternelle.

J'ai profité de mes derniers jours de chef d'État-Major pour rendre mes politesses à ma popote. Le « Tout Hanoï » y a passé en une série de dîners.

Dîners de 12 à 20 couverts, ce n'est jamais ici difficile à improviser. L'Annamite est né cuisinier et décorateur; le dernier boy a le don inné de l'arrangement d'une table et spécialement des fleurs. Les fleurs, c'est le plaisir de ce pays. Du 1er janvier au 31 décembre, toujours elles sont là, et variées, éclatantes, décoratives. Les tables en sont jonchées, les boys ont avec elles mille fantaisies. Quelques ivoires, quelques pièces amusantes de vieilles porcelaines, et voilà une table que Paris envierait.

Du reste, *elles* aiment beaucoup mon *home;* ma grande pièce, avec ses huit portes-fenêtres ouvertes sur la véranda,

a pris un aspect de pagode encombrée de toute la défroque, de tout le bric-à-brac que dix-huit mois y ont accumulés.

Le fait est qu'il est tout à fait réjouissant, mon hall, je le constate en ce moment même tandis que j'écris. Au centre, entre deux colonnes en bambous laquées de rouge et couvertes d'inscriptions, se dresse un pagodon chinois où rêve un bouddha entre deux défenses d'éléphant; derrière lui s'enfonce dans l'ombre tout un coin mystérieux drapé de vieilles soies de Chine enveloppant le lit à opium, les bahuts incrustés, les étagères en bois dur. Ici, près des fenêtres, à côté de mon bureau et de ma bibliothèque, se dresse la cheminée enveloppée d'étoffes vieil or, gardée par des dragons de bronze, et couronnée des trophées de guerre, trompes pirates, drapeaux pirates, chapeaux pirates, couteaux pirates.

Je *leur* sers des attractions de choix. Après le dernier dîner, le Tong-Doc d'Hanoï m'avait très aimablement envoyé tout un lot de femmes cataleptiques : au son d'un orchestre diabolique, elles nous ont servi le grand jeu des Aïssaouas d'Algérie, avalant bougies en flamme, sabres et ciseaux, se coupant la langue, se perforant le bras. Charmant spectacle, quoi! Après cette excitation violente, un intermède calmant, la visite toute gracieuse et gratuite de mes amis Chinois de la Congrégation des Cantonais, une réunion de gros négociants mélomanes, qui viennent avec leurs instruments nous donner une séance de musique de chambre. Ils sont huit, très flattés d'être en si haute compagnie, très polis, très doux, vraiment corrects et élégants. Il y a bien un tambour de bois un peu bruyant, un violon un peu criard, mais le reste n'est pas sans charme, la mandoline surtout merveilleusement adroite, et de jolis rythmes. Mme R...., prodigieusement musicienne, est tout à fait intéressée, et fait leur stupéfaction et leur conquête lorsqu'elle saisit un violon et se met à les accompagner.

J'ai pu faire participer à quelques-unes de ces fêtes un fort aimable Parisien de passage, M. Henri Binder, cousin du conseiller municipal, venu ici mi en homme d'affaires, mi en

globe-trotter. Je lui ai servi successivement tous les spécimens d'Hanoïais, officiers, fonctionnaires, colons, ceux-ci, sous la forme de mon planteur Duchemin de Phu-Doan, de M. Daurelle, exportateur de soie et planteur de thé, et de mon pharmacien, esprit ouvert et cultivé.

Autre fête; un brillant capitaine de cavalerie, tombé de la « Rue Royale » au Tonkin où il dirige la remonte, rend aussi ses politesses sous la forme d'un garden-party nocturne, souper, flirt, etc., à la pagode Balny, ainsi nommée parce que c'est au coin de son mur d'enceinte que tomba, voici vingt-trois ans, l'enseigne Balny d'Avricourt, le même jour que Garnier. Et, à la même avenue d'énormes banians, s'accrochent ce soir les lanternes de couleur, et devant l'exquise vieille petite pagode, pleine de vieux bronzes et d'étoffes passées, se reflètent ce soir dans le bassin d'eau dormante, sous les lotus, entre de larges dalles, non plus les feux de bivouac, mais les lanternes des charrettes anglaises et les fusées de fête tirées par les boys.

Hanoï, 15 mai.

Le général Dodds est arrivé ce matin, — entrée solennelle, — les troupes massées, le canon tirant; cortège réussi: en tête, en goum, le peloton indigène de la remonte (chevaux de 1 m. 10), puis le peloton de gendarmes français (chevaux de 1 m. 30), le grand landau du Gouverneur avec le Général, le colonel d'artillerie de Poyen Bellisle, le secrétaire général M. Fourès, le chef du cabinet du Gouverneur, M. Le Coz, la victoria du Gouverneur, avec le chef d'État-Major, Emmanuel Rousseau, un officier d'ordonnance, puis tout l'Etat-Major à cheval (chevaux moyens, 1 m. 25), chamarré d'aiguillettes et de décorations, moi en tête au petit galop de mon petit alezan (1 m. 28), grande tenue en blanc, bottes et casque, enfin le peloton de conducteurs d'artillerie indigènes montés.

Très, très gracieux accueil du Général. Je sens simplement qu'on a dû l'ennuyer à Saïgon (les partants, le général Duchemin, le colonel Vallière et entourage) de beaucoup trop de choses aimables à mon endroit. Toujours dangereux cela!

Hanoï, dimanche 17 mai.

Un grand break attelé de quatre Australiens de 1 m. 65 supérieurement menés par le lieutenant Lagarde, officier d'ordonnance du Gouverneur (le frère de celui d'Obock). Dans le break, le Gouverneur, Mme et Mlle Rousseau, Emmanuel, Le Coz et moi. Une allée de flamboyants en fleurs dont le rideau cache heureusement la bordure de paillotes ignobles et la population grouillante et sale, le long mur de la pagode des lettrés, la pagode du rêve, où, bordant les parvis disjoints, sous les grands banians architecturaux les stèles s'alignent, les vieux caractères archaïques célèbrent les mérites des lauréats d'antan; voici les vieilles briques rouges de la vieille porte de l'enceinte extérieure: le mirador au toit retroussé observe encore au loin la route de Son-Tay.

Puis c'est la campagne, — un coin de Brie à cette heure et en cette saison, — les rizières ont le vert des blés qui mûrissent, les massifs de bambous s'estompent et s'enfuient comme les boqueteaux et les parcs de Seine-et-Marne. Seulement, de leur vert sombre sortent les taches blanches des tombeaux, des pagodes et des stèles dont la campagne est semée.

Enfin le but de la promenade, le « Village du Kinh-Luoc », résidence champêtre où l'Excellence annamite passe tous ses dimanches. Sur une quinzaine d'hectares, un fouillis d'habitations aux toits cornus, de pagodes, de tombeaux, de kiosques, de colonnes, de ponts dentelés; cela chatoie, de blanc, de rouge laqué, d'or, de porcelaine bleue, parmi les jardins bizarres, les canaux, les rocailles taillées à figures d'animaux fantastiques. Le Kinh-Luoc nous attend, entouré de ses deux fils, M. Hoang, mon ami, et M. Theu, et aussi de Mme Kinh-

Luoc, exhibée en l'honneur de Mme Rousseau, très parée de diamants, mais toujours vêtue de l'uniforme robe noire annamite à laquelle se cramponnent les marmots derniers venus en petite robe rouge avec leur Kinh-Kam d'or au cou.

Nous sommes assis sous la véranda de bois rouge et or, au fond de la Cour d'honneur, vraie cour pompéienne, à grandes dalles et à bassin central; devant chacun de nous, sur un guéridon incrusté de nacre, le champagne frappé et les cigarettes.

En grand costume de théâtre, suivis chacun de toute une suite chamarrée, s'avancent rythmiquement à travers la cour trois personnages symboliques: la Sagesse, la Fortune, la Longévité, et chacun récite, en chantant et en mimant, un compliment conforme à son état, que nous acceptons de confiance; ils disparaissent, la musique redouble, c'est le tour des danseuses, six feux de bengale; nous ne trouvons pas de meilleure comparaison, tant le vert et le rouge de leurs robes sont chatoyants, reflétants, incandescents : un quart d'heure de menuet rythmé et psalmodié rappelant les petites Javanaises de 1889. Et puis c'est fini, et cela fut très simple, très sobre et charmant.

Hanoï, 28 mai.

Voici dix jours que j'ai pris mon nouveau service de chef du bureau militaire du Gouverneur. On a fait maison nette, le capitaine amené par M. Rousseau retournera en France. Il est remplacé par le sympathiquissime capitaine Lassalle, de l'infanterie de marine, l'un des survivants du *Pont de Papier* (Henri Rivière, 22 mai 1883) où il était sous-lieutenant frais sorti de Saint-Cyr. Il connaît son Tonkin sur lequel il a publié, sous un pseudonyme, de jolies notes; bonne association.

En principe, le bureau militaire du Gouverneur général reçoit toutes les communications du Général en chef. C'est-à-dire aussi bien tout ce qui concerne les mouvements de troupe, les questions budgétaires, que ce qui concerne l'administration,

l'organisation et la politique des territoires militaires. Il centralise tout ce qui émane du service de santé colonial et du commissariat, étudie les questions relatives à ces trois services et les traite avec les trois ministères : Marine, Guerre, Colonies.

En un mot, son chef est le chef d'État-Major du Gouverneur, puisque celui-ci est en dernier ressort le chef suprême, civil et militaire de l'Indochine. Les deux graves questions dont ledit bureau traite spécialement sont : le budget militaire, la politique de la frontière chinoise.

Voilà le principe, mais en pratique ce n'est pas cela du tout, les Directions ont pris depuis longtemps la coutume de traiter les trois quarts des choses en dehors de lui, de sorte que c'est le mic-mac le plus complet. Tout le monde traite tout; je n'ai jamais vu une anarchie semblable, et je m'explique maintenant comment à l'État-Major nous étions stupéfaits de recevoir de l'autorité civile des solutions toujours tardives, mais toujours multiples et souvent contradictoires.

Il y a d'abord à remonter ce courant.

Le Gouverneur est parti ce soir avec les siens pour Doson au bord de la mer, j'irai le rejoindre dans cinq ou six jours, quand j'aurai commencé à voir un peu clair dans cette tour de Babel.

30 juin 1896.

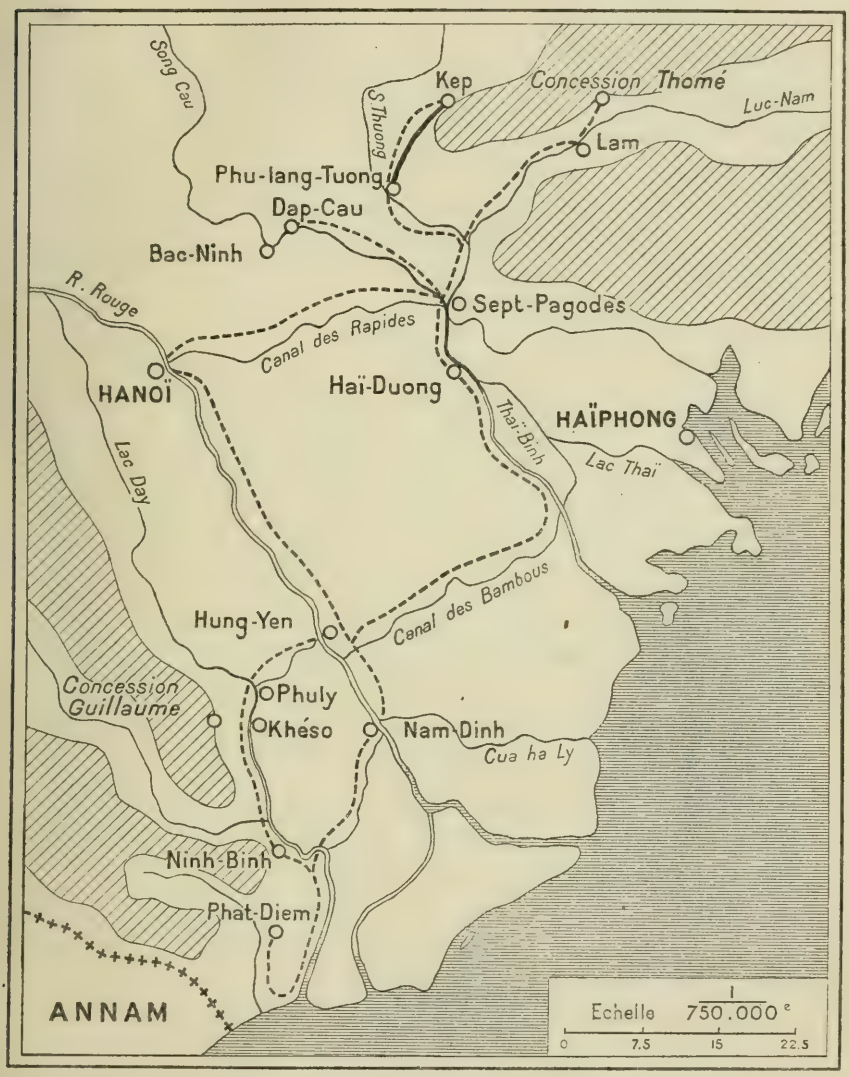
Un mois sans Journal. « L'excitement » n'y est plus.

La première quinzaine du mois à Doson avec le Gouverneur : vie de famille, d'air de mer, de mise au courant, travail et correspondance.

Dans la seconde quinzaine nous avons été faire une tournée dans le Delta oriental : 3 jours de navigation fluviale, 23, 24 et 25 Juin.

23 Juin. — Dap-Cau. L'usine métallurgique Leroy dirigée par l'ingénieur Sarran, ponts en fer et matériel de chemin de fer.

24 Juin. — Phu-Lang-Tuong, terrible crue du Song-Cau, du Song-Thuong et du Loc-Nam réunis. La ligne ferrée coupée en



deçà de Kep, nous allons en chemin de fer constater les dégâts.

Le soir nous mouillons à Lam. A bord, R..., le directeur des travaux publics, m'oriente sur le régime fluvial, la gravité des inondations accrue par le comblement artificiel et malen-

contreux du Canal des Rapides, déversoir naturel du Fleuve Rouge dans le Song-Cau, le projet de Mgr. Puginier, suppression des digues, colmatage naturel des provinces moyennes, l'essai actuel, rupture partielle des digues en face de Son-Tay, transformant en réservoir naturel le canton à peu près inhabité de Vinh-Huyen et abaissant de ce fait de 1 m. 50 le niveau de la crue à Hanoï, les procédés suivis aux Indes, barrages initiaux aux têtes des vallées; un projet provisoire, siphon dans le Fleuve Rouge irriguant les rizières qui, l'an passé, sont restées sèches et stériles, bien qu'à 7 mètres au-dessous du niveau du fleuve.

1er juillet.

Une grande joie. A mon bureau le planton m'apporte deux cartes : A. et M. L...! Ils nous donnent 3 semaines, et pour commencer, comme je repars dans 4 jours avec le Gouverneur pour une tournée dans le Delta Sud-Ouest, je leur combine un déplacement parallèle qui les amènera à Ke-So le 6 juillet en même temps que nous.

Après ces semaines de conflits mesquins, c'est un bain que de prolonger la causerie à perte de nuit et de causer dans la même langue.

Toutes mes heures libres, je les leur donne; et ce n'est certes ni pour bibeloter ni pour leur montrer des casernes, mais pour aller à la filature de Bourgoin-Meffre, ce tenace colon de la première heure, chez Daurelle, commissionnaire en soie, planteur et entrepreneur, chez tous mes vrais clients, les laborieux et les modestes qui peinent pour le Tonkin, qui n'est pas celui des fonctionnaires, ni des journaux.

Dimanche, 5 juillet, 11 heures soir.

Partis ce soir d'Hanoï. Seconde tournée du Gouverneur dans le Delta. Deux mots de géographie. Le *Delta* est, par le fait, formé de deux deltas qui s'enchevêtrent par un réseau de bras et de canaux, et se confondent, mais ont bien deux origines

fluviales distinctes. A l'Est, le Taï-Binh, formé de l'apport des trois fleuves purement tonkinois, Song-Cau (bassin de Thaï-Nguyen), Song-Thuong (route de Lang-Son), Loc-Nam (bassin de Lam). A l'Ouest, le Fleuve Rouge, divisé en deux bras principaux : le Song-Caï et le Day[1].

Le Delta du Song-Cau correspond à peu près aux provinces de Bac-Ninh, Bac-Giang (Phu-Long-Tuong), Haï-Duong, Quang-Yen, Haïphong; c'est lui seul que nous avons parcouru dans la dernière tournée, lui seul qui a été atteint par la crue insolite du Song-Cau, et encore Bac-Ninh et Bac-Giang en ont-elles réellement souffert.

Le Delta du Fleuve Rouge correspond aux provinces de Song-Thaï, Hanoï, Hung-Yen, Nam-Dinh, Phu-Ly, Ninh-Binh; ce sont les plus riches et les plus populeuses, le Delta par excellence, — ce sont également les plus pacifiées, la sécurité y est absolue, tandis que les premières confinant au Yen-Thé, au Thaï-Nguyen, se ressentent encore des dernières convulsions de la piraterie annamite.

C'est ce delta du Fleuve Rouge que nous parcourons aujourd'hui : les hôtes du Gouverneur sur le bateau, sa famille d'abord, puis M. Luce, directeur des Affaires civiles du Tonkin, fonction correspondant à l'ancienne Résidence supérieure du Tonkin, qu'elle a remplacée lors de la création du Secrétariat général.

Luce est le chef de tous les résidents de province, et centralise également l'administration des territoires militaires. Il forme le troisième échelon, au-dessous du Gouverneur général et du Secrétaire général.

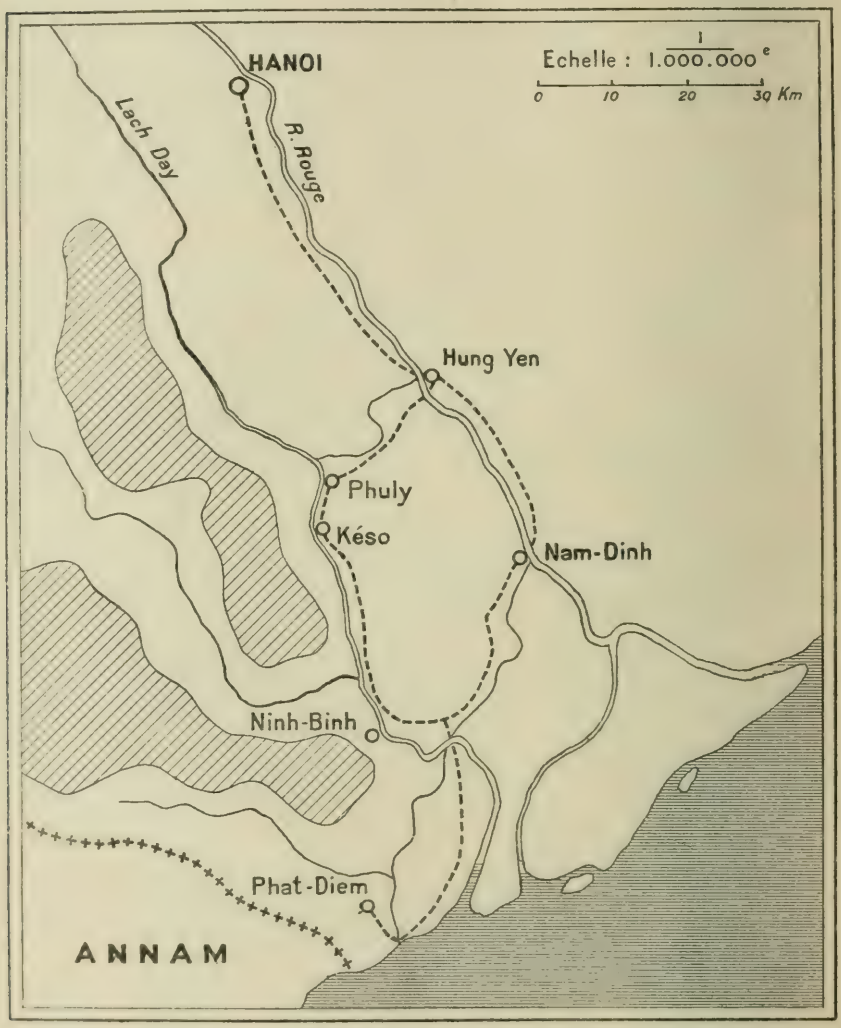
Avec Luce, le lieutenant Lagarde et moi, les quatre Rousseau et Le Coz, nous voici les huit hôtes réglementaires du *Tuyen-Quan*, chiffre au delà duquel il n'y a plus de couchettes.

Il fait torride; mi-juillet! chacun, sauf ces dames, apporte son matelas sur le pont et nous stoppons à une heure de Nam-Dinh où nous accosterons demain matin.

1. Voir la carte à la fin du 1er volume.

6 juillet, minuit. A bord, à l'embouchure du Day dans la mer.

Je pense que vous suivez sur la carte, c'est la limite Sud du



Tonkin; à quelques kilomètres, c'est l'Annam, province de Than-Hoa.

Il fait rudement chaud, et ce sont des journées auxquelles

comme fatigue je préfère la plus dure brousse; au moins l'on ne s'habille pas et l'on ne prend pas du champagne à midi.

Toute la matinée à Nam-Dinh, la seconde ville du Tonkin; très gardé son cachet. Réception officielle malheureusement; ah! que j'y aimerais mieux deux jours tranquilles à errer, interviewant à l'aise l'un et l'autre. Quoi voir sous ce décor traversé au grand trot de l'éternelle victoria de l'éternel résident galonné? Les mêmes drapeaux, le même autel des offrandes au débarquement, les mêmes parasols, les mêmes gongs, la même haie de gardes indigènes, les mandarins en robe officielle bleue, plus ou moins décorés et médaillés, et puis aussi dans la coulisse le même écho des mêmes plaintes.

Vous décrirai-je les pagodes chinoises? il faut les voir; et puis, à les traverser ainsi en cortège administratif, ce n'est plus ça, ce n'est plus la causerie cueillie dans un coin avec le bonze, l'anecdote caractéristique happée au passage.

Si pourtant! un effort individuel, l'industrie de M. Bertoin qui, par tout le Tonkin et l'Annam, se fait une fortune à ramasser tous les œufs de canard pour en tirer l'albumine : le blanc sert aux indéfinies utilisations de cette substance, le jaune au nettoyage des gants. Il paraît que la Syrie était jusqu'ici maîtresse de la chose, et que Bertoin est en train de la détrôner. Et les indigènes surchauffent la production de la cane, et l'usine est en pleine vie; et il y en a une à Haïphong, une à Quin-Non sur la côte d'Annam, d'autres encore.

En débouchant dans le Day, nous entrons en terre catholique : ces deux provinces, Ninh-Binh, Phu-Ly, sont le siège des Chrétientés françaises les plus prospères, les vraies maisons mères de la vieille propagande dont les deux centres principaux sont Késo, où nous serons demain, Phat-Diem où nous venons de passer la soirée et de dîner.

Phat-Diem, c'est le père Six. Le père Six est un vieux prêtre annamite, un de ces héros modestes, de ces assoiffés d'action

et de production qui soulèvent tout ce qu'ils touchent, nés pour un grand théâtre, et qui, à son défaut, en font un grand de leur petit. Sa vie est déjà légendaire. Captif à Lang-Son avant notre venue, au cours d'une persécution; alors simple diacre, s'échappe de nuit, arrive à Hanoï en secret chez l'Evêque, reçoit l'ordination, et 24 heures plus tard se retrouve dans sa prison au milieu de ses frères qui ont caché son exode, en état désormais de leur donner les sacrements. Plus tard, il est envoyé par l'Évêque à la Cour de Hué, pendant une détente, pour y traiter d'affaires ecclésiastiques; fait la conquête de l'Empereur, des ministres, de tout le monde, et voilà qu'on l'élève successivement au plus haut grade du mandarinat. Il est Kham-Saï, et ils ne sont au Tonkin que trois Kham-Saï, à savoir le Kinh-Luoc et le Tong-Doc de Sontay, et encore naguère, par son degré de Kham-Saï, le père Six marchait-il avant le Kinh-Luoc. Titre honorifique, il n'a aucune administration locale; mais c'est un arbitre suprême, il peut réviser, casser tout jugement de mandarins, a droit aux plus grands honneurs extérieurs, parapluies, armes emblématiques, et vous jugez de quelle puissance cette situation revêt, vis-à-vis des Annamites, cet excellent prêtre catholique : il ne décline rien des honneurs auxquels il a droit, parce qu'il les fait servir à sa foi, à ses œuvres, à ses coréligionnaires; aussi est-ce dans le plus éclatant appareil qu'il nous a reçus à 4 heures, au débarquement. Il était bien joli, du reste, le chemin menant à la mission, le long d'un canal vivant de jonques, que traverse un de ces ponts couverts en arches caractéristiques de ce pays-ci. M. Rousseau, Mme Rousseau et Mlle Rousseau étaient portés dans de grandes châsses en bois doré comme des idoles ou des Saintes Vierges aux processions, nous suivions dans les palanquins faits de deux arcs d'ivoire et d'un hamac de soie.

Voici la mission, l'œuvre du père Six, légendaire au Tonkin : une cité religieuse groupée autour de cinq églises invraisemblables, — cathédrales à trois nefs, faites de monolithes de granit et de gigantesques pièces de bois de fer : ces énormes

matériaux (un maître-autel élevé de six marches et d'un seul bloc de granit, autel, escaliers et gradins compris) ont été amenés, élevés, assemblés sans un outil moderne par des légions de travailleurs. C'est le *nec plus ultra* de la main-d'œuvre sans compter. L'ingénieur se réveille en M. Rousseau ; il est absolument stupéfait et parle d'envoyer ici un architecte pour nous graphier techniquement cette œuvre extraordinaire, qui nous rejette tout à coup aux époques pharaoniques, ou mieux encore au moyen âge, alors que la foi des peuples accourus élevait les cathédrales sans aucun des secours de la mécanique moderne. Et cette main-d'œuvre est également artiste. La décoration est flamboyante, non pas au sens XVIe siècle, car il n'y a plus ici de style connu. Le père Six, qui a décidément une sacrée imagination, a emprunté à tout ce qu'il avait vu et à tout ce qu'images et photographies avaient pu lui apprendre, art chinois et annamite dans les sculptures des charpentes et le détail des décorations, gothique dans le flamboiement des chapiteaux, babylonien dans les soubassements et les fûts des colonnes, renaissance italienne dans les grilles en bois à pilastres des portails d'entrée et des chapelles latérales. Et nous convenons tous que si très étrange, très imprévu, ce n'est ni laid, ni choquant. Le père Six a fondu, harmonisé tout cela, et il a vraiment inventé un style.

Ai-je dit qu'il était, lui, un petit vieillard, tout ratatiné, l'œil pétillant sous ses lunettes d'or, la croix attachée sur sa robe bleu foncé, qui tient autant du mandarin que du prêtre? Il se dérobe constamment, et c'est Monseigneur Marcou, coadjuteur de l'Évêque d'Hanoï, qui nous fait les honneurs.

Mais si les cinq cathédrales, c'est la joie et la distraction du père Six, sa vraie, sa grande œuvre, c'est la conquête sur la mer, depuis trente ans, de 10 kilomètres de sol colmaté, transformé en superbes rizières; nous les avons longées avant de débarquer : les digues successives abandonnées, parallèles à la mer, redisent la conquête annuelle, jusqu'à la digue extrême que bat la mer et derrière laquelle le sol se reconstitue,

et qui à son tour ne sera bientôt plus qu'un simple vestige dans l'intérieur des terres.

Mardi 8 juillet.

A bord du *Tuyen-Quan*, entre Phu-Ly et Hanoï. (Phu-Ly est exactement à 50 kilomètres au sud d'Hanoï.)

Hier, après une halte insignifiante à Ninh-Binh, arrivée à Késo à 4 heures.

Cette navigation du Day est charmante, longeant sur une rive le Delta, sur l'autre la première chaîne du haut pays, et celle-ci a tout de suite, à l'inverse des gradations progressives de nos terrains de France, le caractère de la haute montagne, ses reliefs aigus, ses escarpements, ses déchirures.

Le Delta, c'est un golfe reconquis entouré de falaises.

L'arrivée à Késo nous réserve du tout à fait inattendu. La mission est sur la rive gauche, dans la plaine, serrée autour de la cathédrale; sur la rive droite, c'est la falaise où des colons, les frères Guillaume, ont des carrières de marbre. Et, tandis qu'à droite sur la berge nous attend Mgr Gendreau dans tout l'appareil du grand mandarin catholique, dans le chatoiement des bannières, des parasols, des linh-co rouges et des soutanes noires, à gauche dix fourneaux de dynamite éclatent à la fois, écrêtant la montagne dont les blocs de marbre roulent presque à nos pieds.

Soirée à la mission, mère de toutes les chrétientés du Tonkin, longuement visitée; cathédrale monumentale et hideuse, jardin, séminaire indigène, imprimerie; je vous renvoie à la *Vie de Mgr Puginier* par le père Louvet, où Késo est minutieusement décrit. L'intérêt moral est le seul et il est très grand, mais la visite n'a aucun intérêt matériel. Les pères des missions étrangères ne sont que pasteurs et non agriculteurs. L'œuvre du père Six est exceptionnelle. Le principe des missions est de ne cultiver que le nécessaire à la consommation et de ne faire nullement œuvre coloniale au sens matériel du mot. C'est pourquoi j'appelle ici les Trappistes de tous mes vœux.

Au grand dîner les vingt Pères présents, les doyens de la conquête dont vous retrouverez les noms à chaque page de l'épopée Puginier. Le Résident de Phu-Ly, Grolleau, un des bons, solides et instructifs fonctionnaires de ce pays, Guillaume, le colon d'en face, et deux globe-trotters surgis ici à point nommé sans invitation pour nous encombrer de leur trivialité de commis-voyageurs, de leurs interviews inquisiteurs, de leur indiscrétion, exaspérants de truismes, de faconde, d'observations à côté, de potins ramassés dans la rue qu'ils vont rapporter en France avec l'autorité que prend le dernier sauteruisseau improvisé reporter.

Aujourd'hui, toute la matinée chez les Guillaume, sur la rive droite. Et ceci est tout à fait intéressant, l'effort le plus sérieux, le plus tenace et aussi le mieux récompensé par les résultats que j'aie vu au Tonkin. Deux frères venus ici il y a six ans (un seul est présent, l'autre est en France) avec une vingtaine de mille francs seulement, à la fois entrepreneurs et colons, et qui ont su sagement combiner les bénéfices de leur premier état et les risques du second. Constructeurs de l'hôpital d'Hanoï, concessionnaires ici de plusieurs milliers d'hectares; au lieu de partir sur une seule piste comme Duchemin à Phu-Doan, ils en ont pris d'assez diverses pour que le rapport de l'une couvrît l'aléa de l'autre. Et la prospérité vient. D'abord une carrière de marbre qui a tué toutes les concurrences. 200 000 pieds de café dont 5000 ont rapporté l'an passé (le café rapporte au bout de cinq ans), 20 000 cette année, 100 000 rapporteront en 1897, les 100 000 autres n'ont qu'un et deux ans. Une laiterie, beurre et fromage, et enfin à trois heures d'ici une grande jumenterie. Ils se sont associé trois frères, les Borel, rudes paysans de Savoie qui leur ont apporté l'honnêteté, la dureté au travail et la compétence professionnelle, l'un pour l'élevage, les deux autres pour la culture. Un autre associé mécanicien dirige la carrière et la marbrerie. Entrevu tout cela beaucoup trop en courant et trop officiellement; mais je me propose d'y revenir seul cet automne et

d'en rapporter une note serrée, parce que, de l'aveu de tous, ceci vaut tout à fait d'être vu, recommandé et encouragé.

Le résident Grolleau étant connu pour avoir su remettre la paix dans sa province, où la discorde entre catholiques et bouddhistes était sur le point de tourner à la guerre civile, tout en acquérant la plus affectueuse estime des missionnaires, je l'interviewe sur cette délicate, très délicate question; je la reprendrai un jour à fond, si je puis, car je crois vous avoir dit déjà que la question catholique est ici, si l'on ne veut y apporter aucun parti pris, une des plus troubles et des plus confuses à démêler. Ce qui me semble établi, c'est que l'Annamite ne connaît que deux états : persécuté et persécuteur, et, sitôt que le pouvoir apparaît non hostile, le converti de seconde mouture, le plus nombreux, y voit surtout ce que son intérêt particulier en retirera au détriment du bouddhiste voisin, et la conséquence, c'est qu'il faut des missionnaires très sages et des fonctionnaires le moins sectaires possible, — *raræ aves*.

Jours et nuits sont absolument torrides. Nous fondons et sommes éreintés.

Hanoï, jeudi 9 juillet.

Rentré ce matin avec l'espoir d'un peu de repos, de débraillé chez soi, d'éventail, de mise au courant de correspondance. Ah! bien ouiche! en voici bien de l'autre. Un télégramme de Pékin; le maréchal Sou vient passer à Hanoï le 14 juillet et arrive après-demain à Phu-Lang-Tuong par le chemin de fer de Lang-Son. Le Gouverneur l'y envoie chercher avec le *Tuyen-Quan*, et sont désignés pour aller le recevoir, Emmanuel Rousseau et moi de la part du Gouverneur, le capitaine G... de la part du Général. Nous partons demain.

17 juillet.

Le maréchal Sou est reparti ce matin. Huit jours de la plus complète bousculade et un joli paquet de travail en retard. Aussi je vous livre simplement le stock des journaux qui racontent son séjour.

J'ai très peu de choses à y ajouter. Ce que je pourrais dire d'intéressant ne peut être confié même à cette lettre intime.

25 juillet.

Un télégramme Havas nous apporte la nouvelle du remplacement du général Dodds par le général Bichot. Mystère. Extrême émotion. Le bruit se répand que cette mesure aurait été provoquée par le Gouverneur. Or, il n'y a pas eu un nuage entre eux, et il n'y a pas une ligne envoyée par le Gouverneur à Paris qui témoigne d'un désaccord.

Hanoï, 15 août.

Au commandant de Marge

Je n'ai pas souvenir d'avoir dans ma vie passé de temps plus odieux que les trois dernières semaines. Je suis à bout de force morale.

Il s'est monté toute une petite campagne autour du Général en chef pour le mettre en garde contre le Bureau militaire du Gouverneur, campagne qui a eu son écho dans certains journaux qui l'ont soigneusement attisée. Explication vive entre le Général et le Gouverneur qui a pris la chose fort à cœur et nous a complètement couverts. Cela s'est terminé par un très franc et cordial entretien avec le Général en chef qui est loyal et bon. Mais cette conclusion a été précédée d'incidents et de discussions qui ont fâcheusement influencé ma liberté d'esprit et de travail. Cela se rattache d'ailleurs à toute une campagne d'opposition contre le Gouverneur qui a pris une acuité

maxima à l'approche des élections pour un Délégué colonial; l'un des candidats fait contre le Gouverneur flèche de tout bois et tout ce qui approche M. Rousseau y passe, lui, sa famille, son Cabinet, nous.

Si quelque chose me console et me soutient, c'est l'amitié profonde que me témoignent les officiers subalternes de l'État-Major, ceux des Territoires, tous ceux qui ont livré avec moi les bons combats, et surtout la confiance affectueuse et la fermeté du Gouverneur.

Mais c'est égal, j'en ai plein le dos; il est odieux d'avoir la claire vue de l'œuvre à faire, la tête pleine de bons projets, un tas de questions pratiques à étudier et à résoudre sur chantier et de se sentir lié, menacé, paralysé par cette petite guerre dans l'ombre.

Il y a là, tu le penses bien, quelque chose de plus haut à mes yeux qu'une question d'avancement, de situation personnelle ou d'ennuis matériels.

Je suis décidément un « animal d'action »; je l'avais bien toujours cru, les faits l'ont enfin confirmé et, après vingt ans de piétinements rongeants, j'ai enfin cru la tenir, « l'action ». J'ai cru que les circonstances propices me mettaient enfin en selle pour faire du « Cecil Rhodisme » et que, peut-être, je laisserais ici-bas ma trace sur une œuvre féconde et durable. J'ai cru que peut-être j'allais être un de ceux auxquels des hommes croient, dans les yeux duquel des milliers d'yeux cherchent l'ordre, à la voix et à la plume duquel des routes se rouvrent, des pays se repeuplent, des villes surgissent. Je me suis bercé de tout cela; et si cela m'échappe, c'est tout de même une rude déception. Car, plus que jamais, je sens que, hors de l'action productrice, impérative et immédiate, je me ronge, je me corromps, et que mes fonctions demeurent sans emploi. Je suis l'antipode de l'agent anonyme et indirect, du rédacteur de bureau pur.

Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme. Tout l'hiver passé, sur la Rivière Claire, de Tuyen-Quan au Nui-Ken, de Ha-Giang à Bao-Lac, au feu ou dans les postes, j'ai trop bien senti que je laissais une traînée de vie et d'activité; j'ai trop bien senti que, là où j'avais passé et parlé, il y en avait pour des semaines de coup de fouet. Je te le dis en pleine certitude, parce que cela ne trompe pas et que mes agents directs m'en apportaient le témoignage dans leurs yeux et leur élan.

Et voici que le courrier nous apporte la nouvelle du départ de Gallieni pour Madagascar. Pourquoi l'Havas ne nous l'a-t-elle pas télégraphiée? je lui eusse câblé que j'étais prêt, et envoyé au diable tout ceci, sauf à y revenir avec lui, plus tard. Aujourd'hui, le voilà parti, trop tard. Dommage! j'ai si soif de retrouver de la vie intense, de la responsabilité personnelle, du commandement, de la lutte à poitrine découverte.

Et pourtant, ce pays est si passionnant!

Hanoï, 18 août.

J'avais demandé à A. L..., qui vient de passer un an à New-York, à San-Francisco, a vu les exploitations de la République Argentine, a causé à Pékin, à Shang-Haï, et à Hong-Kong, de me faire après son séjour d'un mois au Tonkin où il n'a négligé aucune source d'information, une note récapitulative de ses impressions.

La voici, venant de Saïgon : elle me paraît intéressante et précise et je vous l'envoie.

Je n'ai qu'une observation à présenter à cette note si solide et si claire : c'est au sujet du reproche qu'il n'ait pas été prévu sur l'emprunt une somme destinée aux travaux d'irrigation du Delta.

Rien n'est plus délicat que tout ce qui touche aux régimes fluviaux, rien n'exige de plus sérieuses études, plutôt expérimentales encore que théoriques, basées sur de longues observations. A toucher trop vite à un fleuve, et à un fleuve du Delta, on s'expose aux plus graves et coûteux mécomptes. J'ai entendu développer cette théorie par un des plus grands « fluviaux » du monde, Sir Charles Hartley, le seigneur du bas Danube. Or, ici les données précises manquent. L'observation sérieuse, contrôlée, du régime du Fleuve Rouge est toute récente, et c'est au contraire un des points auxquels M. Rousseau et ses ingénieurs ont porté le plus d'intérêt. Le jeune et très intelligent ingénieur des Ponts, Godart, s'y est presque exclusivement consacré depuis dix-huit mois et commence à force de documents et d'enquêtes à réunir les données de la question. J'ai entre les mains son très intéressant travail, et l'on peut espérer que lorsque dans quelques années ces diverses compétences auront mis la question au point, les travaux pourront être abordés sans risquer les « gaffes » colossales et ruineuses que des résidents ne doutant de rien ou des ingénieurs improvisés n'ont déjà que trop commises.

Hanoï, 20 août.

I. J....
ecteur
inances
inistère
inances.

Permettez-moi de m'autoriser de notre rencontre il y a vingt mois, sur le *Peï-Ho*, pour vous parler de la situation qui nous est faite par la réduction, soudainement notifiée, de nos crédits militaires.

En raison des difficultés financières et administratives que M. Rousseau a trouvées ici il y a dix-huit mois, il eût été vraiment équitable de laisser à ce pays deux ou trois ans de répit. Si la métropole nous disait aujourd'hui : « Je ne vous donnerai en 1898 que 24 millions », on pourrait voir, parce qu'on aurait de l'air pour étudier par quelle réorganisation bien calculée, sans démolir aucun service, on pourrait arriver à des réductions; mais demander ces réductions, soit sur le

budget en cours, comme cela s'est produit ce printemps, soit sur le budget en partance, comme cela vient de se produire, c'est imposer des mesures hâtives, forcer à sabrer avant d'être en état de remplacer; c'est l'à-coup, la bousculade, la désorganisation et l'écœurement. L'épée dans les reins, on répond d'abord qu'on va essayer. Et puis l'on s'aperçoit que si des réductions sont à la rigueur possibles sur quelques gros organismes : l'artillerie, la santé, les services administratifs, ce n'est qu'à la condition absolue d'avoir assuré les mesures transitoires qui ne s'improvisent pas, sous peine d'aboutir à des surcroîts de dépenses au lieu d'économies.

C'est le régime auquel votre Ministère nous soumet actuellement, et je plains M. Rousseau ainsi pris entre deux feux : le feu partant d'ici, où son absolue volonté de sortir des budgets fictifs y exaspère tout ce qui vivait de l'assiette au beurre; le feu partant de chez vous, où on ne le laisse pas respirer un an avec sa subvention intacte et où vous nous forcez à arrêter tous travaux militaires, à étudier en pleine action de nouvelles organisations, à compromettre l'œuvre sincère et tenace de la pacification.

M. Rousseau est entré, sur ce dernier point, dans la voie la plus féconde en rompant résolument avec la déplorable et ruineuse politique du rachat des prisonniers et des subventions aux chefs pirates. Le résultat, c'est que depuis dix-huit mois il n'y a plus un Européen enlevé, et que nous voyons venir le terme de cet enchevêtrement de féodalités pirates intérieures dont ce pays était empoisonné. Il ne faut plus qu'un effort pour que le Haut-Tonkin, perpétuelle menace, soit entièrement occupé, la frontière de Chine garnie de postes assurant intégralement la police mixte, effective déjà sur les trois quarts de la périphérie. Quand ce sera fait, mais alors seulement, nous pourrons donner de grands coups de faux dans notre organisation militaire. Mais, pour Dieu! qu'on nous laisse achever, sans chicaner, sans lésiner, et surtout sans nous harceler dans le détail comme si, de Paris, l'on pouvait savoir qu'il

faut rogner un officier par ci, 1000 francs par là. Avec ces prescriptions mesquines on désorganise tous les services, parce qu'on ne sait pas et qu'on met à côté.

Je ne m'explique pas qu'on ne revienne pas à l'ancien système d'une subvention globale. Ou bien qu'on rappelle le Gouverneur, ou bien qu'on lui fasse confiance, surtout quand il s'agit d'un homme comme M. Rousseau, et qu'on lui donne son sac de 25 millions en lui disant : « Arrangez-vous et ne me demandez rien. » Ce serait autrement avantageux et finalement plus économique, car alors le Gouverneur, ayant carte blanche et libre emploi de ses fonds, donnerait lui-même les coups de hache lui permettant d'affecter le maximum aux travaux publics, aux installations de troupes, aux œuvres utiles, aux dépenses du personnel et des effectifs dont la réduction se ferait progressivement.

Excusez-moi de vous ennuyer ainsi de service, parce que j'adore ce pays et que j'y crois, et je voudrais le voir prendre l'essor qu'il n'aura jamais tant que la métropole le tiendra ainsi ligotté et voudra gouverner du bout du fil.

21 août, Hanoï.

Au
MMANDANT
DE
ARGERIE.

Parmi toutes les misères, malgré le temps perdu en potins et en grotesques histoires de commérages, l'œuvre se poursuit, l'œuvre à laquelle nous sommes rivés depuis deux ans, la pacification et l'organisation de la haute région. Elle se poursuit par la force des choses, par le développement logique des conséquences, par l'impulsion donnée et dont vivent toujours les merveilleux, dévoués et intègres agents que sont nos officiers subalternes.

Voici un nouveau et très décisif résultat. Tu te rappelles (revoir le croquis de la fin de campagne d'hiver) qu'A-Coc-Tuong, la raison sociale de la piraterie du Nord, avait été acculé dans le canton de Dang-Quan.

Depuis trois mois la politique de mon ami Saint-James a

porté ses fruits : les « Mans », poussés et soutenus par lui en sous-main, ont fait à A-Coc-Tuong la vie tellement dure que voici un télégramme annonçant son exode en Chine. Nos troupes ont occupé derrière lui Lung-Kem sa citadelle, et, de la mer au Sud-est jusqu'à la Rivière Claire à Ha-Giang, nous occupons aujourd'hui effectivement, sans une solution de continuité, la frontière chinoise. Il ne reste donc qu'un filon pirate entre la Rivière Claire et le Fleuve Rouge.

Dame! je suis content.

Mais tout cela n'est rien si ce n'est suivi d'une immédiate et solide organisation administrative des terrains occupés.

Le côté administratif des territoires militaires relève directement du Gouverneur; le Général n'est sur ce point qu'un bureau de poste entre les commandants de territoire et lui.

Cela était, l'an passé, admis sans conteste. Le Général actuel ne le discute d'ailleurs pas davantage; mais l'État-Major revenu aux errements d'autrefois tient en telle défaveur le rôle administratif des commandants de territoire, de cercle et de secteurs, qu'ils éprouvent mille difficultés. La note est qu'ils sont avant tout chefs de bataillon, de compagnie; et en avant l'exercice, les théories, les querelles de paperasse. Que dirait Gallieni?

Au bureau militaire j'ai, en dehors de la cuisine journalière assez chargée, 3 besognes intéressantes à suivre :

1° L'organisation administrative des territoires militaires; 2° la préparation de la campagne d'abornement de cet hiver; 3° la mise en application du règlement de police commune de la frontière, arrêté il y a quelques mois à Pékin avec la Chine.

Pour l'*organisation des hautes régions réoccupées*, je viens de pondre la première circulaire ci-jointe qui n'est que la résultante de ce que j'ai vu et entendu là-haut depuis un an. Essai de mise en pratique des impôts en nature.

J'ai déja reçu bien des lettres d'officiers, chefs de secteurs,

tout à fait gagnés à l'efficacité de cette idée, et toutes ces lettres de petits convaincus témoignent qu'ils ne se sentent fichtre pas diminués, au contraire, par la mission colonisatrice qu'on leur demande de remplir.

Cette conception de l'emploi de notre corps d'occupation, je viens d'ailleurs de la formuler encore une fois dans une lettre envoyée par le Gouverneur au Ministre des Colonies pour s'élever contre toutes les réductions prématurées d'effectifs dont la Commission du Budget nous menace; et le plus simple c'est de recopier ici ce passage :

« Je ne cesserai de revenir sur la nécessité, pendant une ou deux années encore, du maintien intégral des effectifs sur lequel seul repose la continuation du rôle nouveau et d'une si haute portée qui a été depuis ces dernières années assigné à l'armée au Tonkin. Il est essentiel une bonne fois que le Parlement s'en rende compte et cesse par des réductions prématurées d'en compromettre l'application.

« Permettez-moi de revenir encore une fois sur ce rôle et sur son rapport intime avec le maintien des effectifs.

« La mission que remplit aujourd'hui notre corps d'occupation consiste avant tout à assurer la protection de la frontière et à procéder à la reconstitution sociale et à la remise en valeur de la haute région organisée en territoires militaires, les expéditions et l'emploi de la force passant au dernier plan. Mon prédécesseur a commencé à l'Est l'application de cette méthode, que j'ai poursuivie au Nord et à l'Ouest. A quelles conséquences aboutissait la politique précédemment et trop longtemps suivie de réduction des effectifs? A l'évacuation prématurée de régions non soumises encore et ainsi rendues à la piraterie, à des conventions bâtardes avec des chefs soi-disant soumissionnaires, à la non-occupation de vastes territoires nous séparant de la Chine dans lesquels se constituaient, vivaient, s'alimentaient impunément des bandes constamment menaçantes pour les régions effectivement occupées. Un tel état de choses pouvait se maintenir dans le plus instable des

équilibres au moyen d'expédients, mais pour aboutir d'un moment à l'autre à des catastrophes qui n'ont pas manqué et en laissant subsister la piraterie à l'état endémique. Or, l'expérience l'a prouvé aujourd'hui, il n'y a à la question de la piraterie qu'*une seule solution*, c'est l'occupation effective et serrée de la frontière politique que les traités nous ont donnée et la reconstitution organique de la zone limitrophe rendue *réfractaire à la piraterie* par le rappel de la population et la remise en exploitation.

« L'occupation effective de la frontière politique nous mettant sur tous les points au contact de la Chine, de ses autorités régulières et de ses postes, a eu comme sanction immédiate l'organisation d'une police commune. Et il est bien évident que les conventions de police commune ne sont qu'un simple morceau de papier, n'ont aucune valeur efficace, si nous ne sommes pas réellement sur la frontière face à face avec les Chinois. Or, il y a un an, nous ne l'occupions pas de Cao-Bang à Lao-Kay : notre frontière toute conventionnelle, efficacement occupée, était à huit jours de marche en arrière, et toute police commune était de ce fait illusoire; nous l'occupons aujourd'hui presque complètement; après l'abornement nous l'occuperons tout entière.

« En arrière de cette frontière, existe une vaste région, ravagée par vingt ans de piraterie. Terrain vague qui constitue un danger constant s'il reste à l'état inorganique, véritable matelas de protection, au contraire, s'il se reconstitue, se repeuple, si les voies de communications s'y ouvrent, si la culture y renaît.

« Or, à cet objet convient merveilleusement la méthode de *colonisation militaire* telle que l'ont conçue et pratiquée les colonels Pennequin et Gallieni, méthode qui consiste à couvrir le pays d'un réseau serré de secteurs à chacun desquels correspondent des unités militaires, une ou deux compagnies, réparties en postes, constituant autant de noyaux de réorganisation locale sous la direction d'un personnel essentiellement dévoué

et intègre et formant ainsi une « population provisoire » à l'abri de laquelle se reconstituent la population réelle et la remise en exploitation du sol.

« Les premier et deuxième territoires témoignent déjà de l'efficacité de cette méthode; l'évidence des résultats qui y ont été obtenus est une des choses qui m'ont le plus frappé à mon arrivée au Tonkin. Depuis cet hiver, le troisième territoire en témoigne à son tour. La méthode dont M. le colonel Gallieni a été le plus brillant metteur en œuvre a fait ses preuves; hors d'elle, il n'y a vis-à-vis de la piraterie que compromissions louches ou expéditions onéreuses, c'est dire que les effectifs ne doivent être réduits à aucun prix tant que nous n'aurons pas achevé et parachevé : 1° l'occupation complète et serrée de la frontière chinoise; 2° l'organisation en arrière de solides confins militaires appuyés sur une population rassurée et prospère.

« Poser ainsi le problème, c'est d'ailleurs en poser la conséquence, c'est-à-dire la diminution progressive des effectifs sitôt que ces buts seront atteints, et je crois qu'une période de deux ans, si d'ici là aucun changement de méthode n'est venu compromettre les résultats, peut être considérée comme un maximum extrême pour le maintien des effectifs actuels.

« Vous m'excuserez, Monsieur le Ministre, de m'être étendu aussi longuement sur ce point à propos du budget; mais les deux questions « Effectifs et budget » sont si intimement liées qu'il convenait de poser nettement le principe sur lequel repose l'emploi du corps d'occupation et de vous mettre en mesure d'éclairer pleinement le Parlement, où l'appréciation de nos besoins budgétaires se modifierait, je n'en doute pas, si l'on y envisageait le rôle de l'armée au Tonkin sous son véritable jour. »

Oui, seulement, après deux ans de pratique, j'ai acquis la conviction absolue que la formule actuelle est à changer.

J'estime que l'institution des territoires militaires, réduits

d'ailleurs progressivement à une zone plus étroite, n'est pas seulement une nécessité du moment, mais est la forme administrative qui répond le mieux, aussi bien à l'état social et aux traditions indépendantes et quelque peu féodales de la haute région qu'à l'obligation de rester toujours en parade armée en face de ce réservoir de piraterie qu'est la Chine. Seulement, si l'on veut faire porter à l'institution tous ses fruits, tirer de ces régions inexploitées tout le profit qu'on doit en attendre, il faut de toute nécessité y stabiliser les officiers, en un mot créer un cadre d'officiers de territoires militaires tel qu'il existe en Algérie et surtout au service des renseignements de Tunisie.

Quand on tombe sur un chef comme Gallieni, ça va bien, lequel plaçait au premier rang le rôle organisateur, assurait de lui-même à ses agents la permanence et l'initiative indispensable, mais il est l'exception. Et il faut absolument sortir de l'état actuel qui fait rouler les capitaines avec leur compagnie d'un poste à l'autre, qui tient à Hanoï tels officiers nés pour susciter un secteur et envoie dans un poste politique où tout est à créer ou à continuer tel capitaine-caporal dont c'est le « tour ». Un « cadre spécial » et un lien beaucoup plus étroit et direct entre le Gouverneur et ce cadre chez qui l'action politique et administrative doit être prépondérante, voilà le desideratum.

Du reste, le colonel Pennequin, l'émule de Gallieni, l'a nettement formulé dans ses admirables « notes autographiées » que je vous enverrai un de ces jours.

Si on veut me charger de la besogne d'étudier cette organisation et de créer à Hanoï un « bureau politique », analogue à celui de Tunis, j'en suis, à la condition par exemple de me savoir soutenu par quelqu'un décidé à marcher sur les objections et les obstacles ; car il n'y a rien de moins admis en haut lieu militaire que cette conception : Pennequin et Gallieni sont les premiers à le constater... et à le déplorer.

En ce qui concerne l'*abornement*, la frontière sino-annamite a été délimitée par des commissions internationales successives :

les bornes ont été posées ensuite, sauf sur la zone du Yunnan oriental, entre Lao-Kay (Fleuve Rouge) et Bao-Lac (Song-Gam).

J'ai suggéré à mon retour de là-haut, et l'on a admis, que cette opération devait être faite cet hiver. Cette zone-frontière se trouve en effet être le lieu de passage du dernier filon pirate, et je ne serais pas surpris que la présence sur leurs derrières des commissions, accompagnées de forces militaires respectables et fermant la frontière à mesure par l'installation de blockhaus et de garnisons, suffit ou du moins contribuât beaucoup à déterminer l'exode des derniers seigneurs Mac-Qué-An, Hoang-Man et Cie.

Il vient d'être décidé que cette mission serait donnée au colonel Pennequin qui arrive de France dans trois semaines, connaît le Tonkin occidental comme personne; et c'est toute une correspondance avec Pékin et toute une préparation ici sur place très intéressante.

En ce qui concerne l'application du Règlement de *police frontière*, nous sommes également, depuis trois mois, en chaud travail avec M. Gérard, notre ministre à Pékin, nos commandants de territoire et nos consuls limitrophes. La Chine a consenti et signé ce printemps un règlement de police mixte, basé : 1° sur l'installation de postes militaires doubles à tous les passages importants; 2° sur la désignation de commissaires français et chinois établis les premiers à Moncay, Lang-Son, Cao-Bang, Ha-Giang et Lao-Kay, les seconds respectivement en face à Tong-Hing, Long-Tchéou, Koueï-Chum, Kaï-Hoï, Song-Phong; et 3° sur tout un ensemble de prescriptions relatives à la circulation, au contrôle, etc. Ce n'est pas autre chose que la sanction diplomatique et écrite de ce que le colonel Gallieni et le maréchal Sou se trouvaient avoir créé dans la pratique sur la frontière du Kouang-Si. Ce nouveau règlement est officiellement entré en vigueur le 1er juillet, mais donne lieu naturellement à un tas de frottements, d'observations de détail, de diffi-

cultés, spécialement sur toute la frontière du Yunnan et en face de Moncay, qui ne nous ont pas encore permis de lui donner son assiette définitive.

Ça encore, c'est ma besogne.

Et pour le tout, heureusement, je suis aidé par le plus exquis des collaborateurs, mon adjoint, le capitaine Lassalle, qui est ma *consolation*. Tonkinois de la première heure, survivant du Pont de Papier et de la mort de Rivière où il débutait comme sous-lieutenant, breveté de langue annamite, lettré, artiste, large, souple, c'est une joie de faire sa vie avec lui. Nous avons fait maison commune, et, le soir venu, nous mettons de compte à demi dans l'accord le plus parfait nos impatiences d'aboutir, nos soifs de solution, et ensuite, le débondage fait, nos lectures, nos bibelotages, nos rêves. Et cela, c'est le rayon de soleil.

Et ce soir, voici tout un paquet de lettres de choix : Gallieni, Vogüé, Paul Desjardins, Max Leclerc, Keller, toi semblent s'être donné le mot pour m'envoyer une brassée flamboyante de chaudes paroles.

Elles sont cordiales, confiantes, conformes et vivantes, au point qu'il me semble avoir passé cette soirée avec vous tous. Allons! avec un tel faisceau de bonnes volontés et d'accords parfaits, il y a encore de la bonne besogne à faire et tout n'est pas fini.

CHAPITRE VIII

EN ANNAM — LA COUR DE HUÉ

Août — Septembre 1896.

A HUÉ, CHEZ LE ROI D'ANNAM

22 août. A bord du *Haïphong*, 11 heures soir, au large.

Partis hier d'Hanoï, pour deux mois. Le Gouverneur fait sa tournée Annam, Cochinchine, Cambodge.

Lui, les siens, l'archiviste et un attaché au Cabinet, le directeur des Travaux publics R... et sa femme, l'officier d'ordonnance, lieutenant Lagarde et moi.

Comme compagnons de route, le « Kinh-Luoc » du Tonkin et ses deux fils, allant eux aussi à Hué où ils resteront 15 jours après nous.

Ce soir, c'était sur la passerelle une douce, exquise soirée, en famille, au sortir de la politicaillerie déséquilibrante d'Hanoï. Se coucher sans la perspective de se lire au réveil déchiré par un journal, sans se demander de quel potin venimeux demain viendra vous empoisonner ou vous mordre la meute déchaînée! Ouf! Et, après 22 mois de séparation, c'est le premier tête-à-tête avec la très-aimée, la mer, la douce mer, pacificatrice et berçante.

Et c'est chez tous le même sentiment de détente, de reprise

à la vie au sortir d'une horde de cannibales. Vraiment, je n'exagère pas, car au recul on se rend mieux compte encore de la pestilence de l'atmosphère actuelle de Hanoï, où, soutenues par de très hautes influences occultes, sont déchaînées contre le Gouverneur et ce qui l'entoure les plus basses, les plus féroces rancunes.

Enfin quelques semaines de répit, et ce soir la causerie se prolonge, toute littéraire, artistique, intime.

24 août, Hué.

Le *Haïphong* a mouillé au large de Thuan-An, le canot à vapeur royal est venu nous chercher avec M. B..., le Résident supérieur, légat de France auprès de la Cour d'Annam, les Princes, les Régents. Le fort si souvent bombardé, aujourd'hu français, nous a salués du canon; la petite garnison est sous les armes, sur la grève. Pendant trois heures, nous remontons lentement la « Rivière de Hué », large estuaire entre deux rives d'une vie intense.

C'est la même fourmilière qu'au Tonkin, sur les rives du Fleuve Rouge; mais nous sommes descendus de 5 degrés au Sud, l'aspect tropical domine, il y a plus d'aréquiers, moins de bambous, et aussi quelque chose de stable, de définitif; on n'est plus sur un delta, à la merci de l'inondation. Là-bas, sur ce sol que recouvre l'eau pendant 6 mois par an, l'habitation n'est qu'une paillote improvisée, et les villages ont des aspects de campement. Ici, c'est la vraie campagne, avec de la vraie végétation, des collines tout près, et de gros villages bien assis autour de leurs pagodes en maçonnerie, plus riches, plus décorées que là-bas. Pour notre passage officiel, la rivière est en fête, deux grandes jonques nous escortent, pleines de gardes royaux en loques rouges, très misérables, mais la couleur y est, ce qui suffit sous le soleil : tous les sampans ont arboré des pavillons; devant chaque pagode s'élève un petit autel où fument des parfums sous des parasols, et à côté les notables

en robe bleue officielle se prosternent cinq fois au passage du Gouverneur.

Voici Hué, largement épanouie dans la verdure, au milieu du cirque bleu des premières montagnes de l'Annam; la foule des jonques augmente; c'est une ville flottante à côté de l'autre; à notre droite des canaux s'enfoncent, artères de vie, bordées de maisons et de monde, et, laissant la ville sur la rive gauche, nous accostons sur la rive droite, à la Résidence de France, très beau palais construit au temps où nous avions de l'argent.

Il est très tard, il fait très chaud; demain les audiences royales.

Hué, 25 août.

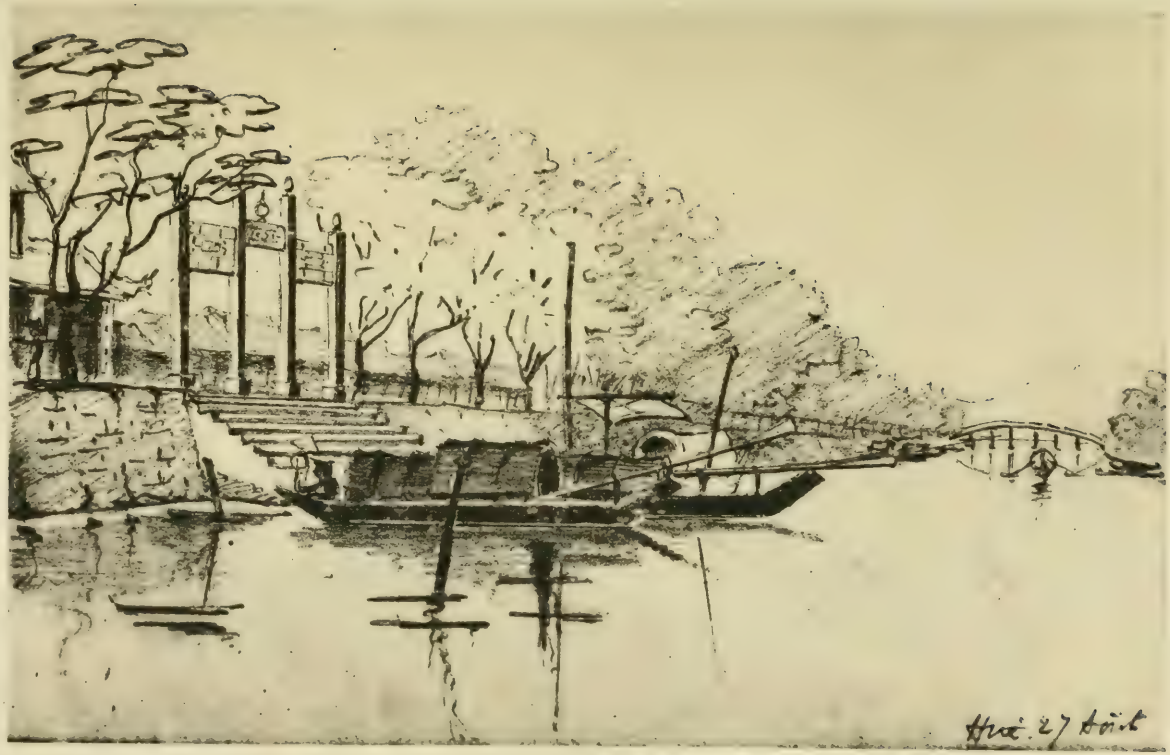
Il est 7 heures du matin. Le large fleuve étend sa nappe d'argent jusqu'à la bordure lointaine d'une mince ligne verte que dentellent les aréquiers. En face, de la masse des arbres sombres émerge un bastion du palais où flotte le drapeau du Roi. Au fond, repoussant le vert et l'argent des premiers plans, le haut écran violet des montagnes de l'Annam. L'heure est d'une douceur extraordinaire; pas une note torride ou violente, un ton répandu de nacre que je n'ai vu qu'au Bosphore.

Le sampan royal a mouillé au pied de l'escalier de la Résidence de France. Y montent le Gouverneur général, le Résident supérieur d'Annam, le Chef de Cabinet, le Capitaine de frégate commandant la Marine, le Directeur des Travaux publics, Emmanuel Rousseau, le lieutenant Lagarde, moi, deux autres comparses; les uns en habit, les autres en uniforme, plus ou moins chamarrés de cordons, de plaques, de croix, et le Kin-Kam rituel au cou. Sur l'autre rive, un essaim de « linhs », gardes royaux, rouges, verts, loqueteux, misérables; quatre voitures dont la troisième est un phaéton que je mène grand trot; passé sous une voûte d'arbres rappelant les « lebeks » du Caire, puis un pont; la vision rapide d'un canal noir de jonques; les murs de la citadelle : une haie de vieux énormes

canons de siège, une porte monumentale aux toits retroussés, un dallage de granit où, sans rompre leur trot, les chevaux patinent comme sur du verglas, une balustrade de marbre, un seuil gardé par deux dragons en bronze doré, nous sommes arrivés.

Une immense cour, bordée de longs alignements de jardinières à dragons bleus, toutes semblables; deux grands bassins de bronze autour desquels des dragons s'enlacent : en face, sous un auvent hérissé de dragons encore, revêtu de plaques de porcelaine et d'émaux, la salle du trône; au fond, le trône drapé de jaune et... vide; l'audience est privée. Au seuil, premier cortège des mandarins, le Kinh-Luoc de Hanoï et sa suite, le quatrième régent Nguyen-Tanh et sa suite, tous deux portant la croix de Commandeur sur leur robe de soie brochée; celle du Kinh-Luoc est vieux vert, celle de Nguyen-Tanh est noire à dessins rouge et or. La salle du trône franchie, une autre cour, toujours solennellement bordée d'alignements de grands vases à dragons bleus, du doux bleu fondu des porcelaines de Minh-Mang.

Le cortège grossit; ce sont : le troisième Régent, Trong-Hiep, le vieil homme d'État de l'Annam, la plaque de Grand-Officier sur une admirable robe feu, or et vert aux tons éteints, la tête impassible et revêche (que je n'ai plus vue s'éclairer de sympathie ni sourire depuis sa visite à Lanessan, à mon arrivée au Tonkin), le Ministre des Rites, le Ministre des Finances, le Ministre de la Justice, enfin les premier et deuxième Régents, les deux vieux princes Thuy-Li et Hoaï-Duc, les deux derniers fils du roi Minh-Mang lui-même; soutenus, chancelants, ils sont si croulants sous leurs vieilles robes d'apparat, sous leurs plaques et leurs sapèques dont le poids les fait pencher en avant. Quelle page d'histoire tient dans la vie de ces deux vieillards! Et de toutes les portes, de tous les recoins, voici que sortent maintenant des mandarins, les uns chatoyants, les autres bleu uni, tous graves, glissants, silencieux, les mains dans les larges manches, la longue moustache blanche tom-



HUÉ.

27 août 1896.

bante : car on n'avance pas vite dans cette hiérarchie et l'opinion, révérente de l'âge, n'admettrait pas ici les Barthou et les Leygues, ministres de 32 ans. Une seconde salle du trône, le trône vide toujours et drapé de la couleur royale; le cortège, toujours grossi, s'y enfonce dans des profondeurs sombres où luisent dans l'obscurité maintenue les nacres incrustées, l'or des caractères, les reflets bleus des porcelaines. Puis un long corridor, un cloître plutôt, où, dans de beaux vieux cadres en bois sculpté, s'alignent aux murs les plans symboliques et fantaisistes des villes de l'Annam, et enfin, éclairant l'ombre, venant du fond, une note lumineuse et éclatante : un joli, mince et élégant éphèbe, dans une gaine de soie jaune or sur laquelle flamboient le grand cordon de la Légion d'Honneur et la grande sapèque des dix mille soutiens; au cou une rivière de diamants, sur la tête un haut turban de la soie royale de la robe. C'est Than-Taï, le roi d'Annam.

Il s'avance à la rencontre du Gouverneur, seul entre deux hérauts en velours grenat, portant les sabres, courbés en deux. Il prend le Gouverneur par la main, gracieux et hautain, et, avec ce singulier dandinement féminin et presque provocant que lui imposent les rites, il l'emmène dans la troisième salle d'apparat, gravit une première estrade, une seconde estrade, s'assied sur son trône d'or, sous le baldaquin d'une vieille broderie chinoise à grands caractères d'or éteint, au haut bout d'une longue table où le champagne est versé parmi les fleurs. Le Gouverneur est à sa droite, le Résident supérieur à sa gauche, puis tous les Européens dans l'ordre des préséances, puis les Régents et Nguyen-Tanh, et c'est tout. Les suites ont disparu; seuls restent, derrière le Roi, les eunuques portant le crachoir d'or, le service à thé toujours préparé, enveloppé de soie rouge, les porte-sabres et, derrière chacun de nous, les porteurs d'éventails de plumes, rythmant tous ensemble leur coup de vent net et sec.

Il est grave comme une idole, le petit roi, sa robe éclatante et le feu de ses diamants se détachent sur une grande tapisserie

des Gobelins, douce, discrète, aux tons fondus; et sous le masque de l'enfant pensif, presque de jeune fille, on a peine à imaginer le petit tigre que racontent les rapports du palais, le petit Néron qui, l'an passé, à seize ans, faisait ouvrir une femme en deux après l'avoir possédée, enduisait une autre de pétrole et la faisait flamber la tête en bas, faisait sur une troisième découper des lanières des épaules aux cuisses, et qui, aux remontrances des quatre vénérables régents ici présents, répondait par une volée de coups de pied.

L'audience passe rapide dans l'échange des paroles d'apparat. L'interprète est notre ami Hoang-Tranh-Phu, fils du Kinh-Luoc, et, dans sa robe brochée, courbé en deux, les yeux baissés, les mains jointes rituellement, il ne rappelle rien du fringant Parisien en smoking de l'hiver passé à Hanoï, tout frais débarqué du boulevard.

Le Gouverneur se lève, le Roi le prend par la main et le quitte au seuil du cloître : à chacun de nous la main tendue avec une toute petite inclinaison de tête très protectrice, exactement celle à Paris d'une maîtresse de maison très hautaine, très snob. J'évoque des noms.

La sortie dans la lumière des cours, parmi les cortèges hiérarchiquement échelonnés de seuil en seuil, l'escorte de loqueteux galopant au ras des voitures au trot : le retour.

Il est cinq heures du soir, le lieutenant Lagarde et moi nous attendons en grande tenue sur la dernière marche du large escalier qui descend de la Résidence au Fleuve; le parvis d'un palais de Venise. Le sampan royal de la berge opposée a démarré. Than-Taï vient rendre sa visite au Gouverneur.

L'heure flamboie. Le fleuve, les aréquiers de la rive, les fonds de verdure, l'écran des montagnes, si vaporeux ce matin, baignent dans l'or. Derrière nous sur la berge, sauf l'allée centrale qui aboutit au palais de France et où seule attend la chaise royale, tout est plein de monde : la haie des troupes françaises, les habits noirs, les parasols jaunes, le groupe cha-

marré des princes, des régents, des mandarins, des sous-mandarins, des porteurs de sabres, de pipes, de boîtes à bétel et, à l'entrée des allées latérales, deux éléphants immobiles comme les Cent-Gardes des Tuileries.

Le groupe des mandarins est d'un inépuisable intérêt. Les deux vieux princes d'abord, qui ne pensent peut-être à rien, mais qui, s'ils pensent, à combien de choses alors, depuis l'époque triomphale de leur père Minh-Mang, le conquérant du Cambodge, depuis l'apparition du premier envoyé français, M. de Montigny, voici quarante ans, depuis le premier traité de cession territoriale imposé ici même par l'amiral Bonnard voici trente-sept ans, depuis la bousculade de 1886, l'irruption du général de Courcy, les soubresauts d'agonie, la tentative de résistance, le tir des boulets contre notre Résidence par-dessus ce même escalier, la prise d'assaut du Palais, le pillage, la déchéance définitive, et maintenant la fiction de ce petit roi fragile fait de nos mains et à qui les vieux survivants concèdent l'apparence du même respect traditionnel; la réalité de la servitude sous le décor immuable, la dissolution de tout sous l'intégrité superficielle des vieux rites, des vieux oripeaux, de la vieille dynastie.

Et, comme l'intérêt des individus est le plus fort, sous ces robes bleues comme sous nos habits noirs s'agitent toutes les ambitions, toutes les inquiétudes du lendemain. Pour les princes régents, c'est bien fini, et dans leur descente à la vie animale, s'il reste place à quelque pensée, elle n'est plus que pour les souvenirs et les regrets. Mais il y a Nguyen-Tanh, que nous venons de tant grandir en le chargeant de la pacification du Ha-Tinh comme légat royal : beau-père du Roi, gendre d'un Régent, relativement jeune, quarante-cinq ans, c'est ici l'homme de demain, il « la fait » aux idées françaises et relègue au second plan son mortel ennemi, le vieux Trong-Hiep, le Nestor de l'Annam, le représentant de la tradition, qui ne parle plus que de sa retraite. Entre eux deux le Kinh-Luoc du Tonkin, que nous avons poussé au premier rang, et qui,

toujours effacé, onctueux, est venu avec nous d'Hanoï ici, où sa présence ne me plaît pas : il nous connaît trop, sait nos vilains dessous, la corruption de certains de nos fonctionnaires qui lui a naguère encore coûté cher, mais qu'il encourage toujours escomptant le taux des intérêts : il lit nos journaux, sait toutes nos faiblesses, le discrédit de notre autorité et de notre influence par le monde, ses fils ont voyagé en Europe et ce n'est pas la bonne parole qu'il apporte ici. Et, en attendant le Roi, les robes bleues et rouges chuchotent, clignent des yeux, forment des groupes discrets... et commentent.

Mais le sampan a accosté, Than-Taï débarque. Il a ce soir une robe verte, mais toujours le royal turban jaune, le grand cordon, le collier de diamants qui flamboie au couchant du soleil.

Le voici dans la chaise drapée de jaune : d'un seul coup, longuement étudié, les porteurs l'élèvent horizontalement, sans une oscillation, et voici l'idole en marche, hiératique, impassible, précédée de ses fifres, entourée des porteurs d'emblèmes, des parasols rituels, escortée de la foule officielle; Lagarde et moi aux « portières ».

Le Gouverneur l'attend sur le perron, et cette fois, dans le salon de la Résidence, le Gouverneur, le Résident, les Régents s'assoient seuls avec lui. Lui au haut bout de la table où est préparé le champagne, qui passe ici à l'état de vin sacré. Nous sommes tous debout dans les portes. Et c'est très long. Après la partie d'apparat nous voyons qu'il y a un palabre; il s'agit de faire visiter Tourane au Roi et de le ramener par mer, et c'est toute une combinaison politique du Résident B..., mais aussi une énorme dérogation aux rites séculaires.

Enfin c'est fini, et avec le même cérémonial Than-Taï regagne le sampan royal et emporte dans son sillage d'or toute une journée d'inoubliables visions.

26 août.

Remise de la barrette aux cardinaux, — je ne vois pas d'autre comparaison. — Le Roi, suivant la tradition suivie à l'égard des Gouverneurs généraux, confère à M. Rousseau le 1er degré de noblesse au titre de Pho-Nam-Vuong ou Prince de Pho-Nam, et à M. B..., Résident supérieur, le 3e degré.

Dès l'aube, le vestibule et le hall de la Résidence sont démeublés; on dirait les préparatifs d'un enterrement. Dans le hall est dressé un petit autel, nu pour le moment.

A 7 heures et 1/2, nous voyons du perron se former la procession. La Résidence et ses abords sont faits pour les cérémonies. La maison, vrai palais à dôme central, largement distribuée, une vaste cour plantée, une avenue bordée d'arbres aboutissant au fleuve même par un très noble escalier où accostent les jonques, j'allais dire les gondoles. Tout le personnel et le matériel de la fête ont abordé en multiples sampans. La théorie se forme. En tête les deux bâtons de commandement, chapelets de touffes de soie suspendues à une hampe, portés par le Ministre des Rites et le Ministre des Finances, puis les autres Ministres, les Régents, et enfin deux brancards couverts portant les insignes. Tel est le rôti. Quant à la sauce, c'est la foule des mandarins, des sous-mandarins et des comparses, ce sont les porte-parasols et porte-emblèmes, c'est la double haie de gardes royaux avec de hideux casques en carton rouge, c'est la mélopée aiguë des fifres soutenue par les coups réguliers du tam-tam. Tout le monde est en costume rituel, la cérémonie a le caractère religieux et hiératique de toutes les cérémonies de cette civilisation.

Hier, c'étaient les turbans et les robes de luxe; aujourd'hui tous les mandarins, depuis les princes jusqu'aux sous-fifres, ont la robe officielle, à ailerons dans le dos, la ceinture rigide à ornements massifs en or, pareille à une pièce de harnais russe, les bottes de soie à ornementation variée selon le rang,

avec, sur la nuque, les deux ailes de moulin à vent d'un aspect si singulier, aux mains le « maintien », lame d'ivoire unie, semblable à un gros coupe-papier, que les yeux doivent fixer pendant que l'on parle au Roi, que le Roi parle et au cours des cérémonies. Toute cette pompe envahit la Résidence. Les deux « récipiendaires » en habit sont debout devant l'autel; derrière eux « les maisons civile et militaire »; les dames regardent d'un salon latéral; les « officiants » se placent; les insignes enfermés dans des boîtes de laque sont déposés sur l'autel, et l'ami Hoang-Trang-Phu, que je retrouve de moins en moins sous le bonnet à ailerons, la robe à appendices et l'attitude composée pour la circonstance, lit le discours suivant :

Le 6e jour, 2e mois, de la 8e année du règne de Than-Taï (1896).

Par obéissance aux volontés du Ciel l'empereur d'Annam ordonne :

Je pense que jadis la bonne politique consistait à vivre en paix avec ses voisins; devant les calamités publiques, le devoir des gouvernements était de se porter un mutuel secours.

Son Excellence M. Rousseau, gouverneur général, qui jouit d'une grande considération en Europe, a porté tous ses soins dans les affaires publiques. Sa réputation s'élève jusqu'à l'étoile polaire et son élection sénatoriale a été approuvée par tout le monde en France.

Depuis que son Excellence M. le Président de la République française l'a envoyé dans notre royaume pour occuper cette haute situation, Elle s'efforce de maintenir la bonne harmonie entre les deux pays.

A son arrivée là, mon gouvernement était aux prises de difficultés. Le peuple ne pouvait pas jouir des bienfaits de la paix. De grands malheurs désolaient le pays de Nghé-Tinh.

Heureusement fidèle exécuteur des traités, son Excellence résolut de ramener la tranquillité.

Elle prit conseil de tout le monde, examina tous ces moyens, discutant d'abord, ordonnant ensuite. Toutes ses instructions ont été religieusement suivies. La piraterie qui durait depuis dix ans fut anéantie en sept mois. Tel autrefois Chu-Long réprima la rébellion An qui désolait le pays de l'Est.

Si aujourd'hui les habitants consentent à abandonner les armes pour reprendre les travaux de culture, c'est grâce à la France qui a beaucoup d'affection pour notre pays.

Son Excellence le Gouverneur général nous a rendu de grands services, nous n'oserions l'oublier. C'est pour cela qu'il faut lui décerner le titre de noblesse de Pho-Nam Vuong et lui transmettre en souvenir un diplôme en

argent, comme les rois antiques accordèrent des titres et des honneurs à tous ceux qui avaient eu de la vertu afin de montrer leur mérite.

Aujourd'hui les deux pays n'en font plus qu'un et je souhaite que la confiance et la paix règnent entre eux pour longtemps.

Par l'Empereur.

Discours analogue mais d'un échelon au-dessous à M. Brière : réponse des deux « cardinaux », remise des « barrettes » : aux boutonnières sont attachés les petits rectangles d'or, insignes du mandarinat. Les caisses sont précieusement ouvertes. Voici le bonnet à ailerons, les bottes de soie, le maintien d'ivoire; les cachets d'or, le diplôme, cahier de feuilles d'argent où tout le brevet est gravé en caractères et qui est recouvert de deux plaques ciselées; la ceinture, le jupon, et enfin l'admirable robe en soie chaudron couverte d'un fouillis de dragons, de fleurs et d'arabesques. Il est superflu d'ajouter qu'on se contente de les déplier et que personne ne s'en affuble. Mais quel costume pour un bal à Paris!

La cérémonie officielle terminée, l'un des Régents s'avance vers Mme Rousseau et lui remet à elle aussi un insigne de jade qu'elle va porter à tout ce qui nous attend encore de dîners et réceptions officielles.

Et repart la procession au son des fifres et des tamtams; et, comme le soleil s'est couvert, la misère tout de même en apparaît. Sans le chatoiement de la lumière, ce n'est plus vraiment qu'une mascarade, tant les oripeaux sont usés et flétris, tant les comparses sont en loques, tant surtout l'anachronisme et le mensonge des choses éclatent. C'est bien la fin d'un monde, et c'est lamentable comme toutes les fins.

Le soir du même jour, grand dîner à la Résidence; les Régents et les Ministres parmi lesquels tranche la robe violette de l'évêque Monseigneur Gaspar.

27 août.

Délicieuse matinée à errer seul dans Hué, tantôt en sampan, par les canaux sur lesquels les vieux ponts de bois en cintre font des arcs de triomphe, où les larges escaliers des pagodes baignent leur dernière marche, où circule la vie comme à Venise; tantôt par les rues, larges avenues ombrées d'arbres en voûte, petits chemins verts entre les jardins. Les maisons paraissent à peine, nichées derrière les larges feuilles des bananiers, parmi les bambous en touffes et les aréquiers en fuseaux.

Quelle différence avec Hanoï! Là-bas, la civilisation a presque tout mangé déjà; pas un coin indigène qu'une horrible maison symétrique et crue n'ait marqué de sa lourde empreinte. Ici, l'unique colon, fabricant de glace et planteur de café, s'est installé à l'abri de la partie de la citadelle occupée par l'infanterie de marine. Sauf ce coin ramassé, tout le déballage français est sur la rive droite du fleuve. La rive gauche est intacte. A Hanoï, au contact du chancre européen, les vestiges du passé se décomposent : les pagodes sont des ruines, les maisons des quelques mandarins se font toutes petites. Ici, malgré les pillages, malgré le cyclone des Courcy et des Prudhommé, la vie locale a subsisté. Les maisons riches ont toujours leur porche de granit, flanqué de stèles, sortant de la haie de bambous. Les palanquins garnis d'ivoire attendent aux portes. J'ai parmi cet inconnu deux guides, l'ami Hoang-Trang-Phu déjà nommé et un lettré venu d'Hanoï avec nous. Et je vais de porte en porte, prenant le thé, inventoriant les bibelots, faisant mon « Loti » ; et Dieu sait si j'aime ces heures vagues; et je les aime trop pour en disserter.

Le même jour, minuit.

Soirée des Mille et une nuits. Dîner chez le Roi, au Palais d'été. Hier m'avait été remis le billet que je vous envoie précieusement ci-joint et dont voici la traduction :

HUÉ.

27 août 1896.

auley. — Lettres, II, p. 68.

« Le 19 de ce mois, à 7 heures du soir, aura lieu un festin au Palais de Tinh-Tam; nous avons l'honneur de prier Monsieur le Commandant de M. le Gouverneur général de vouloir bien venir y assister pour y jouir des plaisirs. »

Et, nous conformant à ce texte, nous avons « joui des plaisirs ».

A 7 heures et demie, nos quatre voitures franchissaient la porte de l'enceinte royale illuminée de la base au faîte, et, de ce moment, nous sommes entrés dans le royaume du feu, des avenues de feu, des arcs de feu, les arbres flamboyant de lanternes, les gardes rouges portant de grandes torches de résine parfumée; les canaux, les ponts, les bassins, les frises et les toits, les portes et les escaliers, les contours de toutes choses, dessinés en lignes de feu et, dans cet embrasement, au bout d'un pont, le petit Roi nous attendant, étincelant lui-même d'or, de joyaux, dans la clarté de sa robe, de son turban et de son visage d'enfant. Comme fond de tableau à cette féerie, une pagode embrasée où, telle qu'une figuration d'opéra, se presse la foule officielle dont les rares habits noirs se perdent dans l'universel chatoiement. Et à cette heure, dans cette lumière, la misère de la vieille cour s'efface, les vieux ors, les vieilles soies, les vieux velours reprennent leur éclat.

Than-Taï a pris M. Rousseau par la main, il a gravi les degrés de la pagode de feu et s'est assis sur un trône portatif drapé de soie jaune, au haut bout d'une table où trouve place la suite immédiate du Gouverneur, y compris trois dames, Mme et Mlle Rousseau et Mme R..., femme du Directeur des Travaux publics. La foule officielle debout, pressée dans les bas-côtés, le groupement, derrière le Roi, des eunuques, des porte-sabres, des interprètes, l'accompagnement continu des fifres et des gongs, toute cette figuration ordonnée et éclatante donne l'impression croissante d'une fin d'acte dans le mieux réglé et le plus prospère des opéras. Et, du reste, toute cette

scène se décomposerait en tableaux ayant chacun leur nom : le Repas, le Spectacle, l'Embrasement des eaux, etc.

Voici le Repas.

De ponts en ponts jetés sur les bassins et les canaux, à travers une haie de feu, nous nous rendons à une autre pagode, ou plutôt un simple toit porté par des colonnes, sans murs, sous lequel la table est dressée : et tout autour, tandis que nous mangeons, sur les terrasses, dans les jardins, la fête se déroule ; et, dans le décor de lumière, c'est de plus en plus opéra cette large ondulation de mouvements, que les allures de la race font toujours rythmiques et mesurés, tandis que festinent sur une estrade les seigneurs importants. Seulement le menu est une réalité, comme en témoigne le papier ci-joint.

Une cinquantaine de convives où, avec les Européens, ne figurent que le Roi et les Régents, une haie de serviteurs en dalmatiques de velours rouge cadençant sans fin derrière nous les éventails de plumes. Et Hoang-Trang-Phu, agenouillé entre le Roi et le Gouverneur, transmet les paroles.

Pauvre Hoang-Trang-Phu! j'ai eu ses confidences aujourd'hui, il n'en peut plus, moralement et physiquement : ses genoux brûlent ; au retour des longues séances, il rentre chez lui brisé, couvert d'ecchymoses que sa femme passe les nuits à baigner de compresses, et aussi avec des haut-le-cœur de cette vie servile que six ans de vie parisienne lui ont rendue intolérable. Le vieux Trong-Hiep, bien que tout-puissant ministre, trouve tout simple, lui dont rien n'a rompu l'atavisme, de faire les cinq laïs réglementaires, le front touchant le pavé, et de se prosterner pendant les audiences. Pour le récent élève de l'École Alsacienne, c'est un supplice. Et s'y ajoute encore la suspicion générale, ainsi qu'il me disait : « Je suis un étranger partout, chez vous, où malgré mes goûts, mes sympathies et mes habitudes, ma race me déclasse ; dans mon propre pays, où je me sens plus étranger encore. »

Le festin finit, le Roi se lève, toujours suivi de son trône portatif, tenant toujours le Gouverneur par la main.

Nous voici maintenant sur la terrasse de la pagode. D'abord les bouffons : ainsi que le remarque quelqu'un, ce serait un fameux numéro aux Folies-Bergères, et l'idée circule de suite qu'il les faudra envoyer à l'Exposition de 1900. Quel récit naturaliste miment ces six pierrots grimés?

Nous ne comprenons, mais ça doit être salé à en juger par le pétillement des yeux, la gourmandise des lèvres, la joie des auditeurs; et quel rythme endiablé et ensorcelant, scandé par les tambours de bois! Than-Taï oublie qu'il est le Roi pour redevenir l'enfant et rit du meilleur et du plus profond rire de gosse.

Viennent les taureaux, figurés par deux hommes dans une carapace de carton et de toile, l'énorme dragon de 40 mètres, vraie tarasque; les compères en costume d'acteurs chinois, masqués, barbés, casqués, armés, clowns de premier ordre, bondissant, pirouettant, clamant : ce sont de vrais numéros de cirque, et tout cela vomit du feu, s'éclaire de bengale, et les deux taureaux figurent une scène dont les passages les plus roides ont été coupés par égard pour les dames; ce qui reste suffit, mais il n'y a pas à décrire puisque vous verrez en 1900. Seulement, dame! le cadre n'y sera plus.

Enfin l'Embrasement des eaux.

De terrasse en terrasse, de ponts en ponts, parmi les canaux et les bassins, le Roi nous guide, toujours suivi du trône de soie jaune, toujours tenant rituellement par la main le Gouverneur; et rien n'est gracieux comme le groupe de cet enfant et de ce patriarche. Si j'étais en veine de sentiment et de prudhommisme, il y aurait tout un développement à faire sur ce tableau symbolique : protecteur et protégé, France et Annam, etc.; je vous en fais grâce. Les pièces d'artifice éclatent, des dragons de feu sillonnent la nuit du ciel, des fleurs de lotus

en verres de couleurs flottent sur la nuit des eaux, éveillant de leur lourd sommeil parfumé les feuilles endormies des vrais lotus; et, par delà la fête, c'est l'obscure mélancolie des palais délabrés, les « dessous » primitifs de cette cour clinquante et rustique, les allées et venues des serviteurs, les débris de festins, les charges de riz, toute la figuration naïve des histoires saintes illustrées de notre enfance.

Et c'est sur ces évocations de rêve qui nous font dire les uns aux autres : « Mais où sommes-nous? » que nous regagnons les voitures pour rentrer dans la nuit des « ténèbres extérieures ».

C'est fini.

28 août.

Intelligente et sympathique matinée avec Mme R..., qu'on m'a « confiée » pour la promener en phaéton.

A 4 kilomètres de la ville, à la « Pagode de Confucius », ensemble bien chinois, tour à étages, tortue de marbre portant une haute stèle de granit, sur un tertre dominant le fleuve, où le large escalier baigne sa dernière marche. Des paysans lents montent et descendent, s'ablutionnent : vision du Gange.

Sur la route du retour, longue station à la mission chez l'évêque, Monseigneur Gaspar, un Alsacien, mais surtout chez ses voisines les sœurs, sœurs de Chartres, trois Françaises, dix sœurs annamites, méconnaissables sous l'habit pareil; et toutes riantes, actives, parmi deux cents indigènes; crèche, pensionnat, hôpital, asile de vieillards, elles surveillent tout, soignent tout; et il s'en réfugie ici de la misère physique et morale! Inutile de développer : visite poignante au premier chef.

Ce soir, visite personnelle aux deux régents politiques, Trong-Hiep et Nguyen-Tanh.

Le premier me sait visiblement gré de m'avoir vu, voici deux ans, à Tourane, avec Lanessan.

PAGODE DE CONFUCIUS.

Hué, 29 août 1896.

– Lettres, II, p. 74.

Mystérieusement, il va m'en chercher la photographie. Je ne m'y dérobe pas. Mon attachement et mon admiration pour le Gouverneur actuel n'altèrent en rien ma reconnaissance et mes sympathies pour ce large aventureux, aux vastes envolées, aux idées générales, sans lesquelles rien ne s'enflamme, si souple, si évoluant, et que l'on a cassé au moment où, dégagé d'erreurs de début inévitables, il était si bien parti pour donner à l'entreprise la confiance et la vie.

La maison de Trong-Hiep dans un coin moisi de la Citadelle, c'est la vieille gentilhommière; ça me rappelle le Corbet chez nos amis d'A... : on y cherche instinctivement le portrait du comte de Chambord.

Chez Nguyen-Tanh, dans la partie la plus animée de la ville, ce n'est plus ça du tout. C'est battant neuf : clôture claire en maçonnerie blanche, jardin riant et... une bicyclette à la porte pour un de ses fils.

Et tout à l'heure sur le fleuve, même contraste entre leurs deux sampans les ramenant du Conseil de Régence, côte à côte, tous deux très vastes, à même rouf clos où repose le Seigneur, à même nombre de rameurs, mais l'un rustique, austère, sans agréments, l'autre flambant, clairement repeint, avec une recherche de stores, de parasols, et avec aussi une avance d'une demi-tête sur le camarade.

Samedi, 29 août.

C'est une chose absolument spéciale à Hué que les fameux tombeaux des Rois. D'abord, en exclure toute idée funèbre. Ce sont de vastes maisons de campagne, résidences d'été, que chacun des Rois de la dynastie actuelle, celle des Nguyen, a fait construire de son vivant, pour son usage d'abord, pour sa sépulture ensuite; mais la sépulture se dissimule, cachée aux regards, sous quelque tertre dans un coin du vaste parc. Elles s'échelonnent pendant 10 kilomètres, en amont de Hué, sur les deux rives du fleuve. Celles de Thieu-Tri (mort en 1848) et de

Tu-Duc, son successeur, notre grand ennemi (mort en 1883), d'abord; puis Dong-Khan, notre créature (85-89); plus loin, Minh-Mang, père de Thieu-Tri (mort en 1841), et enfin Gia-Long, le grand ancêtre.

Je les ai presque tous visités.

Ce soir nous avons dîné chez Minh-Mang : la chaloupe royale nous a débarqués au seuil d'une large percée dans l'épaisseur de la forêt. Ah! les beaux arbres, mais gare le tigre! Cinq cent mètres d'allées, un grand mur gris, le mur du Paradou! une porte monumentale; et au seuil, un arrêt inconscient devant ce très grand, très doux, très sévère et, pour employer un mot que j'évite toujours, mais qui seul ici convient, ce très mélancolique spectacle.

L'immense cour est dallée de gris; au fond, une pagode sur un soubassement très élevé et, pour y accéder, une haie d'honneur, des éléphants, des chevaux, des mandarins de granit. Et, derrière cette pagode, une autre où se dresse la grande stèle monolithe racontant le mort, et puis une autre encore, puis une terrasse, un arc de triomphe de bronze, un tapis vert, une pièce d'eau et la toile de fond, la montagne vert sombre où dort Minh-Mang. La plus noble, la plus versaillaise ordonnance ; et autour de cet alignement central un épanouissement de bassins, de canaux circulaires, de parterres contournés à la chinoise, de pagodes accessoires, de kiosques; la plus merveilleuse entente du terrain, percées sur le fleuve, échappées sur la montagne. Dans les pagodes centrales revit l'empereur mort. Selon l'usage, comme chez Thieu-Tri, comme chez Tu-Duc, comme chez Gia-Long, on y a reconstitué toute sa vie familière; et, comme le règne de Minh-Mang a marqué l'apogée de cette dernière dynastie, comme ç'a été l'époque des plus belles porcelaines bleues, de celles dont le bleu est le plus doux, cette nécropole est un musée. Ah! les belles jardinières alignées autour des terrasses, les beaux jades sous les vitrines, manches de pinceaux, écritoires, les jolis vases d'émail bleu, d'où sortent des fleurs d'or, portés par des éléphants de ver-

meil, les beaux plateaux de dentelle d'ivoire, incrustés d'or ciselé et de rubis, portant les services à thé en porcelaine transparente ou les nécessaires à bétel en argent niellé.

Et parmi les pagodes latérales vit encore toute la famille de Minh-Mang; c'est la tradition, et c'est ainsi dans chacun des tombeaux.

Aux fêtes des ancêtres, la Cour vient ici pour les cérémonies rituelles, le petit Roi en longs vêtements noirs si lourds qu'il faut les porter et le soutenir. Tourné vers le tertre du tombeau, il invoque l'ancêtre, et si le paon, seul oiseau de ces parages, fait entendre son cri, c'est que Minh-Mang a entendu.

La nuit tombe et de la terrasse de la pagode c'est un grand, un très grand spectacle. Les évocations de l'empire déchu sortent du sol avec les brumes du soir, et voici que me revient le souvenir de la terrasse de Mistra au flanc du Taygète, surplombant Sparte. Eh mon Dieu, oui! empires écroulés il y a 2000 ans, il y a 20 ans, là-bas le recul du temps, ici le recul de la race ont jeté sur eux le même voile de légende : Lycurgue, Minh-Mang sonnent aux oreilles du même son lointain, imprécis, du même son de rêve. Rêver, dormir, murmurent ce soir les aréquiers de Minh-Mang en bruissant leurs panaches dans un soupir de cimetière, comme le tintait là-bas à l'aube la petite cloche du pope. Ah! je m'en souviens bien !

Allons! vite la main au front pour chasser la douce, la trop douce attirance. Rompons le charme, hip-houp, à la réalité, au souper, là-bas, au bout de l'avenue, sous une illumination improvisée au bord du fleuve. — Et voici un convive imprévu! Ce vieux diplomate de Trong-Hiep lui-même qui débarque inattendu de son sampan, et, du moins, il ne gâtera rien celui-là avec sa tête archaïque et son air de « Faubourg Saint-Germain » réfractaire.

Les deux bonnes heures de retour, étendu sur le pont de la chaloupe, à l'écart, demi-rêve, demi-sommeil, sous la nuit chaude.

Tourane, lundi 31 août.

Ah! l'original, l'imprévu voyage! Je m'en souviendrai, comme dit l'autre.

Traditionnellement, le Roi ne doit pas sortir de la province de Hué, comme globe-trotter s'entend; les grands ancêtres en sont carrément sortis pour la guerre. On attachait un prix politique à faire rompre la tradition par Than-Taï.

Et c'est pourquoi, hier à midi, le Roi est venu nous prendre à la Résidence, dans son canot à vapeur, au son du canon. Le Régent Nguyen-Tanh, le moderne, l'accompagne, ainsi que son petit frère, un petit voyou, un boy quelconque des rues de Hanoï, qui a la gale aux mains, et au cou la grande sapèque d'or des dix mille soutiens. Détail de mœurs : les petits frères du Roi ne viennent qu'exceptionnellement au palais; ils vivent chez leur Grand'mère, la mère de la Reine-mère actuelle qui a reçu si noblement Mme Rousseau, l'autre jour. Or, cette Reine-mère, aujourd'hui si complètement dans la peau de son rôle, est de basse origine, et sa vieille mère vend des tasses dans une échoppe du quai de Hué; c'est là que vivent les petits frères du Roi, — et celui-ci qui a la gale fait malgré ses 15 ans la forte fête, rosse le guet, court les taudis et fait, dit-on, des razzias pour son seigneur et frère.

En ce moment ils sont très royaux. Avec Nguyen-Tanh, la suite comprend un mandarin militaire, l'ami Hoang-Trang-Phu, deux eunuques, les porte-éventails, le porte-thé, le porte-crachoir, beaucoup de porte-boîtes, et les deux porte-sabres en dalmatique de velours. Beaux bibelots, ces sabres à poignée de jade et à garde d'or faite d'un dragon ciselé. Je profite de l'intimité du bord pour les soupeser.

Nous voici en rade de Thuan-an, à bord de l'*Alouette*, où le brave, sympathique, spirituel commandant P... attend à la coupée, sous les armes, en grand tralala. Le canon tonne, le pavillon royal est hissé, le Roi est notre prisonnier.

Est-il très rassuré? Toujours nous avoue-t-il naïvement, quand sonne le dîner, que sa mère lui a expressément défendu de manger d'autre cuisine que la sienne; et il fait riz à part, tirant sa popote des grandes boîtes laquées. Dame! la dynastie est payée pour se méfier. Et il est encore très royal dans sa visite du bateau, pendant le « cercle » du soir, où assis à l'avant il répond négligemment aux amabilités du Gouverneur et des siens. Et puis, la nuit tombée, le « gosse » reprend le dessus, il n'a pas ou à peu près pas de surveillants : zut pour la Cour! zut pour les rites! zut pour Trong-Hiep le censeur! et le voilà qui à partir de minuit court le bateau avec le petit frère, ayant avec ses croix et ses robes brochées dépouillé tout décorum, faisant des farces aux officiers du bord, réveillant l'un en lui chatouillant le nez et se tordant, invitant l'autre à boire, grimpant aux bastingages, fouillant dans nos affaires; mon sac de voyage l'épate; je suggère qu'on pourra lui en offrir un « royal », cristal, écaille et vermeil, Fenoux dernier cri, 120, Galerie de Valois.

Nous avons mouillé de nuit près de Lang-Co au Nord de Tourane, car nous devons faire par terre, par la célèbre route du Col des Nuages, la seconde partie du trajet. Than-Taï n'a pu se tenir de s'échapper de sa cage et, tandis que nous dormions, s'est fait atterrir en jonque. Tout surpris de ne plus le trouver au réveil. Et voici qu'après le négligé intime du bateau la féerie recommence.

Tout le cortège est venu par terre de Hué, et, au fond de l'anse profonde, sur cette grève basse de Lang-Co, au pied de la haute muraille noire d'ombre et d'arbres, chatoient 400 drapeaux, les parasols, les grands éventails, les palanquins d'ivoire et de soie, la foule des linhs, des gardes, des serviteurs. Au son des fifres, Than-Taï a remis son masque royal; il nous attend sur un délicieux petit cheval noir, les mandarins locaux sont prosternés le front sur la grève comme des chartreux en oraison; et il est gentil tout plein dans sa robe lilas, sa culotte blanche, ses bottes vernies à éperons d'or ciselé; on lui a tenu

l'étrier, on l'a couvert des parasols tandis qu'il se mettait en selle, on lui a présenté à genoux sa cravache. Nous enfourchons nos canards avec moins de façons, le Gouverneur et ces dames montent en chaise; en route.

Et c'est une belle procession, par ce chemin en lacets qui s'élève à 400 mètres au flanc de la montagne surplombant la mer. Il est 6 heures du matin, l'eau prend des bleus profonds, les rentrants de la route sont dans l'ombre encore, les saillants étincellent au soleil levant, les chaînes lointaines baignent dans le rose; visions de Corniche, de Méditerranée, d'Esterel.

Mais Than-Taï se souvient qu'il est en vacances; et hip, deux coups d'éperons, au diable la suite, les parasols, le Gouverneur, un bon galop en avant avec seulement l'interprète, moi, Martinie (fils du Contrôleur général), secrétaire de M. B..., et l'un des eunuques piteusement cramponné à sa selle. Et c'est à cette allure de cross-country que nous atteignons le Col des Nuages, deux heures avant la suite. Than-Taï est ravi, les chevaux moins.

Le col est barré par le vieux fort annamite crénelé qui fermait la route de Hué. Avant la large route actuelle, toute récente, à laquelle les mille coolies que nous avons croisés travaillent encore, le passage était infoçable, — à pic sur Tourane, — et c'est d'ici même qu'en 1856 une de nos compagnies de débarquement a été ramenée sous la seule avalanche des boulets pleins qu'on ne s'était même pas donné la peine de tirer et qui lui ont écrasé 300 hommes. Les tas de boulets sont encore là, dans la salle où nous allons déjeuner à côté des vieux canons endormis pour toujours.

Le spectacle est étonnant; au Nord, à perte de vue, la côte d'Annam, le large; au Sud, à nos pieds, la rade de Tourane, telle qu'un plan en relief. Et peu à peu tout le cortège s'en est venu, la halte se forme grouillante. Sur la terrasse supérieure de la vieille porte crénelée la jolie silhouette de Than-Taï se détache nettement dans sa robe lilas, entre le serviteur qui

tient le haut parasol et le serviteur qui l'évente. Il « regarde son royaume » ; et c'est encore tout à coup une vision biblique, un souvenir d'image d'enfance, « un jeune Salomon sur le Temple », un Pharaon hiératique.

C'est décidément très amusant.

La sieste est finie; descente sur Tourane, malgré le soleil qui pique dur; le cross-country reprend, nous tenons bon derrière le petit enragé. M. B..., qui pèse dans les 200, met son point d'honneur à nous suivre. En bas, les sampans nous attendent pour nous mener à Tourane; une pagode aménagée pour le repas a été préparée au Roi; avant l'arrivée du cortège, deux heures d'arrêt, buffet, champagne et glace; et, tandis que la petite Majesté va dans l'arrière-boutique revêtir une nouvelle robe, nous nous mettons presque nus, échoués sur les nattes, nous faisant éventer à notre tour, et un peu! Et, tout le long de la route dévalée au galop, rien n'était plus curieux que de voir au passage du Roi les coolies, les passants, les paysans sur le seuil des canhas, s'effondrer, le front dans la poussière, frappés par la foudre. Et j'ai peur qu'il n'y ait un grand scandale au pays d'Annam.

L'entrée à Tourane se refait en grande solennité, chaise, fifres; tête d'idole : ce petit est absolument étonnant.

C'est égal! qui m'eût dit il y a deux ans, à peu près jour pour jour, alors qu'au galop d'Antée, fils de Mars, je chevauchais par les plaines de Champagne, derrière le général de Galliffet, qu'à pareille date ce serait derrière Than-Taï, suivi d'un eunuque et d'un porte-crachoir!

Retrouvé ici mon bon cher M..., résident de Tourane; et je vais achever la soirée chez l'ami Lombard, mon premier amphytrion sur la terre d'Annam, voici 22 mois, l'agent de la ferme d'opium, un large et initiatif.

A bord du *Haïphong*, en route de Tourane à Saïgon, 1er septembre, soir

Embarqués à 3 heures; le Roi est venu visiter le courrier, le plus grand bateau qu'il ait vu jusqu'ici. Lunch, séparation, adieux; il avait repris le turban royal, la Légion d'Honneur. Il entre en scène comme un acteur, et c'est amusant de le voir « poser » pour dissimuler ses étonnements, et il n'en manque pas, ne serait-ce que devant les grands chevaux australiens du Gouverneur, 1 m. 70, qui sont à bord venant d'Hanoï, tandis qu'il n'en a jamais vu atteignant 1 m. 30; et, après les poignées de mains muettes à l'entourage, il a, par l'intermédiaire de Hoang-Trang-Phu, des mots très aimables pour moi. Et comme je m'étonne, moi, chétif dans cette hiérarchie, qu'il m'ait ainsi distingué, et le lui exprime, il me fait dire par Hoang qu'il tient à remarquer ma politesse et la déférence que je lui ai témoignée, ce qui prouve simplement qu'il n'a pas toujours été gâté à cet égard.

Et puis, que voulez-vous, pour moi, il est le Roi.

C'est depuis huit jours ma constante, très cordiale et plaisante querelle avec l'ami R..., l'ingénieur en chef des Ponts, directeur des Travaux publics. Et voilà où l'atavisme, l'éducation, les traditions d'enfance et de jeunesse sont plus forts que tout. R... et moi, nous sommes à peu près d'accord sur tout le présent, gens d'action, tous deux solutionnistes, lui, évoquant Alphand dont il fut l'élève à la Ville de Paris, comme j'évoque Gallieni, nous avons la même horreur du gémissement stérile, nous nous épanchons dans les mêmes agacements quand ce qui devrait et pourrait se faire ne se résout pas sans délai; et si nous étions tous deux au Parlement, nous serions vraisemblablement sur les mêmes bancs, poursuivant le même but. Seulement, il a les visions rétrospectives de son éducation très positive et moi celles de mon éducation familiale et des amours de ma jeunesse; et si, loyaux et pratiques, l'un et l'autre dégagés de nos préjugés, nous nous mettons à peu près d'accord

pour le « Devoir présent », l'empreinte des points de départ reparaît dans l'appréciation du passé : et ce que nous voyons ici, c'est bien le passé. Comme il le dit, il eût été un terrible conventionnel; je persiste à regarder que, si nous sommes malades, c'est en grande partie de cette destruction trop brusque et radicale de tous les organes traditionnels; lui pense que c'est d'autre chose. Mais du moins pensons-nous tous deux que le cas est grave et, laissant les lamentations infécondes, nous cherchons tous deux, en braves gens que nous sommes, le remède par les mêmes voies. J'estime qu'on a eu tort de supprimer le Roi; lui eût été de ceux qui lui ont coupé le cou : en tous cas, nous constatons qu'il n'y est plus, ça c'est un fait, qu'il n'y a pas à y revenir, mais que ça n'en va pas mieux, et que l'accord des bonnes volontés est le devoir immédiat, sans récriminer.

R... écume de se courber, de se découvrir, de rester debout, de voir M. Rousseau, inspecteur général des Ponts, po-ly-tech-ni-cien, etc., etc., céder le pas à ce môme vicieux, et ronchonne les mots « mascarade, humiliation »; moi, je rigole; j'émets l'idée, qui le fait bondir, que je ne sais pas pourquoi nous ne lui baisons pas la main. — Eh! qu'est-ce que ça me fait ses vices, la gale de son petit frère, ses néroneries de palais; c'est le petit-fils des Gia-Long et des Minh-Mang, le dernier des Nguyen, c'est *la grande force sociale* de cet empire de 20 millions d'hommes, au passage duquel les populations se couchent dans la poussière, dont un signe du petit doigt est un ordre absolu; et, grand Dieu! servons-nous-en et n'énervons pas cette force, puisque nous en tenons les ficelles, et persuadons-nous que ce n'est ni l'Administration directe, ni toute la compétence technique des B... et des N... qui la remplaceront, et, ne fût-ce pas par conviction, honorons-le par politique. Toute la philosophie du Protectorat est là-dedans; et c'est pourquoi... il ne fallait pas annexer Madagascar.

Et maintenant que la féerie est finie, Than-Taï parti, et le courrier en marche, examinons notre conscience.

Il n'y a pas de mots assez forts pour flétrir la conduite de la France vis-à-vis de ce petit Roi. Nous avons beau jeu à nous indigner de ses vices, de ses cruautés, de son insouciance. On connaît son histoire. En 1889, à la mort de Dong-Khan notre créature, ne voulant naturellement pas remettre sur le trône Ham-Nghi, chef du parti national, le déporté d'Alger, nous allâmes chercher un fils de Duc-Dui, fils adoptif et héritier de Tu-Duc qui avait régné quelques heures à la mort de ce prince, en 1883. Ce fils, c'était Than-Taï, qui avait 11 ans. Élevé en prison avec sa mère, dans les besognes serviles, loin des partis et des échos de la cour, il était à notre merci, malléable à volonté. Et, ainsi que le remarque le plus distingué des anciens Résidents généraux de ce pays, nous pouvions et devions en faire le Roi idéal du Protectorat, entouré de maîtres français, formé à nos idées, initié à nos plans, le meilleur des intermédiaires pour en assurer l'exécution. Qu'avons-nous fait? Pendant deux ans, nous avons placé auprès de lui, au Palais, un commis subalterne, sous prétexte de lui apprendre le français. Et puis, c'est tout. On lui a donné des joujoux, tantôt la Grand-Croix de la Légion d'Honneur, tantôt des polichinelles à musique, l'an dernier une tapisserie des Gobelins. Et on l'a laissé pousser comme il a voulu, oisif et tout-puissant, dans le mystère de ce monde d'eunuques, de harem, de bas serviteurs. Et il s'est ennuyé royalement, sans un livre, sans une distraction du dehors, sans un dérivatif aux instincts. Et la sève est venue, et le petit homme est très vivant, et les flatteurs et les pourvoyeurs étaient là tout prêts; et ça s'est déchaîné en débauches et en cruautés, avec les raffinements et l'ampleur que comporte l'exercice absolu de la tyrannie domestique. Mais enfin, enfin, à qui la faute? Et alors, ce furent des punitions de collège, le Résident supérieur venant faire des scènes de pion, le mettant aux arrêts pendant 30 jours dans une pagode avec trois femmes seulement, des remontrances solennelles du conseil des Régents, ravis au fond et faisant courir le bruit que le Roi était fou pour se ménager le

moyen de le déposer et de nous proposer une créature de leur choix.

Et voici sa folie : il y a un mois, il apprend que notre unique colon a installé chez lui l'électricité; il fait atteler sa charrette et va incognito y passer une heure, se faisant tout expliquer, voulant voir et toucher, attentif et questionneur. Le lendemain, scandale, conseil des Régents, et conclusion : le Roi est fou! On lui a depuis un an adjoint Hoang-Trang-Phu, imbu de nos idées, presque de son âge, au courant de nos sciences; mais Hoang, Annamite, n'est toujours qu'un subalterne, férocement jalousé, forcé parmi les embûches du Palais de veiller sur sa propre vie, sur sa nourriture, de se garder même d'un trop grand crédit qui le perdrait. Et néanmoins, Than-Taï fait beaucoup causer Hoang, l'interrogeant sur Napoléon, nos grands Rois, nos soldats, nos découvertes.

Mais pourquoi, pourquoi depuis sept ans n'avoir pas placé auprès de lui un ou deux Français sûrs, civils ou militaires, tantôt ses compagnons, tantôt ses mentors, tantôt ses maîtres, le cœur haut placé, de bonne éducation, déférents et fermes, qui se fussent voués à cette noble tâche? Ah! certes, on les eût trouvés. Et c'est ce qu'on me dit ce soir en haut lieu, en le déplorant; et je réponds : « Pourquoi ne pas le faire encore, il n'a que 18 ans, il n'y a rien de perdu. » Ah! je sais bien qu'il y a un obstacle, M. B..., le Résident supérieur. Intelligent, fin, actif et autoritaire, il lui manque cette « parcelle d'amour », sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine. Tout ce qui précède, c'est du « sentiment ». Et il croit avoir rempli toute sa tâche, quand il a fait une route, un pont, découvert un pot-aux-roses dans les comptes d'un Ministre, morigéné le Roi ou les Régents. Il y a d'autres semences pourtant à jeter ici. Si X..., un de ses prédécesseurs, avait ici réussi, c'est qu'il avait des façons de gentleman. Et ce n'est pas un des moindres vices de notre panier à salade social que cette disparition des gentlemen dans les hauts postes. Nous sommes tellement accoutumés à la mauvaise

éducation qu'elle ne nous frappe plus, sauf quelques-uns très rares qui avons conservé l'épiderme sensible. Mais nous sommes les seuls à ne pas nous en apercevoir ; et, hors même des Gouvernants d'Europe qui sont fixés sur notre personnel, soyons convaincus que chez les exotiques, si loin de nos mœurs soient-ils, le discernement n'est pas moindre des nuances de formes et des modes de vivre.

Mais tous ces beaux discours n'empêchent pas que nous pouvons nous vanter d'avoir « raté » Than-Taï.

DE TOURANE A SAÏGON

2 septembre, soir. A bord.

Arrêt toute la journée à Quin-Hon.

Quin-Hon, l'une des deux escales de la Côte d'Annam, au débouché de la principale route du bas Laos.

Crique bien close, excellent port de pêche, pas plus, inaccessible six mois de l'an à cause de la barre, comme Thuan-An, comme Nha-Trang.

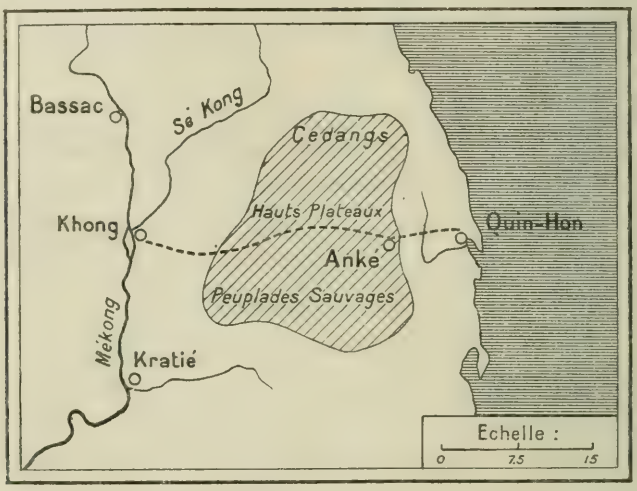
Promenade de quatre heures dans la voiture du Résident. Les ruines de deux tours Shans, ou *Kmers*, d'aspect hindou, évoquent le souvenir de l'Angkor de l'Exposition de 89.

Plaine riche, exploitations serrées et variées. Champs de cannes, champs d'ananas en plein rapport, bosquets de poivriers. Ceux-ci se cultivent en vraies charmilles.

Que ce soit à Hué ou ici, le trop rare colon de la Côte d'Annam est optimiste, et tous s'accordent à dire que, plus que le Tonkin, c'est l'avenir : saisons mieux réglées, climat franchement tropical, exempt des incertitudes et des surprises du climat tonkinois, propre par conséquent aux cultures riches. En outre le pâturage tout près, l'élevage possible.

C'est confirmé ce soir par un missionnaire intéressant, le Père G..., que nous avons embarqué. Après 14 ans, il va passer quelques mois en France et dirige la mission établie depuis 30 ans chez la peuplade sauvage des Sedangs, celle de Meyrena, Marie Ier, dont nous heurtons d'ailleurs le souvenir à chaque pas. Son sabre royal de nacre et d'or est accroché à la Résidence de Quin-Hon. L'ex-royaume de cet aventurier n'est qu'à 6 jours de marche d'ici par An-Ké. Le P. G... a été son chapelain et me redit toute cette épopée; vous la savez. Théoriquement, ces sauvages sont actuellement nos protégés.

Nous avons nos Résidents d'une part sur le Mékong à Bassac-Khong, chef-lieu de notre bas Laos, et de l'autre à Kratié, sur la côte d'Annam. Pratiquement, ils nous ignorent et nous ignoreront longtemps encore. Sans écriture, sans histoire, sans organisation sociale autre que la famille, ou bien des confédérations éphémères en vue d'une nécessité momentanée, défensive ou offensive, ils mènent la vie la plus rudimentaire; pas de besoins, pas de commerce, se suffisant à eux-mêmes. Les missionnaires y font œuvre purement spirituelle sans chercher à modifier leur état, puisque aussi bien ils sont monogames,



assez austères, sobres, réfractaires à la débauche et disant la vérité. Le Père G... les trouve bien ainsi et ne tient nullement à leur présenter nos résidents : il fait ressortir avec insistance que leurs plateaux n'offrent aucune richesse, — soyez tranquille, mon Père, je n'irai pas « civiliser » ces bons sauvages, — mais il viendra bien, le fonctionnaire qui croira remplir une mission sacrée en leur apportant nos vices avec nos pantalons!

O Montaigne! Chapitre des anthropophages, discours à Charles IX : « Mais quoi! ils ne portaient point de haut de chausses. » Relisez.

Au large de Nha-Trang, 3 septembre.

Seconde escale : Nha-Trang. Deux attractions valant le voyage. Mme Rousseau, mère du Résident de Nha-Trang, et le docteur Yersin.

Mme Rousseau (rien du Gouverneur) est la veuve d'un consul général; elle s'est vouée à son fils qu'elle accompagne depuis dix ans dans ses déplacements indochinois. Vieille femme exquise, comme les vieilles femmes savent l'être quand elles s'y mettent; atteinte depuis un an de paralysie partielle, elle a conservé sa sérénité, sa gaîté même; tout le protectorat la connaît, car elle est la Providence de tous ceux qui ont vécu dans son rayon. Providence matérielle, providence morale; très haute intellectuellement, de bon conseil toujours prêt, secourable à toutes les défaillances. Aussi, de ces jeunes hommes, fonctionnaires, médecins, qui entourent son fils, est-elle adorée. Et la Résidence sous ses doigts a pris le charme exquis que vous connaissez, du home chaud à l'œil et au cœur. Le site y aide, car Nha-Trang est un paradis, de végétation tropicale et de climat tempéré, au fond de sa crique, abrité par des falaises orientées comme exprès contre toute violence de mer ou de chaleur, et le Résident Rousseau peut se vanter d'être un heureux fils.

Nous avons réellement passé une matinée rare chez cette vieille dame distinguée, si bonne à regarder dans son fauteuil, près de la large fenêtre ouverte sur les palmiers, sur les fleurs, sur la mer, si bonne à entendre parlant de l'œuvre locale qu'elle connaît, aime et suit, parlant de *ses* jeunes hommes qu'elle confesse et encourage.

Elle était encore toute bouleversée de la mort de ce malheureux Montagne, le chancelier, que vous aurez sue par les journaux, et qui, voici un mois, fut à 6 heures du soir, à quelques kilomètres d'ici, renversé de cheval et déchiré par le tigre.

Et puis il y a le docteur Yersin. Élève de Pasteur et du docteur Roux, ce jeune médecin de la Marine (il n'a pas 30 ans) s'est voué à la science microbienne et à la recherche spéciale des vaccins extrême-orientaux avec la foi, la volonté, la passion des « grands musiciens ». Comme tous ceux qui surgissent, il a trouvé d'abord des montagnes d'obstacles, de doutes et de formalismes. Comme tous ceux qui croient et veulent, les Bernard Palissy et les Napoléon, il les a vaincus, les vainc ou les vaincra. Il s'est attelé d'abord aux deux grands fléaux qui ravagent bêtes et gens de l'Asie : peste bovine et peste humaine dite bubonique.

Il s'est installé à Nha-Trang, dont le laboratoire pastorien va peut-être bien devenir historique, parce que Nha-Trang est isolé, d'où faculté d'expérimenter sans risque de contaminer une ville de 100 000 âmes et d'en soulever les hostilités routinières, parce qu'il y fait sain, parce que la vie et les matériaux y coûtent peu, parce que c'est à quelques heures de Saïgon, des grands bateaux, des communications avec la Chine, avec l'Inde, avec tous les bouillons de culture pestilentielle.

Il a commencé sans ressources naturellement, s'est tout de même procuré 20 chevaux à 15 piastres l'un, comme bêtes à vaccin, s'est associé un vétérinaire, M. Pezas, qu'il a dressé et enflammé; il y a 4 mois, à Hanoï, nous avons eu toutes les peines du monde à empêcher l'artillerie de le lui arracher pour *assurer* (!) le service des 4 mulets pelés de la batterie de Dap-Cau. Et le voilà parti. Et ce sont des heures de réconfort qu'on passe dans cet établissement, encore si rudimentaire, avec ce jeune savant sans besoins personnels, uniquement possédé par son œuvre.

Il était déjà assuré du vaccin de la peste bovine; il croyait bien tenir celui de la peste humaine; or, le dernier courrier vient de porter en France la nouvelle du triomphe qu'il vient de remporter à Canton et Amoy et qui consacre cette grande découverte.

Son sérum provient du sang de chevaux immunisés au

moyen d'injections de cultures de peste, répétées et espacées à doses progressives qui n'immunisent l'animal qu'au bout de plusieurs mois.

Il avait fait à Paris, l'an passé, une première expérience avec une jument et essayé le vaccin sur des souris : 1° des souris inoculées avec une goutte de sérum, puis, 12 heures après, avec le microbe de la peste, étaient restées indemnes; 2° des souris à qui avait été inoculé le microbe de la peste, qui les tue en deux jours, avaient été injectées douze heures après le microbe et sauvées.

Ayant encore fort peu de sérum de Nha-Trang, il reçut de l'Institut Pasteur 80 flacons de sérum de la jument de l'an passé et partit pour Hong-Kong, le 10 juin dernier.

A Canton, l'épidémie avait presque disparu ; et il n'y eût rien pu faire, si un jeune Chinois de 18 ans, séminariste à la mission française, n'avait été subitement atteint, le 26 juin à 10 heures du matin, de tous les symptômes : fièvre, anéantissement, maux de tête et formation d'un bubon à l'aine. A 5 heures, Yersin l'inocule et répète deux fois, à 9 heures et à minuit, avec 30 cm³ de sérum ; le lendemain même, le Chinois se relève guéri. Yersin repart le lendemain, laissant à Monseigneur Chause quelques flacons de sérum et une seringue, grâce auxquels l'Évêque guérit deux nouveaux cas; enthousiasmé, il lui fait écrire par notre consul : j'ai vu la lettre.

De là Yersin va à Amoy, grand port chinois de 300 000 habitants, en face de Formose, où la peste sévit violemment. Un hôpital chinois, desservi par des médecins chinois, mais visité souvent par un médecin anglais (noter que la colonie européenne, Anglais, Allemands, Américains, ne compte pas un Français). Yersin s'y installe et sauve 23 cas de peste en 10 jours.

Six pris au premier jour étaient guéris en 24 heures sans suppuration du bubon, avec injection de 20 à 30 cm³ de sérum.

Six pris au second jour, guéris en 4 ou 5 jours, sans suppuration, avec 30 à 50 cm³ de sérum.

Quatre pris au 3e jour, guéris de même avec 2 cas de suppuration.

Trois pris au 4e jour, guéris en 5 ou 6 jours avec ou sans suppuration.

Quatre pris au 5e jour, qui est le jour habituel de la mort : 2 déjà désespérés sont morts, 2 ont guéri.

Donc, 23 cas à Amoy, trois à Canton, soit 26 cas dont 24 sont guéris; donc, la mortalité de la peste étant de 80 pour 100, si l'on ne tient pas compte de l'état désespéré des décédés, la mortalité a été réduite à 10 pour 100.

Yersin ne s'est arrêté que faute de sérum; revenu à Nha-Trang, les demandes l'y assaillent.

Il veut donc, en 1897, disposer d'un minimum de 100 000 flacons; or, un cheval lui en fournissant annuellement 1000, c'est 100 chevaux qu'il lui faut. Il en a par conséquent 85 à acheter, soit, à 15 piastres l'un, 1275 piastres, près de 4000 francs; — construire l'installation nécessaire, agrandir son laboratoire et entretenir un second vétérinaire. Tout ça, ce n'est pas beaucoup d'argent; et si le maigre budget du Protectorat n'y peut pourvoir entièrement, je pense qu'il y aura bien quelque Osiris ou quelque Furtado-Heine pour venir à la rescousse. Et là-dessus, allez vous renseigner à l'Institut Pasteur, — et marchez.

Naturellement il rencontre en route, comme par hasard, d'autres vaccins.

CHAPITRE IX

A SAÏGON — AU CAMBODGE
RETOUR AU TONKIN — MORT DE M. ROUSSEAU
DÉPART POUR MADAGASCAR

Septembre 1896 — Janvier 1897.

Saïgon, 6 septembre.

Ici depuis quatre jours, installé dans une aile du superbe palais; appartement complet, confortable, raffiné; j'aimerais mieux la paillote de commandant du Cercle de Ha-Giang. Enfin! A MA SŒU

Trouvé ici Gallieni bis sous la figure du colonel Pennequin, arrivé de France depuis deux jours, et que le Gouverneur avait prié de l'attendre avant de remonter au Tonkin.

C'est lui qui, le premier, a fixé et formulé les principes de la pacification par l'organisation, basés sur une étude approfondie des races et sous-races qui se partagent le Haut-Tonkin, de leurs traditions et de leurs mœurs. Gallieni les a suivis et développés. Il est le « monsieur » du Tonkin Nord-Ouest, comme Gallieni du Nord-Est; et, de la Rivière Noire au Fleuve Rouge, qui a dit le « colonel Pen »[1] a tout dit.

Comme c'est justement la partie à pacifier encore, la vraie combinaison est de lui donner le commandement supérieur des 3e et 4e territoires; ne pas le faire serait perdre de gaieté de cœur la plus jolie occasion d'en finir. Seulement ça va cham-

1. Chinois et Annamites ne nous désignent jamais que par la première syllabe de notre nom; à Bao-Lac, j'étais le commandant Ly (fleur de prunier).

barder tous les petits projets de reconstitution des brigades, chers à l'État-Major.

Bref, en attendant l'arrivée et la décision du général en chef, le colonel Pennequin va diriger l'abornement de la frontière du Yunnan, et nul, certes, n'en tirera plus de résultats que lui.

Quatre jours durant, je viens de *boire* ses entretiens, ses larges vues sur l'organisation et l'avenir du Haut-Tonkin, les débouchés en Chine du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, tout ce dont j'ai vécu depuis deux ans, l'œuvre à laquelle j'aurais rêvé de m'atteler et d'attacher mon nom.

Mais, pour cela, il faudrait être lieutenant-colonel, et encore avec la carte blanche, — et cela fait bien des affaires; et la hiérarchie est une belle chose, et l'odieux est de ne pas pouvoir tout simplement être le *Chef*, quand on voit clairement ce qu'il y a à faire et qu'on sait qu'on le ferait.

Saïgon, 20 septembre.

Au
MMANDANT
DE
ARGERIE.

Vie d'un peu trop d'apparat pour mon goût. La rareté et la brièveté des séjours des Gouverneurs dans cette ville qui, pour avoir été pendant vingt ans la capitale de notre seule possession en Extrême-Orient, s'en regarde encore comme la Métropole, obligent les Gouverneurs à y tenir grand état et à y multiplier les réceptions officielles. Le cadre y prête d'ailleurs. Le Palais est vraiment un palais, ordonné pour les réceptions et les fêtes, et le parc est une féerie. Très indépendant dans l'aile que j'occupe, j'en jouis à pleins poumons. De la table où j'écris, j'ai devant les yeux la joie de cette végétation magique, et je n'ai qu'à ouvrir la porte vitrée et à descendre quelques marches pour me promener en plein rêve.

Le revers de cette vie officielle, c'est la perte de temps continue, les heures coupées, hachées, la difficulté de s'atteler à une besogne.

L'avantage, c'est le contact avec tous les gens intéressants passant par Saïgon, un des grands carrefours des mers d'Extrême-Orient où s'arrête tout ce qui vient d'Amérique, du

Japon, de Chine, ou des Philippines, de l'Inde, du Siam, et enfin de France, marins, explorateurs, diplomates, missionnaires. La table du Gouverneur, très accueillante et très ouverte, est un kaléidoscope journellement renouvelé.

Parmi tous ces hôtes, nous avons en ce moment à demeure notre Ministre au Siam, M. Defrance, sa femme et sa fille, ménage charmant, avec qui je me suis rapidement et très sérieusement lié.

Defrance est venu ici, non seulement saluer le gouverneur, mais surtout mettre sur pied les nombreuses affaires communes que nous avons avec le Siam, qui est la question brûlante d'Extrême-Orient.

Nous y sommes en plein, M. Rousseau en voit tout l'intérêt et la suit passionnément; il y a trois ans, ce Siam était dans nos mains, y tombait comme un fruit mûr, et voici que, peu à peu, il nous glisse dans les doigts; et nous maudissons cette malencontreuse aventure de Madagascar, qui vient en détourner nos pensées, nos efforts et nos ressources.

Mais cette question du Siam tient ici une telle place dans nos préoccupations qu'il vaut mieux que je vous la donne, pour une fois, dans son ensemble, telle du moins que nous la voyons, et la voici[1] :

Conserver le Tonkin sans développer toutes les conséquences de son occupation, c'est, comme nous en sommes coutumiers, gaspiller des hommes et de l'argent.

Or, quelle a été l'idée initiale de ceux qui nous ont amenés ici, des Garnier, puis des Dupuis, celle de Jules Ferry, le plus grand voyant colonial que nous ayons eu aux affaires depuis 30 ans? Y faire simplement un établissement de peuplement, une colonie d'exportation, une Martinique ou une Réunion de plus?

Non. Leur objectif essentiel, c'était la pénétration commer-

1. Cette question du Siam ne se pose plus aujourd'hui. Mais, il y a vingt-cinq ans, elle était au premier plan, et, trois ans plus tôt, il s'en était fallu de bien peu qu'elle fût résolue à notre profit.— (1919.)

ciale de la Chine par le Sud, la possession des voies d'accès du Yunnan, le Fleuve Rouge et le Mékong. Notre raison d'être ici, dans la politique générale du monde, c'est d'y être aux avant-postes dans le grand conflit de dislocation et de civilisation qui est suspendu sur l'Extrême-Orient. Déjà voici que le Protectorat de Formose, saisi par Courbet, nous a échappé. Tout autour de nous les Anglais sont à l'affût. Le récent incident de Muong-Sing est révélateur. Non pas tant à cause de la valeur propre, comme voie de navigation, du haut Mékong lui-même, sur lequel les Anglais eussent ainsi pris pied; la voie fluviale de pénétration du Yunnan, c'est le Fleuve Rouge, seul navigable; le haut Mékong, d'une navigabilité problématique, n'est pas la voie de pénétration commerciale pratique; mais ce qui faisait la gravité de cette marche anglaise, à notre rencontre jusqu'au haut Mékong, c'est qu'elle investissait ainsi le Siam par le Nord. C'eût été, si nous l'avions toléré, l'abandon d'une situation qui n'est déjà que trop compromise; c'eût été le prodrome de la solution à notre détriment d'une question qui prime tout, pour qui se rend compte du rôle qui nous est dévolu en Extrême-Orient, la *question du Siam.*

Prenez une carte; voyez-y la disposition de nos possessions Indochinoises : un bloc au Nord, le Tonkin, un autre au Sud, la Cochinchine et le Cambodge, reliés l'un à l'autre par le mince ruban de l'Annam resserré entre les montagnes et la côte. On compare souvent cette figure à celle d'une besace dont les deux lourdes charges sont réunies par un fragile bambou. C'est ce bambou qu'il importe, n'est-ce pas, de renforcer pour qu'il ne se rompe pas. Or, ce qui est adossé à ce mince ruban, c'est le Siam, pénétrant ainsi comme un coin entre les deux parties principales de nos possessions. L'accident a déjà failli se produire, puisque le Siam avait poussé ses postes voici six ans, jusqu'à 25 lieues de Hué. Depuis, du moins, nous avons remis les choses au point en nous établissant jusqu'au Mékong, et nous assurant toute la rive gauche par l'occupation des états Laotiens. Mais le ruban reste toujours

fragile, d'autant plus que le Siam n'est pas seul, et que ce qui est derrière lui, vous le savez bien, c'est l'éternel rival colonial : l'Anglais.

Déjà donc, il y a une raison locale, celle de la sécurité de nos possessions actuelles Indochinoises, pour que nous soyons les maîtres *au Siam* (je ne dis pas les maîtres *du* Siam, je ne suis pas annexionniste), mais pour qu'il n'y ait pas là d'autre maître que nous.

Il y a une autre raison encore, c'est que dès lors que nous avons reconnu la nécessité économique de reconstituer un empire colonial et de refaire dans la *Péninsule Indochinoise* le domaine que nous avions perdu au siècle dernier dans la *Péninsule Indienne*, il serait élémentaire de se rendre compte que le morceau le plus riche de cette péninsule est le Siam, que c'est par lui surtout qu'elle vaut, que c'est là qu'est pour nous le Protectorat logique et fructueux à établir. Ce qui doit nous épargner toute sensiblerie à l'égard de l'indépendance de cet état, c'est que si ce n'est pas notre influence qui y prédomine d'une façon ou d'une autre pour nous y assurer la prépondérance économique, c'en sera une autre; et on la connaît bien. Ce fruit mûr va tomber dans les mains de quelqu'un, et il faut que ce quelqu'un soit nous.

C'était là, puisque nous avons commencé à travailler ici, ce qu'il fallait régler avant toute chose, avant Madagascar où nous sommes empêtrés dans une affaire qui n'a pas l'air de trop bien tourner; ici, du moins, la partie était entamée et presque gagnée; chaque jour nous y fait perdre le bénéfice de la situation acquise, et l'esprit qui paraît animer le nouveau Cabinet anglais[1] va bien en compliquer la solution. Nous commençons ici une seconde édition de l'Égypte : chacun le sent et en gémit.

Il y a dès aujourd'hui, au Siam, un budget de 25 millions de recettes, si je suis bien renseigné. Ces ressources, ajoutées à celles que rendent déjà le Cambodge et la Cochinchine, forme-

1. Avènement du Cabinet Salisbury-Chamberlain.

raient un bloc qui procurerait à un protectorat rationnellement et économiquement organisé, tel que celui de la Tunisie, le moyen de donner le coup de baguette créateur à la Péninsule Indochinoise où nos possessions se débattent jusqu'ici dans une situation financière des plus précaires[1].

C'est pourquoi, nous tous ici qui travaillons à la plus grande France d'Extrême-Orient, nous nous sommes sentis atteints au cœur par la convention du 15 janvier dernier. Elle vous a probablement laissés froids, parce que, hélas! vous ne savez pas la géographie, et parce que vous êtes beaucoup trop occupés de vos querelles intérieures pour vous rendre compte que c'est désormais sur les mers que se joueront les destinées des nations. Cette convention, sous prétexte de régler les points restés, fort heureusement d'ailleurs, en suspens depuis le traité de 1893, a donné à la question une orientation déplorable. Ne parlons d'abord que du point de vue territorial. Elle partage le Siam en trois zones :

1° Le bassin du Ménam ou Siam proprement dit, où se trouvent la capitale, Bangkok, les populations, les terres riches, les ressources.

2° La région Nord et Est limitrophe du Mékong, anciennes provinces Cambodgiennes, états Laotiens, occupés à des époques diverses par le Siam dont l'autorité y est des plus contestées, surtout dans les provinces d'Angkor et Battambang enlevées il y a 50 ans au Cambodge, notre protégé, qui les revendique toujours.

3° La presqu'île Malaise, également peuplée de petits États feudataires qui ne reconnaissent que très nominalement l'autorité siamoise.

Par la convention du 15 janvier, nous garantissons la neutralité de la première zone, l'Angleterre et la France s'engageant également à n'y pas intervenir.

1. Écrit en 1895, avant l'accentuation actuelle de la prospérité financière de l'Indochine.

Echelle
0 100 200 300 400 Km
CHINE
YUNNAN
Cao-Bang
Si-Kiang
QUANG-SI
Laokay
TONKIN
Fl. Rouge
Tuyen-Quan
BIRMANIE
R. Noire
HANOÏ
Moncay
Haiphong
Louang-Prabang
Vinh
HAÏ-NAN
MÉKONG
Thuan-An
SIAM
HUÉ
Tourane
Bassac
Ménam
Khong
Qui-nhon
BANGKOK
Angkor-Thom
Angkor-Wat
ANNAM
Battambang
Sombor
Khanh-Hoa
CAMBODGE
PNOM-PENH
Bien-Hoa
Chau-Doc
SAIGON
Mytho
COCHINCHINE
Pte Camao
Poulo Condore

La seconde est reconnue zone d'influence française.

La troisième, zone d'influence anglaise.

Je vous donne les choses en gros, schématiquement, sans m'arrêter aux détails.

Je reviendrai sur la question des deux premières zones; mais tout d'abord, ce qui nous semble ici une des clauses les plus graves, c'est précisément celle qui vous paraît probablement la plus anodine, l'attribution de la péninsule Malaise à l'influence anglaise. Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi se mettre martel en tête au sujet de cette mince langue de terre que l'Angleterre, se prolongeant de proche en proche, au Sud de la Birmanie, a déjà si sérieusement écornée? Mais c'est qu'au milieu de cette langue de terre il y a l'isthme de Krah, et que ce nom, qui vous laisse indifférent, sonne à nos oreilles du même son que Suez ou Panama.

Le monde comprend quatre ou cinq grands bassins maritimes où se jouera son avenir. La Méditerranée, dont il est superflu de dire que l'importance politique dépasse de beaucoup la surface, l'Atlantique, le Pacifique, la Mer de Chine, l'Océan Indien.

Ces vastes théâtres d'opérations des luttes économiques de demain, et peut-être des guerres vitales qu'il faudra livrer pour la possession des marchés, — puisque désormais l'empire est sur les mers, — ces théâtres d'opérations, dis-je, sont séparés par des cloisons dont la nature s'est chargée de percer les unes, et l'homme, les autres. Avec sa prodigieuse clairvoyance, une puissance, toujours la même, met peu à peu la main sur les portes à mesure qu'elles s'ouvrent; elle tient les deux clés de la Méditerranée : Gibraltar et Suez. A la grande rigueur, nous pouvons les tourner par le Cap avec notre dépôt de charbon de Dakar et bientôt, probablement, de Madagascar, mais c'est pour la retrouver montant la garde à la porte qui mène de l'Océan Indien à la Mer de Chine, au détroit de Malacca qu'elle tient par Singapour. Ici plus moyen de tourner; au Sud, c'est le dédale des îles océaniennes où la grande naviga-

tion est impossible, ou bien alors c'est jusqu'au Sud de l'Australie qu'il faudrait passer, pourquoi pas jusqu'au pôle? Et pourtant nous avons notre station navale de Cochinchine, les Russes ont leur Vladivostock. Les deux nations auront demain peut-être les plus grands intérêts à débattre dans les mers de Chine. Comment y aller, si la porte est fermée? Par bonheur, si le détroit de Malacca est aux Anglais, l'isthme de Krah n'était hier à personne; ne présentant, à beaucoup près, aucune des difficultés de Panama, notablement moins large et moins élevé, c'était, de l'avis des ingénieurs, un jeu d'enfant de le percer avec les moyens modernes ; et je crois même qu'à l'instigation de Jules Ferry une commission d'études avait été créée.

Voilà le point sur lequel non seulement la France et la Russie, mais le monde entier, n'eussent dû à aucun prix laisser l'Angleterre mettre la main; et l'on se demande par quelle aberration, quand il restait cette dernière chance de tenir ouverte une des quatre ou cinq grandes portes du monde, on l'a laissé échapper.

Si nous n'établissons pas notre Protectorat sur le Siam, et avec lui sur la partie de la Péninsule Malaise non encore anglicisée, c'est-à-dire l'isthme de Krah (ce qui n'eût été d'ailleurs, en raison de nos intérêts prépondérants en Indochine, qu'une juste balance de l'avantage qu'offre aux Anglais la possession du détroit de Malacca), du moins fallait-il à tout prix que cette presqu'île restât neutre, accessible à tous, et que l'Anglais ne pût élever cette nouvelle cloison étanche entre deux des principaux bassins du globe.

Grâce au Ciel, la convention du 15 janvier est pleine de clauses dont la violation par les autres nous permettra peut-être de la reviser, si nous savons saisir l'occasion au moment opportun. Elle est pleine du reste de bien d'autres choses encore; nous y reviendrons un de ces jours.

Hanoï, 10 janvier.

Au commandant de Margerie.

Le Gouverneur général, M. Rousseau, est mort le 10 décembre. Sa malheureuse famille est en route pour la France avec son cercueil.

Je m'embarque dans huit jours pour Madagascar, appelé par le général Gallieni. Parmi de tels bouleversements, vous comprendrez que mes lettres soient restées en plan.

Je vais, néanmoins, essayer de renouer le fil; je vois dans mon agenda que ma dernière lettre date de Saïgon, 20 septembre, et que je vous y parlais du Siam. Dans ces quatre mois de voyage, de bousculade, puis d'angoisses et de douleur, et enfin de liquidation, je n'ai pas eu le temps de prendre une note pour moi et je ne puis que faire appel à mes souvenirs.

Je vous résumerai donc brièvement.

Nous avons achevé le mois de septembre à Saïgon. Nous y avons vu passer le général Dodds, rentrant en France, et le général Bichot, en arrivant. Avec lui j'étais en famille; je me trouvais donc être le lien naturel pour établir l'accord le plus complet et le plus intime entre le Gouverneur et lui au sujet de la politique et du programme à suivre pour assurer la continuité de l'œuvre si bien commencée par le général Duchemin et Gallieni. Du reste, le Gouverneur connaissait depuis longtemps le général Bichot, est en pleine confiance avec lui; et cette mise au courant a été aussi facile qu'agréable; le général Bichot a d'ailleurs déjà commandé au Tonkin, le connaît bien, et a pris un intérêt immédiat au développement que ces dernières années y ont apporté. Il avait terminé son dernier séjour dans les conditions les plus pénibles de conflits entre l'autorité militaire et l'autorité civile, de mise à l'écart de l'élément militaire, de passivité imposée et déplorable vis-à-vis

de la piraterie. Il trouvait une situation changée du tout au tout, les affaires engagées sur tous les points dans la voie des grandes réalisations, un Gouverneur animé de l'esprit le plus bienveillant à l'égard du Corps d'occupation; il y avait là tous les éléments pour se mettre de plein cœur à la besogne, et il s'y est mis.

AU CAMBODGE

En octobre, nous sommes partis pour le Cambodge; voyage de pur agrément et d'apparat, mais d'un programme officiel à n'y fourrer ni une aiguille ni une lettre.

Séjour à Pnom-Penh, où j'ai retrouvé Vernéville comme Résident supérieur, ayant comme second son beau-frère, mon vieil ami Olivier de Calan.

Réceptions chez ce vieux fantoche de Norodom, une cour des Bouffes devenue, avec leur manie d'européanisation, aussi simiesque que la Cour de Hué est restée traditionnelle et originale.

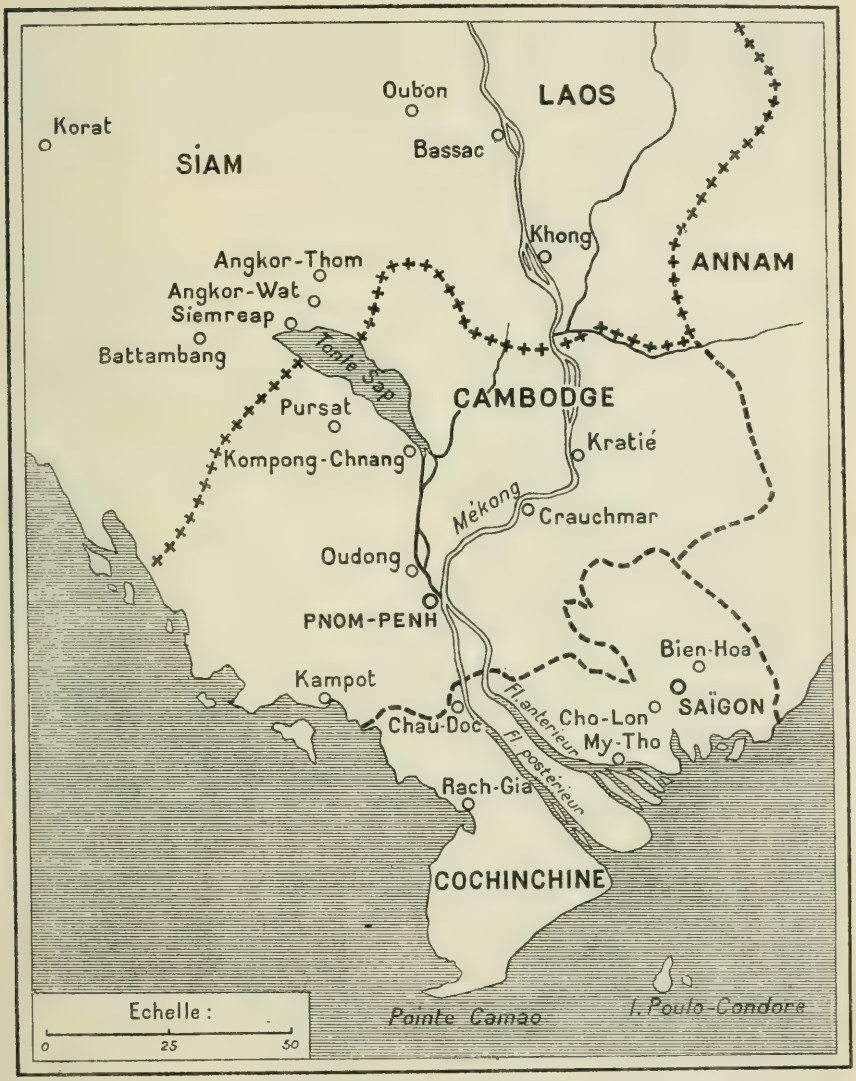
Trois notes surtout m'en sont restées fixées dans le souvenir et sur la rétine, tranchant sur la banalité du reste : les danses, la fête des eaux, le « Pape des Bonzes ».

Les danses. Une vision d'Angkor; — une à une, elles s'avancent, les apsaras hiératiques sorties du bas-relief, dans le costume, avec le sourire, les attitudes, que le sculpteur a fixés, voici vingt siècles. Et lorsqu'on revient, comme nous le faisions, du merveilleux Angkor, on reçoit un coup, à voir, d'une estrade lointaine et obscure, s'avancer dans la lumière, sous leurs casques d'or, les bras ouverts, les genoux ployés, les apsaras sacrées qui, là-bas, dans le granit, tout autour du temple, font cortège à Brahma.

KOMPONG-CHNANG, SUR LE MÉ-KONG.

14 octobre 1896.

La fête des eaux. D'avril à octobre, le fleuve sacré, le Tonlé-Sap, coule au Nord dans les grands lacs du Siam; d'octobre à avril, après la crue, il coule au Sud, dans le



Mékong. Il est entendu que c'est le Roi seul qui autorise ce changement de courant, et que ce n'est qu'à son geste sacré que la nature se permet cette dérogation à ses lois. *Et c'est la*

fête des eaux. La jonque royale, où nous sommes, parmi les dorures, le champagne et les fleurs. A son flanc, une jonque couverte et close : les femmes du Roi ; — la gondole en forme de dragon du « Ministre de la Marine » et enfin tout le peuple des grandes pirogues à 20 rameurs couvrant le fleuve. Grouillement, chocs, cris, pétards, courses tout le jour; la nuit venue, le Mékong se couvre de grands animaux lumineux, les dragons, les crocodiles, les éléphants, et c'est très bien.

Le « Pape des Bonzes ». Le chef de toute la hiérarchie du Cambodge, resté aussi religieux que l'Annam est indifférent. Il réside dans une grande bonzerie au pied du Pnomh, le monticule sacré. Longue séance d'une conversation théologique, presque précise, — j'en ai gardé des notes spéciales dont je te fais grâce aujourd'hui, — mais surtout, inoubliable souvenir de l'office de nuit dans la pagode de la bonzerie. Relis dans le P. Huc la lamaserie de Kounboun, et tu comprendras l'émotion intense, née de ces rites semblables, de ces chants semblables, et le monde de problèmes historiques qu'agite l'esprit à cette évocation de la Grande Chartreuse. Après trois mois, je le vois encore, le vieux prêtre entonnant, si grave, l'antienne de chaque psaume, les bras ouverts devant le maître-autel, presque catholique, tout illuminé; les petits bonzes versent l'encens et renouvellent les cierges, — et je l'entends encore, le chant lent des 300 bonzes, le même chant vraiment que celui jadis entendu à la Grande Chartreuse, alterné des mêmes silences, des mêmes prosternations, coupé de ces mêmes petites toux sèches de vieux moines, tu les entends d'ici, de ces mêmes soupirs d'oraisons mentales. Combien d'heures de nuit y ai-je passées? Je me souviens seulement que c'était pendant un bal de la Résidence, que j'avais totalement oublié les femmes de colons et de fonctionnaires, les corvées du buffet, et que je suis rentré juste à temps pour voir partir cette vieille momie de Norodom avec ses mollets de soie noire,

BONZERIE FLOTTANTE DE KOMPONG-PRACHNANG.

13 octobre 1896.

son frac rigide de broderies, son épée de nacre et de diamants, son petit cri rauque de gâteux sur la fin, suivi de sa fameuse boîte à cigares, bloc de joyaux sans prix aussi serrés et aussi gros que les coquillages de ces coffrets qu'on vend dans les ports.

Le lendemain, le « pape des bonzes » m'a envoyé dans un vieux coffret laqué une lettre en « pali » pleine de vœux fleuris et de sympathies mystiques.

En chasse, dans le Haut-Cambodge.

Puis, ce furent quatre jours de chasse dans le Haut-Cambodge : je pense que tu es fixé sur le plaisir spécial que j'ai pu trouver à manquer beaucoup de paons, beaucoup de cerfs, beaucoup de sangliers (pour être exact j'ai pourtant un cerf à mon actif); mais, dame! il y avait le cadre.

Le cadre, c'est Kompong-Chnang, la ville flottante, où 500 maisons, non pas sur pilotis, mais sur radeaux, varient à l'infini l'alignement des rues, leur largeur, leur nombre, selon la crue, selon le caprice, autour de la pagode centrale, seule construite sur un sol ferme. J'y suis venu la nuit, par la pleine lune, et je m'y suis saoulé de rêve. Je m'y vois encore; j'ai amarré ma barque à une maison où jouaient des musiciens chinois; je suis resté longtemps à faire ma partie dans un jeu de bacquang, la roulette de l'Extrême-Orient, pour échouer enfin dans l'île de la vieille pagode. Tout lamé d'or, son triple toit étagé à la façon siamoise étincelait sur la ville obscure; et seul, à l'angle d'une terrasse, les bras allongés sur les genoux, tel qu'un sphinx, un tout jeune bonze psalmodiait le ramayâna.

Le cadre, c'est Kompong-Prachnang, la bonzerie flottante où chaque soir, la battue finie, nous venions retrouver nos chaloupes amarrées et nous endormir au son de l'office de nuit.

Le cadre, c'est l'armée nue des mille rabatteurs aux torses de bronze, les mandarins cambodgiens; c'est le doux orchestre flottant qui, chaque soir, à l'heure du souper, approchait de la chaloupe du Gouverneur.

Le cadre, ce sont les éléphants de l'écurie royale, nous menant d'un mamelon à l'autre, avec leurs palanquins en dôme, mais aussi avec leurs larges oscillations qui rompent les reins et soulèvent le cœur.

Le cadre, c'était l'excellente famille du Gouverneur général. Le Gouverneur d'abord, se détendant comme un collégien en vacances, loin du courrier, des télégrammes jaunes et des journaux hostiles; son fils, mon ami Emmanuel; entr'acte de vie de famille, loin des affaires, dont tous jouissaient si pleinement, six semaines, hélas! à peine avant la catastrophe finale.

Angkor.

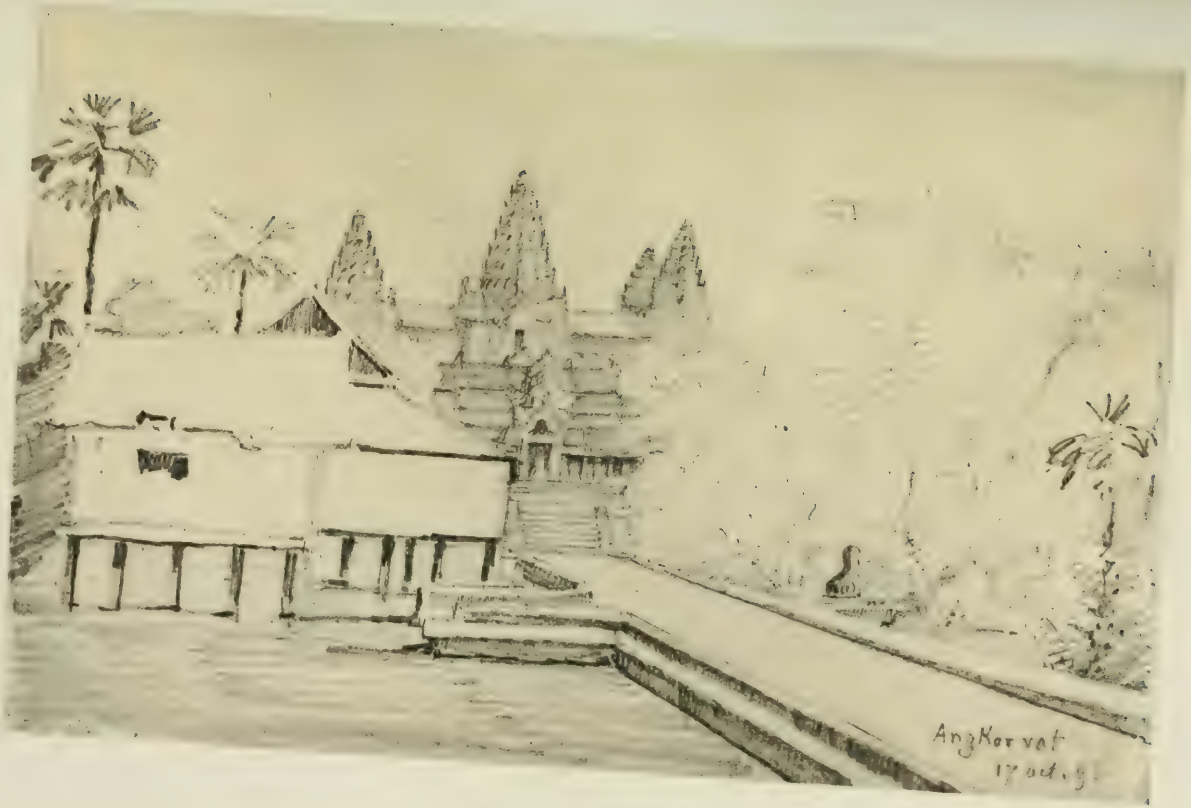
Ensuite ç'a été l'incomparable vision d'Angkor.

Rassure-toi; je ne t'en infligerai pas la description. Nous la causerons sur les photographies et les croquis, au retour, sous la lampe, avec tes fils.

Aujourd'hui je me demande si je ne l'ai pas rêvée, cette merveille de l'Extrême-Orient, cette Persépolis des Kmers, ce témoin préhistorique d'une civilisation qui n'a encore livré ni son nom, ni son secret. Et comme elle défend son mystère, derrière sa double ceinture de forêts et de lacs!

Elle n'est abordable que quatre mois par an, quand les eaux sont venues. Et quels accès!

Le bateau a mouillé le soir au Nord du Lac de Tonlé-Sap. Par un, par deux au plus, on s'est étendu dans les pirogues plates; et toute la nuit ce fut, à travers la forêt inondée, une navigation vraiment fantastique. On flotte d'abord au niveau des cimes les plus hautes, — elles émergent comme des bouées, — puis, peu à peu, le sol s'élève, la forêt sort des eaux; il semble qu'elle monte comme un décor. Superflu de dire que la lune inonde cette féerie; pas de voyage possible sans son secours, — et la pirogue glisse entre les grandes branches, — les arbres montent encore, voici les troncs, maintenant le chemin coule en plein sous-bois. Sur pilotis, les premières



ANGKOR-VAT.

17 octobre 1866.

. — Lettres, II, p. 104.

maisons piquent leur fanal. La rive approche; voici l'aube, la forêt s'ouvre : sortant des arbres, les pignons cornus de la pagode de Siem-Reap annoncent la terre ferme, les pirogues accostent. C'est le tour des charrettes à buffles. Deux heures de cahots sous la forêt; la clairière; deux grands lions de granit assis au seuil d'une terrasse, un pont, une grande voie dallée et, au fond, la merveille apparaît avec ses dix-sept tours étagées. C'est Angkor-Vat.

Ah! que j'aurais voulu y être seul et libre, y passer des semaines, ou au moins des jours! Mais, comme dans tout voyage officiel, le temps était mesuré au chronomètre; c'est en courant, parmi des compagnons dont les uns étaient empoignés, mais dont les autres ne comprenaient pas, qu'il a fallu gâcher cette impression unique. J'en ai, par bonheur, d'admirables photographies sur lesquelles je la revis.

Malgré l'amoncellement et la richesse des détails, une grande harmonie se dégage, parce que les lignes et les proportions sont incomparables; comme dans les monuments grecs, rien n'est colossal, et l'on n'en a pas moins la sensation du « très grand ». C'est l'eurythmie. Comme j'évoquais mes chers souvenirs de l'Hellade, on s'est récrié. Mais après le jour, alors que tous les détails de l'ornementation s'estompaient dans l'ombre, j'ai mené les compagnons de choix sur la terrasse du Temple; et ils ont compris. J'y ai passé la nuit parmi les psalmodies des bonzes et les croassements des crapauds-buffles; les silhouettes des péristyles, réduites à leurs contours, prenaient l'aspect des pronaos attiques, et du haut du grand escalier, par delà la dernière enceinte, la forêt moutonnait sous la lune avec des vagues de palmès. Un vieux bonze, que son manteau drapait comme une toge, est venu m'apporter la lueur vacillante d'une lampe de terre qui aurait pu sortir d'une fouille de Tanagra, pendant que je faisais un croquis que je vous envoie.

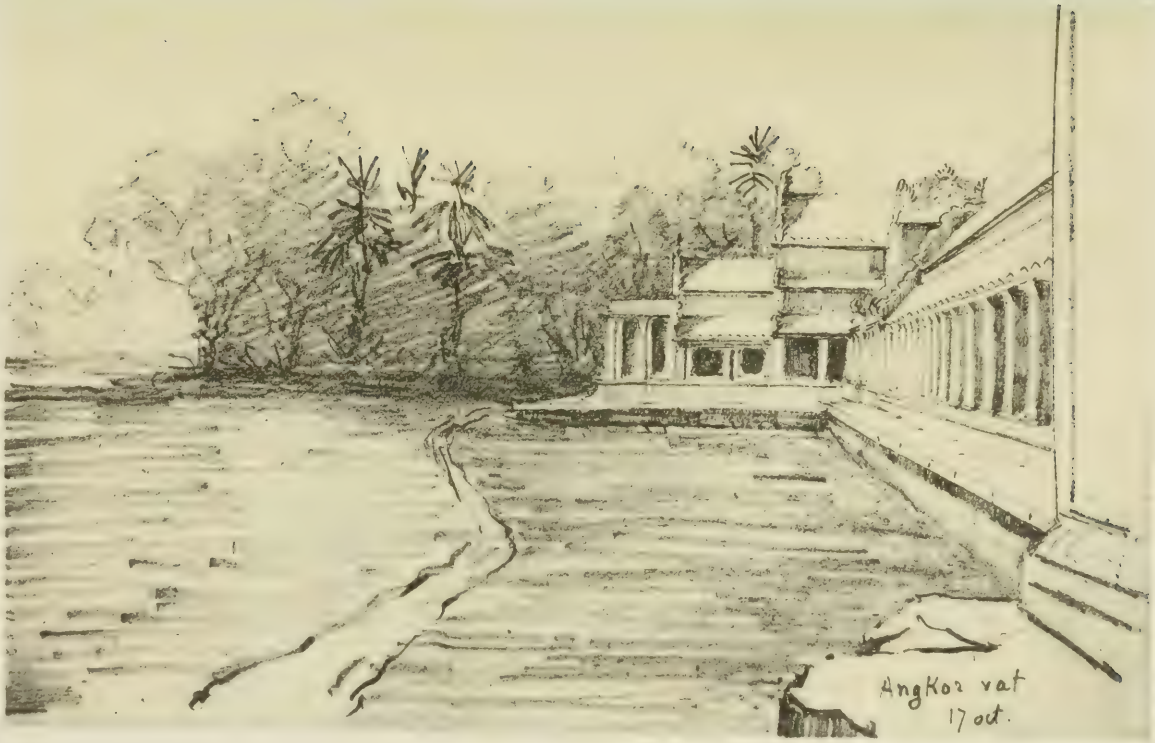
Le lendemain, Angkor-Thom.

Demande à ma sœur mes deux ou trois croquis. Si informes qu'ils soient, ils évoqueront peut-être un peu cette ville de palais endormis dans la forêt. C'est fou, ahurissant. La végétation — et quelle végétation! — a tout envahi; mais le granit est le plus fort, et c'est des fenêtres béantes des plus hauts étages que jaillissent les grands arbres entre les bas-reliefs intacts, entre les apsaras souriantes aux seins dressés et les sept têtes en éventail du serpent sacré. J'ai prié qu'on m'oubliât; et c'est toute une journée que j'ai passée seul dans le prestigieux Baïon, en tête à tête avec les Brahmas quadrifaces, gigantesques et souriants, auxquels les grandes lianes et les arbres tordus font des chevelures fantastiques.

Retour au Tonkin.

Puis en novembre le retour au Tonkin, le coup de feu de la reprise générale du travail, la mise en train de chaque hiver, le coup de barre donné par le général Bichot aux territoires militaires dans le sens le plus largement colonial, la rentrée en scène du colonel Pennequin sur le haut Fleuve Rouge, l'inauguration au Nord-Ouest du Tonkin par ce colonial de génie des méthodes qui ont fait leurs preuves avec Gallieni au Nord-Est, la rédaction des instructions, la préparation des mesures destinées à faire toucher cet hiver tous les bénéfices du gros effort de l'an passé, — bénéfices que les fluctuations du commandement, les flottements de direction de cet été, avaient jusqu'ici laissés un peu incertains, mais que la cordiale et vigoureuse collaboration, en ces deux derniers mois, du Gouvernement général et de l'État-Major va rendre, je crois, définitifs.

Et puis tout à coup la maladie de M. Rousseau, lentement et sourdement usé par ce métier de chien où aucune amertume



ANGKOR-VAT, GALERIE DU BAS-RELIEF.

17 octobre 1866.

ne lui a été épargnée, terrassé tout à coup, résistant de toute la vigueur de 60 années de force et de santé accumulées.

Les alternatives d'espoir pendant lesquelles tombe la surprise de ma désignation pour Madagascar. Rien ne me l'a laissé soupçonner. Je savais le général Gallieni arrivé depuis septembre, ayant emmené de France l'équipe nécessaire, en pleine besogne, et je ne pouvais supposer qu'il eût besoin de moi. J'étais en pleins projets indochinois. L'énergie de M. Rousseau nous faisait illusion; nous espérions qu'il triompherait du mal dont il avait, à Saïgon, surmonté une première atteinte. Dans sa confiance, de plus en plus affectueuse, se rendant compte de ma soif de réalisations pratiques et de commandement effectif, il envisageait l'éventualité de me donner, dès que je serais au tableau pour lieutenant-colonel, la résidence supérieure du Haut-Laos; et je me laissais aller à ce rêve, y voyant déjà le point de départ d'une carrière de Gouverneur colonial me libérant enfin, pour toujours, de la monotone filière. C'est alors qu'arrive à l'improviste, le 16 novembre, du Ministre des Colonies, le télégramme suivant :

« Si voyez pas inconvénient, dirigez Madagascar commandant Lyautey demandé par Gallieni. »

Le Gouverneur répondait :

« Ai absolument besoin Lyautey jusque courant janvier pour solutions diverses questions militaires engagées. Gallieni peut-il réserver poste jusque-là? Lyautey rejoindrait alors directement Madagascar. »

Gallieni saisi répondait :

« Garderai poste Lyautey jusque mars. »

L'état de M. Rousseau s'aggravant de nouveau, je me faisais, d'ailleurs, un devoir d'ajourner tout départ.

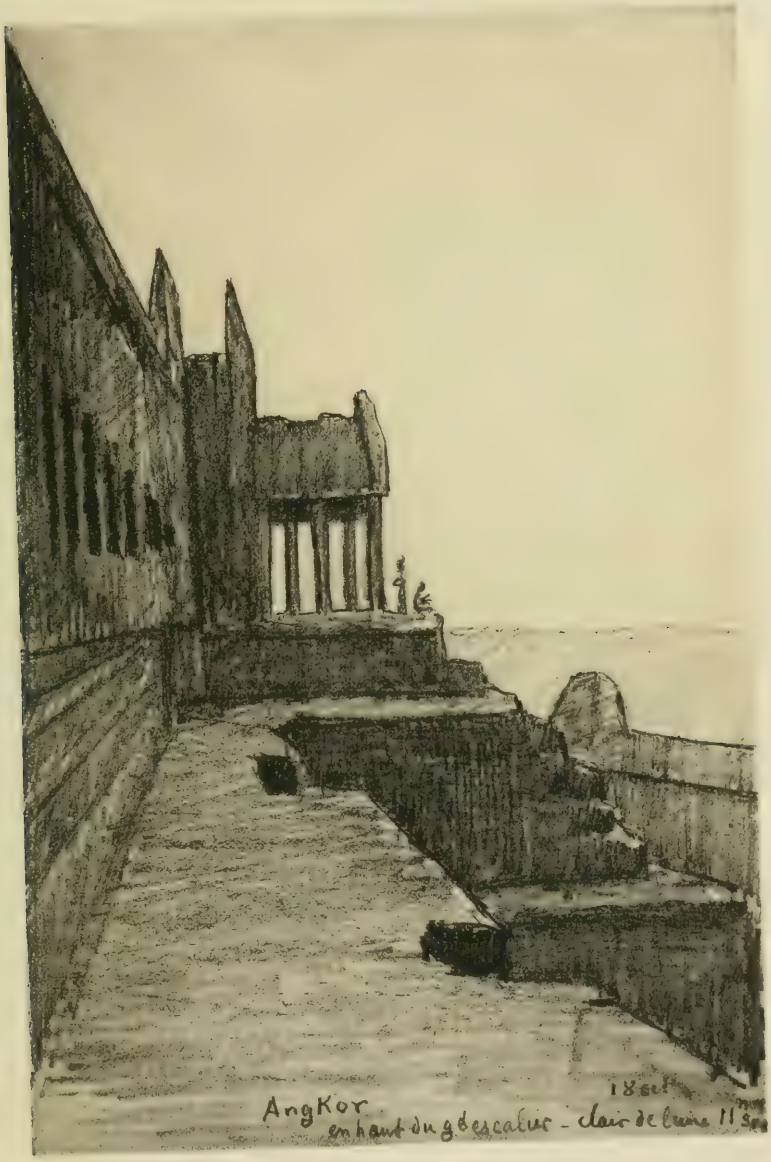
Dans une des éclaircies de sa maladie, fin novembre, l'arrivée à Hanoï d'une mission de militaires japonais, dirigés par le chef d'État-Major général, l'illustre Kavakami. Ils sont

amenés par Pimodan, notre attaché militaire à Tokio, dont je suis charmé de refaire la connaissance.

Ils viennent étudier sur place notre organisation des territoires militaires, notre utilisation de la milice indigène, notre armement des populations, pour les appliquer à Formose, d'où ils arrivent, et qui les empoisonne. C'est moi qui suis le barnum; et chaque soir, après les dîners officiels, ils achèvent la soirée dans mon « atelier » où, tout en soupesant les ivoires, en scrutant les craquelés, on étale les cartes, on conférencie; le lieutenant-colonel Mourata traduit et le petit commandant Akashi prend des notes. En prend-il, des notes! en couvre-t-il de haut en bas, des pages, de caractères qu'on est tout étonné de voir transposés de motifs de broderies et de décorations de porcelaines en renseignements d'État-Major !

La rechute du Gouverneur, sa mort le 10 décembre, entouré de nous tous, après les plus désolantes, les plus angoissantes journées. Nous avons eu là de hautes leçons : chez lui, qui a voulu travailler jusqu'au dernier souffle, signait encore des rapports la veille de sa mort et l'a vue venir sans une défaillance, domptant la souffrance pour sourire, consoler et s'éteindre dans nos bras, entrant dans la grande nuit comme dans le sommeil du soir; chez les siens, pour qui c'était, plus encore que le père, que l'époux, le chef, le patriarche, la raison de vivre, et dont la douleur sans fond était enveloppée de douceur et de sérénité. Quel lien s'est noué entre eux et moi, pendant ces heures où ils m'ont voulu à leurs côtés, comme un des leurs!

Puis ce fut la période funèbre si prolongée, après laquelle, après l'avoir veillé, gardé, accompagné en rade d'Haïphong à la coupée de son dernier bateau, on est obsédé des visions de cercueil, des cauchemars de chapelle ardente : et l'on revient pensant avec terreur à ce que sera le calvaire de cette famille subissant, six semaines durant, jusqu'à Marseille, jusqu'à Paris, le supplice de cet appareil funèbre.



ANGKOR-VAT SOUS LA LUNE.

18 octobre 1896.

A ce moment, mon pauvre vieux, je suis tombé d'éreintement : mes deux ans sans une heure de détente, la résultante du surmenage, des ennuis et des angoisses de ces trois derniers mois, ont fait masse, et je suis resté huit jours au lit, ne sachant pas si ça allait tourner bien ou mal. Je suis remonté sur la bête, mais pour le dernier coup de feu. Dieu soit loué! nous avons pu, grâce à la bonne volonté du Général en chef, du souvenir récent de M. Rousseau, des très nettes indications ministérielles, arracher au Gouverneur général intérimaire les derniers arrêtés, les dernières signatures indispensables pour donner une tournure à peu près définitive à l'œuvre de ces deux années dans la haute région, y consolider la pacification, y consacrer les résultats acquis, y jeter les bases d'une organisation routière, fiscale, douanière, qui laisse le terrain déblayé pour le nouveau Gouverneur[1] et assure la besogne de cette campagne d'hiver. Ouf! ce furent encore de sacrées batailles, des luttes pied à pied gagnées le matin, perdues le soir, regagnées le lendemain; et j'en ai soupé pour longtemps de ces combats de paroles, de ces reprises de démonstration, de ces rages d'évidence non admises, de ces échafaudages de contre-objections. Enfin, c'est fini, bouclé, et que ceux qui s'étonnent de me voir quitter ce Tonkin, auquel je me suis passionnément donné, comprennent que je suis saturé du rôle usant « d'État-tampon », que les circonstances m'y avaient imposé, et que j'ai soif d'aller me baigner dans l'action directe et claire. Mais j'y reviendrai, soyez tranquille, dès que la cure à Madagascar aura suffi; je prends des vacances, j'y ai bien droit; mais je reste Indochinois de toute ma foi.

1. M. Doumer, désigné fin décembre, mais qui n'arriva qu'en février, après mon départ.

LETTRES DE MADAGASCAR

CHAPITRE X

DU TONKIN A MADAGASCAR

Janvier — Mars 1897.

29 janvier 1897. En Océan Indien, entre Singapour et Colombo.

Mon cher ami,

A Max Lecle

Je ne pourrai résister demain à vous envoyer de Colombo un télégramme qui, plus vite que cette lettre, dira à vous et à votre ministre[1] d'ami quelle part je vous attribue à tous deux dans mon inscription au tableau.

Voilà donc un nouveau lien entre nous ; et je vous avoue que je l'enregistre avec une vraie joie de cœur. Parmi mes amis « récents », vous êtes certainement celui avec lequel l'éloignement, cette pierre de touche, a le plus confirmé mes affinités. Je sens entre nous une croissante communauté dans la conception de la vie et du devoir. L'action avant tout, résolue et opiniâtre, la recherche de résultats tangibles, d'œuvres positives, n'excluant pas une parcelle de ce qui fait l'ornement et la détente de la vie : art, jouissance de la nature, les chères lettres.

Mon grade prochain de lieutenant-colonel me donne une grande force ; et c'est ce que j'y vois de plus clair, beaucoup plus que le galon lui-même, car je ne suis toujours rien moins que décidé à rester dans l'armée, et si après-demain l'occasion s'offrait de me fixer décidément dans une situation coloniale,

1. M. André Lebon, ministre des Colonies.

je crois que je la saisirais; parce qu'il me semble bien que j'ai trouvé ma voie et que, soit en France par la parole et la plume, soit aux colonies par l'action directe, c'est dans la France du dehors que je chercherai et trouverai désormais les appuis les plus forts pour le grand combat de regroupement des bonnes volontés, de désémiettement et de ralliement qui est bien toujours, n'est-ce pas, notre but final.

Les derniers mois de Tonkin ont été consacrés très fructueusement à la continuation de l'œuvre Gallieniste. A cet égard votre ministre nous a donné une grande force et un grand appui en faisant insérer dans l'*Officiel* du 20 décembre le palabre que j'avais pondu en rade de Tourane. Néanmoins, en outre du deuil privé qui est immense et lamentable, la mort de M. Rousseau a été désastreuse; car, sa santé et son âge l'eussent-ils forcé à quitter le Tonkin, c'est à son retour en France, au Sénat, dans les Commissions, que son rôle colonial le plus fécond eût commencé. Avec l'expérience acquise localement, il eût été à Paris un parfait arbitre et conseil, un orientateur excellent pour le département, d'où les sous-fifres nous en ont vraiment parfois envoyé de trop vertes comme « à côté ».

Outre la joie profonde que j'ai d'aller rejoindre Gallieni, je crois très sincèrement mon départ opportun.

J'avais accompli près du nouveau général mon œuvre discrète. J'aurais pu, en restant, être l'occasion de conflits. Conseiller occulte malgré moi, portant ombrage à d'autres, ce sont là des situations fausses dont j'ai déjà souffert, qui ne peuvent se prolonger et qui nuisent aux affaires.

Madagascar va décupler (et non doubler) mon expérience coloniale et me mettra en mesure, j'espère, de faire à mon retour quelque étude sur « la colonisation militaire » ou « le Rôle Colonial de l'officier » avec plus de compétence. Je suis assoiffé d'action, avec la conviction profonde que les années qui viennent imposent à la génération dont je suis un des doyens, hélas! le devoir d'un suprême effort pour asseoir ce pays déséquilibré entre l'utopie des uns et le snobisme des

autres. Je crois fermement que la France a inconsciemment soif d'une équipe d'hommes d'action et que nous n'avons pas le droit de nous dérober. Si vous trouvez que je divague trop, dites-le moi.

A bord de l'*Oxus*, entre Colombo et Aden, 4 février 1897.

Au commandant de Margerie.

Me voici donc en route pour Madagascar. Mais je ne suis pas encore dans ma peau nouvelle. Ce n'est pas encore en avant que je regarde, mais en arrière. J'ai trop donné de moi, pendant plus de deux ans, à cette Indochine et à tout ce qui s'y rattache, pour que mon cœur et ma pensée n'en soient pas encore remplis. Mes compagnons de voyage sont tous des Extrêmes-Orientaux et les questions à l'ordre du jour ce sont le Yunnan, le Japon, le Transsibérien, le Siam, la Birmanie, toute la lyre des problèmes asiatiques.

Avant d'ouvrir Madagascar, veux-tu qu'une dernière fois nous causions Indochine?

Je t'ai écrit d'Hanoï une dernière lettre une semaine avant mon départ.

Puis ce fut la fin, les paquets, les adieux, le départ. Dame! pendant ces quelques jours, j'ai cessé de regarder en avant; Madagascar a eu tort, et les regrets ont un moment pris le dessus, je le confesse. Au point de vue matériel, la dissolution de ce cher *home* dont j'avais fait peu à peu un microcosme Indochinois, et que depuis deux ans, à mes retours de colonne et de brousse, je retrouvais avec un vrai amour, augmenté de tout ce que j'avais ramassé par les chemins. Tu me connais trop pour t'étonner que j'aie attendu aux derniers jours pour enlever le premier clou.

Tout cela est parti pour France; quelque jour très lointain toute cette défroque asiatique se retrouvera peut-être dans un appartement parisien; mais ce ne sera plus cela, ce ne seront

plus les grandes et hautes pièces coloniales où les vieilles soies pendent de toute leur longueur, où les pagodons sont à leur place, où la fumerie d'opium trouve son coin discret; il n'y aura plus de véranda circulaire pour tamiser le jour et reculer les yeux des voisins; il n'y aura plus le va-et-vient des mandarins amis, des lettrés et des interprètes apportant leur note juste parmi ce bric-à-brac, justifiant la table à thé toujours prête, la pipe à eau et la boîte à bétel, manipulant d'un air entendu et satisfait les ustensiles familiers.

Et puis la rupture de la très douce association avec mon cher Lassalle, mon capitaine adjoint au Gouvernement. Demande à ma sœur de te prêter mon exemplaire de « Croquis tonkinois, par Yann ». C'est de lui. Tu y comprendras à coup sûr ce que pouvait être la vie à deux avec le garçon exquis qui écrivait ces notes à vingt-six ans, entre le « Pont de Papier » où il était près de Rivière et la fondation d'un poste sur la frontière de Chine. Ignorant de toute réclame, sans ambition, il s'est alors laissé bêtement éditer à Hanoï avec de médiocres illustrations; tandis que publié à Paris, en pleine actualité, tout jeune encore, il fût parti pour la gloire et eût certes trouvé dans le succès l'excitation nécessaire pour sortir de ses carnets toutes les choses exquises qu'il y a gardées depuis. Très sérieusement dis-moi, après avoir lu « le petit Tram », si tu n'es pas de mon avis et si tu ne juges pas que c'est un morceau de premier choix.

Ma sœur te donnera la photographie de notre boîte : nous y figurons tous deux avec notre cavalerie, carrosserie et boyerie. Notre salle à manger commune était au rez-de-chaussée ; nous y faisions popote avec un de tes petits conscrits, l'ingénieur des ponts Godard, et notre table avait par tout le Tonkin une réputation d'éclectisme et de paradoxes qui nous valait des hôtes quotidiens; je dois dire pourtant qu'il y régnait une légère préférence pour le civil, et les résidents s'y trouvaient

chez eux. Au sortir des rengaines des tables d'État-Major, ce fut une libération que cette table ouverte et cordiale, et décidément tout passe trop vite.

Et puis il y a eu le regret de quitter l'excellent général Bichot, qui m'a pendant notre court séjour commun enveloppé de confiance et d'affection : je lui ai dû, avant de partir, ma « tentation sur la montagne ».

Sitôt que j'ai été au tableau, le 1er janvier, il m'a formellement proposé de demander par câble, tant au Ministre qu'à Gallieni, à me garder en m'offrant les postes que m'ouvrait désormais le cinquième galon prochain, soit chef d'État-Major, soit commandant du troisième territoire, avec le bénéfice d'un congé de détente de trois mois à passer soit en France soit au Japon. Je te l'avoue, à la seconde offre surtout, il m'a passé un petit frisson dans le dos. Commander le troisième territoire! relis mes lettres de la dernière campagne. Être celui qui rouvrira la Rivière Claire, qui suscitera Ha-Giang, qui pénétrera le Yunnan par Kaï-Hoa! Et après avoir parcouru toute cette région, après y avoir eu sur place la conception nette de l'œuvre à faire, après y avoir semé parmi le personnel des sympathies et des dévouements qui ne demandent qu'à être moissonnés! Brrr! tu comprends, hein? C'étaient vraiment les royaumes de ce monde du haut du rocher. Mais le devoir était si simple et si clair qu'il n'y a pas même eu l'ombre d'une hésitation. Il y a six mois j'écrivais au colonel Gallieni : « Où que vous soyiez, quoi que vous veuillez faire de moi, je serai partout et toujours à vos ordres au premier signe. » Il a fait le signe, j'y vais.

Grâce au Ciel, le général Bichot a compris et ne m'en a pas tenu rigueur.

Bref, mon si cher, c'est un bon morceau de moi-même que j'ai laissé au Tonkin. Je m'y sentais bien attaché par l'œuvre faite, par l'effort donné, mais non rivé à ce point. Et puis aussi je m'y croyais bien quelques amis, mais sans m'attendre à

l'explosion de sympathies qui a accueilli mon inscription au tableau et accompagné mon départ.

Ce que j'en retiens précieusement et utilement, c'est que la plateforme du retour est intacte. Or ce retour est l'objectif : je ne regarde Madagascar, cette seconde expérience coloniale, que comme un chemin qui m'y ramène, comme l'entr'acte nécessaire pour éviter l'usure; le Haut-Tonkin ébauché attend encore celui qui l'achèvera, qui donnera dans la Chine les grands coups de sonde commerciaux et politiques, etc., etc....

. . . . . .

Bref, je me suis embarqué le 18 janvier à Haïphong.

Le 23, à Saïgon, je prenais la *Tamise* que je devais quitter à Colombo le 1er février pour gagner Tamatave en vingt jours par l'île Maurice. Mais le bateau anglais qui me devait prendre refusa tous les passagers de Colombo, où il y avait un peu de choléra, pour ne pas se faire mettre en quarantaine à Maurice.

Je ne l'ai su qu'une fois débarqué avec tout mon bagage et j'ai eu juste le temps de réintégrer la *Tamise* au moment où elle allait lever l'ancre et après l'avoir retenue à coups de signaux désespérés. Sinon, en effet, j'étais en panne à Ceylan pour je ne sais combien de semaines; et malgré le charme unique de cette île divine, à peine entrevue, ce n'est pas le moment de faire du tourisme. Déjà deux télégrammes de Gallieni reçus l'un à Hanoï, l'autre au passage à Saïgon, me pressent d'arriver.

Ce contretemps du passage manqué par l'île Maurice me vaut déjà quinze jours de retard sur mes prévisions. Par contre, j'en ai profité pour lancer, de Colombo, un télégramme à ma sœur et lui donner rendez-vous à Suez, où je dois « changer de train » avec deux jours d'escale. Pourra-t-elle y venir? Je n'ose guère l'espérer; mais après ces trente mois de séparation, et avant ceux qui viennent pleins d'inconnus et de risques, ce serait une chose si exquise que ce revoir, si bref soit-il!

Je suis tout heureux de me retrouver sur la *Tamise*, qui m'est déjà une vieille et familière amie. Habituellement en service sur la Côte d'Annam, elle m'a si souvent porté! J'y ai, comme on dit, les quatre pieds blancs; son brave commandant Rebuffel est une vieille connaissance et nous y avons constitué à cinq le groupe le plus « gemüthlich ».

Monseigneur Raynaud, évêque Lazariste du Tché-Kiang, résidant à Ning-Po, face à Changhaï, que j'adresse à Paris à tous ceux qu'il peut intéresser et qui peuvent l'aider. Le P. Lagarde, depuis quinze ans à Pékin, où, aumônier de notre légation, il a vu passer Constans, Cogordan, Sémalé, Chanoine et le reste, le charmant Harold Parlett, interprète de la Légation anglaise à Tokio, le lieutenant d'infanterie de marine Cahun, fils de M. L. Cahun, le Conservateur de la Mazarine et l'auteur des beaux livres que tu sais sur l'histoire ancienne de l'Asie. Avec Cahun et Parlett, nous faisons de l'anglais, mais aussi, que de digressions socialo-politico-historiques! — avec Monseigneur Raynaud et le P. Lagarde, du bon français d'Extrême-Orient; et le soir, nous terminons régulièrement avec Monseigneur par un domino à quatre.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'INDOCHINE CONCEPTION DE L'EMPLOI COLONIAL DE L'ARMÉE SIAM — VUES SUR LA FRANCE

Et maintenant, sans te faire un « rapport d'ensemble » sur la situation de l'Indochine, permets-moi de te donner deux ou trois notes générales sur les points qui m'occupaient spécialement lors de mon départ. Après tous les airs décousus que je vous ai chantés depuis deux ans passés, ce sera ma finale, et, pour peu que cela t'intéresse le moins du monde, tu seras ainsi en mesure de mieux comprendre les incidents qu'apporteront les années qui viennent.

1° *La question de la Piraterie.*

Sans vouloir te ressasser tout ce que je vous raconte depuis mon arrivée, — tu sais que la méthode actuellement suivie avec tant d'efficacité a consisté dans la substitution d'une réoccupation progressive de la haute région, immédiatement accompagnée d'une organisation administrative à mesure, à la méthode ancienne de colonnes poussées comme des projectiles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, contre les différents groupements pirates, et « retirées » sitôt le « résultat » atteint.

En un mot, les opérations militaires, dans la méthode actuelle, sont *fonction* du programme qu'on s'est assigné à soi-même, au lieu d'être *fonction* des mouvements adverses. Si tu veux encore, elles ont passé du subjectif à l'objectif. Ou encore nous imposons notre action dans la liberté de notre volonté, au lieu de nous la laisser imposer par les événements.

La conséquence de cette méthode est de ne travailler que sur un point à la fois (c'est une route qu'on roule, si tu veux encore cette comparaison), de réserver les régions sur lesquelles les moyens matériels et le développement du programme ne permettent pas d'opérer encore, ce qui donne à ces régions, où les pirates peuvent temporairement continuer à piller à l'aise, et quelquefois au public, l'illusion de l'inaction ou de l'indifférence. Les faits apportent trop vite leur démenti pour qu'il y ait là grand inconvénient.

M. de Lanessan et le général Gallieni ont été les vrais initiateurs de cette méthode; il faut leur associer le colonel Pennequin, qui le premier avait donné la formule de la politique de races à suivre dans la haute région, ayant reconnu les différences profondes qui séparent le Haut-Tonkin, de race Thô et Mân, aux traditions féodales, du Bas-Tonkin, de race annamite, ployé de toute origine au joug des fonctionnaires et de la fiscalité; et il a le premier préconisé l'utilisation et l'armement des populations elles-mêmes.

Le colonel Gallieni a commencé l'application de cette

méthode à l'Est, en partant de la mer. Il l'a poursuivie en remontant progressivement au Nord, en s'appuyant constamment par sa gauche à la lisière du Delta pacifié, par sa droite à la frontière de Chine qu'il organisait à mesure avec son réseau de postes et de surveillance et sa prise de contact avec les mandarins réguliers chinois. S'il trouvait un obstacle sur son chemin pour l'accomplissement du programme, il le cassait. C'était une colonne. C'est ainsi qu'il a porté successivement notre occupation définitive du Sud-Est, de la mer, à la ligne Song-Gam, Tuyen-Quan, axe central du Haut-Tonkin.

C'est à reprendre cette œuvre au point où il l'avait laissée, à la poursuivre avec une invincible ténacité, à en faire adopter par le Gouverneur la formule, de telle sorte que l'on ne puisse plus s'en écarter, que je me suis, depuis le départ de Gallieni, opiniâtrement attaché, comme chef d'État-major, comme chef du Bureau Militaire, ayant d'ailleurs si entièrement gagné le Gouverneur général à la doctrine. Arriver à atteindre sur tout le périmètre la frontière politique de la Chine et ne pas laisser derrière soi dans cette réoccupation un pouce de territoire qui ne soit organisé administrativement, tel est le but que j'ai eu constamment devant les yeux.

Du reste la méthode et le but ont été définis (une fois pour toutes) dans le rapport où, le 15 septembre 1895, le général Duchemin faisait au Gouverneur ses propositions pour la campagne 95-96. Je vous l'ai envoyé alors. Je t'y reporte.

La dernière campagne s'est faite, dégageant le Song-Gam, la Rivière Claire, *cujus pars parva fui*; je vous l'ai racontée à mesure, vous en faisant, à la fin des opérations, toucher les résultats, et exprimant, si j'ai bonne mémoire, et ma foi dans les conséquences qui paraissent devoir en être tirées, et mes craintes que des éléments défavorables ne viennent arrêter l'essor donné. Grâce au Ciel, après les oscillations que tu sais, les choses se sont mises au point; et c'est avec une joie intense, avec toute l'allégresse de la bataille gagnée, que j'ai pu, en rade de Tourane, rédiger le 9 novembre le document suivant :

rapport du Gouverneur au Ministre, constatant d'une part les résultats définitifs acquis cet été dans le Haut-Tonkin par le seul et logique développement des faits, traçant d'autre part les principes généraux du rôle de l'officier colonial, applicables au Tonkin comme à Madagascar, au Soudan comme partout ailleurs où nous portera l'avenir. Du reste, la portée n'en a pas échappé à Paris puisque, M. Rousseau à peine mort, le Ministre faisait insérer ce document à l'*Officiel*, lui donnant ainsi une consécration qui a été mon point d'appui et mon levier pour empêcher à Hanoï des déraillements imminents pendant l'intérim. Je te le copie donc, parce qu'il complète tous les documents précédents et porte l'histoire de la répression de la piraterie à peu près jusqu'à mon départ.

Monsieur le Ministre,

A l'occasion de la prise de commandement de M. le général Bichot, je crois devoir vous résumer la situation militaire du Tonkin et la politique qu'en accord complet avec le Général en chef j'ai décidé de suivre cet hiver à l'égard de la haute région.

Quand s'est terminée au mois d'avril la campagne menée par le lieutenant-colonel Vallière pour dégager le troisième territoire, le haut Song-Gam et la haute Rivière Claire, la piraterie chinoise avait été réduite à deux groupements :

A-Coc-Tuong, progressivement resserré dans la partie Nord du canton de Dong-Quan, acculé à la Chine et investi par une ligne de postes établis de Baolac à Ha-Giang.

Mac-Qué-An et Hoang-Man, échelonnés sur la rive gauche du Song-Chay entre la Rivière Claire et le Fleuve Rouge, dans la zone comprise entre Luc-An-Chau, Vinh-Thuy, Lang-Co-Lum et Pakha, d'où ils communiqueraient avec la Chine par la section de la frontière non encore abordée et organisée.

A cette date, les prévisions que j'ai eu l'honneur de vous exposer étaient que pour en finir dans l'hiver 1896-97 avec la piraterie chinoise il faudrait faire deux opérations simultanées consistant : l'une à aborder la frontière entre Ha-Giang et Laokay, à y organiser avec les autorités chinoises la police commune, en inquiétant ainsi les derrières des dernières bandes pirates, l'autre à agir militairement contre les bandes elles-mêmes pour déterminer leur retraite en Chine.

J'ai tout lieu d'espérer aujourd'hui que, grâce à des éléments nouveaux survenus dans la question, l'occupation complète du Haut-Tonkin et l'orga-

nisation de la frontière pourront s'achever par les seuls moyens politiques et très vraisemblablement sans emploi de la force.

Les opérations actives de l'hiver dernier à peine terminées, le commandant du secteur de Baolac, M. le capitaine d'Infanterie de marine Messier de Saint-James, sur lequel je ne saurais trop attirer votre attention et celle de M. le Ministre de la Marine, a pris comme objectif d'arriver à l'occupation complète du canton de Dong-Quan et à l'expulsion d'A-Coc-Tuong de l'Annam. Profitant de l'effet produit par les succès militaires de la campagne, de la confiance rendue à la population « man » indépendante et homogène sur laquelle pesait la domination d'A-Coc-Tuong, il a poussé cette population à reprendre d'elle-même son ancien territoire, l'armant, l'approvisionnant, la soutenant, poussant derrière elle nos postes à mesure qu'elle progressait. Je n'entrerai pas ici dans le détail de cette lutte pied à pied où nous n'avons pas eu un soldat engagé. Elle s'est poursuivie de mai à août pour aboutir, le 19 août, à l'évacuation par A-Coc-Tuong de son dernier repaire, Lung-Cam, et à son exode en Chine. Lung-Cam a été immédiatement occupé par un poste régulier. Quant à A-Coc-Tuong, malgré les renseignements qui le présentaient comme las de la lutte, on pouvait craindre qu'il allât grossir les bandes du Song-Chay. Il n'en a rien été et le télégramme suivant reçu hier même du Général en chef clôt la question : 1° A-Coc-T

« Soumission d'A-Coc-Tuong aux autorités chinoises est confirmée. Les armes et les pavillons doivent être remis au maréchal Sou à Long-Tchéou. Les pirates mariés recevront des terres et des vivres : les autres seront pris dans la milice du maréchal Sou. »

La question d'A-Coc-Tuong est donc aujourd'hui résolue d'une façon qui prouve une fois de plus l'efficacité des rapports établis avec le maréchal Sou ; l'occupation effective de la frontière depuis la mer au Sud-Est jusqu'à Ha-Giang est un fait accompli, il n'y a plus un pirate chinois sur la rive gauche de la Rivière Claire.

Dès le mois de septembre Hoang-Man s'est séparé de Mac-Qué-An et, laissant ce dernier sur le Fleuve Rouge en amont de notre frontière, a réussi à rentrer sur notre territoire et à s'établir dans les massifs montagneux au Sud-Ouest de Laokay. 2° Hoang et Mac-Qué

A ce moment l'autorité militaire proposait à mon approbation un plan pour la campagne d'hiver basé sur l'emploi de fortes colonnes qui, à partir du 15 octobre, devaient opérer entre la Rivière Claire et le Fleuve Rouge. Ce projet, qui pouvait avoir sa raison d'être précédemment, ne me parut plus justifié dès lors qu'il n'y avait plus dans cette zone que la bande de Mac-Qué-An évaluée à un maximum de 200 à 300 fusils ; il me semblait que le jeu combiné de l'organisation locale et de l'activité politique pouvait avoir des chances d'amener l'évacuation de cette région sans lutte et sans dépense,

Je réservais donc toute décision jusqu'à l'arrivée du général Bichot et du colonel Pennequin.

J'ai eu la satisfaction de trouver chez eux, dès l'abord, les auxiliaires les mieux préparés et disposés à reprendre dans la haute région la ligne suivie avec tant d'efficacité.

En attendant que des vacances prochaines me permettent de donner au colonel Pennequin un commandement territorial qui le mette en mesure d'achever au Nord-Ouest du Tonkin l'œuvre accomplie par le colonel Gallieni au Nord-Est, j'ai donné à cet officier supérieur la Présidence de la Commission d'abornement du Yunnan, qui a commencé à fonctionner le 15 octobre à Laokay. Il a reçu comme première instruction de profiter de l'abornement pour nouer avec les autorités chinoises du Yunnan des relations conformes à celles qui existent avec les autorités du Kouang-Si, de rechercher parmi les fonctionnaires auxquels il aurait affaire un personnage qui puisse jouer à notre égard sur cette frontière un rôle analogue à celui du maréchal Sou, de porter tout son effort sur la ville chinoise de Song-Phong (Ho-Kéou) en face de Laokay, actuellement foyer d'intrigues et point d'appui notoire des débris de la piraterie.

D'autre part le général Bichot, après avoir pris connaissance de la situation, donnait les instructions dont je vous envoie ci-joint copie. Elles suspendaient tout projet de colonnes et se bornaient à prescrire un resserrement progressif des postes autour de Mac-Qué-An et une action indigène locale devant agir concurremment avec l'action politique de la Commission d'abornement.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, ainsi qu'il résulte du télégramme suivant qui m'a été adressé le 2 novembre :

« Mac-Qué-An, serré dans ses déplacements par les détachements qui avaient l'ordre d'empêcher surtout les mouvements latéraux et de le pousser doucement à la frontière, a quitté le troisième territoire le 23 octobre et a passé la frontière à Pakié. Les reconnaissances de Yen-Binh-Xa qui ont suivi ses traces n'ont plus trouvé aucun pirate. Le quatrième territoire confirme leur arrivée à Song-Phong. Il ne reste donc sur nos territoires que Hoang-Man, dont la bande assez égrenée est dans un massif au sud de Laokay où elle a été surprise le 30 octobre à Nam-Xi par le capitaine Colonna. La ligne de conduite imposée aux troisième et quatrième territoires semble donc : refouler, harceler et serrer les bandes sans faire de grosses colonnes et déterminer ainsi leur départ sur la Chine.

« D'autre part le colonel Pennequin télégraphie de Laokay qu'après des conférences secrètes avec le Président de la Commission chinoise Liéou, il pourra d'accord avec lui résoudre rapidement la question de la piraterie sur les bases suivantes : installation des pirates désarmés sur des points désignés où ils ont des intérêts, sans leur y donner aucun pouvoir politique, mais avec liberté de commerce et le report de la douane de l'opium à Yen-Bay ; une partie des bandes sera prise à la solde de la Chine et environ deux cents à notre solde pour réduire les dissidents. Le colonel

Pennequin et Liéou affirment à ces conditions arriver vite à la solution dès cette saison et le colonel Pennequin croit que l'on trouvera dans le mandarin Liéou un concours aussi puissant que chez le maréchal Sou : il demande l'autorisation de réunir avec Liéou les chefs de bandes et de recevoir leur soumission. »

Sauf en ce qui concerne le report en arrière de la douane de l'opium, pour nombre de raisons sur lesquelles il est superflu de m'étendre, j'ai donné au Général en chef et au colonel Pennequin pleins pouvoirs pour s'entendre avec le mandarin Liéou, et je m'empresserai de vous tenir au courant des résultats obtenus.

Déjà, sur la demande du colonel Pennequin, j'ai décidé de mettre de suite à l'étude la route longeant le Fleuve Rouge de Yen-Bay à Laokay dont les travaux pourront donner le moyen d'occuper les pirates sans emploi, procédé qui a été appliqué avec succès dans les régions de Lang-Son et de Moncay.

Dès maintenant j'ai exprimé toute ma satisfaction au général Bichot et au colonel Pennequin de les voir entrer aussi franchement dans la voie de négociations et de combinaisons politiques qui peuvent aboutir au résultat final avec le minimum de pertes et de dépenses.

Si malgré tout, et pour en finir, une opération de détail était jugée indispensable au cours de l'hiver contre une des bandes restantes, notamment celle de Hoang-Man, je n'hésiterai pas à l'autoriser, mais je commence à espérer sérieusement qu'elle ne sera pas nécessaire, et que le jeu combiné de l'abornement, de l'établissement de la police mixte et de l'organisation du pays sous la direction immédiate du colonel Pennequin et la haute direction du général Bichot, constituera tout le programme de cet hiver.

Instruct
généra
donné
au gén
Bicho

Les entretiens que j'ai eus avec le général Bichot à son passage à Saïgon, et au cours desquels j'ai pu apprécier dans quelle large mesure m'était assuré le concours de cet officier général, ont eu comme sanctions des instructions écrites que je lui ai laissées sur la direction générale à donner à la politique militaire au Tonkin. Je crois inutile de les reproduire ici. Il suffit de vous les résumer.

En raison de la disparition des grosses bandes pirates et des progrès de la pacification, à la mission purement militaire de l'armée dans le haut Tonkin s'est substituée une mission d'occupation et d'organisation où incombe à l'officier un triple rôle :

A) *Un rôle diplomatique* : en raison de l'établissement sur la frontière d'une police mixte pour laquelle les commandants de cercles comme commissaires, les officiers subalternes comme commandants de postes doubles, ont à entretenir des relations constantes avec les autorités chinoises conformément à la convention passée à Pékin en 1895.

B) *Un rôle politique* : en s'inspirant vis-à-vis des indigènes de la politique de races dont les principes ont été formulés par les colonels Penne-

quin et Gallieni et dont l'application nécessite l'étude approfondie du pays, de ses traditions et de ses habitants.

C) *Un rôle administratif* : pour rappeler à la vie les régions réoccupées, y percer des routes et rouvrir les marchés, y reconstituer les centres de populations.

L'éventualité des grosses opérations de guerre doit être écartée, sauf modification imprévue de la situation. (Le général Bichot a déjà donné des instructions dans ce sens, ainsi que je viens de vous l'exposer.)

Il y a lieu d'écarter également le projet de reconstitution des brigades, qui superposeraient un rouage aux commandants de territoire auxquels il est essentiel de laisser le plus d'initiative et d'indépendance dans le rôle d'organisation qui leur est dévolu.

Il importe d'orienter nettement dans cet esprit vraiment colonial tous les officiers des territoires militaires, de les y encourager, de leur tenir le plus grand compte des résultats obtenus; ceux qui s'en sont inspirés y ont du reste toujours trouvé le plus puissant et fécond intérêt. Dans l'application, il y a lieu de tirer plus de parti de l'institution du *secteur*. Je vous ai déjà entretenu de ce rouage. sous-division du cercle, qui correspond à la fois au commandement d'un capitaine et au « chan » ou « huyen » indigène, et de développer de plus en plus la vie propre de cet organe d'action décentralisatrice, l'initiative de son chef et ses attributions.

J'ai eu la satisfaction de constater que le Général en chef adoptait ces vues sans réserves; les instructions qu'il a données m'en ont apporté la preuve et dès son arrivée il a cru devoir les affirmer publiquement, ainsi qu'en témoigne le compte rendu sommaire de son allocution au corps d'officiers, tel que vient de me l'apporter un journal de Hanoï dont je vous envoie ci-joint un extrait.

Vous en augurerez comme moi, Monsieur le Ministre, que la campagne 1896-97 s'ouvre, grâce au concours que me procure l'autorité militaire. sous les meilleurs auspices, et que le Général en chef entrera franchement dans la voie que j'ai cru devoir lui indiquer en ce qui concerne le rôle de l'armée dans le Haut-Tonkin et au sujet de laquelle je serais heureux de savoir que vous partagez les vues que je viens de vous exposer.

Il y a trois mois de cela. Sur la Rivière Claire la question de la piraterie semble définitivement résolue par la soumission d'A-Coc-Tuong, et mon ami Saint-James a serré depuis, avec son activité et son flair habituels, l'organisation politique du terrain réoccupé.

Sur le Fleuve Rouge, malheureusement, il n'en va pas tout à fait de même, et l'arrivée du colonel Pennequin n'a pas donné

les résultats immédiats que laissait espérer le rapport, par suite d'une série de fausses manœuvres imputables à l'Administration centrale seule, à Hanoï et à Paris. Elles sont trop « administration française », trop instructives au delà même du Haut-Tonkin pour que je ne t'en dise pas un mot.

Tu as vu que, parmi les conditions énoncées par le colonel Pennequin pour une solution pacifique de la Piraterie du Fleuve Rouge, figurait le report de la douane de l'opium de Laokay à Yenbay. M. Rousseau, de retour au Tonkin, avait étudié un *modus vivendi* qui, sans modifier théoriquement la frontière douanière, la modifiait pratiquement et permettait de prendre une base d'arrangement avec les derniers chefs pirates. Cette formule, nous l'avions trouvée, le Directeur des Douanes avait rédigé l'arrêté le plus libéral et le plus intelligent qui ait été pris sur ce point depuis l'occupation du Tonkin, et le colonel Pennequin triomphait. Crac! M. Rousseau meurt avant de l'avoir signé.

L'intérimaire porte la question au Conseil du Protectorat, où toutes les objections formalistes que peut produire une assemblée de fonctionnaires se produisent. Sauf le Directeur des Douanes qui ne peut pas être plus royaliste que le roi, personne de compétent ni de convaincu pour faire toucher du doigt les conséquences politiques d'un recul (ce que je regrettais de ne pas en être, de ce Conseil! seulement, dame! s'ils sont tous de mon âge ou plus jeunes, je ne suis que commandant, et là-bas le moindre fonctionnaire civil est du rang de général. Ah! la sacrée carrière, qui vous rive aux hiérarchies inférieures à l'âge de la pleine maturité, de l'action et de la décision!) Bref, ces pères conscrits, incapables d'une initiative, en réfèrent par câble à Paris, qui, non au courant de la question, refuse naturellement.

Ah! si j'avais pu tenir M. Lebon, ministre des Colonies, dix minutes, ce qu'on dédouanait Laokay! C'était à la veille de mon départ; et je ne vois plus du tout sur quelle base Pennequin aura pu négocier, d'autant plus que tout lui a manqué

à la fois : quinze jours avant il avait suggéré de rapatrier à nos frais à Canton, par le Fleuve Rouge et Haïphong, tout ce qui lui restait de pirates sur les bras; c'était une affaire de 60.000 piastres, — 150.000 francs; — tout l'Hanoï officiel a sauté en l'air et répondu par un *non* indigné. Moi, je trouvais la proposition très *discutable*; c'est bien simple : il n'y a pas là un seul pirate originaire du Yunnan, ils sont tous du Kouang-Tong; — devant l'aléa de leur métier devenu médiocre, ils nous disent : « Soit! nous voulons bien vous laisser la paix, mais nous n'avons rien à faire ici, nous ne sommes pas cultivateurs, nous ne sommes pas terrassiers, nous ne sommes pas du pays, les Yunnanais ne nous aiment pas, vous non plus, nous vous le rendons, nous sommes de très loin d'ici, remettez-nous-y. Non, vous ne voulez pas? reprenons la campagne. »

Et finalement le noyau pirate subsiste; et il faudra un jour ou l'autre des colonnes qui nous coûteront beaucoup plus de 150.000 francs.

Et j'ai reçu du colonel Pennequin des lettres personnelles les plus découragées, qui se résumaient à ceci : « En somme, qu'est-ce qu'on me veut? On me dit : vous allez résoudre la piraterie et vous entendre avec les Chinois, et surtout pas de colonnes. Avec les Chinois, j'offre pour les mettre dans notre manche un *modus vivendi* douanier, tacite, tout officieux, tout temporaire : on m'envoie promener. Pour les pirates, j'offre un moyen relativement peu cher et sûr de les mettre au diable sans tirer un coup de fusil : on m'envoie promener. Encore une fois, que veut-on? et pensait-on que j'allais les faire disparaître rien qu'en soufflant dessus? »

Il a raison cet homme, raison, cent fois raison. A cela on me répondait en chœur : « Mais qu'il fasse comme Gallieni sur la frontière du Quang-Si, qu'il organise sa frrrontierrre, qu'il fasse des secteurs! » Ah! les gabarits, les gabarits! ah! l'esprit monoforme du fonctionnaire français, résident ou général, voilà où est l'enseignement, mon petit; et c'est pourquoi je te rase de cette tartine. Mais Gallieni me l'a dit cent fois : « J'ai

appliqué tel système ici, il est probable que si j'étais sur la frontière du Yunnan j'en aurais appliqué un tout différent. » Et l'on était si content d'avoir un cliché, *le cliché Gallieni*! et alors c'est sur moi qu'on se tournait : « Voyons, Lyautey, mon ami, nous ne vous comprenons plus, les secteurs, les blockhaus, la méthode Gallieni, votre Gallieni, hein ! — Mais, bonnes gens, mes amis, vous n'y comprenez rien, vous n'y avez jamais rien compris ! il n'y a pas de méthode, il n'y a pas de cliché Gallieni, il y en a dix, il y en a vingt, ou plutôt si, il y a une méthode qui a nom souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances. Si vous croyez que la formule a été donnée rigide, une fois pour toutes, ce n'était pas la peine de faire venir Pennequin; il n'y avait qu'à mettre là un caporal et à lui faire appliquer le gabarit. Vous voulez faire faire à Pennequin du Gallieni, quand il faut lui laisser faire du Pennequin.

Or, le raisonnement est bien simple. Quand Gallieni a organisé sa frontière, il avait affaire à des pirates qui étaient du Kouang-Si, en face; il les a remis chez eux, et, le métier de pirate devenu mauvais, ils se sont retrouvés sur leurs terres, dans leurs familles, et se sont résignés à changer de peau, en piratant chez eux-mêmes de temps en temps pour s'entretenir la main. Pennequin est en face du Yunnan et a affaire à des pirates qui ne sont pas de là; s'il les remet au Yunnan, le Yunnan, où ils ne peuvent être que pirates, n'ayant ni intérêts ni attaches locales, n'en veut pas et les remet chez nous. Cela peut durer longtemps; et pourtant ces pirates, comme on ne les massacrera pas, il faut les mettre quelque part, et j'estime que la solution n'était pas mauvaise. Enfin, comme Pennequin est aussi plein de ressources que le subtil Ulysse, il trouvera peut-être une solution; mais les belles promesses du rapport au Ministre ne sont pas précisément réalisées, — et pour le moment on est en train de l'écœurer. — Et la conclusion générale, c'est qu'à Paris comme à Hanoï, nous sommes encore loin de la seule méthode d'action pratique, celle qui consiste, une fois trouvé le « right man for the right place », à lui dire : « Mon bon Mon-

sieur, vous êtes le right man, nous avons pleine confiance, voici le but, vous avez carte blanche, ce que vous ferez sera bien fait, ce que vous proposerez sera accepté, les moyens nécessaires vous seront donnés, allez et f....ez-vous des formules. »

Et c'est pourquoi je vais à Madagascar où ce langage se parle; et je reviendrai au Tonkin quand ce langage s'y reparlera.

2° *Un peu de Yunnan.*

La destruction de la piraterie dans le Haut-Tonkin septentrional, résultat de la campagne de l'an dernier, a mis sur le tapis la question de l'abornement de notre frontière avec le Yunnan. Avec les deux autres provinces chinoises dont nous sommes limitrophes, le Kouang-Tong et le Kouang-Si, la frontière a été ces dernières années définitivement délimitée et abornée et une police mixte y fonctionne avec le concours du maréchal Sou, conformément à un règlement élaboré l'an dernier entre notre Ministre à Pékin, le Tsong-li-Yamen et nous. Du côté du Yunnan, les pirates étant à cheval sur la frontière, la chose n'avait pas été possible jusqu'ici et la frontière était restée tracée sur le papier. Nous allions procéder à cet abornement avec l'espoir qu'il nous permettrait de prendre enfin le contact avec les insaisissables autorités du Yunnan. On a fait venir de France tout exprès pour le diriger le colonel Pennequin qui a plus que nul autre l'expérience du Fleuve Rouge, la connaissance et la confiance des indigènes. Or, il nous a, depuis son arrivée, clairement démontré que c'était une faute et que nous eussions eu tout avantage à rester dans le *statu quo* de cette frontière indéterminée. La frontière a beau être réglée sur le papier par un instrument diplomatique, vis-à-vis des peuples à qui nous avons affaire hors d'Europe le fait acquis sur le terrain compte seul; la population voit les bornes et non le papier, et pour elle, ainsi que pour les mandarins locaux, tant que la frontière n'est pas tracée sur le sol,

elle n'existe pas. Or, il y a toute probabilité pour que nous soyons amenés un jour à nous arrondir du côté du Yunnan, ou du moins à y intervenir, ou à empêcher que d'autres y interviennent. Il y a donc tout avantage à ce que la porte reste ouverte. Comme je vous l'ai écrit à maintes reprises, le Yunnan a été notre première raison de venir au Tonkin. C'est la pénétration de la Chine par le Sud, par le Fleuve Rouge, c'est-à-dire par le Yunnan, qui a amené ici les Garnier, les Harmand, les Dupuis. Une série d'engrenages nous a orientés sur la direction Langson-Kouang-Si et a écarté notre effort du Fleuve Rouge, mais il est temps d'y ramener notre pensée et notre action[1]. Au point de vue économique, nous n'avons pas grand chose à faire du Kouang-Si qui n'exportera jamais par notre voie ferrée, puisqu'il a un débouché naturel, la rivière de Canton. Pour le Chinois, le temps ne compte pas et jamais il ne détournera un rotin d'une voie, si longue soit-elle, qui ne lui coûte rien, pour transiter par une voie onéreuse et aboutir à un port douanièrement fermé comme Haïphong.

Pour le Yunnan, c'est autre chose, il n'a de débouchés pratiques que par le Sud. C'est un cul-de-sac dont les portes sont tenues par le Tonkin, le Siam et la Birmanie, c'est-à-dire par nous et les Anglais. Ceux-ci ne travaillent en haute Birmanie que pour arriver avant nous à Yunnan-Fou; il y a dix ans nous étions là bons premiers; mais voici qu'ils ont poussé leur chemin de fer jusqu'à Bamo; il n'est pas impossible qu'ils soient sur le Yan-Tsé avant nous. Le Yan-Tsé! La pénétration en pleine Chine que Doudart de Lagrée et Garnier nous ont ouverte. Nous laisserons-nous arrêter par ce mirage de l'intégrité chinoise, des mandarins chinois, par toute cette façade qui signifie ici d'autant moins que le Yunnan (ce qu'on ne sait pas assez) est aussi peu chinois que possible? Le fonctionnaire chinois n'y est que superposé à une population de tout autre race; et c'est nous qui les avons consolidés et les consolidons

1. Elles y ont été largement ramenées depuis l'époque (1897) où ces lignes ont été écrites.

dans leur autorité problématique en les prenant au sérieux, en les y fixant par des abornements, des hautes commissions, des règlements de police qui amusent les diplomates et qui sont la négation même de la politique coloniale, laquelle est toute *faite d'empiètements clandestins et d'avenirs réservés.*

Voir Russie, Asie Centrale. Je vous en prie, pénétrez-vous de cette formule : *Aux colonies ne délimitez jamais.*

Et un peu de Siam.

Et nous voici au point vital. Je t'en écrivais, il y a quelques mois, sous l'impression récente de la convention du 15 janvier 1896. Depuis lors, j'ai été mis au vif de la question. Nous l'avons travaillée tout l'automne dernier à Saïgon avec les personnages les mieux qualifiés; j'ai circulé dans le Cambodge, dans les provinces d'Angkor et de Battambang; j'ai eu le contact de tous ceux qui se sont, sur place, occupés de la question.

Le protectorat sur le Siam, ou du moins *des actes* qui y assurent d'une manière absolue la prépondérance de notre influence, si nous ne voulons pas en voir une autre y dominer à bref délai, c'est le *delenda Carthago* de tout Extrême-Oriental informé. Nous avons les mains liées par la convention du 15 janvier. Est-ce sûr? Des rivaux peu scrupuleux nous fourniront certes bien des moyens de la reviser. Et d'ailleurs n'y a-t-il pas une formule à trouver? Le sac des diplomates doit en être plein, c'est leur métier; et enfin n'y a-t-il pas quelque part une compensation à offrir? N'avons-nous pas sur quelque point du globe l'élément d'échange? N'y a-t-il pas là-bas en Égypte un gage que nous perdrons un jour ou l'autre, je n'en ai eu que trop la sensation à mon dernier séjour, et dont il est opportun de trafiquer, tandis qu'il vaut encore quelque chose? Mais tout cela, ce n'est pas mon affaire ; ce dont je suis certain, par exemple, c'est que notre établissement en

Indochine perd une grande partie de sa valeur si nous ne sommes pas les maîtres au Siam, c'est que la convention du 15 janvier 1896, qui vous a certainement laissés insensibles, a produit ici l'effet d'une défaite; que, si elle est maintenue dans son intégrité, les désastreuses conséquences s'en développeront.

Je t'ai déjà dit[1] ce que vaut, aux yeux de ceux qui sortent des limites de l'horizon européen pour se préoccuper de notre rôle mondial dans les conflits à venir, la clause de la convention qui nous exclut de la Malaisie. Je n'y reviens pas et je m'occupe seulement des deux autres zones, celle du Ménam, où Anglais et Français se sont interdits d'intervenir, celle de l'Est attribuée à l'influence française.

Sur ces deux points nous avons accepté un marché de dupes.

Prends encore la carte[2]; la péninsule indochinoise prise dans son ensemble comprend :

Une partie extrêmement riche et immédiatement rémunératrice formée par les bassins du Ménam et du bas Mékong, — le Siam en constitue le gros morceau, le Cambodge et la Cochinchine les petits morceaux; — des parties présentant les plus belles possibilités d'avenir, l'Annam, le Delta du Tonkin, mais qui, à la date où nous sommes, faute d'un outillage complet et pour beaucoup d'autres motifs que je vous ai développés ailleurs, sont encore onéreuses pour la Métropole et d'un rendement moyen eu égard à ce qu'elles pourront donner. Une partie franchement pauvre et indéfiniment onéreuse, le Haut-Tonkin, le haut Laos, c'est-à-dire l'arc du cercle qui limite la péninsule au Nord du côté de la Chine.

Or, nous occupons toute la partie *pauvre*, toute la partie que j'appellerai pour le moment *moyenne* et le moindre morceau de la partie riche.

L'occupation de la partie pauvre s'imposait, parce que cet arc de cercle confinant à la Chine, c'est à la fois la ligne des portes dont il faut avoir la clé pour la pénétration commerciale

1. Se reporter à la page 97.
2. A la fin du premier volume.

et le chemin de ronde où il faut monter la garde pour assurer la protection des parties riches. Encore faut-il que ce soit le même seigneur qui ait la charge de garder la clôture et le profit du champ ; mais c'est le dernier des métiers de construire le mur de clôture, d'y monter la garde à grands frais d'hommes et d'argent, tandis qu'un autre exploite la meilleure partie de la propriété. C'est pourtant ce que nous faisons en étant au Laos, en étant dans le Haut-Tonkin et en n'étant pas au Siam. Nous lui assurons la sécurité de ses frontières Nord et Est pour que lui ou un autre puisse s'enrichir en paix. C'est parfait!

Apprenez ceci par cœur : c'est que le Laos et le Haut-Tonkin ne valent que comme *marches* de l'Indochine du Sud, de l'Indochine riche, Siam, Cambodge, Cochinchine, contre la Chine. Ces *marches*, c'est nous qui les occupons ; mais le plus beau morceau de l'Indochine riche est en train de nous passer sous le nez.

Or, pour riche, il l'est. Le Siam a dès maintenant un budget de recettes de 25 millions de francs, tandis que notre Tonkin arrive péniblement à 15 millions. Ces 25 millions (on peut en être sûr pour peu qu'on ait pratiqué les États asiatiques) doubleraient rapidement[1] si un contrôle financier sérieux établi au centre et un contrôle local établi auprès de chaque chef de province limitaient la déperdition qui se fait aujourd'hui certainement entre les mains de nombreux intermédiaires. Ces 50 millions bien employés en travaux publics, ports, canaux, chemins de fer, c'est la prospérité de l'Indochine; c'est la couverture des déficits de nos territoires pauvres, Laos, Haut-Tonkin, c'est la suppression à bref délai de la subvention métropolitaine, c'est l'aisance des coudes pour la mise en valeur, l'outillage, les travaux publics productifs, canaux, irri-

1. Ces chiffres sont confirmés par un article de la *Dépêche coloniale* du 4 octobre 1902, qui donne comme chiffres de recettes d'il y a 10 ans (1892) 15 000 000 de ticaux, soit 24 750 000 fr., de 1901, 30 000 000 de ticaux, soit 49 500 000 fr., et à l'exercice en cours 35 500 000 ticaux, soit 57 750 000 francs, et comme prévision de l'exercice 1902-1903 39 000 000 de ticaux, soit 64 350 000 francs de recettes.

gations, voies ferrées, au lieu de la minable politique de pauvres à laquelle nous sommes aujourd'hui acculés. Si nous sommes les maîtres au Siam, c'est la consécration de notre établissement indochinois. C'est l'essor donné au Cambodge; c'est la possession de la maison de rapport à revenus solides qui permet les mises de fonds dans les parties douteuses.

Par exemple, ce résultat ne peut être atteint que sous une condition absolue, c'est que nous ne fassions que du *protectorat* au Siam, du vrai protectorat et non pas de l'annexion déguisée avec toutes les charges d'une administration directe, notre nuée de fonctionnaires, notre magistrature; c'est que nous fassions là quelque chose de simple et de léger à la Tunisienne, avec un simple Résident général auprès du Roi, quelques *ad latus* auprès des principaux ministères, finances, travaux publics, et le strict minimum de résidents auprès des principaux chefs de provinces. En sommes-nous capables? Pourquoi pas, puisque nous l'avons su faire en Tunisie? Il est vrai que nous ne l'avons su faire que là.

Or, si nous n'allons pas au Siam, les Anglais iront. Comment, me direz-vous, puisqu'ils sont liés comme nous par la convention du 15 janvier? Allons donc! C'est là qu'est le bluff. En nous interdisant réciproquement toute intervention officielle, nous n'avons lié que nous, parce que nous n'avons qu'une manière d'intervenir, la manière officielle. Nous n'exportons guère de capitaux ni de nationaux. Les Anglais, au contraire, pratiqueront et pratiquent dès maintenant l'invasion pacifique, celle de leurs maisons de commerce et de banque, de leurs ingénieurs, de leurs nationaux de toute étiquette. Un de ces jours, sans qu'un incident apparent ait surgi, nous apprendrons qu'ils sont partout. Ce jour-là, le Cambodge économique aura vécu.

Du Cambodge par Bassac, Oubon, le Nam-Noum, Korat, la communication avec le Siam est naturelle et usuelle. Sans ligne de partage qui les sépare, les bassins du bas Mékong et du bas Ménam forment une unité géographique et commerciale. Le

jour où les Anglais seront les maîtres sur le Ménam, ce fleuve drainera toutes les ressources du Mékong, parce que leur activité, leur libéralisme économique, leur tolérance fiscale, leur mode rapide d'établissement des voies de communication, leur sens pratique en un mot, feront une concurrence meurtrière à ce que notre administration est d'inverse. C'est donc pour notre Cambodge et notre Cochinchine une question de vie ou de mort.

Dans l'état actuel, nous avons contre l'infiltration anglaise un facteur de premier ordre, nos *protégés*. Les conventions, par bonheur, nous reconnaissent le protectorat de tous les descendants d'indigènes natifs de la rive gauche du Mékong.

C'est sur cette clause que les agents diplomatiques très avisés que nous avons eus jusqu'ici à Bangkok se sont appuyés pour maintenir notre situation. Ces natifs sont légion. Depuis un siècle, les Siamois conquérants ont dépeuplé la rive gauche du Mékong, en ont drainé les habitants, et la marine, l'armée s'y recrutent presque exclusivement. La chancellerie de notre Légation ne suffirait pas à les inscrire tous sur ses contrôles, mais ils savent tous qu'ils peuvent se réclamer de nous et ils en usent. C'est là notre levier d'action au Siam. Nous y disposons d'une clientèle populaire, qu'un signe peut faire lever, entravant ainsi le jeu de la machine gouvernementale. Il est inutile d'insister sur les avantages que présente cette situation, à condition qu'on en use; à condition que nous soyons résolus à répondre par des actes aux empiètements inévitables de nos rivaux, nous déliant alors d'eux-mêmes de la convention du 15 janvier, et nous rendant notre liberté d'action.

Eh quoi! Une expédition militaire encore? me direz-vous. Nullement. Vous savez ce que j'en pense, et que ce n'est pas le moyen de faire de la bonne besogne coloniale. Mais ici, chacun le sait, point n'est besoin d'expédition militaire, nous n'avons pas d'armée en face de nous; le jour où on aura pris son parti, une simple démonstration suffira. On l'a bien vu

en 1893, où l'action vigoureuse de quelques bateaux, n'ayant même pas de compagnies de débarquement, a suffi à mettre le Siam à notre merci. Tout le monde se demande, à commencer par les intéressés eux-mêmes, pourquoi nous n'y sommes pas restés. Les deux compagnies de la Légion étrangère stationnées encore à Saïgon, sous l'étiquette de « bataillon du Siam », quelques compagnies de tirailleurs annamites, une batterie d'artillerie et quelques canonnières y suffiraient. J'en ai acquis sur place la certitude.

Je sais bien, mon cher ami, ce que tu vas me répondre, ou du moins d'autres sinon toi : « Qu'allons-nous faire au Yunnan, qu'allons-nous faire au Siam? Nous avons déjà assez du Tonkin; assez de colonies et de Protectorats. » (Ça, c'est une autre affaire : il s'agit alors du principe même de notre politique coloniale, nous en causerons un autre jour. Ou bien nous faisons de la politique coloniale, ou bien n'en faisons pas et restons chez nous. J'ai du reste la conviction ardente que ce serait la déchéance définitive et qu'en restant chez nous nous nous y étiolons, et que nous referons des enfants et des affaires lorsque beaucoup de gens de chez nous auront pris de l'air, du recul, et le sens général et comparé du monde, sans compter les innombrables motifs qui nous obligent, *comme tous les autres*, à nous assurer les débouchés, les marchés indispensables au bon fonctionnement de notre organisme.)

Mais, si nous faisons de la politique coloniale, faisons-la de manière à ce qu'elle nous rapporte; non pas pour ajouter une sous-préfecture de plus aux végétantes sous-préfectures de France, mais pour arriver bon premier aux bons endroits, aux endroits où il faudra être demain, et où l'on se mordra les doigts après-demain de ne pas être allé, pour mettre la main sur les bons marchés, sur les bonnes voies. Limitons nos efforts sur trois ou quatre points du globe, mais sur ceux-là tirons toutes les conséquences de notre présence et comprenons qu'ils sont avant tout des centres d'expansion et d'affaires et qu'ils ne valent que par là. Or, parmi ces centres d'expansion, nul ne

vaut pour nous en Asie celui que nous y ouvre notre établissement indochinois. Nous y occupons au Sud de la Chine, à l'Est de l'Inde, un emplacement de premier choix, si l'on tient compte surtout du facteur que l'orientation franco-russe introduirait dans notre politique extérieure.

Le Tonkin, ce n'est pas seulement faire une jolie ville à Hanoï : c'est le Français en Extrême-Orient, à sa place de bataille dans le grand rendez-vous général, aux flancs de la Chine et de l'Inde, le chasseur au bon affût, sa cartouche à la main, le joueur de tennis dans le bon tableau, la raquette prête, l'œil sur la balle; le partner en face à Vladivostok, à Merv. Ne pas perdre de vue ces horizons, cela n'empêche pas de faire en attendant la féconde besogne quotidienne au Tonkin, bien au contraire. Du moins ne prend-on plus ses directions à faux, et ne va-t-on pas à Long-Tchéou quand il faudrait aller à Yunnan-Fou, ne piétine-t-on pas au Laos quand il faudrait aller à Bangkok.

Maintenant que tu as un peu de loisir, lis, je t'en prie, *La Colonisation de l'Indo-Chine; les Anglais à Hong-Kong et la Birmanie*, par Chailley-Bert. Tu ne regretteras pas ton temps, et savoure la préface.

Et tout ce palabre, ce n'est pas seulement de la divagation en chambre et sur cartes, mais le résultat de toutes mes conversations avec les compétences spéciales, avec M. Defrance, notre ministre à Bangkok, pendant son long séjour à Saïgon; avec le lieutenant-colonel Tournier, le commandant supérieur du bas Laos; avec le lieutenant de vaisseau Simon, qui, avec le *La Grandière*, a le premier remonté jusqu'à Luang-Prabang, et organise aujourd'hui les transports fluviaux du Mékong; avec Rolland, notre agent des Messageries à Saïgon, l'un des hommes les plus compétents en affaires de l'Indochine, etc...

Et maintenant, mon bien cher, maintenant que j'ai essayé, avant de fermer mon rasoir indochinois, de te laisser sur trois

finales : 1° que, pour en finir avec la piraterie chinoise, il faut s'interdire les formules rigides, laisser carte blanche au « Right man » et ne pas craindre de faire fléchir sur un point les règles douanières; 2° qu'il faut réserver le Yunnan et se garder de tout ce qui nous y liera les mains; 3° qu'il faut se dépêcher, tout de suite, d'aller à Bangkok, — je sais bien ce que tu vas me dire, c'est que, de la piraterie du Yunnan, de Bangkok, on s'en f... en France comme des habitants de la lune; — c'est que gouvernés et gouvernants ne pensent qu'à la distraction du soir et au vote de demain; que je suis d'un jeune, d'un candide dont tu te gondoles; que des Ministres qui durent six mois ont autre chose à faire qu'à penser aux problèmes que trouveront les successeurs; que notre régime n'est même pas viager comme l'écrivait naguère Vogüé, mais au jour le jour, à l'heure l'heure, et que notre politique coloniale se mène avec des gestes inconscients qui se portent tantôt sur le Niger, tantôt sur Madagascar, tantôt ailleurs, sans que personne sache ce qu'on va y faire, ni pourquoi on y va.

Oui, je sais cela, je me le dis, et pourtant!...

Je te paraphraserai ce que j'écris à Henry Bérenger qui m'a envoyé sa très belle étude sur Lamartine dans *l'Art et la vie* (connais-tu cette revue et le très intéressant et sympathique mouvement dont elle est l'organe? Sinon, informe-t-en).

La France, sitôt qu'on prend du recul, n'est pas très consolante à regarder. Dès qu'on cosmopolitise, on a trop vite l'angoissante sensation d'être sur quelque chose qui s'enfonce; et c'est d'autant plus poignant qu'on est entouré de choses qui montent. Au regard de la rétraction croissante de notre race, le monde entier témoigne de la prodigieuse expansion de l'Angleterre, et plus encore peut-être de l'Allemagne. Tous les ports, tous les marchés d'Extrême-Orient le proclament.

Aux étrangers, qui voient surtout les manifestations extérieures et officielles de notre vie publique, nous faisons l'effet

d'un peuple d'agités, parlant dans le vide, gesticulant dans le vide.

Cette absence de suite et de direction, c'est bien encore ce qui frappe le plus, pour peu qu'on soit directement, comme je l'ai été depuis deux ans, mêlé aux affaires générales. Tant comme chef d'État-Major que comme chef du Cabinet Militaire, je n'ai vécu que dans le malentendu entre les services métropolitains et nous. Nous, l'action et la compétence sur place, — eux, l'intervention incessante, tracassière et à côté, dans le détail, le sous-détail. Presque pas une mesure apportée de Paris qui ne soit une obstruction, presque pas un courrier ministériel qui ne nous coupât bras et jambes. Cette métropole, qui devrait être le soutien et le réservoir des forces et des moyens, n'est plus que l'ennemi. Et cela parce qu'on sent si bien qu'avec elle on cause dans le vide; que les Ministres, si bien intentionnés soient-ils, sont trop loin, ailleurs, écartelés entre le Parlement, les bureaux et les donneurs de panacée, et que l'interlocuteur n'est jamais que « les Bureaux », les sous-bureaux, avec leur hostilité préventive, leur ignorance prétentieuse, leur état d'âme de pions aigris, leur dédain des compétences locales et pratiques, leur horreur des solutions non cotées aux formulaires.

Pour peu qu'on fréquente l'Anglais colonial, tout change. Certes, c'est le premier adversaire, celui qu'on rencontre toujours là où on ne voudrait pas qu'il fût, qu'il faut combattre sans relâche; mais la vraie, la seule pratique anglophobie, c'est de le connaître, de le pénétrer, de l'admirer. Et sa force est essentiellement faite de deux choses : de ses institutions d'abord, bien entendu, mais surtout de son sérieux individuel.

La dominante, dès qu'on nous compare, c'est notre maladie de la blague et du je m'en-fichisme. Mais les Anglais, comme les Allemands d'ailleurs, et ceux-ci plus encore, prennent tout au sérieux. La masse de la nation y est saine : saine de corps, saine d'esprit, elle se marie tôt, elle fait des enfants, et puis elle prend la vie au sérieux, les devoirs sociaux, les devoirs

familiaux, et les affaires. En somme, dès qu'on les fréquente, ressort une grande dominante de sérieux, de volonté et de suite.

Et puis surtout ils ont leurs institutions, avec leurs éléments fixes et aristocratiques au sens le plus large du mot, qui leur assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des situations personnelles, la longue échéance dans la poursuite des buts, la possibilité des préparations.

C'est le défi au bon sens qu'un régime où à peu près tout l'exécutif est passé aux mains du parlementarisme issu du suffrage universel. Des gens qui ne savent pas le premier mot des affaires et qui ne durent que trois ans. Et cela étant le seul, l'unique gouvernement effectif, à la merci duquel sont Ministres, Bureaux, Corps constitués, professionnels de tout ordre! — pas un élément fixe, stable, indépendant du caprice populaire.

Si donc l'on s'en tient aux apparences, nous f..... le camp à grande allure. Ceux qui, chez nous, ne se mettent pas systématiquement la tête sous l'aile ne s'en rendent, hélas! que trop compte. Mais ceux que cette décadence frappe le plus, c'est nous, les voyageurs qui comparons et avons le recul et, surtout, les voisins pour qui notre glissement au rang des puissances de second ordre, en attendant le troisième, devient une évidence, et jugent que notre classement en tant qu'élément négligeable pour le règlement des affaires du monde n'est plus qu'une question de jours.

Eh bien, non! J'en appelle...

Après cette large part au pessimisme, l'observation du dehors apporte sa part à l'optimisme et rend une raison d'être à notre vie sociale.

C'est d'abord qu'il faut que la pâte individuelle française soit d'une rude qualité pour avoir résisté jusqu'ici à un régime

pareil, et il me semble bien que tous les autres en seraient morts. Il y a certes de la ressource, et c'est ce dont on se pénètre mieux encore dès qu'on constate, à défaut de l'effort général, la somme prodigieuse des efforts individuels.

Plus écœuré qu'à mon départ de bien des choses, je reviens, après ces deux ans et demi, rempli d'une admiration grosse d'espoir, pour le Français individu. Il vit encore une vie intense.

Je ne compte plus le nombre d'officiers, de fonctionnaires (ils ne sont pas responsables du manteau de plomb qui les étouffe), de missionnaires, d'ingénieurs, de consuls, de colons qui valent mieux, comme spécimens humains, en énergie, en désintéressement, en aptitudes, que tout ce que l'Anglais ou l'Allemand peuvent nous opposer. Attachés à l'œuvre locale, dégagés des mauvais bruits de la Métropole, exaltés par le résultat immédiat de l'action directe, par la responsabilité du Commandement, il restent des hommes de devoir actif. Et c'est pourquoi je suis devenu un colonial de conviction. C'est avant tout parce que notre expansion coloniale élargit cette merveilleuse pépinière de volontés, d'énergies. C'est parce que, du Tonkin à Madagascar et au Soudan, se trempe toute une génération qui se purifie aux rudes besognes; c'est parce que l'atmosphère de France est malsaine, tueuse de volonté et de confiance, — tu le sais bien, toi, et toutes vos lettres, de vous tous, des meilleurs, en témoignent, — et que cette atmosphère-ci est saine, et qu'il se forme ainsi un circuit, un courant d'air qui va peut-être nous ramener de l'oxygène.

Oui, mon bon, au-dessus des intérêts immédiats, pratiques et essentiels, qu'elle comporte, ce que je vois et gobe avant tout dans notre expansion coloniale, c'est ce qu'elle vaut comme école sociale.

Pour m'en tenir à l'officier, c'est incomparable : aussi voudrais-je que l'armée coloniale fût la plus ouverte possible, ce qui n'est pas la formule des projets en cours ; il est vrai qu'ils ne sont pas encore précisément votés.

Et il me semble bien aussi que l'oxygène que je rêve d'apporter du dehors trouvera au dedans plus d'oxygène qu'on ne pense.

A côté des pessimismes très autorisés dont je reçois l'écho, il me semble, en rapprochant ce qui me vient des milieux si divers d'où l'on m'écrit, qu'il y a tout de même un vent qui se lève en France, et qui n'est pas un mauvais vent.

Je me félicite bien de m'être, avant de partir, dégagé des milieux restreints, retardataires, et d'avoir noué tant d'amitiés dans tant de milieux divers et dans des couches autrement profondes. Leur fidèle correspondance apporte tout de même des éléments de comparaison.

Et d'abord, tout comme chez mes coloniaux, il me semble que parmi tous, et chez ceux de qui on l'eût le moins attendu, grandit la lassitude de beaucoup de nos institutions (je ne parle pas de la forme constitutionnelle que presque personne ne met certes en cause et qui ne court aucun péril) et le désir de se délivrer aussi de beaucoup de clichés jusque-là sacro-saints. Dans l'élite, il me paraît vraiment que la notion du devoir social grandit et se précise au détriment de la littératurite pure et du dilettantisme infécond.

Vraiment, mon fraternel ami, pour tes fils rien n'est perdu ; il y a encore dans notre race admirable les éléments les plus efficaces de lutte et d'action pour tout ce qui vaut d'enflammer les cœurs, de susciter les énergies, de donner un objectif aux volontés. Je t'assure, en toute foi, que ce n'est pas pour déserter le champ de bataille, comme certains l'ont pu croire et l'ont cru, ni pour chercher l'oubli dans l'action à côté, que je serai allé au Tonkin, puis à Madagascar, mais avec la certitude de vous rapporter une force accrue, avec la conscience d'y avoir acquis le droit de parler et de mener.

Et ce sera un bel effort, — et je voudrais bien encore en être le témoin et le participant avant de mourir, — que celui qui désembourbera la race française, qui la remettra en marche,

lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenirs. Et si cela advenait pourtant! Si les voisins qui escomptent déjà notre disparition, et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable, constataient un beau jour que nous sommes ressuscités! Peut-être alors ne serait-il plus besoin de la paradoxale alliance russe et pourrait-on de nouveau retravailler à l'*Europe-une*, logique, historique, que préparait le lent travail des siècles et que le fratricide 1870 a brisée dans l'œuf.

Ce ne seraient pourtant pas les luttes qui lui manqueraient à celle-là, ni les guerres contre les vrais périls, si, au lieu de se déchirer elle-même et de se ruiner à plaisir par la surenchère des armements, elle s'unissait enfin, pour faire face aux vrais périls, à ceux qui, se levant un jour du Nouveau-Monde, la menaceront dans sa vie économique jusque dans ses sources, ceux qui, venant de la race jaune, enfin réveillée et disposant du nombre, la menaceront dans sa civilisation, dans son sens et son culte de la beauté et de l'idéal dont les sources sont à Athènes et en Judée et non certes au pays de Confucius.

Mais, sapristi! cette cabine de bateau me fait divaguer. Est-ce l'effet de l'équateur, que nous cotoyons presque? Peut-être; mais sois tranquille, la rude besogne que je vais trouver à Madagascar ne me laissera plus le temps de telles dissertations.

Allons! voici clos le premier chapitre colonial. En route pour Madagascar!

12 février 1897.

Mon bien cher Ami,

A Henry Bérenger.

Il m'a fallu la détente des heures de traversée pour trouver le temps de vous écrire. Les livraisons de l'*Art et la Vie* me sont parvenues en pleine action et en plein surmenage. J'étais, je crois, en Annam, au reçu des premières, et au Cambodge, au reçu des secondes. Je pourrais borner ma lettre à un seul mot : bravo! puisque cette fois, tant sur « l'héritage des Goncourt »

que sur « la politique de Lamartine », je suis entièrement d'accord avec vous.

Pour l'héritage des Goncourt, votre protestation soulage mes vingt ans de dégoût et d'impuissance, sous le poids de la stérilisante et triomphante école de l'Art pour l'Art.

C'est la génération à laquelle j'appartiens qui en a porté le drapeau, soit! mais je vous ai déjà dit que, dans l'ombre de la partie victorieuse de ma génération, avait vécu un groupe vaincu, réduit au mutisme..., qui n'aura pas de place dans l'histoire des « jeunesses » de ce siècle, mais qui n'en a pas moins porté un jour le drapeau de « l'Art et la Vie », de « l'Action pour un idéal », qui lui est resté tenacement fidèle. C'est pourquoi mes 35 ans ont, il y a cinq années, si vite reconnu vos 25 ans; c'est pourquoi, dès le premier jour, mes yeux ont lu dans vos yeux. Des espoirs et des illusions surgies autour d'Albert de Mun en 1873 au *Rôle social de l'Officier*, ç'a été toujours la culture intime de « l'homme social ». Il nous a fallu, comme Lamartine, passer vingt ans à nous détacher des préventions de notre éducation, des barrières sociales surtout que dressaient notre milieu, nos familles, entre notre idéal et nous, — mais, enfin, nous voici libérés, toujours assoiffés d'action et d'idéal, trempés par le travail intérieur, trempés par la vie, fortifiés par l'effort intense qu'a exigé notre évolution libératrice, en pleine maturité, prêts pour l'action, — nous voici!

Et j'arrive à votre Lamartine. Si vous étiez là, je vous chicanerais bien encore un peu sur quelques appréciations tout à fait de détail....

Mais pour le tout, avec quelle joie, quelle sympathie croissante je vous ai lu de la première à la dernière ligne. C'en est embêtant de retrouver ainsi rigoureusement ses propres idées sous la plume d'un autre.

« C'est ainsi que de nos jours la politique est devenue un « métier, tandis que la littérature en est devenue un autre, et « qu'elles s'en sont vantées ».

« L'âme humaine ne se laisse pas morceler ».

« C'est notre âme qui crée les choses » et votre appréciation de ce vieux charlatan d'Hugo!

Et votre rappel du mot « on ne fait pas remordre le peuple à ce qu'il ne veut plus », qui contient tout le sens de nos personnelles évolutions.

Et « si nous n'avons pas à nous l'idéal d'une société meilleure, comment pouvons-nous espérer le faire accepter d'autrui? »

Et le « caveat juventus » à la religion napoléonienne; « ces paroles, dites-vous, n'ont rien perdu de leur opportunité ». J'te crois!

Et « il faut s'épuiser soi-même pour créer quelque chose d'autre que soi. Ce quelque chose, c'est la vérité de demain.... »

Mais j'en arriverais à vous citer à vous-même tout entier.

Je ne vous emprunte plus qu'une citation, et pour vous demander la permission de me l'appliquer à moi-même : « Voyant ainsi de loin l'Europe et la France, il les vit mieux ». Et c'est pourquoi mon recul d'horizon me donne le droit de donner mon adhésion réfléchie au mouvement de *l'Art et la Vie*, d'apprécier son urgente opportunité, l'exactitude de son orientation.

Mais je vous assure qu'il est temps, mon cher ami. — Vue de loin, la France est assez malade; — c'est à l'extérieur qu'on peut, au regard de sa rétraction croissante, apprécier la prodigieuse et vitale expansion de l'Angleterre et surtout de l'Allemagne. Tous les ports, tous les marchés d'Extrême-Orient en témoignent. Et à fréquenter l'Anglais on ne peut, sincèrement, sans emballement, que l'admirer et l'envier. Sa dominante, c'est le sérieux, la prise au sérieux de tout, de la vie d'abord, ce qui comprend tout, et, dans le détail, la prise au sérieux des devoirs sociaux, de famille, de fonctions, le respect de l'interlocuteur. Et sur toute leur vie plane une grande dominante de moralité, de vie intérieure préservée, que nos ironies se pressent trop, je vous assure, de taxer d'hypocrisie.

Et puis, et surtout, ils ont un gouvernement, des institutions,

et il ne s'agit pas ici de la forme du régime qui importe peu, mais des parties fixes, aristocratiques, au sens le plus libéral du mot, de leur machine, — celles qui assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des personnes, la largeur des conceptions et, sur toutes choses, la hauteur des vues politiques, — tout cela incompatible avec la loterie électorale, l'attribution éphémère et arbitraire des fonctions, l'incompétence universelle qui caractérisent notre régime. Cela, vous le voyez avec la plus entière clairvoyance, et c'est à y remédier que tend votre conception d'une aristocratie intellectuelle; — reste à trouver la formule de sa constitution, et c'est le difficile.

Soyez sûr (et le maniement des affaires vous en convaincrait vite, je crois vous avoir déjà dit ma pensée à ce sujet), — qu'il y faudra toujours faire une large place aux hommes d'affaires proprement dits, à la partie saine (qui existe) de cette ploutocratie dont je n'admets pas plus que vous la prédominance, aux hommes pratiques et positifs : rien ne prépare mieux au maniement des hommes, à l'administration d'une colonie, d'un grand pays même, que l'habitude des grandes entreprises internationales, financières, industrielles et commerciales. — Ce sont de véritables gouvernements, dans certains desquels les éléments moraux (au sens de moralité) entrent pour une plus large part que vous ne pouvez le penser. Je regarderais comme très heureux que les affaires de France, et notamment de l'Indochine, fussent menées comme celles de la maison Rothschild ou du Creusot.

Voyez-vous, la proportion nécessaire d'hommes d'action pratique et d'affaires dans la direction d'un pays, dans son « aristocratie intellectuelle », c'est l'alliage indispensable pour assurer à la monnaie d'or sa matérialité et sa force de résistance. Les deux ans que je viens de passer aux affaires, successivement comme chef d'État-Major du corps d'occupation et comme chef du Cabinet militaire du Gouverneur, tenant directement la correspondance avec les ministres métropolitains et

recevant la leur, me laisse la stupeur de *ce* par quoi nous sommes gouvernés. Incompétence, ignorance crasse et prétentieuse, formalisme aveugle, observations de pions aigris, négation dédaigneuse des compétences sur place et des besoins locaux, voilà tout ce qu'en deux ans j'ai vu venir de la métropole; et cela se résume d'un mot : obstruction. Si le devoir professionnel ne me l'interdisait pas, j'aurais voulu pouvoir faire un recueil des documents sur lesquels j'appuie mon dire et vous le montrer.

Il faut aujourd'hui servir l'État malgré lui, avec la parfaite certitude que vos initiatives, vos actes de résolution, vos ententes des besoins locaux, seront toujours accueillis par un coup de caveçon; le chic est d'aller quand même, au mépris de tout ce qui peut advenir. M. de Lanessan a été brisé par une lettre de cachet, qui dépasse en arbitraire et en brutalité tout ce que l'ancien régime a conçu, pour ce qu'il y avait de meilleur en lui. M. Rousseau est mort, beaucoup moins usé et tué par le travail local que par les coups de fusil dans les jambes que chaque courrier lui apportait de la métropole, — sous des fleurs d'ailleurs, avec force compliments et bonnes paroles, mais recouvrant toujours la mesure obstructrice.

Et, après tout ce pessimisme, voici la part de l'optimisme : c'est qu'il faut que la pâte individuelle française soit d'une sacrée qualité pour résister à un régime pareil.

Ces mêmes deux années me laissent l'admiration, riche d'espoirs, de l'immense majorité de tous ceux que j'ai vus à l'œuvre, officiers, chefs de postes ou de régions, ingénieurs, consuls, et colons; oui, colons, surtout colons, cela même qu'on nous dénie de pouvoir être et qui s'opiniâtrent malgré la métropole hostile, malgré les tarifs douaniers meurtriers, malgré les lois fiscales qui ruinent d'avance, malgré tout ce que notre bureaucratie et notre centralisation ont inventé depuis cent ans pour mieux tuer le pauvre Français qui veut vivre. Et pourtant il n'est pas encore mort; et celui-là, le Français individuel, les autres nations peuvent nous l'envier;

et c'est là notre espoir, cher ami, notre raison d'être à nous qui n'avons pas désespéré — parce qu'après tout ce Français individuel, c'est tout de même de lui que la France est faite, et qu'il s'agit seulement de grouper toutes ses révoltes et ses efforts isolés, de leur donner la conscience de leur nombre et de leur force, de les faire se reconnaître, pour amener la rénovation libératrice.

Cela, c'est notre tâche; nous y réussirons ou non, qu'importe; — c'est le devoir! — et en tout cas, à défaut de sa réalisation immédiate, c'est « la vérité de demain, c'est la signification plus profonde que la génération suivante découvrira, formulera, réalisera ».

Le 15 février, laissant *la Tamise* continuer sa route sur Marseille, je débarquais à Suez pour y « changer de train », c'est-à-dire y prendre le premier bateau allant à Madagascar. J'eus tout de même une petite émotion en voyant mes compagnons entrer dans le Canal, porte de l'Europe, à six jours de la France que j'avais quittée voici deux ans et demi et que je ne devais revoir qu'en mai 1899, après cinquante-six mois d'absence. Mais tout s'effaçait devant la joie de voir sur le quai ma sœur et mon beau-frère m'attendant. Nous passâmes ensemble à Suez trois jours d'une douceur incomparable. Sans nous le dire, nous ne sentions que trop l'angoisse de la séparation si proche au terme d'une réunion si brève, mais nous la refoulions d'un accord tacite pour jouir de l'heure présente.

En Mer Rouge, le 20 février 1897.

MA SOEUR. Chère, chère amie. — Je ne te ferai pas de phrases, n'est-ce pas, sur ce qu'a eu de délicieux ce séjour de Suez. Quelle douce et lumineuse halte dans ma course par le monde...

Tu sais aujourd'hui tout ce que j'ambitionne d'être et de faire, et dans quelle voie je me crois une impérieuse mission à remplir.... Affirmer que je la remplirai serait absurde. La vie d'action ne serait pas, par essence même, la lutte, si le succès en était assuré. Les existences obscures et médiocres peuvent seules s'organiser avec une quasi certitude. Chaque fois que les facteurs propagande, commandement, guerre contre les hommes ou les choses, convictions à gagner, entrent en jeu, chaque fois, en un mot, qu'il y a vis-à-vis de votre volonté d'autres volontés, c'est la bataille avec tous ses aléas.

Je le sais, et je sais qu'en reprenant résolument la lutte pour des idées, telle que mes vingt ans l'avaient conçue et que mes trente ans en avaient désespéré, je me suis désormais interdit le repos, la détente, la libre disposition de moi. — J'appartiens aujourd'hui aux événements; il s'agit d'y apporter la volonté la plus forte, la préparation la plus complète, l'équilibre le mieux maintenu; mais, à ces pensées seules, mes

narines s'ouvrent au vent de la lutte, mon cœur tressaute. L'essentiel est de savoir ce que l'on veut et où l'on va.

Or, cela, je le sais; faire prédominer sur tous les autres le devoir social, — le devoir social d'arracher ce pays à la décomposition et à la ruine. Non pas par un changement de formule constitutionnelle, remède empirique et passager, mais par une violente réaction sur les mœurs, sur les inerties et les quiétudes. Former par les colonies un groupe de plus en plus nombreux d'initiateurs, de forts, de détachés de besoins, de voyants de haut. Par ce groupe, réagir sur l'inertie métropolitaine, établir un circuit continu et régénérateur de vie entre la France du dehors et la France du dedans, qui soit pour celle-ci le réveil, le réveil de la fécondité physique, le réveil de l'activité économique, le réveil du large commerce, le réveil de l'esprit d'entreprise, le réveil aussi des pensers généreux, des vastes vouloirs et des jugements larges sur le monde et sur les nations qui le peuplent.

En résumé, faire comprendre que la France meurt moins de 70 et de son régime que de sa rétraction sur elle-même et de l'atrophie où tous se complaisent dans le demi-bien-être matériel. Voilà! et cela veut le sacrifice de bien des choses.

C'est de cela surtout que, depuis quatre jours, je cause avec les compagnons de choix trouvés sur ce bateau.

Avec Bonvalot, nous sommes heureux de nous être rencontrés. C'est un très fort, un très sincère, un très large, passionnément voué à son pays, au devoir de le sauver, et convaincu de l'imminence de le sauver. — Avec le Prince Henri d'Orléans et ses compagnons, que le hasard a réunis sur ce bateau avec Bonvalot, bien que, après avoir exploré jadis ensemble l'Himalaya, ils soient aujourd'hui en froid.

Les deux équipes débarquent à Djibouti, d'où ils vont faire « de l'Abyssinie », — une question du jour, elle aussi, — mais ils vont faire de l'Abyssinie séparés; et je ne suis tout de même

pas très satisfait de voir ces rivalités de bons Français s'étaler en ces pays où, même unis, nous nous heurtons déjà à tant de convoitises.

Je m'efforce bien entendu de les extrême-orienter le plus possible, surtout sur le Siam, ma marotte. — Le Siam! cette Égypte de l'Asie où nous marchons, par les mêmes fautes, le même engrenage, la même aveugle inconscience, à la même situation, — et, comme aujourd'hui au Caire, on ne s'en apercevra que lorsque trop tard sera. Il saute aux yeux que l'Égypte est une partie perdue. Sauf une guerre que chacun répudie, rien ne nous la rendra. Notre jeu y devient donc puéril et sans dignité, puisque nous aboyons, étant absolument résolus à ne pas risquer un homme pour sanctionner nos aboiements. L'Angleterre le sait bien; et c'est pourquoi elle nous laisse japper et se f..... de nous par-dessus le marché. Pourquoi alors, tandis que nous tenons en mains encore une partie de ce gage, ne pas en trafiquer et le lâcher de bonne grâce, puisque aussi bien c'est une affaire d'années, qu'à bref délai le gage ne vaudra plus rien, tandis qu'aujourd'hui il pourrait peut-être encore, abandonné à temps, nous valoir le Siam qui, lui, est bel et bien une réalité, 25 millions de budget de recettes comptant. Mais, ma pauvre amie, j'oublie que tu n'es pas le Gouvernement, et que tu n'as pas non plus un *salon* à Paris, pour y propager mes combinaisons internationales.

Entre Djibouti et Zanzibar, le 22 février 1897.

Au
MMANDANT
DE
ARGERIE.

Je viens de doubler le cap Guardafui, de mettre le cap au Sud, abandonnant les « sentiers » que j'ai déjà battus, la route de Chine, et cette fois, il n'y a plus de doute, je suis bien en route pour Madagascar.

Depuis cinq semaines que j'avais quitté Hanoï, j'étais encore au Tonkin. Il m'obsédait. Je ne me décidais pas à aborder ma documentation malgache, dont les dossiers dormaient dans un coin de ma cabine.

A Suez, la coupure s'est faite, j'ai eu la délicieuse détente de cette rencontre avec ma sœur ; tu vas la revoir. Elle te dira la joie, la sécurité avec laquelle nous nous sommes reconnus, tout étonnés de nous trouver si pareils après ces trente mois de séparation, rajeunis même, et ce qu'ont été ces heures de causerie intense, dans le merveilleux décor !...

Et de prendre côte à côte un croquis de la Fontaine de Moïse, de courir à mulet par les dunes de la Côte d'Asie, de remonter en chaloupe le canal maritime au coucher du soleil, d'aller à la messe au couvent franciscain sous l'égide du consul « des Francs » et de son cawas soutaché, nous paraissait aussi habituel que les gestes pareils accomplis côte à côte entre Châteaudun, Touchebredier et le Loir.

Et pourtant, était-elle assez imprévue, due au hasard fortuit de ce bateau manqué à Colombo, cette réunion de deux jours, au fond de la mer Rouge, entre mes deux campagnes !

Elle m'a mis le soleil au cœur, et je vais, maintenant, ne regardant plus qu'en avant, plein de confiance en mon étoile, plein de foi en ce que j'ai encore à faire sur cette terre, plein de certitude sur la forme à donner désormais à mon activité. Et puis, enfin, on m'a vu, on m'a touché; et c'est les yeux dans les yeux qu'elle a constaté, pour vous le redire à tous, que ce n'est pas par clause de style que je vous parle depuis deux ans de ma santé, de mon entrain, de mon allégresse, de la conformité de la vie que je mène à ma vocation. Hé donc, vous n'avez qu'à me laisser courir !

Entre Djibouti et Zanzibar, le 25 février, le jour du passage de la Ligne.

Ce soir à huit heures nous changeons d'hémisphère. Va pour l'austral! Les petits lieutenants se préparent à le saluer par un concert, une charade; on peint des décors, on fabrique des costumes.

A MA SO

Cinq jours depuis Djibouti, une température à souhait, une mer qui roule, un grand roulis long, le roulis classique de l'Océan Indien, qui vient du Pôle Sud, sans rien qui rompe ses larges, profondes ondulations.

Mon quarantième jour de bateau, depuis Hanoï. Tout de même on sent le manque de stimulant; on a des tentations folles de ne plus bouger de sa chaise, et je t'assure, petite chérie, que j'ai quelque mérite à sortir du coma général pour t'écrire.

A Djibouti, nous avons débarqué, d'une part le prince Henri et les siens, d'autre part, les Bonvalot, en face les uns des autres. Les chameaux et les bagages de Bonvalot étaient prêts, les autres avaient un retard. Bonvalot partira donc le premier. Au milieu de tout cela, Ménélik va être bien embrouillé.

Le ciel devrait bien faire jaillir l'éclair qui réassocie ces forts, bons Français, ne craignant rien, voulant les mêmes choses.

Bonvalot s'était fait précéder d'un de ses compagnons, Bonchamps, en qui j'ai retrouvé le frère de mon camarade des Postes, Artus, mort au Tonkin.

A Djibouti, tout était au chemin de fer, que Chefneux et Hicks mettent en train sur le Harrar d'abord, pour de là plus tard rejoindre Ankobé en plein Choa. Les pronostics sont pleins de confiance : drainage de tout le trafic du Harrar, du Choa, du Galla, pleins d'autruches, d'ivoire et surtout de café. Terminus à Djibouti en port français. C'est ça qui m'ôte un peu confiance, car qui dit port français dit tarifs prohibitifs, vexations, tracasseries administratives; et puis, on m'assure que de Zeïla, port anglais, un embranchement se prépare, et alors, on peut être tranquille, ce ne sera pas pour nous.

Ce qui pourtant donnerait poids à l'optimisme officiel et obligatoire des administrations qui me renseignent, c'est la note conforme de Mgr Taurin, le vieil évêque franciscain du Harrar, qui passe à Djibouti et que je vais saluer. Il n'a l'air ni emballé, ni aveugle, ni officiel, ce patriarche à l'œil si fin qui

en a tant vu; et il parle comme les administrateurs. Alors nous verrons !

Djibouti, qui n'a que deux ans d'existence et à la conception duquel j'ai assisté il y a vingt-neuf mois, sur l'*Oxus*, est d'ailleurs consolant. Un bel effort, rapide, à inscrire à la cote française : une jetée de 200 mètres, un embryon de ville, des docks.

Les petits négrillons qui vous assaillent, dressés à vous prendre par les sentiments : « Ménélik beaucoup ami des Français, Ménélik grande bataille », tout un langage petit nègre aussi peu diplomatique que possible.

Et j'ai encore de la chance en compagnons de bateaux. Tous militaires, mais de choix.

Une mission d'officiers du Génie qui va faire le tracé du chemin de fer de Tamatave à Tananarive : le commandant Roques, qui commandait le Génie au Dahomey, après avoir travaillé dans le Sud Algérien, et vient du Ministère des Colonies dont il connaît tous les arcanes, un puits de renseignements; le capitaine Jullien, ex-adjoint du célèbre commandant Renard à l'école d'aérostation de Meudon et qui était du ballon où Antonin de Margerie s'est foulé le pied. Nous communions donc d'abord en Antonin et puis en une foule d'autres choses; c'est un « Rôle social », un ami de Wagner, des Dollfus, un optimiste d'action doublé d'un vieux colonial, cinq ans de Tonkin et d'Annam, au temps de Négrier et de Tu-Duc, — mon voisin de table, — et nous débarquerons soudés.

Le reste de la Mission, deux capitaines et un lieutenant, Soudan, Dahomey et École de guerre, de quoi causer.

Le commandant du Génie Strauss, qui va à la direction de Tananarive et vient du Ministère de la Guerre, a voyagé dans l'Europe entière, également informé et muni.

Et puis un lot de vieux camarades à moi de l'Infanterie de Marine : le commandant Gouttenègre dont j'ai fait la connaissance à Hanoï, huit jours après mon arrivée, sur un lit d'hôpital où il avait les deux cuisses traversées par une balle.

Le commandant Pourrat qui, alors capitaine, me fournissait à Cao-Bang, il y a juste deux ans, l'escorte avec laquelle j'allais faire la reconnaissance préparatoire de Ké-Tuong.

Le capitaine Toquenne, chez qui j'ai fait mon premier déjeuner à Lang-Son, le 25 décembre 1894, et qui l'après-midi, montant à cheval au fort Négrier, me coupait le sifflet en me disant : « Un peu moins vite, s. v. p., mon Commandant, je suis un peu gêné par ma balle dans la poitrine. » Elle datait de quelques mois au Yen-Thé.

Le lieutenant Vacher, dans la chambre duquel j'ai couché à Ngan-Son, le 15 mars 1895, en allant rejoindre Gérard aux avant-postes vers Tong-Hoa-Phu.

Et je me souviens des grands yeux avec lesquels je regardais tous ces gas qui avaient des balles dans les jambes ou la poitrine, qui avaient chacun tout un passé de guerre et d'action créatrice ; — au sortir de Meaux et de Saint-Germain, je les buvais. Et aujourd'hui, je suis de la famille ; ils me le témoignent et je le sens bien. Oui, parmi ces quatre rudes lapins, je ne suis plus l'isolé, l'étranger, l'intrus d'il y a 25 mois, et jamais, dans aucun régiment de cavalerie chic, je ne me suis plus senti chez moi qu'entre eux quatre.

N'importe ! à causer avec eux, de tous leurs Soudan, Dahomey, cercles commandés, tant de combats livrés, je me trouve encore diablement petit garçon et j'ai tout de même des angoisses de ce qu'on va mettre là-bas sur mes épaules, que je sens bien ne pas valoir les leurs.

26 février.

La ligne est passée. Hier soir, les lieutenants du Génie et d'Infanterie de Marine nous ont donné sur le pont une Revue

tout à fait amusante : Neptune, à la barbe fleurie, était drapé dans l'écarlate d'un pavillon anglais, et le roulis donnait aux monologuistes des airs penchés pleins d'imprévu.

26 février.

Comment oser vous écrire, après ce long silence, — et quand je pense que, tandis que je restais muet, par deux fois vous m'adressiez des lettres exquises et complètes, que je sais presque par cœur, si précieux témoignage de confiance et d'affection? Mais voilà! chaque fois que j'attaquais la pile des lettres en retard, dans un court répit de mon surmenage habituel, je commençais par le déblayage des banales, réservant toujours celles de quelques amis à qui j'aurais voulu à loisir écrire un volume.

Au vic
E.-M
de Vo

Vous devez si bien comprendre ces ajournements des besognes préférées que vous m'avez pardonné; maintenant et surtout, ne me rendez pas la pareille, et qu'un des premiers courriers m'apporte à Madagascar une bonne lettre de vous, chaude au cœur, suggestive de pensées, — je n'ajoute pas réconfortante, — car, sapristi! vous ne l'êtes pas : hélas! le parcours du monde n'est pas fait pour atténuer vos conclusions. Votre dernière lettre était particulièrement douloureuse; vous m'y disiez : « Notre race a achevé sa phase de prépondérance historique..... toutes les indications politiques, économiques, intellectuelles, témoignent d'une dépression correspondante, d'une avance prise par nos rivaux. » Si vous voyez parfois Bérenger, vous pourrez lui demander ce que je lui disais à ce sujet.

De Suez à Hong-Kong, tout crie la rétraction de notre race : — influences perdues, marchés abandonnés, positions évacuées; — le Siam et l'Égypte disent aux deux extrémités du vieux monde les mêmes fautes, la même retraite, la même déchéance de nos droits historiques; — à Singapour (deux jours de Saïgon), pas une maison française, 20 maisons allemandes; — même constatation plus frappante encore à Hong-

Kong, — et de même à Colombo, à Bangkok. A Zanzibar, où je serai demain, il y a encore 20 Français; mais les Allemands y sont deux cents. Et cette expansion de l'Allemand est certes plus saisissante encore que celle de l'Anglais. Celle-ci est acquise et ancienne, — celle-là est faite de nos dépouilles, — elle date de 15 ans, — elle est d'une prodigieuse rapidité, — leur montée correspond exactement à notre descente et permet de la mesurer presque mathématiquement; elle évoque douloureusement l'essor que nous eussions peut-être repris une dernière fois, si la victoire eût été nôtre en 1870; et les conséquences profondes d'un tel désastre sur la santé d'un peuple sont peut-être plus sensibles à Pékin qu'à Paris.

Je ne contredirai donc pas les conclusions que vous formulez avec cette clairvoyance des évolutions sociales qui m'a conquis et amené à vous bien avant que je vous connusse, dès l'époque des « Remarques sur l'exposition du centenaire », — avec cette seconde vue de *vates* que nul depuis Lamartine n'avait eu plus haute et plus profonde. Et pourtant, après avoir abouti dans ma course aux mêmes conclusions que vous sur cette rétraction de la race française et aussi sur le vice de nos institutions, de ce parlementarisme omnipotent, *incompétent*, *instable* et *irresponsable*, j'en rapporte aussi quelques optimismes; et j'y ai tout de même retrouvé une raison de vivre (pour moi qui n'ai pas, ainsi que vous, le refuge de l'art, je ne conçois pas la vie sans un but social), — et voici : c'est que le Français individuel est encore la meilleure, la plus belle pâte d'homme qui soit. Libéré de la France, sorti de sa gaine, échappé à la bureaucratie qui le tue, c'est encore le plus initiatif, le plus énergique, le plus ingénieux, le plus résistant. Officiers, résidents, missionnaires, consuls, colons (oui, colons), m'en ont tous apporté la vision la plus forte.

Il faudrait que tous les députés vinssent faire un tour dans nos secteurs frontières de la Chine, au Cambodge, à Djibouti, au Siam même, pour voir tout ce qui se dépense là pour la France, qui ne sait en user, et quelle est la culpabilité de cette

marâtre qui a encore de tels enfants. Nos consuls d'Extrême-Orient, si mal soutenus, si peu payés, il faut voir quelle force de résistance, quelle ingéniosité de ressources ils développent pour maintenir le drapeau en face des solides Anglais, si rétribués, si appuyés; et mes chers commandants de secteurs, quelle tranche de vie ils consacrent, anonymes, à ces coins de terre pour en faire des prolongements de France.

Et l'on se dit que ce sont pourtant les mêmes hommes que ceux qu'on vient de quitter en France, éteints par leurs garnisons, inertes dans leurs bureaux, tracassiers et obstructeurs dans leurs ministères. Ce serait donc que les institutions seules les tuent. Et, en France, bien des jeunes se mettent à le penser; et alors si le circuit colonial formait une génération de plus en plus nombreuse de forts, de trempés, de dégagés des formules, de prêts aux audaces!... Et s'il s'établissait un bon courant d'air entre la France du dehors, de plus en plus saine, et l'autre. Et si tout de même on pouvait faire sauter ce baccalauréat, qui mandarinise tous les fils, atténuer les rigueurs du service militaire universel; après tout, ce sont des institutions humaines, et elles ne sont pas intangibles!

En tout cas, nous n'avons pas le droit de manquer à tant de jeunes Français qui ne veulent pas mourir, et nous n'en sommes pas encore, avec de tels éléments, à la déchéance finale. Il me semble que, dans l'histoire des peuples, des batailles plus perdues encore ont été regagnées. Et je me sens encore plein de courage. Ah! je sais par exemple que pour conserver l'intégrité de sa force, s'il faut retourner parfois à Paris, il n'y faut pas trop rester. Je viens de retrouver, sur mon bateau de Suez à Djibouti, Bonvalot, le Prince Henri, A... de L..., Le G..., tous vieilles connaissances, et parmi eux de vrais forts : eh bien, malgré le plaisir que j'eusse dû trouver, après deux ans et demi d'absence, à retrouver ces revenants des divers milieux où j'ai vécu, malgré la sympathie et l'admiration individuelle que j'ai pour certains d'entre eux, je ne les ai pas bien compris, — querelles de coulisses, intrigues d'antichambres ministérielles,

potins de clubs : ah! non, on les sentait encore trop près du malsain Paris, et j'espère qu'un an d'Abyssinie va les remettre dans la norme !

Et avec tout cela je ne vous ai pas dit ce que je devenais. Un bout de journal. En mai dernier, je suis redescendu de la Rivière Claire où nous avions fait de belles et fructueuses colonnes et définitivement réglé la piraterie du Tonkin central. J'y ai gagné ma proposition pour lieutenant-colonel; puis M. Rousseau m'a demandé de prendre son Cabinet militaire. J'y ai passé six mois en beaux voyages dans l'Annam, au Cambodge, mais avec une besogne ingrate, car il y avait irréductibilité entre mes conceptions indo-chinoises et les timidités, les formalismes dont la métropole nous harcelait. J'y ai pourtant la consolation d'avoir fait aboutir dans mes chers territoires militaires à peu près tout ce que je voulais y terminer. Puis le général Gallieni m'a appelé à Madagascar ; et j'y vais directement, sans repasser par la France ; j'ai changé de bateau à Suez et dans dix jours je serai à Tamatave. A quel titre, pour quelle besogne, pour combien de temps? je l'ignore, — et n'en ai cure; — je vais les yeux fermés auprès d'un chef en qui je crois, avec qui je me suis constamment trouvé en communion complète. Ça va bien.

Et, quelle que soit la besogne de détail, je sais bien que je tâcherai toujours surtout d'y fabriquer de la réserve de forces pour la France, en me trempant moi-même d'abord encore plus, et puis en augmentant autant que possible autour de moi le bataillon des ardents, des trempés, avec lesquels je veux vous rapporter de l'oxygène.

Vous m'avez annoncé un roman, — je n'ai vu ni un journal, ni une Revue de France depuis quatre mois. — Qu'est-ce? Je compte sur lui dans mon cercle, là-bas. Max Leclerc a parfois entre les mains la suite des notes que j'ai envoyées aux miens. J'espère qu'il vous les a communiquées.

Samedi 27 février, 11 heures soir. Zanzibar, d'une chambre d'Afrika-Hôtel.

Un coin d'Alger, un coin du Caire. De ma fenêtre, une petite cour carrée pleine de palmiers, — des murs blancs, — un horizon de terrasses, et sur les terrasses toute la vie nocturne de l'Orient, du cher Orient méditerranéen. Au dehors, d'où je rentre, c'est la ville arabe, ses dédales tortueux et surplombés, ses recoins noirs brusquement éclairés par la lumière violente d'un café, d'un magasin ouvert, d'une mosquée, d'une maison de plaisir; et le sol visqueux des ruelles, et les bouffées d'odeurs, et les petits ânes, et le coudoiement incessant des Européens en goguette et des turbans graves, tout l'éveil d'une nuit de Rhamadan, tout le tapage cosmopolite des escales du Levant. J'ai quinze ans de moins, c'est la Kasbah! A MA SŒU

Mais c'est une autre Kasbah. — Ces Arabes qui sont des arabes sont aussi des nègres ou tout près; sauf quelques types aquilins et purs qui portent la marque originelle de Mascate, tout ce qui est natif est noir. Noirs, les hommes à l'éclatante chemise blanche, noires, les femmes drapées d'une cotonnade lilas à grandes fleurs. Et les parasites non plus ne sont plus les mêmes. Au lieu d'Arméniens ou de Juifs, des Indiens à turban clair, des Parsis à mitre. — Au lieu de Maltais, des Persans, — au lieu des Ouled Naïls d'exportation, des Japonaises. — Mais c'est bien l'Afrique, l'Afrique guerrière et virile, tous les hommes ont un poignard courbe à la ceinture; et je pense à l'éternel parapluie des Jaunes. — La nuit est vivante et lumineuse après la journée indolente et accablée; et je pense aux nuits sépulcrales de l'Extrême-Orient où plus une porte ne s'ouvre, où plus une lumière ne filtre une fois le soleil couché.

Nous avons mouillé à quatre heures, exactement au centre du panorama dont je t'envoie la photographie et dont la devanture européenne, comme à Alger, masque la ville intacte.

A gauche, le Consulat de France, dont tu vois le pavillon, — à droite, le Consulat anglais, aujourd'hui siège du Protectorat,

— au centre, le Palais du Sultan... il y a six mois. Une autre photographie t'en donne l'aspect actuel, après le bombardement, la grande tour n'existe plus, les salles de réception sont éventrées.

Deux mots d'histoire, n'est-ce pas? et que *mes* voyages forment *ta* jeunesse.

Jusque vers 1890, le Sultanat de Zanzibar était sous la coupe d'une espèce de tridominium franco-germano-anglais. L'Angleterre a obtenu la renonciation des droits allemands au prix d'Héligoland, et la nôtre au prix de la reconnaissançe de nos droits à Madagascar. Nous, soit! mais je ne saisis pas que l'Allemagne ait consenti ce marché de dupes. La côte en face, c'est son Est-Africain, qui ne pourrait valoir que par la côte et le transit. Les Anglais, installés au bon endroit, y drainent et y draineront les affaires et la vie; ils n'étaient pas plutôt à Zanzibar que c'était un port franc : et du coup, en face, Dar es Salam était mort avant de naître. Allons! ces maîtres en « coup du lapin » ne nous en donnent pas le privilège exclusif, c'est une consolation. Et comme l'Allemagne a, elle aussi, ses petits tarifs douaniers, les commerçants allemands sont à Zanzibar et ne sont pas à Dar es Salam. Nous dînions ce soir à côté de trois Allemands, deux officiers d'un bateau de guerre et un résident (officier) de la côte. Nous avons causé; et je croyais entendre trois similaires de chez nous parlant de leur Gouvernement et des Anglais, aussi envieux des seconds qu'acrimonieux envers le premier. C'était tout à fait imprévu.

Bref, à l'époque de la convention anglaise régnait le Sultan Saïd Bargach. Après lui régnèrent, peu de temps, deux cousins bien stylés, quand, il y a cinq mois, à la mort du second, le plus légitime héritier, Saïd Kaled, qui n'était pas le candidat des Anglais, prit le pouvoir et s'installa au Palais sans permission. Tu as vu dans les journaux cette histoire récente : ultimatum anglais, tentative de résistance appuyée par toute la population, coups de fusil et même de canon tirés contre les Anglais, entrée en scène de leurs bateaux qui coulent le yacht

du Sultan (ses trois mâts émergent encore et servent de bouée-fanal) et qui bombardent le Palais, — un obus a tué trois femmes d'un coup, — ici on évalue à 500 les indigènes tués et blessés. Pillage très correct et très ordonné des bibelots princiers. Le Sultan se réfugie au Consulat allemand. Le candidat anglais, Saïd Hamoud, est intronisé et habite aujourd'hui une bicoque derrière l'ancien palais. C'est un simple homme de paille; Protectorat ou non, les Anglais sont chez eux, le tour est joué, et si la population est encore frémissante, — et elle l'est, — elle sait qu'elle n'a qu'à s'incliner.

Mais, au bout d'un mois, le Sultan dépossédé était embarqué sur un bateau de guerre allemand, en plein midi, sous la protection d'une compagnie baïonnette au canon, et mis en lieu sûr sur la côte, où les Allemands lui font une pension de 500 marks et le gardent soigneusement, comme un atout qu'il faut précieusement réserver.

Tout ceci m'a été cet après-midi rafraîchi sur place par un très aimable et obligeant Français, M. F..., fils d'un marchand de vin de champagne de Reims, mon compagnon de bateau, garçon de trente ans qui, tout en représentant ici la maison paternelle, y fait moult autres affaires, marquées d'initiative et de flair, dont quelques-unes sur Madagascar, que j'ai déjà été mis en mesure d'apprécier ; encore un spécimen tout à fait suggestif du Français individu (voir ma tartine du dernier bateau).

Mon compagnon, le capitaine Jullien et moi, nous sommes collés à lui à partir du mouillage. Ç'a d'abord été un verre de champagne bienvenu et frappé dans sa maison très vivante d'affaires avec son comprador portugais, son courtier indien, ses employés arabes. Il y avait convié un ami à lui, prince du sang! cousin du Sultan et dignitaire du Palais. Tout cela réuni doit être maigre. Le prince du sang a une noble tête, un noble nez d'aigle et une noble barbe, mais il est peu expansif; il est vrai que nos dialectes respectifs concordaient peu.

Tournée en ville, — l'aspect que je vous ai dit, — mais, comme signe particulier, noter les étonnantes portes des mai-

sons, de toutes les maisons. Je vous en envoie un spécimen. Avouez que c'est épatant; et ce n'est pas un luxe, chaque maison a la sienne. C'est tout bois, sauf ces rangées de clous de bronze qui s'avancent de vingt centimètres comme une estacade. La plupart des enseignes en portugais; combien de « Souza », oh combien! pour nous rappeler qu'ils ont été ici les premiers maîtres et s'en sont laissé chasser par les Arabes de Mascate. Acheté quelques utilités et, comme bibelot, une paire de défenses d'hippopotame que je t'envoie par la première occasion.

Et enfin, de 5 à 7, promenade en voiture par la ville native, par la campagne. Ah! l'amusante ville nègre, aux larges avenues, entre les paillotes blotties dans la verdure, grouillante, bariolée, rieuse; les beaux corps, les belles dents, les belles attitudes aux fontaines; des trouvailles de couleurs, des trouvailles de poses; et je m'en délecte au sortir de l'Annamite exigu, sans démarche, dans son sale sac couleur de terre.

Et la belle campagne! une culture dense de manioc, de girofliers. Sur de beaux, très beaux fonds de haute verdure, les massifs de grands manguiers noirs, la gaieté claire des cocotiers; parfois un baobab, note nouvelle, — parfois une grande liane toute fleurie de lilas. — Dame! nous sommes à l'équateur. Et c'est brusquement que tombe le jour avec le soleil en face de nous, au delà du golfe, derrière la dentelure basse de la côte d'Afrique. Nous sommes au terme de la promenade, très doucement assis sous la véranda de Mohamed Banjee, Indien cossu, propriétaire de M. F... C'est la villa suburbaine où il reçoit ses amis, la villa de l'hospitalité, voyez plutôt : une énorme salle de réception, toute nue, où l'on cause sur les nattes, les tapis et les coussins, et à côté, comme annexe, une salle de douches, à dix compartiments, aussi ascendantes que descendantes pour les invités et, en outre, tout autour de la maison, court un conduit où 50 robinets permettent de rafraîchir simultanément 50 paires de pieds. Il

est vrai que, chez cet Hindou musulman, tout cela est rituel ; mais il faut convenir que ce rituel est fait pour l'équateur.

A bord, en marche reprise. Dimanche 28 février 1897, après-midi.

Ah! l'exquise matinée, si cordiale, si française! Dès l'aube, chez les Pères Blancs, les Pères de Mgr Lavigerie, du Sahara, de l'Ouganda, qui ont ici leur *procure* de ravitaillement. Au delà du Consulat anglais, sur la mer, une maison blanche à trois étages, dans les palmiers. Je suis à la chapelle le seul assistant; les fidèles vont à une autre mission, au cœur de la ville, chez les Pères du Saint-Esprit.

Sur ma route, chacun me parlant des Pères Blancs et de leur action si large et si française, me disait : « Ah! si à Zanzibar vous pouviez voir le Père B...! » La messe finie, un religieux me conduit dans un parloir, le Père qui officiait arrive, je me présente, je lui pose la question : le Père B...? — C'est lui. Petit, trapu, la barbe noire, l'œil précis, il porte quarante ans. Il doit bien en avoir davantage, puisque voilà vingt-cinq ans qu'il parcourt l'Afrique, de Tunis au Soudan, du Congo à l'Ouganda. Le voici depuis huit ans à Zanzibar.

Nous sommes dans son bureau plein de cartes, de livres, largement ouvert sur la rade qui s'épanouit, joyeuse, dans le rose du matin, — et nous causons.

Vous vous rappelez cette lamentable histoire. Les Pères Blancs arrivant sur le Haut-Nil, — à peine devancés par une mission protestante qui échoue, — conquérant Mtesa, le Roi de l'Ouganda; après l'occupation de l'Égypte par les Anglais, Mtesa, très informé de leurs procédés, de la dureté et de la rapacité de leur domination, se sentant d'ailleurs destiné à être mangé, demande par l'intervention des Pères Blancs et de Mgr Lavigerie le protectorat français. On atermoie, et puis on se décide à envoyer un commissaire, M. R..., à qui l'on alloue 70000 francs. Il en laisse un bon morceau à Paris, un autre à Zanzibar, puis se met en route avec ses ressources réduites.

Après vingt-cinq jours de marche, il en a assez et revient à la côte. La question est enterrée.

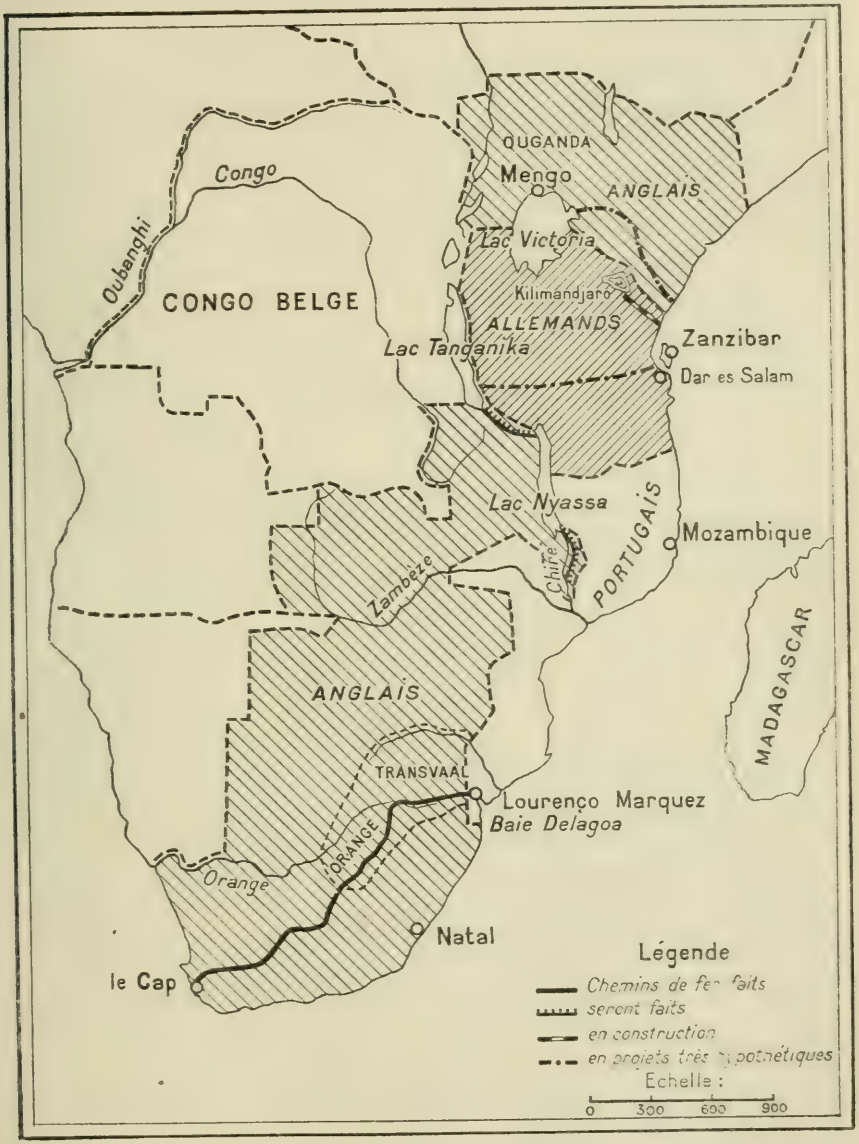
Cependant, les Allemands sont venus, ont pris pied; le flot anglais est descendu du Nord, les Belges de l'Ouest : les trois marées se sont rencontrées, couvrant toute l'Afrique orientale où la place jalonnée par la France a disparu. Les Pères Blancs se sont trouvés dans le ressac; et ç'a été l'horrible période de bourrasque dont nous avons tous saigné à Paris, voici dix ans, les massacres du trop fameux capitaine Lugard, les appels sans échos. Et puis, la mission a résisté, les chrétientés se sont reformées, et la voici plus florissante; mais les chrétiens ne se tournent plus vers la France, bien que les Pères leur en rappellent toujours le nom et la langue : ce sont des protégés allemands.

« Et pourtant, c'était si simple! dit le Père, au lieu d'envoyer tardivement M. R... et ses 70 000 francs qui ne sont jamais arrivés, il n'y avait, aux ouvertures du Cardinal, puisque nous étions là et ne coûtions rien, qu'à charger l'un de nous de la garde du pavillon, sans autre argent. Car il s'agissait d'une simple formalité, l'Ouganda n'avait pas de valeur coloniale, rien à en tirer, pas d'entreprise à susciter, mais le seul intérêt politique de l'acte de présence, du droit acquis sur le Haut-Nil, de l'épine dans le pied des amateurs voisins, de l'objet d'échange, l'instrument de négociation éventuel. Seulement, voilà, c'eût été du cléricalisme. »

Je relève le mot : « l'Ouganda n'avait pas de valeur coloniale? Eh bien, et la richesse du Haut-Nil, les grands lacs? » et je reçois cette réplique sur laquelle j'attire toute votre attention :

« Mon cher Monsieur, vous pouvez prendre toute l'Afrique équatoriale, l'Anglaise, l'Allemande, la Portugaise et la Belge avec, les mettre toutes dans un sac, et vous n'arriverez pas au cent millième de la valeur du seul Madagascar. Notre présence n'y avait qu'une valeur politique; puisqu'elle ne coûtait rien, ce n'était pas la peine d'y renoncer; mais comme affaires, rien,

rien, rien. J'ai parcouru toute l'Afrique et je connais les emballements de ceux qui, ayant crevé la misère durant des



mois d'exploration, croient découvrir l'Eldorado parce qu'ils ont enfin trouvé de quoi manger. » (Ai-je assez constaté cela dans le Haut-Tonkin, où une rizière dénichée après huit jours

de brousse continue devient instantanément l'emplacement indiqué, le seul, pour la grande exploitation de l'avenir.) « Les Allemands ont fait une mauvaise affaire, leur Dar es Salam est tué par Zanzibar.

— Et, interrompai-je, et leur chemin de fer de Dar-es-Salam au Tanganika?

— « Oui, c'est le cheval de bataille; eh bien, s'ils le font jamais, il leur coûtera 12 *milliards* pour aboutir par an à un train de marchandises, à un train de voyageurs. Et si les Anglais de leur côté font jamais leur chemin de fer de Monbaza au Victoria-Nyanza, il leur coûtera deux milliards. Ces chiffres vous étonnent? C'est bien simple : les pluies équatoriales sont telles et la constitution du sol est telle qu'à chaque saison tout est à recommencer. Voyez plutôt : les Allemands dans leur zone n'ont qu'une bonne partie, qui ne rapportera pas, mais qui couvrira peut-être les frais, c'est le massif montagneux du Kilimandjaro qui, s'élevant à plus de 6000 mètres, étage toutes les latitudes et toutes les cultures. Le chemin de fer qui y mènera est en construction, 200 kilomètres ont été terrassés à grands frais, les pluies viennent de passer, il n'en reste rien de rien.

« Il n'y a dans toute cette région que deux chemins de fer à faire, deux tronçons de railways économiques à voie étroite, et ils seront faits, — *ce sont les deux murs mitoyens* à percer sur la grande voie naturelle Zambèze, Chiré, Nyassa et Tanganika; pour contourner les chutes du Chiré, rapides infranchissables, — pour franchir le seuil qui sépare le Nyassa du Tanganika. Ils sont tous deux chez les Anglais, — ils les feront, drainant par là le peu qu'il y a sur le haut Congo. Ils avaient négocié la cession d'une bande, entre la zone belge et la zone allemande, pour relier éventuellement le Cap et le Haut-Nil. La négociation a échoué, mais le résultat en eût été tout platonique, et la mer qui est à eux les relie bien mieux.

« Bref, il n'y avait dans l'Afrique méridionale que deux colonies à faire : le Sud-Africain (Cap-Rhodesia) et Madagascar.

Nous avons l'une, à nous de savoir nous en servir. Tout ce qui se dit du Cap et s'y fait peut se transposer à Madagascar, où il y a du moins ce qui manque totalement en Afrique équatoriale, des produits immédiatement rémunérateurs : le caoutchouc d'abord en masse, — l'élevage qu'il n'y a qu'à vouloir, — le riz que notre côte d'Afrique ne produit pas et auquel elle offre un énorme et immédiat marché, puisqu'aujourd'hui elle le tire de l'Inde. »

Ceci recoupe exactement tout ce que m'a dit M. F... qui connaît Madagascar et, surtout, une note très récente, très complète et très intéressante que m'a donnée Bonvalot. D'autres m'ont dit, il est vrai : « Soit! très joli la richesse naturelle, mais la main-d'œuvre? Le Hova est une minorité, le Sakhalave est un sauvage qui ne veut rien savoir, le Betsileo est une rosse. » M. F... et le Père B... croient que le Sakhalave se désauvagera vite et que le Betsileo a été jusqu'ici surtout opprimé. Sur tout cela, je passe, puisque je vais voir.

Une dernière note intéressante. Le P. B... se loue fort des Allemands; les missions qui s'échelonnent du Nyassa à l'Ouganda sont partagées entre les deux dominations anglaise et allemande, aussi hostiles l'une à l'autre que nous pouvons le souhaiter. Or, c'est là un fait, de par le monde, qui dit protestant dit Anglais. Il en résulte que par la seule force des choses les Allemands ici s'appuient sur les catholiques et s'en font les patrons. Ils ont simplement recueilli notre héritage. Et tandis qu'il n'y a pas de misères ouvertes ou sournoises que les Anglais ne fassent aux missions, il n'y a pas de bons procédés que n'aient les Allemands, agissant ainsi par ordre supérieur.

Et deux heures se sont ainsi passées avec l'intérêt, le charme que tu devines; et, toujours causant, nous nous accoudions à la terrasse face à la rade lumineuse où les signes d'appareillage de mon bateau m'indiquaient qu'il fallait partir,

nous descendions au jardin que baigne la mer, nous nous asseyions dans le réfectoire si frais devant un des plus sympathiques déjeuners du matin que j'aie jamais fait. Deux Pères, un frère, si cordiaux, si visiblement épanouis de cette rencontre avec l'officier, — le benedicite, — et sur la table le café, les mangues, le beurre, et une bonne bouteille de Staouéli pour l'hôte.

Une heure après, l'*Iraouaddy* défilait au large devant la mission et, avec ma lorgnette, je voyais nettement sur la terrasse le Père B... me cherchant avec la sienne et me faisant de son casque blanc des signaux auxquels j'ai répondu jusqu'à ce qu'un grand bateau de guerre anglais (toujours) vînt interposer entre nous sa dure et suggestive silhouette.

Au départ de Mayotte. 2 mars, 5 heures soir, Mardi-Gras!

Hier, traversée du Canal de Mozambique, journée torride; le bon bain-marie de Cochinchine et d'Hanoï au mois d'août, — l'attirail de l'été tropical sorti des malles, il est du reste simple : le veston de toile fermé et pas de chemise; avec les chaussettes et le pantalon, cela fait trois pièces. Où sont les manteaux et les gilets dans lesquels je gelais à Suez, voici deux semaines! — Oui, deux semaines, juste aujourd'hui, petite chérie, que tu m'embarquais après ces deux jours de soleil, soleil au ciel, soleil au cœur!

Cette nuit, nous avons passé au large de la Grande Comore, gouvernée depuis quelques mois par mon collègue, le commandant Decazes qu'on a fait venir du Soudan pour mettre quelque ordre dans le désordre de la Grande Comore, — tu ne savais pas qu'il y eût du désordre à la Grande Comore, ni moi non plus.

A deux heures du matin, nous doublions Anjouan, où notre protectorat a laissé subsister un Sultan, et où l'on envoya,

voici près de cent ans, claquer cette brute de Rossignol, le général révolutionnaire, sur la réhabilitation duquel on a eu la prétention de nous exciter l'an passé et que les mémoires apologétiques qu'on en a publiés montrent plus brute encore qu'on ne l'imaginait.

Enfin, ce matin, nous avons mouillé dans cette délicieuse rade de Dzaoudzi, entre la côte de Mayotte et l'îlot de Pamanzi. Nous sommes en plein « Mariage de Loti ». La haute côte de Mayotte dresse à 600 mètres d'altitude ses mornes aigus; une végétation aussi magnifique qu'à Ceylan ruisselle des cimes jusque dans la mer, et ces femmes rieuses dont le lamba chante une note si claire sous les cocotiers, sont des Mahoris, tout comme Rarahu. Ceci, c'est du non vu encore; et remontent dans ma mémoire un tas de vieux souvenirs, de lectures d'enfance, d'images de Cook. Le bateau lui-même se transforme.

Les cheminées au repos disparaissent, on ne voit plus que ses trois mâts; et seul, dans l'étroit canal, dans le cadre de cette végétation de rêve, reposé sur ses ancres, il vous prend des airs altiers et conquérants; et l'on a un recul d'un siècle, quand il y avait encore par les océans des petits joyaux d'îles comme celle-ci endormies depuis l'origine des temps dans leur parure verte. Allons! assez de Bernardin de Saint-Pierre, — ce n'est du reste pas le jour. Toute l'escale, avec l'administrateur nous avons causé crise sucreries, cultures riches ou vivrières, liberté d'immigration; — ma foi! voici la première colonie où je n'entende pas geindre, pas plus le fonctionnaire que le directeur d'exploitation, avec qui je passe deux heures. Après la terrible crise du sucre, voici qu'il semble qu'ici ils aient réellement pris leur parti à temps, et lâché le sucre sans s'entêter pour partir à fond sur la vanille et le café qui paraissent devoir les sauver. Rien que Mayotte a exporté pour 900 000 francs, dans les cinq derniers mois de 96; et il y a une vraie vie agricole dans ces 4 Comores qui ont près de 100 000 habitants. Du reste, je me trouve ici en famille, sans le savoir. Le Seigneur de Mayotte, c'est notre cousin,

M. de F.... Je regrette de n'avoir pas le temps d'aller jusqu'à Combani, son domaine, dont on me chante les louanges; il pose ici sa candidature pour la délégation au Conseil Colonial. Et je feuillette des dossiers qui me prouvent qu'il y a, ici encore, un gros effort individuel, — et de la terrasse fleurie de M. P..., l'administrateur, on me montre, sur la côte en face, l'agglomération de Mamontzaï, où fument les cheminées de leurs usines à vapeur que je n'avais pas vues tout d'abord, dans mon coup de soleil « Lotisant » de l'arrivée.

Je voudrais bien y aller voir et interroger avec un peu de précision ces colons qui colonisent; mais voici le bon grain de la saison des pluies équatoriales, Seigneur, quelle douche!... nous y sommes en plein, et c'est là-dedans que je tombe à Madagascar pour six semaines encore! Elle va être jolie, la route de Tananarive. Aussi, ai-je passé toute ma journée d'hier à organiser mon train de combat, réduisant ce qui doit m'accompagner au minimum de caisses et aux caisses les plus petites; le reste attendra à Tamatave des jours meilleurs, et j'ai sorti tout ce que j'avais de caoutchouc et de brodequins.

Dame! fini de rêver, car demain matin nous mouillons à Majunga, — à Majunga!

CHAPITRE XI

DÉBUTS A MADAGASCAR

Mars — Avril 1897.

3 mars, 10 heures soir. A la sortie de Majunga.

Escale de 11 heures du matin à 5 heures du soir. Le temps de descendre, d'acheter quelques compléments d'équipement, d'aller visiter à bord du « *Lapeyrouse* » le capitaine de vaisseau Le Do, commandant la Division navale (cinq bateaux en rade, le « *Lapeyrouse* » et la « *Bretagne* », croiseurs, deux canonnières et l'aviso la *Surprise*), d'aller visiter le résident M. Alby, et le commandant d'armes capitaine de Bouvié, de l'infanterie de Marine, qui occupe avec un peloton de tirailleurs haoussas le plateau boisé où se trouve l'ancien Rouve (Citadelle) hova. Bon aspect, ce plateau et ce camp, manguiers magnifiques, sous-bois profond, brise de mer, et superbes panoramas sur la rade, sur le port à qui six grands bateaux au mouillage donnent un air installé, sur la ville, la vallée de la Betsiboka, et à perte de vue les longues ondulations qui montent vers Tananarive et me rappellent les landes de Saumur.

Ce premier aspect de la Grande Ile est agréable; de la verdure, une côte accueillante et, par-dessus tout, un admirable ciel du bleu profond méditerranéen, la grande lumière; allons! si tout Madagascar est ainsi éclairé, ça va bien. Je ne crois pas qu'il me soit possible d'être découragé, malade, fatigué, dans un pays lumineux. J'en ai un besoin maladif, et c'est la seule chose qui m'ait jamais manqué vraiment sous le ciel toujours voilé de l'Asie chinoise.

Des premières causeries avec marins, officiers, résidents, commerçants, se dégagent quatre impressions : deux générales, deux locales. Allons-y :

1° Confiance unanime dans le général Gallieni, aussi civile que militaire, avec la conclusion que, s'il était venu six mois plus tard, tout était à recommencer, mais que, s'il était arrivé six mois plus tôt, le pire eût été évité : ces six mois, avec leurs fautes, les précédents créés, les fluctuations et les hésitations de direction, laisseront une trace durable et profonde, et il faudra beaucoup plus de six mois pour remonter la pente descendue.

Crainte que le général Gallieni, fatigué, surmené, usé par une tâche d'autant plus pesante qu'il n'y a aucune proportion entre les moyens et la situation, ne parte trop tôt, avant l'œuvre faite.

2° Sentiment unanime que la situation est encore très grave, que l'accalmie actuelle est due surtout à la saison, et que la fin de l'hivernage, dans six semaines, va ramener une recrudescence de l'insurrection. Le Général est maître de l'Émyrne, et c'est tout; et c'est déjà beaucoup, puisqu'on circule aujourd'hui à peu près librement sur la transversale Tamatave-Majunga; mais sa méthode *ne peut* avoir porté encore que très peu de fruits au delà de ce corridor; les bruits les plus faux n'ont cessé d'être répandus dans la population partout où nous n'occupons pas effectivement; et la progression forcée de notre occupation du centre à la circonférence ne se fera qu'au prix d'efforts considérables, d'affaires de guerre avec tout leur aléa de dépenses et de pertes. Ceci, c'est ce qu'il faut bien se dire et à quoi il faudrait que l'opinion française fût virilement préparée. Nous sommes, c'est un lieu commun que de le répéter, le peuple des emballements et des réactions. Je ne viens pas de France et je n'y ai pas suivi les variations de l'esprit public; mais je le connais assez pour pressentir qu'après avoir cru avec M. Laroche tout perdu, on a cru tout sauvé, *tout fini* par le fait seul que Gallieni était là et avait fusillé deux seigneurs. Je

viens de voir le même phénomène au Tonkin, où on a fait venir le colonel Pennequin comme le sauveur du Fleuve Rouge, et où l'on a été tout surpris quand, après avoir étudié la situation, il a dit qu'il s'en chargeait à la condition d'avoir tels moyens en hommes et en argent pour la résoudre. La tête de colonne n'y a rien compris : « Comment! Pennequin est là, et il y a encore des pirates? mais alors, ce fameux Pennequin, c'est du bluff! » On pensait apparemment qu'il allait apparaître, lever le doigt, souffler dessus, et que, crac, toute la région Ouest du Tonkin aurait recouvré sa sécurité.

Or, il y a des hommes supérieurs, il n'y a pas de sorciers. Gallieni n'est pas plus sorcier que Pennequin. Mais la France, qui n'aime pas qu'on l'embête longtemps des mêmes sujets, les ministères et les parlements qui n'aiment pas les affaires et ne veulent pas d'histoires, exigent des sorciers. Et alors, c'est le triomphe des fumistes et des charlatans, des Boulanger et des autres, tandis que le succès n'est fait, à l'anglaise, qu'au prix des préparations lentes et des méthodes tenaces.

Bref, je redoute que l'opinion, emballée sur Gallieni il y a quatre mois, se désemballe quand elle s'apercevra dans deux mois que la casse recommence et que le terrain ne se *gagne que pied à pied*. Or, il ne se gagne d'une façon efficace pas autrement.

Telles sont, très à la galope, les deux impressions générales que j'ai cueillies aujourd'hui.

Les impressions locales?

1° Soulagement unanime du départ de M... (le lieutenant explorateur), qui était résident de Majunga et vient d'être réexpédié en France et que tous, civils, négociants, militaires, marins, peignent unanimement sous le jour le moins favorable.

2° Tout Majunga navré (il n'en peut être autrement) des indices que, en haut lieu, l'effort se porte désormais sur Tamatave (port, chemin de fer, centre de matériel, centre administratif et militaire). Majunga est en pleine déconfiture, les maisons de négociants s'y ferment, d'où marasme naturel.

Toutefois leurs arguments font impression. Rien à faire sur la côte Est; ici sont les bons ports, les bonnes rades, à l'abri des cyclones, la communication la plus facile et rapide tant avec la France qu'avec l'Afrique Orientale qui est le marché de l'avenir, le « voisin » commercial, ici le point d'atterrissement du câble, — oui, la route de Tananarive est deux fois plus longue, mais autrement facile; depuis deux ans qu'aucun travail n'y a été fait, elle a gardé toute sa praticabilité, tandis que celle de Tamatave, malgré d'énormes dépenses, est constamment en compote. Je vais entendre la cloche inverse à Tamatave, — on n'est pas si peu que ce soit colonial sans y être habitué; et il me semble être entre Haïphong et Hone-Gay. J'enregistre donc simplement.

Nous embarquons le commandant de la gendarmerie de Madagascar qui fait sa tournée circulaire et arrive de Tananarive, *sans escorte*; ceci est un document. Il est vrai que la route est ruinée et déserte, et que les fahavalos n'ont aucun intérêt à venir là où il n'y a pas à manger.

Je vous envoie mon *brevet* de passage de l'Équateur que deux spirituels lieutenants ont composé, texte unique et dessins variés, pour chacun des passagers.

Au départ de Nossi-Bé, 4 mars, 10 heures soir.

Dieu! l'étrange apparition et imprévue que ce mail de vieille petite ville du midi de la France sous ce quinzième degré de latitude Sud! Deux rangées de grands arbres qui pourraient être des ormes, des bancs où somnolent des bourgeois, un jet d'eau, beaucoup de mauvaises herbes; et les maisons en bordure, à commencer naturellement par toutes les demeures officielles réunies sur ce mail classique : voici la sous-préfecture, pardon, la Résidence, l'église au bout, un curé passe, et l'hôpital d'où sortent deux bonnes sœurs. Vraiment, il faut un instant pour se reprendre et se souvenir qu'on est à Hellville, fondée en 1841

par l'amiral de Hell sur le littoral malgache; — quelques détails pourtant rappellent qu'on n'est pas à Châteaudun : un palmier qui pointe d'un jardin, une négresse à la narine ornée d'un bijou d'or, à la chevelure aussi étrangement travaillée, divisée, fignolée que dix queues de caniches noirs. Puis, dès qu'on sort de ce mail étonnant, c'est le plus admirable décor de *Paul et Virginie*.

Quel paradis! Derrière l'hôpital, il y a un certain sentier, sous les palmiers, surplombant cette merveille de petite rade toute bleue, ceinturée d'une végétation débordante, qui doit bien être un des plus beaux sentiers du monde. Et ce sentier aboutit à un kiosque; et ce kiosque balconne sur la mer et sort comme une fleur d'un bouquet de grands feuillages, — de ces larges et fantastiques feuillages de serre dont mes yeux frileux d'occidental ne parviendront jamais à se lasser. Quelle exquise halte j'ai faite dans ce kiosque, à jouir, après l'agitation du bateau, de l'abri solitaire, de l'eurythmie des choses, de ces jeux éternels et divins de la couleur et de la lumière que j'aime, que j'aime à en crier, — et plus encore peut-être depuis que j'en ai, avec toi, partagé l'extase en Mer Rouge!

Et je pense que c'est bien une de mes dernières heures de détente avant les responsabilités et les rudes besognes de demain.

L'aviso *Météore*, qui est ici sur rade, a, voici huit jours, soutenu de ses canons les 150 miliciens de Nossi-Bé à l'attaque d'un gros d'insurgés sur la côte voisine. Demain, c'est Diégo-Suarez, d'où partira cette lettre et où seront les nouvelles fraîches du Général; après-demain dans la nuit, c'est Tamatave, et alors, fini de rire, de rêver et de bavarder. Déjà, au sortir du kiosque, j'ai trouvé le tout Nossi-Bé commercial réuni chez M. F..., mon compagnon de bateau, notable négociant, depuis douze ans à Hellville, où nous venons de le ramener; et, comme on sait par les officiers du bateau que le grand chef m'aime bien, c'est déjà du service : réclamations contre les exigences

fiscales, contre les rigueurs douanières, documents à l'appui, désolation des Nossi-Béens.... rattachés à Madagascar et participant à ses charges, tout près de déplorer la conquête. Je crois entendre Cochinchine parlant Tonkin, et il me semble bien que, tout de même, ils n'aient pas entièrement tort. Je prends des notes, on me donne des papiers; et je suis content, parce que, si j'aime les kiosques où l'on rêve, j'aime encore mieux les affaires, et que déjà je renifle l'action, la virile action, celle qui vous empoigne au réveil, envahit la nuit, hante le sommeil, que les flemmards appellent surmenage, et qui est *la vie*.

Voici mon congé de six semaines fini, je ne l'avais pas volé, mais ça suffit. Bonsoir, petite chérie.

Diégo-Suarez, 5 mars, midi.

Diégo, le Bizerte de l'Océan Indien, la rade enclose que Napoléon avait déjà marquée du doigt, où peuvent dormir des flottes entières, dont quelques batteries suffisent à défendre le goulet étroit, — un des points qui, avec Dakar, Saïgon, jalonnent notre route de Chine au cas où le canal de Suez nous serait fermé, dont la valeur stratégique est incomparable, dont la valeur commerciale peut naître, s'il est possible de le sortir de son isolement et de le rattacher à l'intérieur de l'île. Or, de la rapide conversation que j'ai eue ce matin, résulte déjà que la route de Vohémar (côte Nord-Est), récemment reconnue par un lieutenant d'artillerie, se ferait sans obstacles; et Vohémar, c'est l'attache éventuelle avec la circulation générale; mais je clos ici. Nous avons mouillé à 7 heures ce matin, repartons ce soir à 5 heures et, entre les interviews intensifs de la matinée et de l'après-midi, je n'ai que le temps de fermer cette lettre que le courrier montant emportera demain.

Au sortir de Diégo-Suarez, 5 mars, 10 heures soir.

A nous deux, maintenant, de travailler : après l'excitation tonkinoise, l'excitation malgache. Je sais bien que tu m'écrivais l'an passé que j'étais le seul à m'emballer sur le Tonkin et que j'avais bien de la bonté de croire que personne en France s'y intéressât; mais, mon Dieu! les événements ont prouvé que je n'étais pas tout à fait le seul; et mes modestes coups de cloche ont tout de même été entendus dans quelques bons endroits. C'est en se disant, chacun, à quoi bon? que rien ne se fait; et c'est, au contraire, en plantant patiemment des clous qu'on finit par les enfoncer. Je crois que vos fils auront une toute autre manière d'envisager les choses coloniales, et leur vingtième année ne sera peut-être pas fâchée, quand il s'agira de prendre une direction, de trouver d'autres orientations que les deux ou trois voies vieux jeu qui, seules, ont été indiquées aux nôtres.

A MON FRÈRE

Donc, que tu le veuilles ou non, tu seras rasé sur Madagascar; et puis, si ça t'ennuie trop, il ne manquera pas d'amis à moi dans ton voisinage pour t'aider à avaler le morceau.

Achète la carte de Madagascar, celle du P. Roblet, dépôt de la guerre 1/200 000e, et réveille ta vieille passion pour la géographie.

Tu sais déjà que Diégo-Suarez est une des trois ou quatre plus belles rades du monde, — avec Brest, Bizerte, Sydney, Rio et fort peu d'autres. Comme point stratégique, abri et appui de flotte, établissement maritime de guerre, étape sur la ligne France-Indochine, en évitant Suez, cela est incontestable et incontesté.

En raison de sa position excentrique sur le littoral malgache, de son éloignement de Tananarive, des masses montagneuses qui, à première vue de carte, paraissent la séparer du reste de

l'île, cette importance n'était-elle pas exclusivement militaire et stratégique, et pouvait-elle dans notre nouvelle colonie y joindre quelque valeur commerciale? Telle était la question que je me posais depuis deux jours.

Mon escale de 7 heures du matin à 6 heures du soir n'a guère été consacrée qu'à me renseigner à cet égard.

Les tuyaux sont moins mauvais que je ne les craignais. L'administrateur, M. A... L..., les officiers stationnés depuis longtemps dans la région, un négociant, m'ont donné avec des divergences de détail une note moyenne que voici :

Diego, ou plutôt Antsirane, n'est pas isolé. La communication avec l'arrière existe, et usuelle. Un bon chemin frayé jusqu'à Vohémar (côte Nord-Est), — un officier d'artillerie vient de le reconnaître jusqu'à Loky, — transformable sans trop de travaux en vraie route, et même en voie ferrée. De Vohémar, il s'agit de rattraper au Sud-Ouest le plateau central et son revers Ouest; la piste existe et est pratiquée.

Il y a encore une autre solution, c'est de gagner d'Antsirane même le plateau central par le revers oriental de la montagne d'Ambre qui semble se rattacher par ses contreforts Sud au système général de la chaîne centrale. La route est amorcée; il y a sur la montagne d'Ambre un sanatorium que j'ai vu à la lorgnette, et où accède déjà une route praticable aux mulets et aux voitures légères. Bref, il n'y a pas *a priori* d'obstacle naturel sérieux à l'établissement de communications normales entre la baie de Diego et le Sud, — et le fait est que, lorsque de la rade on observe les longues et douces croupes orientales de la montagne d'Ambre, on les compare tout à leur avantage aux rudes et violents massifs du Haut-Tonkin.

Ceci est fort important. Il n'y a qu'à regarder une carte pour comprendre l'intérêt d'une voie longitudinale et médiane formant épine dorsale économique et aboutissant à ce port merveilleux tourné vers le Nord, la Chine, Suez, l'Europe; — ce port devenu déjà un nœud de communications depuis sept mois que les Messageries en ont fait le point de départ d'une

ligne annexe qui bifurque sur le grand courrier pour atteindre en quatre jours Lorenzo-Marquès, port d'attache du Transvaal et de l'Afrique du Sud (ligne que je compte bien prendre quelque jour d'ailleurs); ce port où j'avais aujourd'hui la satisfaction de voir, avec notre courrier, un second « Messageries », un « Péninsulaire Havraise » et un bateau allemand.

Donc, Diego n'est nullement exclu *a priori* du mouvement commercial général de l'île, au contraire.

Vaut-il quelque chose comme trafic local? — Oui, déjà. Ce Nord malgache est un pays d'élevage; la production du bœuf y est active. — On l'exporte déjà : 1° vivant, et il y aura vraisemblablement bientôt un gros marché ouvert quand le Transvaal, ayant liquidé sa peste bovine qu'il laisse très sagement s'user sur place, aura à renouveler sa population bovine; 2° sous forme de conserves; il s'était déjà fondé une usine importante, qui est tombée pour être partie trop vite et pour d'autres motifs inutiles à détailler; elle va reprendre, et la nouvelle loi sur la fabrication des conserves, si favorable à l'industrie française, semble lui assurer un bon départ.

L'élevage actuel, très limité, est extensible, très extensible. Si les Sakhalaves y sont peu préparés, en revanche les Antaimours, qui forment avec les premiers la population de cette région, sont des pasteurs, perfectibles. J'ai constaté moi-même, en allant visiter la batterie de Diego, que l'herbe pousse naturelle, superbe, du fourrage normand qui te ravirait et qui m'a d'autant plus charmé que c'était une des grandes lacunes du Tonkin au point de vue élevage que cette pénurie de bonne herbe fourragère naturelle.

Le côté le moins favorable, c'est la question eau. De fortes sécheresses; mais il semble qu'il y ait une solution en adoptant le système de transhumance arabe, une saison de plaine, une saison de montagne, laquelle est voisine, et où l'eau se rencontre toujours. Et alors améliorer, par le bœuf indien qui donnera la force, par le bœuf français qui donnera la viande.

Donc, ici, de l'élevage.

Et aussi deux salines en pleine exploitation et qui fournissent déjà la Réunion et la côte orientale d'Afrique.

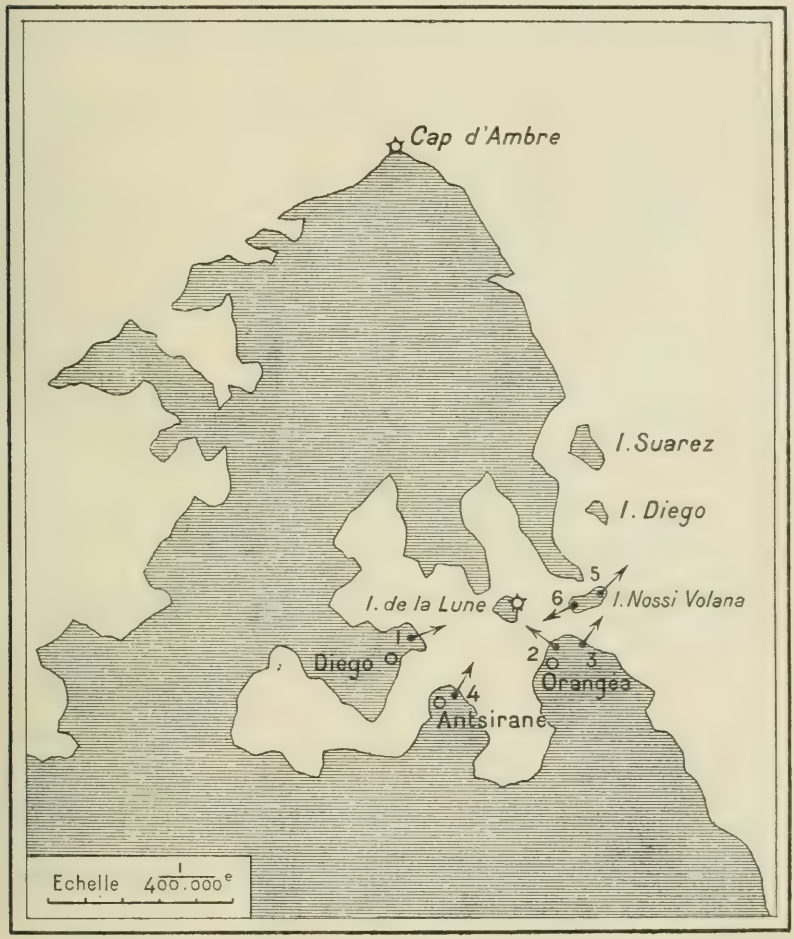
Seulement, le terrible droit à la sortie de 10 pour 100 *ad valorem*, 15 francs par bœuf (au lieu de 25 centimes précédemment) récemment imposé, les terrifie tous. Je sais bien ce qu'on me dira à Tananarive : il faut de l'argent. Mais, bigre! je ne suis pas prêt d'être converti à ces massacres de poule aux œufs d'or pour une fictive et illusoire rémunération immédiate. Le Tonkin ne m'a pas rendu douanier, ni les Anglais non plus par comparaison.

Pour cette région, c'est tout, et ça suffit. Rien à faire ici comme exploitation agricole; peu de terre végétale et pas de main-d'œuvre rurale. Ah! la main-d'œuvre rurale! ici peu importe, puisqu'il y a une autre voie à prendre ; mais vais-je l'entendre souvent, ce cri, qui *a priori* me paraît être le gros « mais » de Madagascar.

Voilà le tuyau agricole. Pour le tuyau politique, ici pas de troubles : les Sakhalaves, les Antankares et les Antaimours n'ont jamais accepté la suprématie des Hovas qui leur ont imposé des fonctionnaires oppressifs et concussionnaires. Ici, ils nous gobent, comptant que nous ne serons ni l'un ni l'autre; ils sont doux, mais fiers et suffisamment rossards, très arabes en un mot avec qualités et défauts : à nous d'avoir le doigté et de ne pas trop les décevoir, et pour ce, pas trop de militaire, s. v. p.

Tuyau défensif. — Cette rade, il faut la défendre. A Antsirane existaient déjà de beaux établissements militaires, des casernements pour tout un corps de défense et, je dois le dire, les casernements coloniaux les mieux conditionnés que j'aie vus jusqu'ici. C'est presque du Singapour : aération, surélévation au-dessus du sol, plantations, tout y est; c'est hygiénique, gai, « gemüthlich »; et quelle vue ils ont de leur véranda, les mâtins! aussi tous s'exclament-ils sur la salubrité d'Antsirane. A Diego, il y a un hôpital et la compagnie de disciplinaires.

Comme défense, sont faits : 1° une batterie rasante de 6 pièces (en 1) qui enfile le goulet et bat la rade, — elle est toute neuve; je l'ai visitée, ça va bien, avec ses magasins souterrains et son Decauville à munitions. Seulement il n'y a encore que 4 pièces



de 14, ce qui n'est assez ni comme nombre ni comme calibre; — 2° deux batteries en (2) et (3) à Orangea pour 6 pièces chacune, armées l'une de côte, l'autre basse, de 4 pièces de 14 aussi, soit 8 pièces; — à compléter et à organiser ce point d'appui de la défense.

Sont projetées : 1° en (5) et (6) sur l'île de Nossi-Volane,

deux batteries : l'une battant le large et croisant Orangea, l'autre battant la rade et croisant Diego; — 2° en (4) au-dessus d'Antsirane croisant Diego. Et tout cela à armer de mortiers de 270 et de vraies pièces de côte.

Enfin, il y a déjà un phare sur Nossi-Volane; nous avons rasé ce soir à 7 heures son feu à éclipses à notre admirable sortie de la passe, tandis que le soleil se couchait à droite de la montagne d'Ambre, et c'était magique, je te jure; il ne faut pas que le rêve perde ses droits.

Sur l'île de la Lune, il y a une tour qui attend sa lanterne (c'est étonnant ce qu'il y a de lanternes en panne et de phares attendant leurs feux dans les colonies françaises).

Quant au cap d'Ambre, il n'a ni phare ni feu; et il a diablement besoin de l'un portant l'autre, car le doublement dudit Cap ne réjouit nullement les navigateurs.

Et, là-dessus, je me couche, car après-demain, à l'aube, Tamatave; et demain c'est la journée des cantines, du graissage des bottes, de la revision de la popote, etc....

A propos, j'ai pris un boy aujourd'hui à Antsirane, un petit nègre qui répond au nom de Tombo et qui a de très beaux bracelets d'argent.

21 mai. Au bivouac, en pleine colonne, sur la rive droite de la Mahajamba.

Du 7 mars au 21 mai, dix semaines, sans vous avoir écrit une ligne et alors que vous devez être si impatients, si soucieux de mes premières impressions de Madagascar; je suis impardonnable et torturé de la peine que vous en devez avoir. Je sais si bien que vous auriez préféré à ce silence deux lignes au crayon; mais ces deux lignes au crayon, c'est ce que je n'ai jamais su faire. Depuis mon arrivée à Tananarive, j'ai toujours au bout du doigt la vraie lettre que je voudrais vous écrire; mais je n'ai littéralement jamais trouvé l'heure de répit indispensable.

Vous allez du reste en juger.

Depuis le 7 mars que j'ai débarqué à Tamatave, j'ai exactement passé 6 nuits dans un lit : 4 chez le Général en arrivant, — 2 dans mon premier chef-lieu provisoire, Babay. Les 68 autres, je les ai passées au bivouac, soit sous ma tente, soit sous un abri improvisé, soit dans une case abandonnée d'un village conquis, soit dans les misérables postes que l'on commence seulement à ébaucher.

La nourriture a été à l'avenant du gîte. Comme le pays presque entier est soulevé, comme l'insurrection intercepte ou menace les routes principales, les ravitaillements ne montent qu'à grand'peine; et leur débit si faible est hors de toute proportion avec les besoins. Tananarive est vidée ; et, comme le pays est absolument dévasté, comme les chefs de l'insurrection y ont fait une véritable jacquerie, incendiant et dévastant tout, brûlant les rizières, vidant les silos, emmenant le bétail et jusqu'aux moindres poulets de basse-cour, c'est un problème quotidien que d'arriver à vivre.

Nous sommes restés en colonne 15 jours, sans pain, n'ayant à nous mettre sous la dent que du biscuit truffé de charançon; et j'ai vraiment connu la dure misère, autrement dure et autrement prolongée surtout que tout ce j'ai connu au Tonkin.

Quelques petits faits vous illustreront la débine dans laquelle nous vivons.

Il y a deux jours, je demande à l'officier voisin une boîte d'allumettes; il fouille dans sa poche, en demande au voisin et, de proche en proche, à toute la colonne, où il en restait sept en tout; et, comme nous n'avions pas l'espoir du moindre convoi, j'ai dû les confisquer toutes les sept et prescrire qu'on n'aurait droit à une allumette qu'en venant me la demander. Même scène pour les bougies; il en restait une dizaine, et c'est, aujourd'hui, à la lumière seule de mon photophore, qu'on a le droit de venir écrire ou lire un ordre.

A ma première reconnaissance, je pars dans la nuit, sans avoir pu inspecter les hommes ; je les vois à la première halte de jour et je constate que le détachement européen est à peu

près tout entier pieds nus, n'ayant pu, depuis des semaines, toucher de chaussures de rechange, n'ayant encore, sous le froid venu, que le pantalon de toile de la saison chaude, et l'un des hommes, dont je vois la vareuse trouée en trois endroits, me dit qu'ayant reçu trois balles dans le corps dont il est aujourd'hui guéri, il n'a pu, à sa sortie de l'ambulance, toucher un vêtement de rechange. Comme mes bagages sont restés à Tamatave, faute de porteurs, je marche, moi aussi, avec ma vareuse de route depuis deux mois; j'ai des pièces aux genoux, une manche en détresse, et des ficelles remplacent la plupart des boutons.

Le soir, après la longue étape, au lieu de se détendre et de pouvoir écrire, c'est le papier, toujours le papier, rançon du commandement, le courrier qui me rejoint à l'arrivée, ou encore le tac-tac de l'optique, toute la nuit, à côté de ma tente, les ordres, l'organisation immédiate à mesure de l'occupation; et, comme je suis arrivé ici sans équipe, sans secrétaire, sans officier au courant, c'est jusqu'à une heure de la nuit que je paperasse sous la tente pour tomber harassé, et aussi si souvent angoissé de responsabilités, sur mon lit de camp.

Vous comprenez que je n'aie jamais eu le temps de la lettre!

Enfin, ce soir, voici une aubaine. En reconnaissant ce matin l'une des frontières de mon Cercle, sur la grande forêt Nord-Sud qui sépare la Mahajamba du lac Alaotra, j'ai été arrêté par une crête boisée d'où les fayahalos[1] ont, à 300 mètres, envoyé des balles sur mon fanion qu'ils ont, hélas! raté. Mon avant-garde de Sénégalais a eu vite fait d'enlever cela; mais la lisière était bien garnie et barricadée, ils ont tenu sur une seconde ligne, et il a fallu que le gros de la colonne arrivât pour les déloger de crête en crête, puis leur donner la chasse.

Cet imprévu a retardé notre marche; et, au lieu d'aborder ce soir au poste convenu, j'ai dû bivouaquer en plein champ, de sorte qu'exceptionnellement je n'ai ni courrier ni dépêches,

1. Terme général qui désigne les insurgés et qui, avant notre arrivée, désignait les brigands, coupeurs de route.

une soirée libre devant moi ; et je saisis vite aux cheveux cette occasion de renouer le fil avec vous.

D'abord, rassurez-vous sur ma santé. Je tiens. Décidément, je suis en fer. Fatigué, certes, souvent moulu, le cerveau surtout courbaturé, mais tout l'essentiel marche, appétit, sommeil et entrain.

Donc, le 7 mars, je débarquais à Tamatave, où je trouvais, m'attendant, ces trois télégrammes du général Gallieni :

1° du 5 mars. — « Vous prie monter Tananarive extrême urgence, le Commandant de Cercle que vous devez remplacer étant fatigué et désirant être rapatrié le plus tôt possible. »

2° du 7 mars, jour de mon arrivée : « Willkommen, montez, maoulen[1]. »

3° et enfin, du même soir : « Suis désireux de vous voir le plus tôt possible, mais ne vous fatiguez pas. Dans ce pays et dans cette saison, santé passe avant tout. »

Et, me conformant au télégramme second et trilingue, je suis monté « maoulen », c'est-à-dire en dix jours, ce qui, par cette fin de saison de pluie, était déjà un tour de force.

Quelle route! une mauvaise filanzane du rebut de Tamatave, de mauvais porteurs, un mauvais boy, un mauvais cuisinier, des fondrières, des rivières à passer en se mouillant à plein, des pertes de colis, et la pluie, la pluie, la pluie, — des arrivées à 8 heures du soir, mi-trempé, mi-rissolé, au gîte, et quel gîte! les cases improvisées où bivouaque quelque sergent ou quelque officier dans un village.

Quand j'étais tout petit et que j'entendais la chère voix de

1. Maoulen veut dire « vite » en annamite.

tante M... dire la prière du soir, dans la vieille chapelle de Montrambert, je me souviens qu'un de mes grands étonnements était la prière pour les « malades, les prisonniers, *les voyageurs* ». Les voyageurs! ce mot n'évoquait pour moi que le bon coin rembourré et sympathique d'un compartiment de première classe et l'idée de la chose qui me semblait au monde et la plus désirable, et la plus facile, et la plus joyeuse : le voyage. — Pourquoi donc invoquer le bon Dieu pour ces heureuses gens?— Ah! que de fois depuis, sur la frontière de Chine ou sur les confins sakhalaves, j'ai pensé à cette prière qui, si elle paraît en Europe une réminiscence surannée du Moyen Age, s'applique encore sur tant de points du monde à ceux qui gravissent une dure côte, pliés sur le bâton ferré, sous le soleil, sous la pluie, dans l'incertitude de la distance, de la direction, souvent à quelques pas du fusil qui guette et, la nuit venue, saluent la lueur lointaine du gîte comme l'étoile du salut!

L'accueil de Gallieni! — A une étape, il envoie à ma rencontre son officier d'ordonnance, mon vieux Martin, du Tonkin; lui-même vient au-devant de moi à 3 heures de Tananarive, à cheval, avec tout le tremblement, l'escorte des spahis rouges, le fanion, les deux minuscules boys-piqueurs, un train très chic de Gouverneur général militaire. Je passe de ma filanzane sur le cheval de son second officier d'ordonnance, mon vieux camarade du Song-Cau, Boucabeille; et c'est dans cet appareil, dans ma tenue souillée de la route, que je fais mon entrée dans la capitale : et ce que j'en revois aujourd'hui, après deux mois, c'est la population entière dehors pour *voir* « le Général », et cela, chaque jour, — et ce peuple humble, courbé, chapeau bas, sollicitant un regard, forme une haie pressée et soumise qu'il traverse impassible, sans jeter un coup-d'œil, toute une affirmation de puissance souveraine et de force écrasante, inconcevable pour qui n'a vu ce spectacle.

Or, on ne se découvrait plus devant son prédécesseur qui

saluait le premier les passants, et ceux-ci se retournaient en ricanant. Voilà!

Logé, hébergé, nourri chez lui, l'accueil d'un grand frère; deux jours de fièvre, tribut du voyage. Au nom du ciel, ne me faites pas d'élégie sur ces deux jours de fièvre, à moi qui en ai eu six en tout à travers la vie que je mène, et libérez-moi des « soigne-toi, ménage-toi, prends de la quinine », qui émaillent toutes les lettres de tantes, parents, amis, et qui m'empêchent d'en achever la lecture!

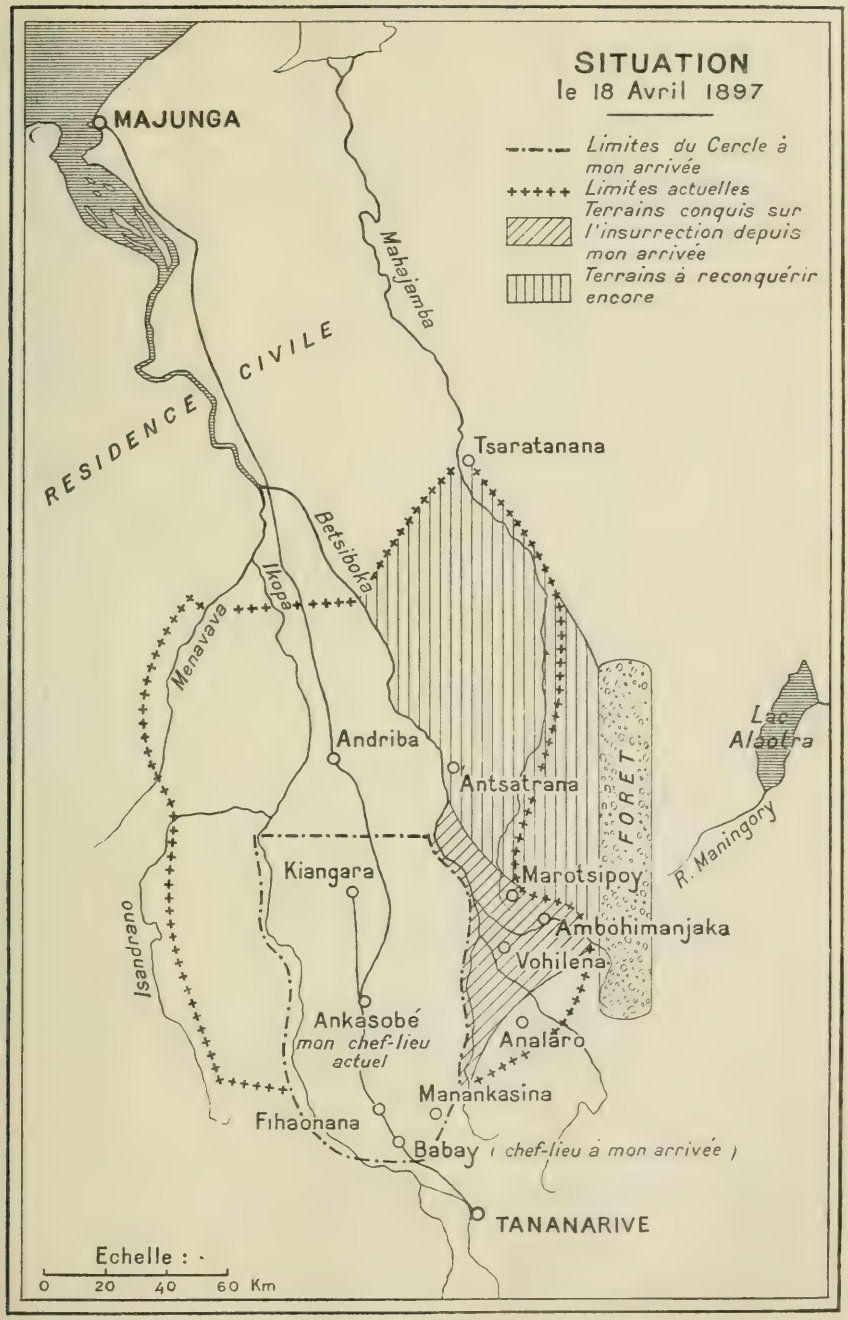
Bref, s'il me faisait monter « maoulen », c'est que mon vieux camarade de promotion, le colonel Gonard, commandant le cercle de Babay, ne tenait plus debout, rentrait en France, et que c'était moi qui en prenais la succession.

Le plateau central de Madagascar, seule partie de l'intérieur encore effectivement occupée, était à ce moment divisé en deux territoires militaires : le premier, au Nord-Est, colonel Combes, lac Alaotra, la forêt et la vallée de la Mahajamba; — le deuxième, au Sud-Ouest, colonel Borbal-Combret. — La région côtière jusqu'au plateau est territoire civil. Entre les deux territoires militaires, un cercle indépendant, ne relevant que du Général, celui de Babay, à cheval sur le débouché Ouest de Tananarive, par la route de Majunga, allant au Sud jusqu'à un jour de marche de Tananarive, limité à l'Est à la Betsiboka, à l'Ouest à l'Ikopa, au Nord à Andriba, et au delà les terres à conquérir. Grosse responsabilité à cause de la route à refaire et à protéger, ce qui, en tout pays d'insurrection, est un des plus sales problèmes à résoudre. Ce terrain était d'ailleurs à peu près entièrement pacifié, sauf un coin aux sources de la Betsiboka encore occupé par les chefs Rabezavana et Rabozaka contre lesquels opérait mon voisin de droite, le colonel Combes, l'homme du Soudan.

Après quatre jours de prise de possession et de papiers, à Babay, village brûlé, comme *tous ceux de l'Émyrne*, et où de mauvaises, d'ignobles installations étaient improvisées entre les murs noircis sous une toiture d'herbes sèches, je partais faire la tournée de mon cercle.

Quatre secteurs : celui de Babay, capitaine Freystatter; celui du Vonizongo, capitaine Laborie; celui de l'Ikopa, capitaine Mazillier; celui de Kiangara, capitaine Robin. — J'allais de poste en poste, suivi de mon gouverneur indigène, M. Rarivo, trouvant les populations rangées sur mon passage, précédées de leurs « petits gouverneurs » (chefs de canton), de leurs maîtres d'école, de leurs pasteurs, des évangélistes protestants ou des catéchistes catholiques se dénonçant avec une férocité mutuelle, et je commençais à remplir avec joie mon rôle d'ingénieur, de traceur de routes, d'administrateur, étudiant les impôts, faisant dans chaque école l'inspecteur d'académie avec une piastre pour le plus fort, m'initiant aux cultures, rendant la justice, etc., etc., et je m'en assignais pour deux mois avant de bien voir l'ensemble de ce cercle tel quel, quand, le 4 avril, dix jours après le début de cette tournée, un télégramme m'appelle à Tananarive.

Le colonel Combes, malade, demande à rentrer, et le Général veut me donner le premier territoire plus mon cercle, c'est-à-dire le tiers du Madagascar militaire occupé. Il me passe un petit frisson dans le dos à l'idée de succéder d'emblée dans ce vaste commandement, moi, chétif, tombant du Tonkin avec mes quatre galons, à ce légendaire colonel Combes, la terreur du Soudan, commandeur de la Légion d'honneur, un des chefs les plus autoritaires et les plus éprouvés de l'Infanterie de Marine. Je ne me voyais pas, si récent colonial, si jeune de grade, inconnu de tous ces vieux routiers, m'imposant à ces troupes et surtout à leurs chefs de même grade que moi. Je me défends, en invoquant ces motifs; le Général finit par recon-

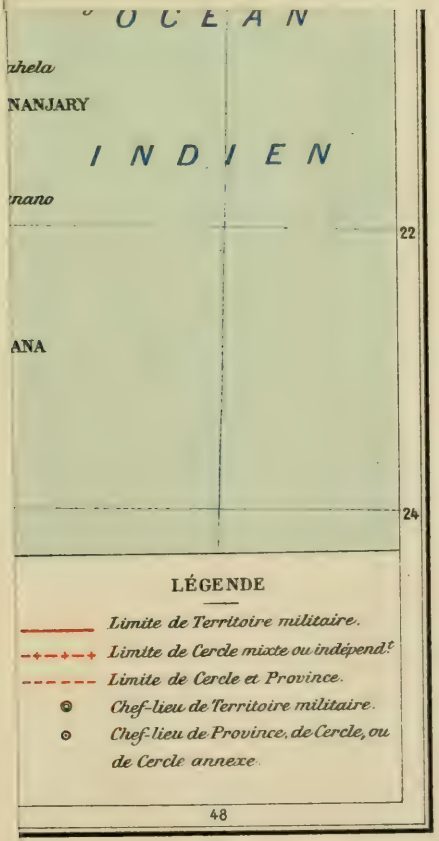

SITUATION
le 18 Avril 1897
Limites du Cercle à mon arrivée
Limites actuelles
Terrains conquis sur l'insurrection depuis mon arrivée
Terrains à reconquérir encore
MAJUNGA
RESIDENCE CIVILE
Mahajamba
Tsaratanana
Betsiboka
Ikopa
Menavava
Andriba
Antsatrana
FORÊT
Lac Alaotra
R. Maningory
Kiangara
Marotsipoy
Ambohimanjaka
Vohilena
Isandrano
Ankasobé
(mon chef-lieu actuel)
Analaro
Manankasina
Fihaonana
Babay
(chef-lieu à mon arrivée)
TANANARIVE
Echelle :
0 20 40 60 Km

naître qu'il y a intérêt à me graduer la tâche, et, coupant le premier territoire en deux, ajoute simplement à mon cercle toute la rive droite de la Betsiboka jusqu'à la Mahajamba, en me donnant autorité sur le cercle voisin, Ambatondrazaka, commandant R..., pour assurer l'unité d'action.

La chose réglée, je commence par rallier Babay, que je ne fais que traverser pour gagner Ankazobé, à deux étapes plus loin sur la route de Majunga, où j'avais résolu de transférer le siège de mon cercle et où je donne, par télégraphe optique, rendez-vous à mes quatre chefs de secteur. J'y passe un jour avec eux, à leur tracer la besogne, à leur donner mes idées, à mettre en train le plus urgent.

Puis je pars seul, sans un officier, n'en ayant pas un disponible, avec seulement quelques hommes d'escorte, pour me mettre à la recherche du colonel Combes et de sa colonne. Je le trouve, après six jours de marche, le 18 avril, bivouaqué à Vohilena, en pleine opération contre Rabezavana.

J'avoue que je n'arrivais pas très tranquille. La brusquerie et l'accueil de sanglier du colonel Combes sont légendaires. On le disait de fort méchante humeur, aigri, mécontent du Général, dont, imbu d'autres méthodes de guerre, il ne partageait pas la doctrine, et demandant à partir beaucoup plus par suite de ses divergences de vues que par raison de santé. Je m'apprêtais donc à être fort mal reçu. Il n'en fut rien. Il était réellement malade, en avait assez et m'attendait avec impatience pour me passer le commandement. Il n'avait qu'un regret, que je discernai vite, celui de ne pas achever l'opération commencée contre Rabezavana qu'il comptait atteindre à Antsatrana, à quatre journées plus loin, position fortifiée où il pensait le trouver retranché et le réduire par la force. J'insistai vivement pour qu'il continuât jusque-là, invoquant l'inconvénient, réel d'ailleurs, de changer le commandement en pleine marche, en lui offrant de lui servir de major de colonne. J'apprenais en même temps que j'avais parmi cet inconnu un ami, le commandant Raymond, un de mes anciens du Tonkin, com-



Imp. Dufrénoy, Paris.

MADAGASCAR
CARTE
ADMINISTRATIVE
Echelle au 6.000.000
Kilomètres
0 50 100 150 200
1er Janvier 1889
LÉGENDE
Limite de Territoire militaire.
Limite de Cercle mixte ou indépend.t
Limite de Cercle et Province
Chef-lieu de Territoire militaire
Chef-lieu de Province, de Cercle, ou de Cercle annexe
ILES COMORES
Gde Comore
Iles Glorieuses
Banc de Geyser
Banc du Leven
Banc du Castor
I. Anjouan
I. Mohéli
I. Mayotte
I. Ibo
Nossi-Bé
Hellville
ANTANKARA
CERCLE ANNEXE DE LA GRDE TERRE
PROVINCE DE DIEGO-SUAREZ
Cap d'Ambre
C. St Sébastien
N. Ovy
Pte Radama
I. Radama
N. Lava
Vohémar
CERCLE DE VOHÉMAR
Antalaha
Cap Est
Mozambique
Baie Mokambo
Pte Barracouta
Cap St André
Majunga
Ambongo
CERCLE DE LA MAHAVAVY
PROVINCE DE MAJUNGA
Mananjary
Mandritsara
Marovoay
Mahabo
Marotantsetra
PROVce DE MAROANTSÉTRA
Cap Masoala
I. Ste Marie
I. des Nattes
Fénérive
CERCLE ANNEXE DE MEVATANANA
CERCLE ANNEXE D'ANDRAMENA
Andriba
Andraitsia
Tsiroanandroso
FÉNÉRIVE
PROVce DE TAMATAVE
TAMATAVE
CANAL DE MOZAMBIQUE
Maintirano
MAINTIRANO
Secteur indépt du Mailaka
Orient
Andilahila
Ankazobé
Ankazobé
CERCLE ANNEXE D'ANKAZOBÉ
CERCLE ANNEXE D'ANJOZOROBE
CERCLE ANNEXE D'ANKAVANDRA
CERCLE DE MIARINARIVO
Miarinarivo
Soavinandriana
TANANARIVE
Moramanga
Andévorante
Mafaindrano
Miandrivazo
CERCLE ANNEXE DU BETSIRIRY
Betafo
CERCLE DE TSIAFAHY
BETSIMISARAKA DU SUD
Morondava
Pte d'Anorana
CERCLE DE MORONDAVA
MILITAIRE
Midongy
BÉTAFO
Ambositra
PROVce D'AMBOSITRA
Sakaleony
Mahela
MANANJARY
OCÉAN INDIEN
Andolanda
Ambohibe
Cap St Vincent
Tanala Volombita
PROVce DU BETSILEO
FIANARANTSOA
Antsirabe
Antsirabe
Antsirabe

mandant une compagnie de tirailleurs malgaches; je me glissai le soir jusqu'à sa tente, dont je sortis tout réconforté. Comme je lui confiais mes appréhensions, il me dit que la colonne m'attendait comme le Messie, très confiante dans l'accord avec Tananarive que ma présence allait apporter.

Le lendemain, faisant appel à tous mes souvenirs d'état-major de brousse du Tonkin, je fis le contrôle le plus sévère du convoi et de l'approvisionnement des sacs de riz et gagnai ainsi la confiance du Colonel qui cessa de me regarder comme un novice. Nous devînmes une paire d'amis et, malgré quelques bourrades sérieuses, nous le restâmes.

J'ai eu, le même jour, un aperçu de la façon dont il entendait la pacification. Le général Gallieni m'avait annoncé que je trouverais à la colonne deux émissaires de premier choix, qu'il avait envoyés pour servir d'intermédiaires avec les insurgés : un magistrat malgache, personnage considérable, et un jeune interprète. Tous deux étaient venus dans le costume européen dont ils sont affublés, l'un d'eux même en chapeau haut de forme; et comme je m'en enquérais auprès du Colonel pour les interroger : « Ces deux civils? me répondit-il, je n'aime pas ces gens-là, je ne les ai même pas regardés, je les ai fourrés dans un silo; mais faites-en ce que vous voudrez, ça vous regarde. »

Je ne me le fis pas dire deux fois : je les fis remonter, ahuris et un peu défraîchis, du fond de leur puits, et ce me furent, dans la suite, des agents incomparables.

Le 21 avril, nous piquions avec 400 fusils et 2 canons sur Antsatrana, qui était, en effet, l'ancien siège de Rabezavana, lorsqu'il était Gouverneur royal, où il avait son rova[1], ses réserves, ses ressources. La marche s'est faite à travers un pays dur, où chaque passage de rivière, chaque crête nous est disputée à coups de fusil, mais où il n'y a plus un habitant, les villages brûlés ou évacués, les populations fuyant à notre

1. Citadelle.

approche. Quel contraste avec l'Émyrne, avec mon Babay et mon Ankazobé, où tout se pacifie et se repeuple et où déjà j'avais ramené 50 000 habitants!

Le 28 avril, nous arrivons devant Antsatrana; mais nous y entrons sans combat, Rabezavana a déménagé. Le beau village est intact, mais évacué et vide, pas de butin, pas de provisions. Seules, de superbes rizières sont sauves. On n'a pas eu le temps de les récolter et elles assurent notre approvisionnement pour six mois.

Ce mécompte exaspère le colonel Combes; du coup, il déclare qu'il part le lendemain et me remet le commandement.

Libre de mon action, j'en reviens sans délai aux méthodes que m'avait apprises Gallieni et, avant tout, renonçant à la colonne linéaire poussant droit devant elle, j'en reviens à la méthode des colonnes convergentes, la seule qu'on m'ait appris à regarder comme efficace. Le premier détachement que j'envoie sur ma gauche jusqu'à la Betziboka me revient le 30, en rabattant sur Antsatrana 1200 bœufs de prise et 400 Sakhalaves qu'il a cueillis fuyant. C'est une première réussite, qui est de bon augure et met en confiance les troupes, un peu lassées de marcher dans le vide depuis des semaines. Nous amadouons les revenants, les rassurons et en reformons le premier noyau de population de cette riche région.

Voici vingt jours de cela; et ils sont 800, et nous bénissent de les avoir délivrés des Hovas et de leur avoir rendu leurs biens, et forment un premier et utile jalon pour notre marche future au Nord chez les autres Sakhalaves.

Le 2 mai, sur un renseignement, je me rejette au Sud, où Rabezavana m'est signalé; je ne le pince pas parce qu'il me file sous le nez, mais c'est à deux heures près que je tombe sur le village inconnu de Marotsipoy, bien caché dans une vallée latérale, où aucun Européen n'avait pénétré. J'y pince cette fois d'énormes approvisionnements, les silos pleins de riz, com-

bien de poulets! des fusils, des cartouches. J'y prends aussi tous ses instruments de musique : une trentaine de grosses caisses, de tambours, de violons, et une malle où étaient ses uniformes officiels de Gouverneur royal, un habit rouge brodé et un chapeau de général à plumes blanches. Mais ce que je trouve avec le plus de joie, c'est un centre de rizières en pleine récolte.

J'y laisse un poste de 50 fusils, jalon de ma liaison avec la Mahajamba, et je redescends à Vohilena pour transformer en zone d'occupation, organisée en secteurs et définitivement acquise par des postes, la simple ligne ténue, jetée de Vohilena à Antsatrana, mince ligne longeant la Betsiboka et flanquée à droite jusqu'à la forêt de toute une région inconnue, bondée de rebelles et de ressources.

Le premier point à occuper ensuite, c'est Ambohimanjaka, que je sais être un ancien et important centre, nœud de communications, à mi-chemin entre moi et le cercle d'Ambatondrazaka, avec qui il faut me relier. Je veux y aller, mais je n'ai plus de fusils disponibles; échange de télégrammes optiques, d'ultimatums avec Tananarive. Enfin, on m'envoie le 14 mai 250 tirailleurs de renfort et, le lendemain 15, je pars avec 400 fusils et 2 canons. — Là, ç'a été une jolie opération; ils ont fui devant nous, naturellement; mais, comme j'avais combiné quatre reconnaissances convergentes partant à la fois de tous mes postes et se rabattant sur Ambohimanjaka, le 16 et le 17, tout cela me ramenait au centre 250 prisonniers, dont la mère de Rabezavana, 50 fusils et 3 000 bœufs, sans pertes de notre côté, avec 11 tués chez eux. Pour les rebelles, les énormes troupeaux de bœufs et les rizières, c'est la vie; à leur défaut, c'est la famine. Aussi est-ce le premier objectif, le mien surtout, tomber sur leurs centres de rizières et leurs troupeaux.

Ce beau coup de filet met de plus en plus la troupe en confiance; mais ce qui me tient le plus au cœur, c'est que mes chefs de groupe touchent du doigt l'efficacité de la « méthode » et sont convaincus. Je sens que désormais je

pourrai leur demander ce que je voudrai. Pour la première fois, on sort du vide; on se sent sur un terrain qui commence à se solidifier, et le dîner, pour spartiate qu'il soit encore, est joyeux. A la nuit, je vais contrôler un de mes postes optiques; je me fais stupidement éclairer par mon photophore qui nous repère, et la balle d'un guetteur voisin tape en plein dans la lunette de l'objectif. Le petit télégraphiste, un gamin de Paris, qui en avait retiré son œil une seconde avant, en est tout bleu....

Le résultat de la razzia, qui atteignait notre adversaire dans ses ressources vives, ne s'est pas fait attendre. Depuis avant-hier, Rabezavana me fait des offres de soumission. Je n'y crois guère, et je n'ose l'espérer; mais c'est déjà un gros indice et, comme il s'est rejeté au nord d'Antsatrana, je suspends provisoirement tout mouvement de ce côté, je laisse un de mes capitaines, Raymond, déjà nommé, qui est à Morafeno, surveiller les négociations par émissaires; et pendant ce temps je viens, hier et aujourd'hui, d'aller établir la liaison à l'Est avec les deux cercles voisins.

C'est fait; j'ai rencontré hier à Farlahitsidisio, poste en pleine forêt, les deux capitaines envoyés par les deux commandants voisins, et j'ai arrêté notre soudure, nos frontières communes qui n'existaient que sur le papier, puisque personne n'y était venu encore, et le réseau des postes que nous allons établir pour tenir ce sale coin de forêt, refuge du dernier fahavalisme. C'est aujourd'hui, tandis qu'avec ces capitaines nous délimitions sur le terrain, que nous avons été reçus à coups de pruneaux : ce qui, comme je vous l'ai dit, me vaut le répit de ce soir.

Cette fois, ce n'est plus la bande de Rabezavana, rejetée au Nord, mais celle de l'autre grand chef Rabozaka, plus dure, mieux outillée, et surtout très confiante dans son établissement de la forêt. Elle ne me regarde qu'indirectement, étant chez le voisin; ce qui ne les a pas empêchés de prendre mon fanion pour cible, à la terreur de mes bourjanes (coolies d'ici),

de mon interprète et de mon guide, qui ont fait un rapide demi-tour.

Voilà donc ma vie : mais, pour avoir une faible idée de ma besogne, ajoutez que si j'ai aujourd'hui 700 fusils et autant de porteurs sur la rive droite de la Betsiboka, il faut faire vivre tout ce monde, et que le plus clair de ces heures de halte se passe à assurer le ravitaillement, à faire avancer de Tananarive, à coup de journées de marche, denrées, munitions, médicaments, outils, à compter les tonnes de riz, les caisses de sucre et de farine, à calculer les levées de porteurs, leur relève, leur paiement, à interviewer les guides, les prisonniers, les émissaires sur un pays dont il n'y a pas une carte, où jamais les Européens ne sont venus, et qui est le dernier refuge de l'insurrection. Les nuits se passent entre mes secrétaires et mes officiers à transformer en croquis ces renseignements, à traduire les documents malgaches trouvés. Et cependant, il faut continuer à administrer tout mon cercle par lettres et par télégraphe optique; c'est la route de Majunga dont je reçois journellement les rapports de chantiers, la ligne télégraphique qui se construit, les lettres des jésuites et des pasteurs qui se mangent le nez et m'invoquent, et les impôts, et les écoles; et chaque soir, chaque nuit, tout cela arrive par paquets, et se règle et se liquide séance tenante. Ajoutez enfin que le Général a la manie d'augmenter chaque jour mon lot, qu'on vient de me donner la rive gauche de l'Ikopa, jusqu'à sa chaîne de partage, qu'un télégramme vient de détacher du territoire civil tout le Bouéni, capitale Andriba, jusqu'à Suberbieville, pour me le donner.

Du coup, mes quatre secteurs du début sont devenus dix, à savoir :

Manankasina (Capitaine Freystatter), 13e de Marine;
Fihaonana (Lieutenant Edighoffen), —
Ankasobé (Capitaine de Portzampare), —

Kiangara (Capitaine Robin), 5e Cie de Sénégalais;
Andriba (Capitaine Jacquinot), 3e Cie d'Algérie;
Antsatrana (Capitaine Raymond), 3e Cie Malgache;
Ambohimanjaka (Capitaine Landeroin), 4e Cie Malgache;
Vohilena (Capitaine Le Moan), Cie Sénégalaise;
Analaro (Capitaine Vuillemin), 8e d'Algérie.

Ça ne fait que neuf, mais il y en a un à créer au Nord d'Antsatrana, après la solution, soit positive soit négative, de l'affaire Rabezavana.

Au total :

3 compagnies d'infanterie de marine de 130 hommes.	390	hommes.
2 — de Sénégalais de 140 hommes	280	—
2 — de tirailleurs algériens de 140 hommes.	280	—
2 — de tirailleurs malgaches de 230 hommes.	460	—
1 — de milice	200	—
3 canons et artilleurs	30	—
1 peloton de tirailleurs algériens.	60	—
Soit. . . .	1700	hommes.

Voilà mon commandement militaire, ce qui est déjà assez coquet pour un chef d'escadrons de hussards en rupture de ban, sans compter mon commandement civil, qui compte dans les cent mille habitants; et tout cela, avec le pouvoir à peu près absolu, tout à faire, à organiser et à créer.

Non, vraiment, je ne me vois plus commandant un régiment de cavalerie, ni vivant des potins des salons de Paris.

Actuellement, mon programme, aussitôt la question Rabezavana réglée, par l'aboutissement ou la rupture des négociations, est de redescendre la Mahajamba par la rive gauche, tandis que le commandant R..., sous mes ordres, la redescendra par la rive droite, et d'atteindre Tsaratanana, où nous devons nous relier aux postes de la résidence civile de Majunga.

Je pense que cela va demander un mois, parce que R... a affaire sur la rive droite à une grande forêt, repaire de bri-

gands, qu'il me faudra l'aider à la nettoyer, et que de mon côté j'aurai, à partir d'Antsatrana, d'extrêmes difficultés de ravitaillement, de terrain, de marais et de liaisons.

Je me borne aujourd'hui à ce simple journal, sans commentaires, sans politique, sans appréciations, sans coup d'œil sur les Malgaches, sans détails sur ma vie, parce que je ne fermerais alors pas cette lettre et que l'essentiel est de vous mettre d'abord au point, et qu'il sera ensuite facile de vous broder des histoires sur ce canevas.

En tout cas, c'est une rude vie et une vie rude, et je ne me lave pas souvent.

Antsatrana, 24 mai.

Je rouvre ma lettre pour la terminer sur une nouvelle sensationnelle : Rabezavana s'est rendu ce matin.

Le 22, je recevais un mot du capitaine Raymond me disant que, d'après tous ses renseignements, Rabezavana était sur ses fins, que la capture de ses troupeaux, de ses réserves lui avait porté le dernier coup, qu'il ne trouvait plus à vivre dans un pays désolé, que ses partisans le lâchaient par groupes, que le fruit était mûr et qu'il ne fallait plus, pour le cueillir, qu'une rapide et opportune démonstration de forces. Je suis parti à marche forcée avant-hier, avant le jour, avec la colonne et je suis arrivé hier soir. Dès l'aube, un billet de Raymond m'annonçait que le Monsieur se présentait aux avant-postes et serait ici dans deux heures. Personne au monde ne s'en doutait : j'en avais gardé pour moi le secret absolu, de crainte que cela ne ratât. Comme il n'y avait plus de doute, je me mis à dicter un télégramme pour le Général, à tenir tout prêt à lancer par l'optique dès que la chose serait consommée. Au premier mot, la plume tomba des mains de mon interprète-secrétaire, le fidèle Jean-Baptiste Rahajarisafy, élève des jésuites de Tananarive, parlant français comme toi et moi, et l'écrivant, certes, mieux que moi : « C'est bien Rabezavana que vous dites, mon

commandant? — Parfaitement. — Mais alors, l'insurrection est finie? — Parfaitement. »

Je crevais de fièvre, mais il s'agissait de faire bonne figure. Mon fidèle docteur, l'aide-major Micholet, m'avait fait une injection de quinine, et j'étais debout. J'occupais la grande salle du rova même de Rabezavana, ouverte sur une vaste cour. La colonne, que j'avais enfin avertie, était formée en haie des deux côtés de la piste d'accès ; et tous ces braves gens, marsouins, tirailleurs algériens, malgaches, sénégalais, qui, depuis un an, n'avaient cessé de tenir la campagne, la plupart vieux routiers de nos colonies, avaient trouvé moyen d'astiquer leurs haillons et de sortir de leurs musettes leurs médailles du Dahomey, du Tonkin, d'Algérie.

Précédé de Raymond, Rabezavana arriva, à cheval, suivi de 500 guerriers, dernier contingent de ses fidèles, tous armés de fusils à tir rapide, et qui nous eussent certes donné bien du fil à retordre, s'ils avaient eu encore de quoi manger. Sa troupe défila entre les deux rangs de la colonne. Entré dans la cour du rova, il mit pied à terre, ses hommes jetèrent leurs fusils en un tas et tous se prosternèrent, tandis que leur chef, à mes pieds, malgré mes instances pour le relever, me récitait un discours de soumission qu'on me traduisait à mesure. Pour terminer, il tira de son doigt une bague, cabochon de corail monté en or, en me disant : « Ceci est mon anneau de commandement; je ne commande plus. Prends-le pour que tous voient que désormais c'est toi qui commandes. »

Je le passai à mon doigt ; et ce fut le signal d'une grande acclamation. Si Dieu me prête vie, vous le verrez un jour en breloque à ma chaîne de montre, car je ne compte plus m'en séparer.

Je n'avais garanti à Rabezavana que la vie sauve. Il s'attendait pour le moins à la déportation et, dans sa lassitude, c'est tout ce qu'il osait espérer. Après avoir tâté le bonhomme et causé avec les émissaires, j'ai pris un grand parti : c'est de le

laisser libre, de le réintégrer ici même dans son ancien commandement et de lui confier la restauration de cette région, où tous le connaissent et le respectent, et l'œuvre de réconciliation qu'il est temps de commencer. Je le lui ai annoncé. Il se tâte encore pour voir s'il ne rêve pas. Il vient de dîner avec nous. Nous avons trouvé au fond de nos caisses une bouteille de champagne et il y a fait honneur, retrouvant ses habitudes de haut fonctionnaire hova civilisé, accoutumé à fréquenter le « meilleur monde », comme il apparaissait dans sa tenue à table.

Sa femme, qu'il a tirée de ses bagages, est venue nous rejoindre au café et l'entente est scellée.

Demain, je commence avec lui une tournée où j'aurai son anneau au doigt, mais où il me servira d'*ad latus* et d'intermédiaire pour ramener à leurs foyers ces malheureuses populations et restaurer ce pays dévasté. Et je verrai bien si je me suis trompé.

Et, sans aucune exagération, c'est vraiment une bonne journée, pleine de choses et de lendemains. Et vive la méthode Gallieni! La voici ayant fait une fois de plus ses preuves; et c'est bien la vraie méthode coloniale.

CHAPITRE XII

A MADAGASCAR
RETOUR EN FRANCE

1897-1899

Sur ce premier séjour à Madagascar, je ne possède plus de journal suivi. La vie surintense de chef de guerre et de chef de province dans laquelle j'étais jeté ne me permettait plus d'écrire régulièrement ni longuement. Néanmoins je comptais sur quelques lettres aux miens et surtout sur mes lettres périodiques à E. M. de Vogüé pour reconstituer cette période. Mais, parmi les rangements et déménagements qui suivirent sa mort, la plupart disparurent. Quant aux lettres adressées aux miens, presque toutes étaient à Crévic où elles périrent dans le pétrole allemand, en août 1914.

C'est donc en m'aidant des quelques lettres qui me restent et de mes souvenirs que je résume brièvement, jusqu'à mon retour en France, au printemps de 1899.

INSTALLATION A ANKAZOBÉ
RÉOUVERTURE DE LA ROUTE DE MAJUNGA

Avril-octobre 1897

Ma première lettre de Madagascar, qu'on vient de lire, est du 24 mai 1897, au lendemain de la reddition de Rabezavana. Cette reddition donna les conséquences qu'on en attendait,

entraînant la soumission de toute la zone Nord-Ouest qui sépare Tananarive de la côte. Je passai quelque temps avec Rabezavana sur la Mahajamba, pour confirmer les résultats obtenus, au milieu des populations que la vue de leur ancien chef remettait en confiance. Après mon départ, une maladresse d'un subalterne lui fit regagner la brousse, non pas pour reprendre les armes, mais pour mettre en sécurité sa vie qu'un mot mal compris lui avait fait craindre de voir menacée. Rabezavana rentra de lui-même au bout de quelques jours, mais, cette fois, le général Gallieni jugea plus prudent de l'envoyer en résidence libre à La Réunion.

J'étais rentré en juin à Ankazobé, où j'avais fixé le chef-lieu de mon nouveau territoire. C'était, avant notre arrivée, une petite ville à 80 kilomètres au Nord de Tananarive, sur la piste de Majunga, formant étape entre Tananarive et Andriba, chef-lieu du Bouéni. Les Fahavalos l'avaient entièrement détruite ; sauf quelques pans de murs noircis, il n'y restait pas une maison debout ni un jardin. J'y jetai rapidement le plan de la future agglomération et, en attendant que les constructions s'élevassent, nous nous installâmes dans des huttes des plus rudimentaires ou sous la tente.

Je n'avais du reste pas le temps d'y stationner. Le général Gallieni venait d'étendre mon commandement au Nord jusqu'à Suberbieville, au confluent de la Betsiboka et de l'Ikopa, limite de la province civile de Majunga, et m'avait donné la mission de rouvrir cette route de Majunga qui avait cessé d'être pratiquée depuis l'expédition de 1895.

Dès ce moment, le général Gallieni portait son effort principal sur la route de Tamatave, route de l'Est, traversant une région beaucoup plus difficile mais beaucoup plus peuplée et, surtout, infiniment plus courte. Il en avait confié la direction au commandant du Génie Roques, chargé en même temps des études du chemin de fer sur le même itinéraire.

Mais comme, en raison des difficultés du terrain, la cons-

truction non seulement du chemin de fer, mais même de la route devait être très longue, il était urgent, Tananarive étant privée de toutes communications avec la côte, d'établir sans délai une piste par Majunga. Le trajet était, il est vrai, beaucoup plus long, le parcours presque désert et sans ressources, mais le terrain beaucoup plus facile et, surtout, comme tout le versant Ouest de l'île, soumis à un régime de pluies beaucoup plus modéré que le versant Est, ce qui faciliterait beaucoup les travaux.

Je partis en septembre pour Majunga, emmenant le capitaine d'artillerie coloniale Mauriés, qui, dès lors, se consacra tout entier à cette œuvre de la route de l'Ouest où il réalisa des tours de force, mais où il mourut à la peine quelques années après.

A partir d'Andriba, personne encore, sauf quelques isolés, n'avait suivi ce parcours depuis l'expédition. Nous en retrouvions la trace à chaque pas après ces deux années, et c'était lamentable. Nous avions l'impression d'une « Retraite de Russie » en avant. Les voitures Lefèvre gisaient par centaines, les débris de toute sorte et, aussi, hélas! les squelettes non seulement d'animaux, mulets et chevaux, mais d'hommes. Je me souviens du plaisir avec lequel, après le désert brûlé du Bouéni, nous vîmes la piste atteindre les bords riants de la Betsiboka; nous nous faisions une joie de pouvoir désormais planter chaque jour notre bivouac sur sa rive verdoyante. Notre joie dura peu. Dès le premier jour, le premier point propice nous rebuta par la vue des dépouilles macabres qui y étaient amoncelées et, de guerre lasse, nous nous fixâmes au point où il y avait le moins de squelettes. Et nous fûmes vite avertis que nous ne pouvions bénéficier du voisinage du fleuve qui nous invitait au repos et au bain, mais où la mort nous guettait sous les espèces de crocodiles pullulants.

Je me souviens qu'à l'un de ces bivouacs nous trouvâmes une voiture Lefèvre ayant encore entre les brancards le squelette de son mulet avec son harnachement et, dans l'intérieur,

le squelette de son conducteur. Et l'on évoquait malgré soi l'Enfer de Scarron :

> Je vis l'ombre d'un cocher
> Brosser l'ombre d'un carrosse.

Rassemblant à Suberbieville un lot des 25 voitures Lefèvre dans le meilleur état, je ramenais de Majunga une équipe de mulets solides pour former le premier convoi sur Tananarive. Pendant les deux mois que durèrent cette randonnée, et, en cours de route, pour l'installation des postes, l'organisation des nouveaux secteurs et du ravitaillement, le capitaine Mauriès s'était mis à l'œuvre, répartissant les équipes de travailleurs aux passages les plus difficiles, utilisant les tronçons restés praticables de la piste de l'expédition, jetant des passerelles provisoires ou aménageant les gués au passage des cours d'eau; et, en novembre, je ramenais à Tananarive un premier convoi venu de Majunga sans rompre charge, rempli de produits de la côte. J'étais en tête, menant une charrette anglaise que j'avais achetée à Majunga. Ce fut le *great event* de la saison. Jamais on n'avait vu, depuis l'origine des temps, une voiture à Tananarive; et la population de la ville et de la région encombrait le parcours jusqu'à plusieurs kilomètres.

Gallieni m'accueillit comme il accueillait toujours une réalisation.

C'est à cette époque que je fis la découverte de Lallier du Coudray et de Gruss, le premier devenu mon précieux collaborateur au Maroc, le second devenu gendre du général Gallieni, et tous deux restés mes amis.

Lallier du Coudray, alors commissaire de marine, remplissait les fonctions de Chef de Service de l'Intendance à Majunga, où les travaux de la route et le ravitaillement de mon territoire m'amenaient périodiquement. Son activité et son initiative m'y rendaient les plus grands services. Je le mis en

contact avec le Général, qui l'appelait bientôt à Tananarive pour en faire, un an après, son premier secrétaire général.

Le sous-lieutenant Gruss, tout frais émoulu de Saint-Cyr, appartenait à une compagnie de tirailleurs malgaches qui, après avoir fait le coup de feu contre les derniers rebelles du Bouéni, était répartie entre les postes de la nouvelle route. Un des inconvénients majeurs de ce trajet consistait dans l'état désertique de toute la zone séparant Ankazobé d'Andriba et l'absence totale de ressources et d'abris pour le voyageur. Afin d'y remédier, j'eus l'idée d'y constituer un peuplement artificiel avec les quatre sections de la Compagnie de Gruss réparties en quatre postes formant gites d'étape à 25 kilomètres l'un de l'autre. C'était une compagnie de tirailleurs malgaches, de recrutement hova. Il n'y avait qu'à faire venir leurs femmes et leurs alliés dans la plus large mesure, à leur construire un village, à leur fournir des outils, des semences et le premier fond de la pacotille indispensable pour les besoins du voyageur tant européen que natif. Cette idée de transformer ces tirailleurs en laboureurs, en aubergistes, en mercantis, désarçonnait le Capitaine, qui n'arrivait pas à comprendre. Du premier coup, le petit Gruss avait compris et s'était emballé. Je nous revois encore, marchant côte à côte sur la piste, tandis que je lui expliquais l'affaire et qu'il « rendait ». Je m'arrangeai pour confiner le Capitaine dans la besogne administrative de sergent-major qui convenait le mieux à ses aptitudes, et je chargeai Gruss de tout l'ensemble de l'organisation qu'il eut vite fait de mettre sur pied. Il avait fait ma conquête. Deux mois après, ses villages bien partis, je le prenais comme adjoint et l'emmenais à Tananarive. Gallieni le prit de suite en gré, me le demanda un an après comme Officier d'ordonnance et, cinq ans plus tard, lui donnait sa fille.

Je retrouve de cette période deux lettres d'impressions plus directes, l'une à Max Leclerc, dans ma descente à Majunga, l'autre à Vogüé, à mon retour d'Ankazobé.

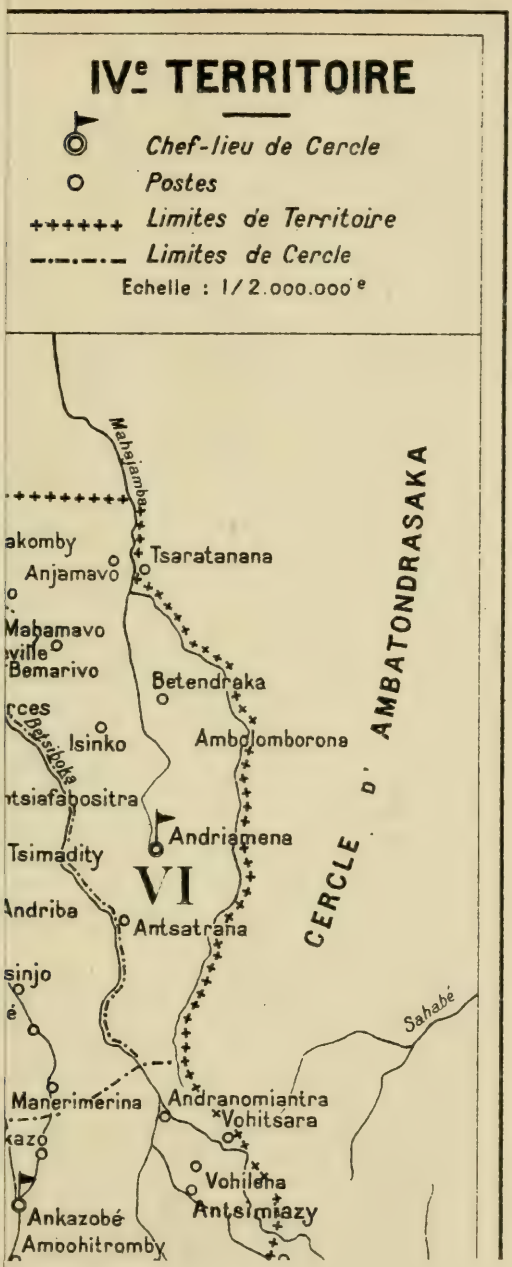
En pirogue sur l'Ikopa entre Anbato et Majunga, le 21 septembre 1897.

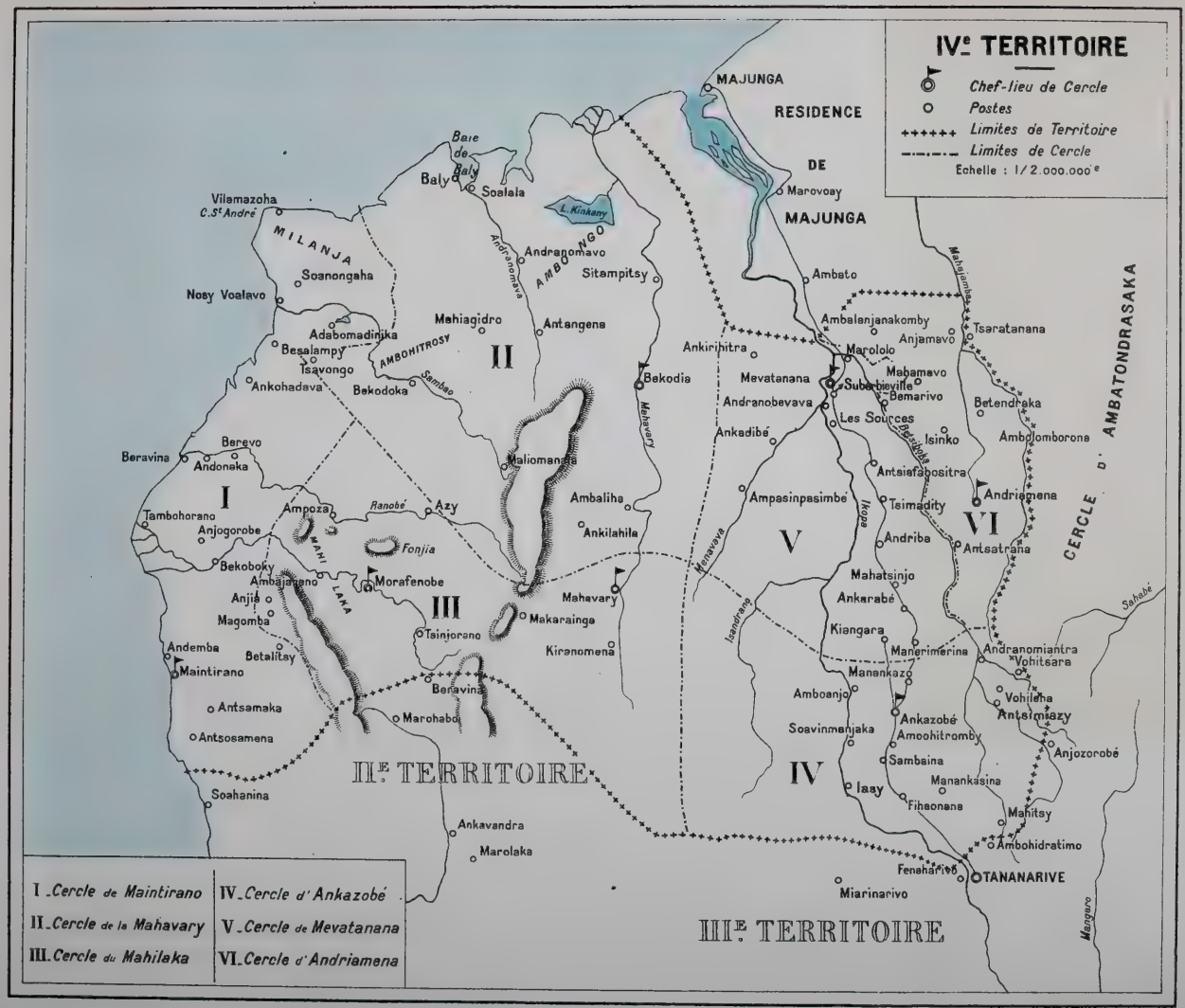
A Leclerc.

« La voilà enfin, grâce à un mode de transport qui n'est ni la filanzane, ni le mulet, cette heure de répit vainement attendue depuis quatre mois. Déjà, au Tonkin, je trouvais les sampans de la Rivière Claire merveilleusement propices à la causerie amicale, et c'est aujourd'hui le tour de la pirogue de l'Ikopa. Le bateau *Suberbie* qui me remorque sur Majunga vient de s'échouer; il y en a bien pour trois heures avant que la marée nous remette à flot et, tandis que mes officiers s'en donnent à cœur joie en tirant caïmans, tortues, hérons et perroquets, je saisis cette heure de calme, hors des fils télégraphiques et des courriers.

L'Ikopa est ici large et close comme un lac, les piroguiers au repos sur la berge chantent en chœur, le coteau d'en face ruisselle de verdure jusqu'au fleuve, où plongent les racines des baobabs et les lianes des banians. Le cadre est de ceux que j'aime, que vous aimez, — causons. Vous pensez peut-être que je vous ai oublié : non, certes! Vous savez que, jeté par Gallieni dans la fournaise au lendemain même de mon arrivée, il m'a fallu au débotté courir sus à Rabezavana, l'acculer, le soumettre, puis me retourner sur l'Ikopa, dont mes troupes occupent progressivement la rive gauche.

Sur les entrefaites, on a triplé mon territoire, le poussant presque jusqu'à Majunga. Il me faut rouvrir cette route, y ramener la vie, y improviser une ligne de ravitaillement dont, jusqu'ici, on n'avait rien voulu savoir, secouer les inerties de Majunga, faire pousser du riz, de l'orge. Entre temps, j'ai « fondé une ville » à Ankazobé, dont je voudrais faire le centre d'échange, le lieu de transit, entre l'Émyrne et la côte Ouest. J'ai lancé mes reconnaissances pour gagner du terrain : à l'Est, le long du Kamory, par où je veux relier Ambato à Tsaratanana, la Betsiboka à la Mahajamba; à l'Ouest, le long du Ménavava, par où je voudrais attraper la côte vers le lac


IVe TERRITOIRE
Chef-lieu de Cercle
Postes
Limites de Territoire
Limites de Cercle
Echelle : 1/2.000.000e
Mahajamba
akomby
Anjamavo
Tsaratanana
Mahamavo
Bemarivo
Betendraka
Isinko
Ambolomborona
Basiboka
ntsiafabositra
Andriamena
Tsimadity
VI
Andriba
Antsatrana
CERCLE D' AMBATONDRASAKA
sinjo
Sahabé
Manerimerina
Andranomiantra
Vohitsara
Vohilena
Antsimiazy
Ankazobé
Amoohitromby



Imp. Duffrenoy - Paris.

Kinkony. Et il faut que tout cela soit réglé en six semaines, avant les pluies, — et cela fait bien des affaires. Et voilà pourquoi « ma plume est muette », comme dit le père Molière.

Parlons d'ici. Au Tonkin, j'avais encore le loisir de regarder et d'écrire, toujours chef d'État-Major de quelqu'un ou de quelque chose, il me restait des heures sans responsabilité à donner aux amis. Ici, livré à moi-même, chef absolu d'un territoire de plus en plus vaste, je n'ai plus jamais le temps de causer, sauf lorsque mon sampan échoue, ce qui m'arrive pour la première fois, puisque c'est la première fois que je voyage ici autrement qu'à dos d'homme.

Je vois rarement Gallieni : parfois il m'appelle, je pique sur Tananarive, je passe quatre jours chez lui; nous nous débondons; hors ces deux ou trois brefs séjours, nous nous écrivons. Nous nous comprenons de mieux en mieux. C'est l'homme. Il poursuit ici implacablement l'œuvre qu'il s'est assignée, l'homme des indigènes, des colons, des petits, la bête noire des grosses légumes militaires ou civiles. Les Colonels et les Résidents, les mandarins de tous poils, les manitous des Ministères ne le comprendront *jamais*. Et là aussi est ma terreur pour son œuvre, parce que ces animaux malfaisants sont puissants, en ce pays de France plus mandarinisé que la Chine.

Nous ne sommes pas beaucoup ici, dans les titulaires de grands commandements, à le comprendre et à le gober à fond. Ses *fanatiques*, c'est la foule des lieutenants, des sous-officiers, des soldats, d'abord, qui donnent le maximum de leur effort pour un regard ou un geste. Ce sont les indigènes, qui le regardent comme un demi-dieu et tremblent à son nom; ce sont les colons enfin, que j'aime comme lui, ces admirables colons français, que j'ai appris à apprécier au Tonkin, d'autant plus méritoires qu'ils s'expatrient contre vents et marées, sachant que tout et tous leur sont hostiles; race trop rare et d'autant plus précieuse. Ils savent trop bien que, le jour où

Gallieni disparaîtra, ils risquent de retomber sous le poids de la férule du fonctionnaire guindé dans ses règlements et de l'officier fossilifié dans sa routine. Et pourtant, que diable! la colonie, c'est eux!

L'état d'esprit du fonctionnaire se résume dans ce mot du sublime X..., résident de Z..., au colon lui demandant de lui délivrer enfin des permis de concession : « Je ne peux pas : je n'ai pas de géomètre! »

Vous voyez l'état d'âme, la subordination du but aux moyens : « Comment voulez-vous que je fasse, je n'ai pas de géomètre!... » Nom de nom! je n'ai pas de géomètre à Ankazobé, ce qui ne m'empêche pas, dès qu'un Français m'arrive, de la lui donner, sa concession; je la lui payerais; et je la mesure avec n'importe quoi, le pas, l'œil. — « Je n'ai pas de géomètre » : je crois entendre les bureaux d'Hanoï et tous ces gens noyés dans un crachat, parmi lesquels j'ai été élevé, et que la grande école des Lanessan et des Gallieni m'a remis pour toujours à leur juste point.

Donc, malgré tout et tous, Gallieni poursuit ici magistralement sa grande œuvre. Quand je suis arrivé, en avril, les sceptiques de Tananarive disaient avec une ironie réjouie : « L'insurrection reprendra de plus belle, cet été, après la récolte. » L'été est passé, il n'y a plus d'insurrection; de plus en plus refoulée, nous la rejetons à la côte, de toutes parts. Les routes se rouvrent, les villages se repeuplent; l'Émyrne où, en avril, je n'ai plus vu une maison debout, se rebâtit et se cultive. Nous allons avoir un sale hiver parce que, du fait de l'insurrection, rien n'a été cultivé à l'automne 1896, et, par conséquent, rien récolté au printemps 1897. Depuis trois mois, tout est bien remis en culture, mais cela ne produira qu'en avril, et d'ici là il y aura six mois qui seront durs à passer. Mais cet avril prochain! Avec quelle confiance et quelle joie nous l'attendons! Ce sera la période des résultats : — du riz tant qu'on en voudra, — plus de grosses colonnes, grâce à Dieu! partant plus de porteurs à lever, les gens laissés libres chez eux à

panser leurs plaies, à refaire leurs maisons, les marchés ressuscités, la route de Majunga réouverte, celle qui vient de France et qui mène à la nourricière Afrique. Bref, ce sera la résurrection, la vie, le résultat tangible, après cet été de labeur tuant et cet hiver d'attente forcément inactive.

Le seul point noir, c'est le risque qu'on nous enlève Gallieni. Vous, qui êtes en mesure de parler où il convient, prenez comme *leit motiv* qu'il faut qu'on le laisse ici, avec carte blanche, pour y achever son œuvre. Il a ici derrière lui toute l'opinion, la masse agissante et laborieuse, il en obtient un effort surhumain. Il sait qu'il a la confiance absolue du Ministre, et il lui en est d'autant plus reconnaissant qu'il le devine en butte aux suggestions incessantes des « selon la formule » et qu'il sait que les « Burçaux » le mangeraient. Au fond, et quoi qu'il en dise, il ne demande qu'à achever ici son œuvre et à y donner les années nécessaires pour y sortir de la période des tâtonnements et des expériences. Il déclare bien qu'il a hâte d'aller se reposer, il l'a peut-être écrit de votre côté; mais, si je le mets au pied du mur, il convient qu'après tout, s'il pouvait aller passer quelques mois en France, il reviendrait volontiers continuer l'œuvre à laquelle il s'est voué. — C'est ce que je souhaite à ce pays-ci. Rien ne se fait qu'avec la durée. D'ici là, il aura pu éliminer les éléments médiocres et faire venir les collaborateurs de premier choix, ceux de la fidèle équipe tonkinoise, qui le comprennent et marchent à l'unisson. Ah ! quelle belle association de passionnés nous ferons autour de lui ! J'irais, moi aussi, passer bien volontiers ces quelques mois de repos en France, sauf à revenir avec lui. Quelle joie de se donner à une œuvre et de la voir pousser ! quelle raison de vivre, alors qu'en France on fait toujours de l'inachevé !

Et maintenant, ne faites pas comme moi ; voilà la tradition renouée, répondez-moi par le prochain courrier, en me mettant « au point » de Paris, — je n'y suis plus. Sait-on ce qui se fait

ici et comment l'apprécie-t-on? Mettez-moi en mesure d'être l'informateur sincère et utile pour le Général, que je regarde de plus en plus comme le plus merveilleux spécimen d'homme d'action, d'organisateur, comme le plus beau susciteur d'énergies que nous puissions dans cette fin de siècle opposer aux Anglo-Saxons d'en face. Madagascar vis-à-vis du Sud-Africain, — Gallieni vis-à-vis de Cecil Rhodes. Beau match à jouer! »

Ankazobé, le 20 novembre 1897.

Mon cher Ami,

A E.-M. DE VOGÜÉ.

« Deux lettres de vous, et quelles lettres! sans une réponse. Mais vous avez deviné qu'il fallait l'impossibilité absolue pour que je ne vous dise pas que vous êtes de ceux auxquels je pense le plus souvent et dont l'affection m'honore et me fortifie le plus.

Vous avez bien deviné. Je croyais avoir connu au Tonkin le maximum de labeur. Je ne savais pas ce que c'est que reconquérir un territoire, l'organiser à mesure et porter le poids de la responsabilité illimitée qu'entraînent de tels proconsulats. Mais quelles satisfactions me donne cette vie! Quand j'étais chef d'État-Major au Tonkin, préparant la besogne des autres, je me demandais avec angoisse si toujours je serais condamné à ces besognes impersonnelles, si jamais je serais appelé à faire moi-même cette œuvre de chef responsable qu'on regarde toujours avec envie, mais aussi avec l'appréhension qu'elle soit au-dessus de vos forces, tant qu'on ne l'a pas faite, — on sent que c'est la consécration, et la seule, et que nul chez nous ne peut se dire homme d'action, avant d'avoir subi cette épreuve. Le général Gallieni m'a comblé en me donnant cette large tranche du Nord-Ouest, où, après avoir beaucoup taillé, il me faut aujourd'hui beaucoup recoudre. J'en jouis ardemment; et, si j'ai eu mon petit frisson de chef victorieux en recevant à mon bivouac l'*aman* de Rabezavana, je trouve d'autres joies à ouvrir des routes, à inventer une ville, à stimuler des écoles,

à suivre des essais d'orge, de pommes de terre et de vanille, — et, surtout, surtout, à voir les maisons sortir de terre, les rizières se défoncer, les marchés grouiller de monde, là où il y a six mois je ne voyais que des pans de murs noircis, des terres incultes et l'horizon désert.

Faire de la vie! Quoi qu'il en résulte, quelle que soit la valeur future de l'œuvre à laquelle nous nous sommes donnés, quelque profit que la France en retire (et là-dessus je suis fort sceptique), c'est un suffisant emploi de son temps d'être un des modestes artisans de cette œuvre de résurrection, et l'on s'endort tranquille.

Je n'ai pas reçu *Jean d'Agrève*; le livre a dû s'égarer dans la charge de quelque bourjane, mort au bord du chemin; — mais je l'ai lu dans la Revue, *nous* l'avons lu, mes officiers et moi, nous le repassant d'une filanzane à l'autre, dans les longues étapes où je poursuivais Rabezavana. C'était par là-bas en juin, vers la Mahajamba; vous avez illuminé là des heures très dures et soigné, sans vous en douter, des gens surmenés que la fièvre guettait.

Cette lettre vous sera portée par un de mes amis, le commandant Roques, directeur du Génie et des Travaux publics à Madagascar. Il me dispense de vous parler de notre île, il vous en dira plus que je n'en sais, et ce que je vous dirai se résume en ceci :

« Qu'on nous laisse ici Gallieni et nous tous derrière lui, — qu'il aille en congé l'an prochain, mais qu'il en revienne. L'œuvre nous a tous empoignés : jamais je n'ai vu un ensemble tirant plus dans le collier que tous tant que nous sommes. Chacun donne le maximum de l'effort. Que la France ne gâche pas cette œuvre commencée! »

SÉJOUR A ANKAZOBÉ
ORGANISATION DU TERRITOIRE

Octobre 1897-Mars 1898

Puis ce fut l'hiver 1897-1898. Je le passai entièrement à circuler dans mon territoire et à Ankazobé, pour y donner le coup de collier créateur. Tout y était à faire et, pour la première fois (oh! combien souvent depuis!), j'y eus la joie de l'*urbs condita* en faisant sortir de terre cette petite ville d'Ankazobé dont j'avais moi-même tracé le plan sur le sol et que j'en voyais surgir, maison par maison, avenue par avenue, arbre par arbre, avec un sentiment paternel. J'ai la série des photographies qui en donnent, en quatre ans, les étapes successives.

Dans cette vie de travail, je revois mes heures de détente sous trois aspects.

C'étaient d'abord les heures de nuit, que, suivant mon habitude invétérée, je prolongeais fort tard. Mon monde était couché et je jouissais délicieusement, sous la lampe, dans mon home improvisé, de l'heure solitaire, parmi les livres, dans la liquidation du travail quotidien, dans l'élaboration du travail à venir.

Bien souvent, avant de me coucher, je sortais, mon photophore en main, pour aller, une dernière fois, voir le travail de la journée, les briques montées, les arbres plantés, et me donner le réconfort de l'œuvre accomplie avant de m'endormir « content du jour », comme me l'écrivait Vogüé.

C'étaient ensuite mes courts séjours à Tananarive, où le général Gallieni m'appelait fréquemment. J'y trouvais toujours son accueil de grand frère, l'intimité de l'équipe amie de ses officiers d'ordonnance. Il n'avait pas encore pris possession du beau palais de la Résidence, construit par M. Le Myre de

Vilers pour le Ministre de France, qui est dans le bas de la ville, et où il ne s'installa qu'à son second séjour, en 1900. Il jugeait que, pour affirmer notre domination récente, il était préférable que le Chef restât au point culminant, près du Palais royal et des installations traditionnelles de l'ancien pouvoir. Il y habitait une maison assez modeste, mais dont la terrasse offrait une vue superbe sur l'ensemble de la ville. Quelles heures familières et joyeuses nous y passâmes! Je me souviens qu'à l'un de ces séjours, je lui demandai un officier adjoint pour remplacer le mien qui rentrait en France. « Cherchez cela, dit-il au fidèle Martin, son officier d'ordonnance. — Mon Colonel, j'en vois deux ou trois qui vous conviendraient, et, tenez, en voilà un, me dit-il en me montrant un officier qui, à nos pieds, à l'autre extrémité de la place d'Andohala, à 300 mètres de nous, se détachait d'un groupe. — Je n'en veux pas, dis-je. — Pourquoi? répondirent-ils ahuris, vous ne le voyez même pas! — Il marche trop lentement, nous ne nous entendrions pas 24 heures. — Lyautey a raison, conclut Gallieni, « Time is money » ; il n'y a pas de petites économies de temps. »

Si ce n'était pas à Tananarive, je le rejoignais à Ambohimanga, résidence d'été des Rois hovas, charmant pavillon, au flanc de la montagne, noyé dans la verdure, où nous vivions plus encore dans l'intimité.

Polyglotte forcené, le Général y piochait ferme son anglais avec un missionnaire méthodiste, et son allemand avec un sergent de la Légion étrangère, Saxon cultivé, que je retrouvai bien des années plus tard au Maroc, toujours à la Légion. Il me forçait à travailler avec lui, et j'ai conservé beaucoup de ses lettres de cette époque écrites en allemand.

C'étaient enfin des visites à Ambatoharano, chez le ménage Gregory.

Mais, ici, je retrouve quelques lettres à ma sœur, où je lui parle longuement d'Ambatoharano et lui raconte mes débuts comme administrateur.

Ankazobé, 25 novembre 1897.

A SŒUR. « Après tant de mois d'isolement, voici une brassée de lettres de Vogüé, Mun, Arenberg, Paul Desjardins, Henry Bérenger, Georges Picot, Max Leclerc, et ce sont de bonnes lettres, pleines de vibrations, de communautés de vues, qui, dans mon éloignement, m'apportent le plus clair de ma force et de ma foi. J'ai ce soir chez moi un de tes voisins de campagne, M. G..., qui me parle de vous tous. Il m'était annoncé et je craignais de voir arriver le banal touriste homme du monde; mais je constate que, chez lui, l'éducation ne nuit ni à l'énergie, ni aux libres vues. Il est arrivé hier de Majunga, une heure avant moi qui revenais de Tananarive.

Je venais d'y passer huit jours chez le Général, après lui avoir amené le premier convoi de voitures venu de la côte Ouest, auquel il a fait un accueil triomphal. Tu devines ce qu'ont été ces huit jours de Tananarive. Pendant les rares heures où je n'étais pas chez les Chefs de Service, ma chambre ne désemplissait pas : questions agricoles, industrielles, minières, routières, militaires, s'y succédaient sans répit. J'en suis reparti samedi en charrette attelée d'une mule qui ne marchait guère, mais il fallait bien consacrer l'existence de la nouvelle route. J'ai passé ma journée à reconnaître avec l'Officier constructeur les dernières rectifications à y apporter dans la banlieue de Tananarive.

Je suis allé coucher à Ambatoharano, qui vaut la peine que je te le raconte avec quelque détail.

C'est une mission anglicane, dépendant de la High Church, que dirige le ménage Gregory.

Fils du Doyen de Saint-Paul à Londres, M. Gregory est installé là avec sa femme depuis vingt-trois ans. Appartenant tous deux au meilleur monde, disposant d'une très grosse fortune, ayant en Angleterre la vie la plus facile et la plus enviable, ils l'ont quittée, jeune ménage, pour évangéliser les Malgaches.

Ils ont fait une œuvre vraiment admirable. Ambatoharano est une oasis. Dans un grand parc, trois écoles, un grand collège, un hôpital, un sanatorium, des ateliers, une ferme, une église romane du meilleur style et, au milieu, le charmant cottage qu'ils habitent. De ce point, l'œuvre a essaimé dans tout le voisinage, et plusieurs villages vivent, prospères et riants, à l'ombre de cette maison mère. Dans tout ce canton règne vraiment la paix sociale. Ils y sont entourés d'une telle vénération que la conquête, la révolution, l'insurrection les ont côtoyés, entourés, sans une atteinte, et, dans la dévastation universelle que nous avons trouvée à notre arrivée en Émyrne, c'est vraiment un réconfort de rencontrer cette enclave intacte et bénie.

Mais, pour être un apôtre, on n'en reste pas moins de la « gentry » anglaise, et ils ont introduit et maintenu là tout le confort et le « chic » du pays natal : la belle argenterie, le service correct, la tenue de maison parfaite, le thé de cinq heures avec son attirail familier et élégant, et, pour dîner, ne fussent-ils qu'eux deux, Mistress Gregory ne manque jamais de mettre une robe du soir avec quelques bijoux. Au sortir de la misère et de la vermine de nos bivouacs, c'est vraiment un régal de prendre ce bain de civilisation et de correction.

J'y avais avec moi le lieutenant Duruy, fils de l'historien. Dans sa belle « library » où nous fumions le soir dans les grands fauteuils de cuir, M. Gregory était tout fier de montrer à Duruy l'*Histoire Romaine* de son père, en regrettant de ne pas avoir l'*Histoire Grecque* que Duruy va de suite lui faire envoyer. Dans ma chambre, du dernier confort, je trouvai sur la table, en me couchant, les derniers livres français parus.

A mon réveil, j'ai eu la joie, en ouvrant la fenêtre, de voir à mes pieds un parc plein de fleurs, des pelouses d'émeraude, des barrières blanches, un clocher roman où tintait l'office, et il m'a fallu un moment pour me ressaisir et me demander si j'étais bien à Madagascar et non dans le Comté de Kent.

Quel voisinage inattendu, et comme je me réjouis d'en user quand j'aurai trop besoin d'un peu de détente !

J'en suis reparti à l'aube, à cinq heures et demie, pour aller à Manankasina, chef-lieu d'un de mes secteurs. J'y ai passé ma journée à voir les essais de café, de coton, et les pépinières : je suis en pleine agriculture. J'y ai été rejoint par le Directeur des Domaines de Madagascar, M. Bartholomé, que j'apprécie infiniment, avec qui je me suis plongé dans les lots de colonisation, cadastre, bornage, immatriculation.

Le soir, nous couchions à Fihaonana, chef-lieu d'un de mes autres secteurs, où l'un de mes Officiers crée une vraie merveille de commencement de ville. J'y ai présidé la première distribution de prix dans une école de trois cents élèves, où j'ai distribué quatre livres illustrés, deux aux garçons et deux aux filles, après de nombreuses interrogations.

Il y a six mois, pas un de ces petits ne parlait le français ; ils le parlent presque couramment, font au tableau des multiplications et récitent *La Cigale et la Fourmi*, dressés par un soldat-professeur.

Hier, je rentrais à Ankazobé après de nombreuses haltes sur la route. A chaque village, m'attendaient la musique, les autorités indigènes, les écoles et le peuple ; et Bartholomé ne cachait pas sa surprise de cette rapidité de résultats.

Ici, au retour, ç'a d'abord été l'inspection des travaux faits en mon absence : il n'y a plus qu'une maison à couvrir avant les pluies. — Je respire. — Mais nous sommes toujours dans nos vieilles cases : car, si sept ou huit maisons sont maintenant debout et couvertes, j'attends les pluies pour en faire faire la menuiserie, les portes, fenêtres, etc....

Avec le courrier de service trouvé à l'arrivée et l'obligation de faire l'amphytrion, j'ai travaillé jusqu'à deux heures du matin. Ce soir j'en fais autant à ton bénéfice, et demain je pars à cinq heures pour aller étudier avec Bartholomé et G... un grand lot de colonisation sur les plateaux. Nous serons revenus à la nuit. Le lendemain, samedi, je resterai en place pour

recevoir trois négociants. Dimanche, je retournerai piqueter une route à un jour d'ici, et je reviendrai lundi à midi pour mon marché que je ne manque jamais, — et ainsi de suite....

Tu vois que ce tableau de travail me laisse peu le temps d'écrire. Mais l'ennui, ce sont les pertes de temps forcées, la représentation continuelle, l'obligation de ne jamais oublier qu'on est le Chef territorial et le représentant de la France dans ce pays conquis d'hier, de ne pouvoir se déplacer sans fanion, escorte, interprète, gouverneur; cette impossibilité de l'incognito; la nécessité quotidienne de recevoir, — ce soir nous étions quatorze à table, — et, quels que soient la préoccupation du jour, les télégrammes reçus, il faut toujours être en train, penser à tout et à tous et renvoyer les gens contents. La corde est constamment tendue et, au fond, combien je jouis de cette vie! Étais-je assez créé et mis au monde pour elle! Après vingt ans de carrière de France « routinée », après avoir eu si souvent l'angoisse de passer à côté de la destinée, je me sens, depuis trois ans, voguant à pleines voiles, sûr de moi, de ce que je fais, menant ma vie, les gens et les choses. Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres, et j'en remue à la pelle, pour ne pas subir une discipline passive, et Dieu sait si c'est le cas avec Gallieni avec qui la subordination est une collaboration intime et n'a rien des rapports d'élève à pion, tels que ceux de tous les subordonnés avec tous les Chefs de France! Ah! se coucher le soir après avoir dépouillé le courrier qui annonce dans la même journée qu'on vient de progresser d'un jour de marche sur la Menanava, qu'une reconnaissance a atteint l'objectif fixé, que deux villages se sont repeuplés, qu'il y a 6 kilomètres de route de plus achevés, que 6000 francs d'impôts imprévus sont rentrés, qu'un essai de pommes de terre a réussi, qu'un négociant nouveau s'est installé, qu'un marché s'est rouvert, quel bon sommeil sur tout cela! Et pourtant chaque jour apporte aussi son contingent de mauvaises nouvelles, de choses qui craquent ou ne se font pas. Eh

bien, cela même devient un besoin. Le souci et la préoccupation sont les condiments indispensables de l'action, la sainte, la divine action dont on ne doit plus pouvoir se passer!

Et, comme conclusion, tu vas me faire un cadeau. Je viens de trouver dans Shelley un morceau de vers dont je veux faire ma devise :

« The soul's joy lies in doing. »
« La joie de l'âme est dans l'action. »

Fais-le-moi graver en cachet sur une bague et envoie-le-moi. »

---

10 janvier 1898.

A MA SŒUR. « Je t'ai écrit à la veille du 1er janvier. Quoi de nouveau depuis? D'abord, le 1er janvier lui-même. J'avais eu un accès de fièvre la veille. J'en ai eu un le lendemain, résultat de ma course à Kiangara où j'avais été trempé, mais il n'en reste pas trace et, grâce à Dieu, le 1er janvier j'étais vaillant.

Le matin, à 8 heures, j'ai reçu mes Officiers, puis les autorités; les députations de diverses catégories, — Kabary (discours), — puis inauguration solennelle du premier pont jeté sur l'Andranobé, pont de quatre travées en charpente, mes bourjanes (porteurs) de filanzane dans des lambas battant neuf, chapeaux à rubans tricolores, musiques, re-discours, gratifications multiples.

Après-midi, concours d'école : ces écoles sont venues, amenées par leurs soldats-professeurs, bannières, chants, dînette de riz et de bœuf; interrogation des trois plus forts de chaque école, deux garçons et une fille qui m'ont récité des fables de La Fontaine; distribution de prix, lambas de couleur et livres d'images; concours de chant. Et, après cette séance... j'en avais assez!

Depuis lors, je suis toujours dans mes constructions, profitant de ce qu'on ne peut pas circuler pour activer ce travail intérieur. La saison des pluies bat son plein, mais il y a eu

quelques éclaircies et vraiment Ankazobé devient épatant! Les boulevards se plantent, les maisons s'arrangent, cela ne commence encore que lentement à prendre un aspect « fignolé », mais l'ensemble se dessine bien et surtout présente déjà ce cachet de ville coloniale anglaise auquel je tiens tant, cottages et dissymétrie.

Voici fini le cercle des Officiers, qui sera livré après-demain, avec une suspension monstre au-dessus de la table de lecture et une véranda sur le jardin.

Hier, j'ai pendu la crémaillère dans ma maison de briques remplaçant ma paillote. Je vais désormais pouvoir déjeuner seul et dîner avec mes trois officiers. Ce qui était réjouissant, c'était d'avoir pour la première fois, dans cet intérieur clair et propre, une table bien servie, avec des fleurs, des nattes faites ici sous chaque couvert, les bougies sur la table et mon boy comorien Tofotra servant « ultra correct ». C'était le « home », et tous en avaient la sensation. Et c'est par là que la chose dépasse la portée d'un goût personnel. J'attache la plus grande importance, au point de vue colonial, à ce que tout ait l'air installé et à en donner l'exemple. C'est la méthode anglaise, la vraie, celle qui affirme le mieux l'occupation définitive, écarte l'idée de guerre et de bivouac et suscite des installations semblables. Voici que nos gouverneurs malgaches commencent à nous imiter, rien qu'en nous voyant faire, crépissant leurs maisons, mettant des vitres à leurs fenêtres, peignant leurs chambres, et se procurent des meubles et des rideaux, — et c'est ainsi qu'on encourage l'industrie.

Hier, avant ce dîner, j'avais fait douz heures de route, de cinq heures du matin à cinq heures du soir, avec mon garde d'artillerie et un officier, pour reconnaître une rectification de tracé à la route de Majunga qui fera gagner 10 kilomètres et évitera une rude montée. Nous avons trouvé le tracé rêvé qui traverse le Manankaso à l'Ouest du passage actuel. Il y a un site charmant, deux grandes cascades de quinze à vingt mètres, des arbres, des rizières; mais, comme je ne suis pas ici pour

faire du paysage, j'ai vu surtout que cette vallée pouvait s'industrialiser. Aussi ai-je décidé sur place d'y installer un village militaire malgache. Le fidèle Gruss va s'y mettre, et son village sera très pittoresque et très « chalets suisses », et l'un de mes compagnons va inviter son frère à venir de France pour installer sous la chute d'eau une fabrique de bougies, de savon, et une sucrerie. Tu imagines ce qu'est cette jouissance de décider et de créer la vie et de retrouver six mois plus tard, là où il y avait le désert, les germes d'un avenir vivant.

Demain, je pars pour Tananarive, appelé par le Général. Je sais ce qu'il me veut. Il s'agit de préparer pour mars une reprise de la progression vers l'Ouest. Prends la carte. Il faut que, de la ligne de l'Ikopa, j'occupe successivement à l'Ouest les lignes de la Mahavary et de l'Andranomava, régions absolument inconnues, pour tâcher de me relier de là à la côte Ouest d'où je pense que viendront au devant de moi les camarades qui en occupent les postes depuis Maintirano au Sud jusqu'à la baie de Baly au Nord. C'est un beau programme, mais qui sera dur, non pas comme guerre, mais comme terrain; larges cours d'eau à traverser, ravitaillement du diable, pas la moindre communication établie.

Le Général me témoigne une confiance croissante et ses lettres privées me touchent vivement.

Quel intérêt à mener ainsi tant de choses de front et à être associé à une si grande œuvre! Quel développement donne à l'individu un exercice si continu et si lourd du commandement! Seulement, il ne faut pas se faire d'illusions, on est toujours à la merci d'un incident, d'un insuccès. Mais il faut avoir foi dans l'étoile, et à la grâce de Dieu!

Les caisses de Potin et de kirsch viennent d'arriver. Ont-elles été assez les bienvenues! Nous nous sommes hier, pendant la route, délectés d'une conserve de langue. Les cerises à l'eau-de-vie ont été un régal et, grâce au plum-cake, j'ai réinstallé le thé pour la première fois depuis le Tonkin. Vous ne pouvez vous douter combien ces douceurs, dans une telle vie,

ont d'importance. D'abord elles sauvent l'estomac, et puis elles apportent une vraie distraction. »

Iasy, 10 février 1898.

« J'ai manqué, hélas! le dernier courrier. J'allais encore manquer celui-ci, car je suis en pleine brousse, comme te le montre l'en-tête de ma lettre, si mon Officier de renseignements ne m'avait rappelé que j'étais à l'extrême limite pour le bateau. Je suis arrivé à ce poste d'Iasy à onze heures, parti à quatre heures de Soanisa, au Sud-Ouest de mon cercle, tout près de l'Ikopa. A MA SŒU

Depuis onze heures, c'est le rite habituel : reçu les habitants, discours, chants, interrogé les mioches de l'école, distribué des secours et des gratifications, nommé 8e honneurs un Gouverneur local, visité le potager et la pépinière et enfin déjeuné sur une planche dressée sur quatre bambous. Nous sommes quatre convives, le lieutenant Boucabeille, officier d'ordonnance du Général, qui m'est prêté pour quinze jours pour remplacer les miens qui sont malades, le Lieutenant commandant le secteur et le Gouverneur malgache, Paul Ratsimihaba, le légendaire « beau Paul » connu de tout le Corps expéditionnaire, ancien aide de camp et amant de la Reine, actuellement à l'ombre sous ma coupe. Il est une heure, nous venons de clore notre déjeuner de bivouac par un verre de ton kirsch sorti de ma gourde, nous repartons dans une demi-heure pour coucher quelque part, à la belle étoile, pendant qu'un « tsimandou » (courrier) spécial portera ce mot à Tananarive pour qu'il t'arrive à temps.

Voici mon journal sommaire depuis le 10 janvier.

Appelé à Tananarive par le Général pour y délibérer sur de grosses affaires, j'y suis resté jusqu'au 25, choyé comme toujours, mais travaillant comme on travaille avec lui.

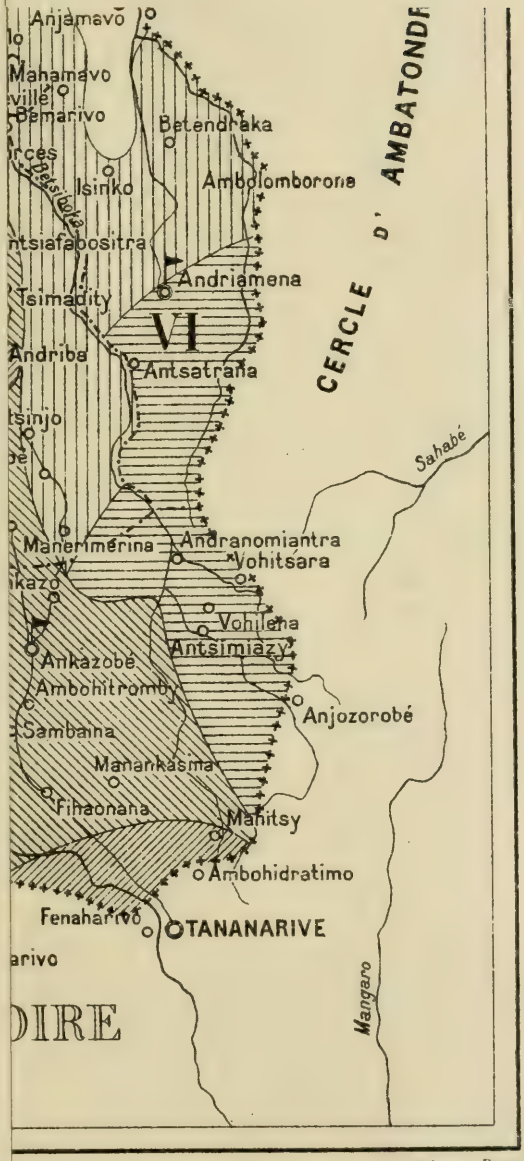
Mon commandement est augmenté d'un tiers par la création d'un nouveau cercle dans les vallées de la Mahavary et de

l'Andranomava, à l'Ouest de Suberbieville, par où il faut que je me relie à la côte vers Maintirano et le cap Saint-André. C'est une grosse affaire. Le Commandant de ce nouveau cercle est le capitaine d'Infanterie de marine de Bouvié. J'ai donc maintenant trois cercles sous mes ordres : Ankazobé, Mévatanana et Mahavary. Du coup, mon commandement devient un « territoire », et je suis désormais le Commandant du 4e territoire militaire, commandement de Lieutenant-Colonel que je ne suis pas encore, mais le Général escompte que mon cinquième galon ne tardera pas. Seulement, cette machine à organiser va encore retarder mon départ pour France. J'en avais discrètement touché un mot au Général, mais il m'a arrêté avec un de ces mots d'appel confiant qui tranchent tout. Je pressens qu'il va falloir commencer une cinquième année sans retour en France. C'est bien long sans vous voir, mais il y a de telles consolations ! et, puisque ma santé tient le coup, il n'y a qu'à marcher.

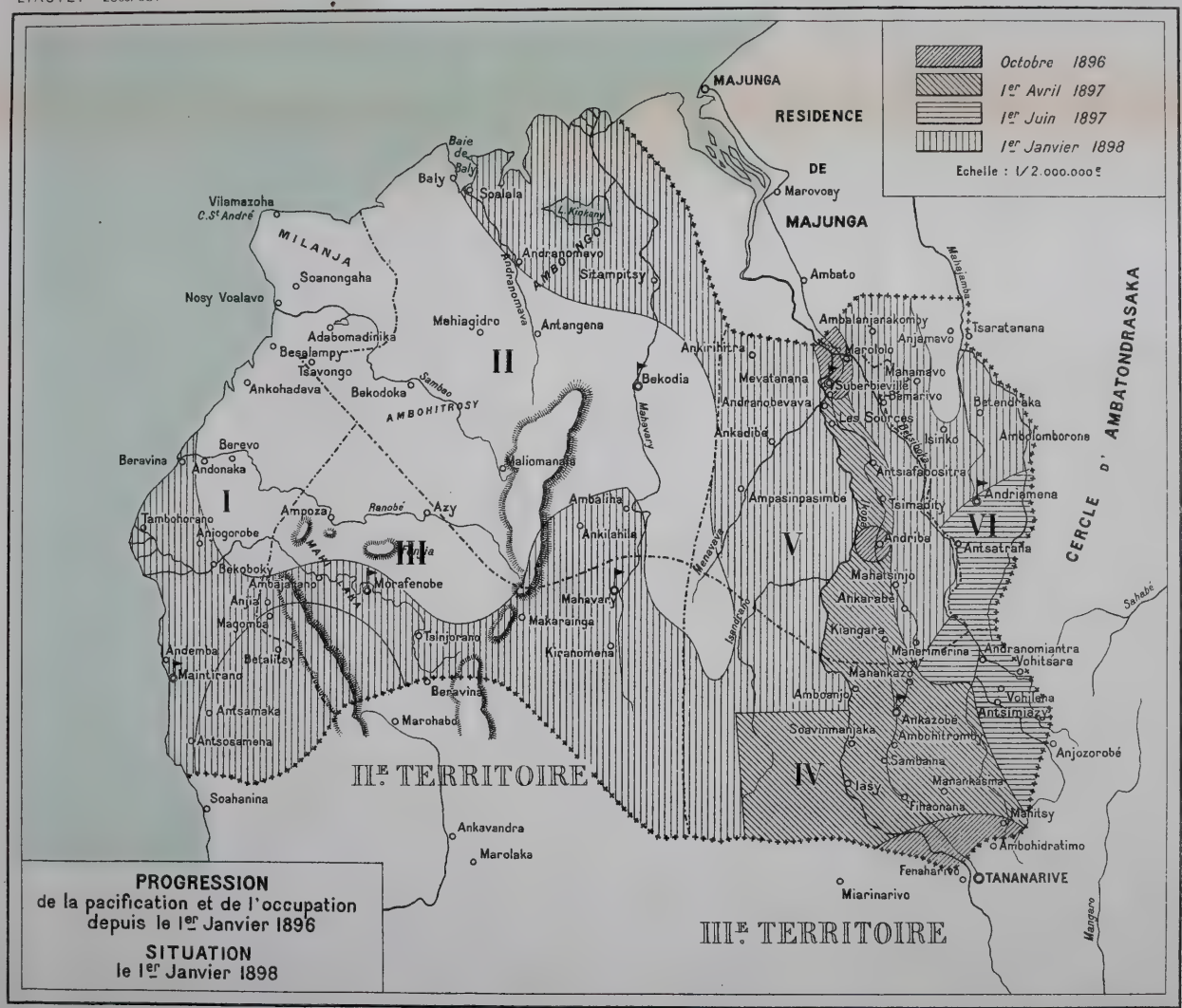
A peine avais-je quitté Tananarive que le Général est venu me voir à Ankazobé en visitant tout mon cercle au passage, tournée échevelée de six jours. J'en sors. Je n'ai pas le temps de t'en faire le récit, mais tu juges des sentiments avec lesquels, évoquant mes débuts à ses côtés à Lang-Son, il y a trois ans et demi, je lui ai présenté à mon tour l'œuvre naissante, la vie surgissant, les rizières reconstituées, les marchés rouverts, la route ébauchée, les écoles, les ateliers professionnels en plein exercice. »

Antsimiasy, 9 mars 1898.

MA SŒUR. « Je t'écris d'un petit poste perdu, à deux jours à l'Est d'Ankazobé. Je suis bloqué par une crue subite de la Betsiboka. Je revenais de Vohilena à Ankazobé, très pressé naturellement. Et voici que, depuis ce matin, les hommes sondent la rivière, sans arriver à y trouver moins de deux mètres, et dame ! même en filanzane, c'est insuffisant. Je suis très ennuyé parce que je



Imp. Dufrénoy, Paris.



Imp. Defrenne, Paris

perds mon temps, qu'on m'attend là-bas et que, du coup, cette lettre, qui devrait t'arriver par le courrier, va le manquer. La matinée avait bien marché, tous les villages voisins étaient ici à six heures, les enfants chantaient, les femmes dansaient, j'ai allocutionné le peuple : culture, élevage, fabrication de laitage, toujours le même thème; j'ai fait baragouiner les gosses en français; mais, depuis midi, je me tourne les pouces en écumant.

Dans ma dernière lettre d'Ankazobé, je te disais que le Général venait de me quitter et je croyais que j'allais un peu souffler. Mais cela n'a pas duré longtemps. Quelques jours après, un télégramme du Général me rappelait à Tananarive que, grâce à la route, j'ai pu cette fois atteindre en seize heures au lieu des deux jours et demi d'il y a quelques mois.

Il voulait me voir pour régler la reprise des travaux de la route de Majunga, mais surtout pour cette question de l'Ouest qui le préoccupe de plus en plus et qui vient de se compliquer.

Je t'ai dit que le Général venait d'augmenter mon commandement en le poussant à l'Ouest jusqu'à l'Andranomava, pour, de là, tâcher de me relier avec la côte. Mais voici que le colonel X..., qui commandait le territoire Sakhalave, c'est-à-dire toute la côte Ouest, tombe malade et s'en va. Du coup, le Général se décide à couper le territoire Sakhalave en deux. Il en donne toute la partie Sud, le Menabé et le Betsiry, au colonel Sucillon, commandant le 3e territoire qui forme l'hinterland de cette partie de la côte Sakhalave. Quant à la partie Nord, comprenant la région de Maintirano et le Milanja jusqu'au cap Saint-André, il me la donne ainsi que toute la zone qui m'en séparait jusqu'ici. Voici donc mon territoire doublé. Je commande aujourd'hui un vaste quadrilatère, limité à l'Est par la Mahajamba, au Nord par la Résidence Civile de Majunga, à l'Ouest par la mer. Le cercle côtier de Maintirano qui passe sous mes ordres est commandé par le commandant Ditte. Je vais faire partir de Mévatanana et d'Andriba le capitaine de Bouvié avec quelques compagnies pour occuper successive-

ment les lignes de la Mahavary, de l'Andranomava, et se lier à l'Ouest et au Sud aux troupes de Makaraingo et d'Ankavandro qui passent sous mes ordres. Il marchera ainsi jusqu'à ce qu'il rencontre à la côte les troupe du commandant Ditte, et tant pis pour les Sakhalaves hostiles qu'il trouvera sur sa route. Il faut qu'il me fasse cela en avril; je le laisserai faire. En mai j'irai les rejoindre et je pousserai certainement jusqu'à Maintirano. Le colonel Sucillon doit en même temps pousser son action au Sud parallèlement à la mienne.

Et voici la conclusion du Général : « Tâchez de me terminer pour août toute cette question Ouest qui m'ennuie, et en septembre nous partirons tous en congé pour la France. » Tu juges si cette perspective me donne du cœur au ventre! mais je n'y crois qu'à demi : il y a là trop d'aléas et d'imprévus! je crains bien que nous en ayons jusqu'à l'hiver, et cela rejettera notre départ au printemps 1899. Que veux-tu! ou bien il ne fallait accepter ni les commandements, ni l'avancement, ni la confiance qu'on m'a donnés, ou bien il faut en porter la charge, et tu n'admettrais pas plus que moi que, pour quelque motif que ce soit, j'abandonne l'œuvre en train. Je suis ici un soldat sur le champ de bataille, c'est dire qu'il n'y a ni à discuter, ni à hésiter.

Le Général avait un instant songé à m'envoyer dans le Sud pour y organiser un grand commandement de l'ensemble de Tuléar et Fort Dauphin; mais, m'a-t-il dit en souriant, il ne peut pas me mettre partout à la fois. Ce sera pour plus tard, s'il en est besoin encore et si je tiens le coup. Mais je suis effaré et touché au delà de tout de la confiance qu'il me témoigne.

Je ne suis resté à Tananarive que deux jours et j'ai assisté à la soumission de Rabozaka, le dernier grand chef insoumis qui subsistât en Émyrne depuis la soumission de Rabezavana. Il s'est rendu au commandant Pourrat, qui l'a amené. C'est la fin de toute inquiétude sur le plateau central.

Je suis reparti le 5 mars avec un lieutenant du Génie de

Tananarive sur Vohilena pour y étudier la construction d'une route. Nous avons pitonné pendant deux jours dans la région même où je faisais, il y a un an, ma première reconnaissance contre Rabezavana.

Le 7, je suis arrivé à Vohilena. C'est là qu'il y a onze mois je rejoignais le bivouac du colonel Combes. Sauf notre colonne et les Fahavalos, il n'y avait pas un être vivant à l'horizon. Avant-hier, j'y ai trouvé la pittoresque montagne boisée transformée en village suisse, ses habitants fixés, toute la plaine cultivée, des troupeaux, des écoles, et ce peuple présenté par le même chef Rainitsimba qui, il y a un an, m'arrivait en captif sûr d'être fusillé et qui est aujourd'hui notre plus fidèle agent. C'est au brave capitaine Granet, mon compagnon de reconnaissance sur Ké-Tuong, au Tonkin, il y a presque exactement trois ans, qu'est due cette extraordinaire transformation.

Le Général y arrive dans une dizaine de jours, ce qui me forcera à y revenir pour l'y recevoir. Je n'ai donc, avant de repartir, que cinq jours à passer à Ankazobé où j'ai je ne sais combien de rendez-vous et vingt rapports en retard. Et voici toute une journée que je perds dans ce poste idiot à attendre que la Betsiboka baisse !

Et puis, en t'écrivant tout cela, j'ai une peur bleue que toutes ces histoires vous assomment. Ma vie est si loin de la vôtre qu'il me semble qu'elle ne doit plus vous intéresser du tout, et j'ai presque scrupule à vous parler de toute cette administration qui doit vous paraître si fastidieuse. Mais je suis tellement empoigné par cette œuvre de créateur, je vis tellement de mes routes, de mes villages, de mes champs, de mes troupeaux, de mes pépinières, que je ne puis m'empêcher de vous les raconter. Comme ce sera meilleur verbalement ! »

Ankazobé, le 11 au matin.

MA SOEUR. « Je ferme ceci à Ankazobé où je suis revenu cette nuit. Quelle chance! le courrier n'est pas parti et tu auras cette lettre.

Je venais de finir ma lettre avant-hier soir, quand, à deux heures du matin, on est venu m'avertir que la Betsiboka était descendue à un mètre soixante. En route! De 5 heures à 7 heures, nous avons procédé au périlleux passage. Quel courant! et comment n'y a-t-il eu personne de noyé?

Je suis arrivé à Ankazobé cette nuit à deux heures, après vingt-deux heures de marche et après avoir changé deux fois mes porteurs en route. De sept heures du soir à deux heures du matin, nous avons marché au photophore et aux torches, dans les rochers et les torrents. Souvenir du Tonkin! »

Saint-Paul's Collège, Ambatoharano, 2 avril.

MA SOEUR. « Je suis donc retourné à Vohilena pour y recevoir le Général. J'avais emmené Détrie, le petit lieutenant de la Légion qui nous recevait à Bin-Nhi, sur la frontière de Chine, il y a trois ans, et qui est aujourd'hui capitaine et mon Officier de Renseignements.

Le Général est arrivé à Vohilena le 5 avril. Je t'ai dit quel coup de baguette y avait donné le capitaine Granet. Le Général l'a apprécié comme il convenait et, vraiment, il y avait de quoi. Ce village alpestre a un chic étonnant, avec ses chalets adossés au bois aménagé en parc. Ces sauvages se sont déjà civilisés. Les écoles sont en pleine vie : une femme malgache, ancienne femme de chambre d'une Anglaise, a été amenée de Tananarive pour monter un ouvroir où mères et filles apprennent à coudre, à laver, à ranger une maison. Chacun des chalets a son jardin maraîcher. Le Général était ravi et son coup

d'œil embrassait la belle étendue de rizières où il voyait déjà une grande compagnie d'exploitation avec de bons capitaux et des charrues à vapeur. On a causé élevage, vente de bœufs et de cochons. Envoie-moi donc un bon volume du *Parfait Jardinier*.

Et puis, ce qui ajoutait au charme de la réunion, c'était de se retrouver entre vieux Tonkinois du Deuxième Territoire. Granet en est un des bons disciples et en a toute l'astuce. Pour mettre en mains ses habitants, il a inventé le coup suivant. Il a découvert dans ses compagnies de marsouins un prestidigitateur de profession. Dès qu'on lui signale un village où les choses ne vont pas, il y court avec sa canne et son prestidigitateur, et, après avoir semoncé les habitants, qui protestent bien entendu qu'ils sont de petits moutons, il leur dit : « Vous mentez, et la preuve que vous êtes des menteurs, c'est que toi, tu as une piastre dans ton lamba où tu la caches, je le sais par ma canne magique. » L'interpellé, qui n'a pas de piastre du tout, mais qui ne se sent pas la conscience tranquille, fait une tête de circonstance. Le prestidigitateur le touche de la canne du capitaine et lui sort une piastre sous le nez. La communauté est ahurie, tremblante, et tout le monde obéit au Capitaine à qui sa canne fait connaître les plus secrètes pensées. Le Général s'est tordu, comme tu penses.

J'ai quitté le Général à la limite de mon territoire. Nous avons reparlé de l'Ouest, qui le préoccupe toujours et que nous allons prendre en mains. Je vais passer un mois à Ankazobé à liquider tout le travail en cours, puis, vers la fin du mois, le Général m'y prendra pour m'emmener à Majunga où je le quitterai pour aller prendre possession de mon nouveau domaine.

Avant de rentrer, je suis venu chercher un jour de détente chez les chers Grégory, comme tu le vois par l'en-tête de mon papier. Il est quatre heures, et, comme Mme Grégory sait que je me suis enfermé pour ma correspondance, elle vient de me faire monter un thé aussi correctement servi qu'à Crévic.

Je suis ici pour quelques heures en plein rêve et surtout en plein repos. »

CAMPAGNE EN PAYS SAKHALAVE

Avril-Septembre 1898.

Les lettres qui précèdent ont dit comment, à la fin de janvier, le général Gallieni avait été amené à étendre mon commandement à l'Ouest jusqu'à l'Andranomava, puis, en mars, à disloquer le territoire sakhalave et à m'en donner la partie Nord.

Entre ces deux décisions, et à la suite de mes entretiens de la fin de janvier à Tananarive, le Général m'avait écrit, le 14 février, pour me confirmer sa décision et me demander mon avis tant sur les modalités de cette progression vers l'Ouest que sur l'opportunité de commencer à appliquer le régime civil dans certaines parties de l'Émyrne.

Je retrouve la réponse que je lui adressais le 18 février.

Ankazobé, 18 février 1898.

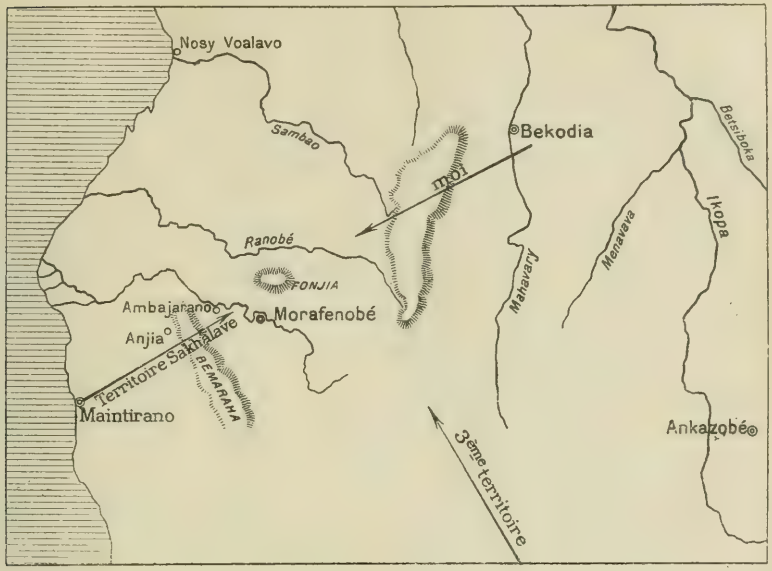
Au général Gallieni.

« 1° Je vois absolument comme vous la question de l'occupation définitive vers l'Ouest : trois actions concentriques, le territoire Sakhalave, le troisième territoire et moi, *non par colonnes* mais par pénétration progressive, en tache d'huile; par émissaires d'abord, par influence, puis par reconnaissance et enfin par postes. De ce côté, je prendrai toute la tâche que vous voudrez bien me donner. J'attends un rapport du Menavava, qui m'est annoncé, pour savoir exactement où j'en suis de ce côté. C'est alors seulement que je verrai si la septième compagnie haoussa me suffit.

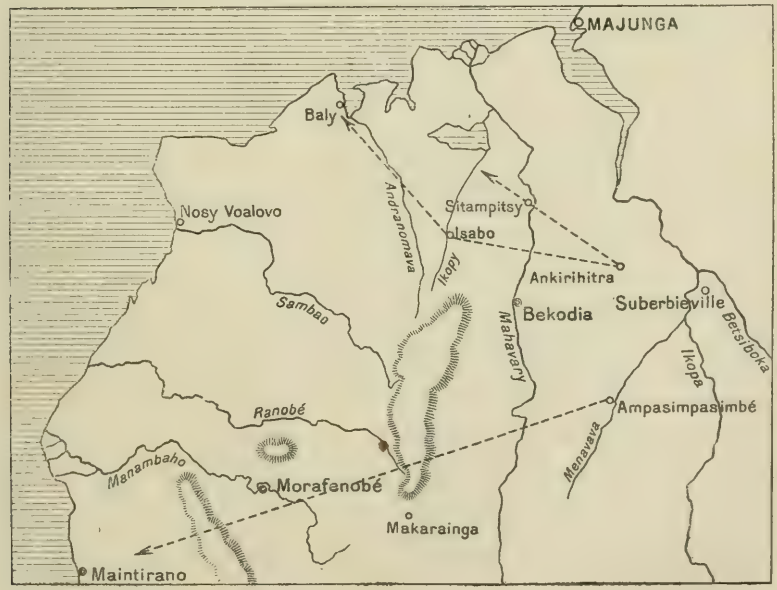
Mais tout dépend d'un point : entendez-vous que ces liaisons s'établissent dès maintenant ou bien se préparent pour avril?

Dans le premier cas, je vois de grosses objections.

Suivez le sens des flèches par où doivent se faire ces liaisons,



et voyez ces grands cours d'eau à franchir dans leur cours



inférieur. Etant données les difficultés de leur passage et les

pluies, marcher en cette saison n'est-ce pas aller à l'embourbement, au gaspillage d'hommes, pour un résultat aléatoire, et risquer même des incidents? N'est-ce pas donner un maximum d'effort pour un minimum de rendement? Ou, au contraire, n'est-il pas préférable de ne procéder d'ici en avril que par *émissaires*, renseignements, pour, alors, sitôt les pluies passées, prendre pied rapidement et facilement sur ces lignes successives? Je me donnerai à ce moment comme objectif d'aller planter un poste sur l'Andranomava en y donnant rendez-vous à quelqu'un de la côte, tout en poussant sur Baly, ce qui me serait très facile.

Quel est le Monsieur sage qui me mènera cela? Peut-être R..., s'il a assez vu Rabezavana à ce moment-là et s'il estime que sa compagnie a besoin d'air.

Donc, à la base de tout, veuillez me dire si votre programme et vos intentions comportent ou non un stoppage pendant ces deux mois et demi de pluies, ce qui, à mon avis, serait préférable pour laisser souffler tout le monde, troupe, cadres et bourjanes, et faire la reprise de progression dans de bonnes conditions.

2° J'arrive à votre projet de préparation de l'Émyrne au régime civil.

Je comprends très bien que c'est inévitable et opportun. J'admets aussi qu'il faille réagir contre notre tendance naturelle à désirer, nous, Commandants de cercle, rester en possession de parties peuplées. Seulement, il ne faut pas perdre de vue que les parties peuplées nous sont indispensables. Jusqu'ici, le Commandement militaire n'y stérilise rien. Vous avez à cet égard le témoignage de Bartholomé ainsi que de G... et de B..., qui vous auront dit ce qu'ils ont vu de travaux, de routes, de bâtiments, exploitations, réalisés. Mais cela ne peut se faire qu'avec des moyens et de la main-d'œuvre, qu'il faut par conséquent nous laisser. Et alors j'en reviens à une idée qui m'est chère (parce qu'elle procède d'une conception beaucoup plus générale que le seul Madagascar) : donner les cir-

conscriptions les plus avancées à des agents civils sans en changer le commandement supérieur. Ainsi, il ne me répugnerait en rien, au contraire, de *civiliser* la partie Sud de mon territoire en y mettant des Chanceliers de choix et de la milice. Chanceliers qui seraient sous mes ordres, tout étonnés peut-être de ne pas s'en trouver plus mal. Et la philosophie de la chose, c'est, de même que vous démontrez, vous, qu'un militaire Gouverneur général n'implique nullement l'exclusion des Chefs de Service et agents civils, de même il n'est pas mauvais que la démonstration se fasse dans les échelons inférieurs. C'est la meilleure manière de ménager sans à-coups la transition de régime, et aussi d'habituer l'opinion à concevoir que nous puissions être administrateurs coloniaux, et aussi de préparer l'Armée coloniale de demain, recrutée parmi vos élèves, à un rôle élargi. En nous enlevant toujours, au fur et à mesure que les coups de fusil s'y ralentissent, les parties pacifiées pour nous limiter au rôle de « pénétrateurs » et de pionniers d'avant-garde, on risque de ne développer chez nous que l'aptitude au débroussaillement que personne ne nous conteste, en stérilisant l'aptitude organisatrice et administrative si développée chez quelques-uns et si ignorée du public. A mon avis, la première étape c'est de constituer des commandements à Chef militaire unique sous lequel s'enchevêtrent des sous-commandements civils ou militaires, prouvant que militaires libéraux et civils intelligents sont faits pour s'entendre, que le vrai personnel colonial de demain se compose d'une mixture intime des deux et que c'est là la meilleure façon de préparer l'étape suivante : celle du commandement régional civil. »

Les suggestions présentées au début de cette lettre pour la progression vers l'Ouest se trouvèrent annulées ou plutôt élargies par la décision qui me donnait le Nord du territoire sakhalave.

Par arrêté du 12 mars 1898, le territoire sakhalave était

disloqué : la partie Sud, le cercle de Morondava, était rattachée au territoire commandé par le colonel Sucillon, qui devenait le 1er territoire, et la partie Nord, le cercle de Maintirano, ainsi que le district du Milanja, encore inexploré et qui vient tomber sur le canal de Mozambique au cap Saint-André, rattachée au 4e territoire que je commandais.

Je passai mars et avril à préparer l'organisation de cette vaste région et les opérations concentriques qui devaient en assurer l'occupation. Elles ont fait l'objet d'un long rapport, paru au *Journal Officiel de Madagascar* des 26 et 29 novembre 1898. Ce n'est pas le lieu de reproduire ici ce long grimoire. Elles figurent d'ailleurs dans les ouvrages que le général Gallieni a publiés sur la pacification de Madagascar.

Le commandant Ditte, commandant le cercle côtier de Maintirano, devait diriger les opérations partant de la côte, tandis que le capitaine de Bouvié, commandant le Cercle que j'avais installé sur la Mahavary, fleuve coulant à 60 kilomètres à l'Ouest de l'Ikopa, devait diriger les détachements venant de l'intérieur. Je devais aller moi-même prendre la direction de l'ensemble au moment de la jonction. Les effectifs dont nous disposions étaient prodigieusement faibles, mais n'en exigeaient pas moins, en raison des immenses parcours et de l'absence de ressources dans ces régions soit désertes, soit dévastées par l'insurrection, un effort intense pour le ravitaillement, la préparation et la combinaison des mouvements dans un pays sans carte et à peu près inconnu.

Nous descendîmes avec le général Gallieni jusqu'à Majunga. Je lui avais raconté les scrupules de certain vieux capitaine à voir transformer une compagnie de tirailleurs en mercantis. « Je vais le mettre au point », me dit le Général, et, au premier des villages militaires de la route : « Qu'on m'amène le tirailleur qui s'est montré le meilleur mercanti, qui a le mieux tiré profit des voyageurs, qui a gagné le plus d'argent ; le voilà, bon : je le nomme caporal ! » Les vieux officiers étaient fixés.

Je laissai le Général à Majunga, où il avait à faire une longue

station et d'où il devait venir me rejoindre, le 14 juillet, à Maintirano. J'avais à planter notre drapeau au Milanja, à faire la reconnaissance du Sambao, débouchant sur le canal de Mozambique à Nossi-Voalavo et qu'on disait être navigable sur une longueur de 60 kilomètres au moins, chose précieuse pour le ravitaillement. J'avais à prendre contact avec mon nouveau territoire et à tout mettre à pied d'œuvre à Maintirano, ma base d'opérations.

Je m'embarquai le 27 juin à Majunga sur une des canonnières de la Division navale, le *Querné*. Ici, je retrouve une des épaves de mon journal. Je n'ai plus qu'à le reproduire.

Maintirano, le 23 juillet 1898.

Mon bon vieux,

« Ma dernière lettre jetée à la galope vous a promis un peu plus de journal et je tiens ma promesse, car vraiment la période écoulée depuis mon départ de Majunga, le 27 juin, en vaut la peine. A MON FRÈRE.

Embarqué le 27 sur le *Gabès*, canonnière mise à mes ordres, commandée par le lieutenant de vaisseau Pinel, vieux routier qui vient de remplir une intéressante mission à Mascate, où il s'agirait, si nous avions une autre diplomatie, de faire au plus vite un dépôt de charbon et de mettre la main sur la bonne rade de Sur. Mais le fera-t-on? Et pourtant, avec les nouveaux chemins de fer de l'Euphrate, le golfe Persique entre en scène, et le discours irréfutable de Lockroy, l'hiver dernier, à la discussion du budget (à lire en entier à l'*Officiel*), démontre suffisamment l'importance de la question des points d'appui maritimes et des dépôts de charbon. Passons! Pinel a en tout cas rapporté de Mascate des notes que je transcris et un sabre d'ivoire et d'or, présent du Sultan, que je reluque.

Exquise journée à bord; quatre enseignes, un médecin, mon officier de renseignements, le fidèle Gruss; nous encombrons le bateau de cent bourjanes, de deux voitures et autre matériel que je porte à Maintirano.

Les enseignes sont, comme tous les officiers de marine, cultivés et bien élevés; l'un joue de la mandoline, l'autre lit du Hérédia et du Pierre Louys et me réjouit dans sa cabine avec de beaux bibelots japonais. Tous sont jeunes, cordiaux et gais.

Mon premier objectif, c'est la reconnaissance du mouillage de Nossi-Voalavo signalé comme très intéressant et comme inexploré; je vous envoie ci-joint mon rapport officiel; il vous donne le capital; pour l'accessoire, toute cette station à Nossi-Voalavo a été du plus amusant pittoresque. En somme, notre débarquement de nuit, à 7 heures et demie du soir, sur cette plage inconnue, avec trois officiers et six matelots seulement, était assez risqué; mais il fallait essayer le coup et donner de suite à des gens hésitants le sentiment de notre confiance. Rien ne vaut un médecin dans ces occasions; le nôtre a, sous la lune, fait quelques pansements qui ont assuré la sécurité de notre nuit; très pittoresque cette nuit, dans une case évacuée, sous un épais massif de cocotiers, mon fanion planté, les faisceaux prêts, la sentinelle en alerte et le sommeil de plomb.

Le lendemain, dès l'aube, l'amusant palabre, toujours le même, qu'il s'agisse de nègres d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique; distribution de verroteries, de colliers, de lambas d'indienne voyante; et, chez les indigènes, l'ignorance complète de la valeur des choses, le mépris de l'argent monnayé, l'amour du bibelot, un collier de perles de verre doré acheté quinze sous à Majunga est évalué par eux au prix de deux bœufs.

Et quant à notre pénétration dans ce Sambao inexploré, pendant dix milles sur la vedette à vapeur remorquant les baleinières, ç'a été du rêve, des évocations de Tour du Monde, de prises de possession de pays neufs lues dans notre enfance; nos pavillons flottent fièrement sur nos barques dans le large fleuve, entre les deux rives de palétuviers sombres où se blottissaient

au passage les pirogues effarouchées devant l'apparition des premiers blancs. Le voyage se fait en compagnie du Prince consort, mari de la reine Kellé à qui nous avons envoyé une belle pièce de satin rouge et un collier de faux corail.

Le lendemain, 1er juillet, j'ai passé une des trois ou quatre nuits les plus désagréables de ma vie. Nous avons mouillé à Tomboharano, où j'avais inspecté le poste, et nous avions joyeusement dîné avec les deux officiers du poste et trois officiers de marine descendus avec nous, comptant sur le clair de lune pour regagner de nuit le *Gabès*, et franchir la mauvaise barre, chère aux requins. Nous nous levons de table à 9 heures et demie; le clair de lune y était bien, mais par suite de je ne sais quel malentendu, d'un ordre mal compris, les deux seules bonnes pirogues manquaient à l'appel; je me décide sans plus les attendre à prendre avec le second du bord une pirogue plus que médiocre. Le *Gabès* avait mouillé à plus d'un mille de la côte; au bout d'une demi-heure, nous ne nous apercevons que trop que, si la pirogue prend l'eau, les piroguiers sont encore pires que l'embarcation. La mer avait grossi, nos hommes ne reconnaissaient plus la passe et prenaient la barre en plein. Bref, après avoir fort difficilement passé les premières volutes, embarqué des paquets d'eau, déjà transpercés, nous nous sommes trouvés aux prises avec les dernières et menaçantes volutes dont la hauteur semblait doubler sous la nuit, sans que les hommes parvinssent à s'entendre. Ils discutaient, voltaient, criaient; nous ne comprenions pas un mot, mais trouvions ce conseil de guerre, dont nous étions l'enjeu, tenu à minuit en plein milieu d'une barre démontée, du goût le plus déplacé. Bref, sur le coup de minuit ils ont (heureusement) renoncé à franchir la muraille écumante et, sans nous consulter, nous ont ramenés à la côte; une bonne pirogue croisée à quelques brasses de terre nous a repêchés, et enfin, à deux heures du matin, nous étions au flanc du *Gabès*, mais la mer était devenue pire, il ne fallait plus songer à prendre l'escalier et c'est sur une échelle de corde jetée à l'arrière, et que j'ai manquée

d'abord trois fois, que je suis sorti de toutes ces aventures. Ç'a été quatre heures parfaitement désagréables et vite oubliées dans un joyeux souper des enseignes, où le champagne, le foie gras et la mandoline ont sacré mes débuts dans les exercices de mousse.

Le 2 au soir, c'était l'arrivée à Maintirano, où commande mon excellent, loyal, cordial et vaillant camarade le commandant Ditte, qui après avoir excellé dans l'Oubanghi, au Dahomey, au Tonkin, m'a fait ici depuis trois mois de la besogne de premier ordre. Le rapport et le croquis que je t'envoie te mettent au courant. Très chic, l'arrivée à Maintirano; par exception, la barre est clémente, — elle a le record de la mauvaise réputation sur la côte Ouest; — aujourd'hui, le vent soufflant de mer, elle est juste assez forte pour nous donner la sensation de la vitesse; les pirogues manœuvrent entre les volutes avec une dextérité extraordinaire; leur double balancier sur chaque flanc les maintient en équilibre, leur grande voile leur donne la vitesse du vent; deux passagers par pirogue, deux rameurs, ça fait le compte, et avec les officiers du bord qui débarquent, notre personnel, c'est une trentaine de ces grands oiseaux de mer qui à 4 heures prennent leur vol du *Gabès* vers la terre. La plage est pavoisée, les indigènes y attendent par corporation; les Comoriens sont présentés par l'ancien sultan dépossédé d'Anjouan, Sélim, exilé ici où il est devenu l'agent le plus précieux de Ditte sur cette côte peuplée de musulmans, vis-à-vis desquels son caractère religieux, son antique hérédité lui donnent une grande influence. Ce groupe de Comoriens sent l'Arabe, il chatoie, les poignards recourbés à la ceinture, les turbans de soie, les robes brodées d'or. Plus loin, ce sont les Indiens avec leur gros ventre, leur teint blanc, leurs traits fins, leur petite calotte dorée perchée sur la pointe du crâne, leur air rusé, — les juifs de cette côte. Enfin quelques Sakhalaves, pas encore assez, malheureusement, car ils sont, eux, la population autochtone sur qui nous n'avons pas encore prise; ce sont de vrais sauvages, — demi-nus, couverts d'amulettes, les

cheveux tressés de cent façons, — et le palabre commence, très compliqué, avec trois interprètes différents.

De l'îlot de Maintirano, blanc de sable, égayé de quelques cocotiers, où voici un an étaient à peine quelques pauvres cases, Ditte a fait en quelques mois un petit centre coquet qui se développe et draine le commerce de l'intérieur renaissant. Aidé d'officiers prodigieusement actifs, il a fait de belles cases en bois, grandes, propres et confortables, avec de larges vérandas. Le mess est en bordure de la mer qui, à la haute marée, en baigne la terrasse. Les officiers sont gais et jeunes, ils reçoivent des revues et des journaux multiples, ont un commencement de bibliothèque intelligente; le docteur joue du violon, et ce soir m'a donné la joie de réentendre, après combien d'années, les morceaux des *Noces de Figaro* que préférait papa; une cavatine de Raff, la *Marche turque*, *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment* et autres vieilleries très vieilles, mais qui gardent combien de saveur à cette distance, sous ce ciel, et évoquent combien de passé.

Dès le lendemain, nous partons en reconnaissance avec le commandant Ditte, Gruss, Charbonnel, le prince Sélim et 40 fusils. Le rapport ci-joint vous met au courant. Retrouvé enfin les bons bivouacs de brousse, plantés au hasard de l'heure, de l'eau, de la fatigue, les sentinelles sous l'œil, et le cri répercuté : « Sentinelles, veillez! » inentendu depuis des mois.

Du 5 au 6 juillet, à Anjia, seconde nuit horriblement pénible. Poste de disciplinaires en pleine rébellion, les gradés ne fermant pas l'œil, le revolver au poing, — les désertions sous l'œil de l'ennemi devenues une habitude. Deux déserteurs cueillis par chance, — il faut sévir, — et je me rappellerai longtemps cette cour martiale à 4 heures du matin, les tables et les pliants de campagne, les photophores, le carré formé par notre escorte nègre, les fusils chargés et à peine devinés

dans la nuit, le groupe des disciplinaires désarmés, — l'exécution immédiate, — l'allocution aux hommes qui a suivi et le départ à l'aube, le cœur serré, avec le cauchemar de cette lugubre scène que ni la marche ni le soleil ne parvenaient à dissiper.

Il a fallu l'arrivée à Ambalarano à 5 heures du soir et la reprise du contact avec le vrai ennemi pour reprendre pied. — Sensation de Tonkin : — le haut massif du Fonjia dressé en face du poste, boisé, raviné, recélant les grosses bandes qu'il me reste à régler, se couvrant de feux à la nuit et ramenant cette étrange et attirante sensation du contact que je connais maintenant si bien, et où tout le soin du chef est d'empêcher les fusils de partir tout seuls. A 6 heures, la nuit tombée, arrive le capitaine de Bouvié venant de 200 kilomètres à l'Est. Cette rencontre à point nommé, à une heure d'intervalle, prévue et poursuivie depuis des mois, établissant définitivement la liaison entre la côte et l'hinterland, est une des petites opérations les plus méthodiquement réussies qu'il m'ait été donné de prévoir et de mener. — Chacun se congratule. — Nos 120 fusils réunis couchent tout près du Fonjia, mais ce serait idiot de compromettre quelque chose de si bien entamé, il faut quinze jours avant que les groupes de l'Ouest et l'artillerie aient pris pied ici, — et d'ici là notre seul appareil peut déterminer des soumissions, ramener de ces malheureux et épargner des vies humaines. Patience! Bouvié est accompagné de M. Gautier, directeur de l'Enseignement à Tananarive, ami de Max Leclerc. Il explore Madagascar depuis sept ans. Interprète émérite, il mène ici de front la géologie, l'ethnologie et la guerre, se joint aux reconnaissances, en prend le commandement et conquiert ses fossiles à coups de fusil.

Depuis ce matin, nous traversons une région couverte d'arbres pétrifiés invraisemblables, — ces blocs de pierre ont conservé l'aspect, l'écorce, les nœuds, les fibres, la teinte d'arbres abattus hier, on en ferait du feu.

SITUATION
avant le commencement
des Opérations
au 15 Février 1898
Echelle : 1/2.000.000.e
MAJUNGA
Baie de Baly
Baly
Soalala
L. Kinkany
Marovoay
Vilamazoha
C. St André
MILANJA
AMBONGO
Andrénomaria
Sitampitsy
Madirovalo
Ambato
Mahajamba
Nosy Voalavo
Mahiagidro
Antangena
Ambalanjanakomby
Anjamavo
Tsaratanana
Adabomadinika
Ankirihitra
Marololo
Mahamevo
Mevatanana
Subertbieville
Bamarivo
CERCLE
Betendraka
Bekodoka
Tsiribihe
CERCLE DE LA
Bekodia
Andranobevava
Beritsoka
Betsiboka
Isinko
CERCLE
Ankadibé
CERCLE DE D'
Berevo
Beravina
Andonaka
Maliomanaré
Ampasinpasimbé
Andriamena
MAHAVARY
Ambaliha
Tsimadity
ANTSATRANA
Tambohorano
Ampozat
Ranobe
Azy
Ankilahila
Ioape
MEVATANANA
Andriba
Antsatrana
Ampanoriabositra
Fanjia
Mamokomita
DE
Bekoboky
Mahatsinjo
Ambajeano
Morafenobe
Ankarabé
Anjia
Mahavary
Kinomby
Tsarahomena
Kiangara
Magomba
Ankitsikitsika
Makarainga
Tsiandrano
Sahabe
Andranomiantra
Tsinjorano
SECTEUR
Manérimérina
Vohitsara
Andemba
Betalitsy
Kiranomena
Ambakireny
Manankazo
Maintirano
MAINTIRANO
Beravina
INDEPENDANT DU
Amboanjo
CERCLE
Vohilena
Antsamaka
Marohabo
Famoizenkova
Ankazobé
Antsimiazy
Soavinmenjaka
Ambohitromby
Antsosamena
Fenoarivo
D'ANKAZOBE
Anjozorobé
Sambaina
IIe TERRITOIRE
VALALAFOTSY
Iasy
Manankasina
Soahanina
Fihaonana
Mahitsy
Ampanotokana
Ankavandra
Marolaka
TANANARIVE
Mangoro
Miarinarivo
III.e TERRITOIRE
Limites de Territoire
Limites de Cercle
Zone impénétrée

Le 8, mon rapport vous raconte notre surprise du village sakhalave d'Antsigimialoha; mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est toute la couleur de cette séance; notre troupe installée parmi les bœufs, le riz, dans le village où nous ne laissons pas toucher... cela. Cette négociation « criée », avec un adversaire invisible caché dans les bois d'en face, les fusils armés, la gâchette prête accentuant la causerie, l'arrivée du premier émissaire hésitant qui ne se décide que parce qu'un officier porteur de mon fanion, sans armes, très courageusement, descend seul le chercher au bord d'un ravin touffu, à tout risque. Ce sauvage superbe, nu, couvert d'amulettes, de bracelets, le cou ceint d'un collier de dents de caïman, dont chacune renferme les cendres d'un ancêtre, — ce qu'on nomme le dady, — 4 cartouchières et une boîte à poudre à la ceinture, un long fusil à pierre, mais astiqué, soigné, ciré, — et alors les caresses (c'est très curieux, il faut les toucher comme des enfants pour les rassurer), — les cadeaux, un petit verre, une étoffe, et puis, peu à peu, un second se risque... un troisième, et, à l'aube, tout le village est reconstitué sans un coup de feu, sans une victime, par la seule habileté presque héroïque de mes officiers.

Le joli bivouac encore, au pied de ces hautes montagnes rocheuses et forestières, au sommet de ce village de sauvages, avec à nos pieds les vallons noirs et touffus où les plumets des cocotiers se balancent sur le fond sombre des caoutchoucs.

Le lendemain 9, nous retraversons la chaîne du Bemahara que nous longeons tout le jour; ses deux versants grouillent de bandes hostiles. A partir de deux heures, l'une d'elles ne quitte plus notre flanc, à bonne distance d'abord, puis se rapproche, et finalement une décharge blesse grièvement au bras un de mes porteurs; à son retour à Maintirano, on a dû l'amputer. Nous ripostons sans nous arrêter, nous n'avons pas le temps, talonnés par l'arrivée imminente du Général, qu'il faut recevoir à Maintirano.

Nous y rentrons le 12 juillet, et, le 14, trois coups de canon.

à 7 heures du matin, signalent un bateau, puis un second. C'est le *Lapeyrouse* et le *Pourvoyeur*, le Général et sa suite. Toute la flottille des pirogues-oiseaux de mer se mobilise et à 10 heures nous sommes à bord, où nous déjeunons tous. A midi débarque le Général; je ne réédite pas le tableau de notre arrivée. Mais le Général a ménagé un coup de théâtre. Sur nos instances, il nous a ramené de Nossi-Bé la reine sakhalave Bibiassy, exilée maladroitement il y a un an, et que Ditte et moi jugeons devoir être ici un utile moyen d'action. Tous les rois sakhalaves de la côte Ouest de Madagascar, depuis le cap d'Ambre jusqu'au cap Sainte-Marie, appartiennent à une même dynastie, descendant d'un ancêtre commun assez récent, presque autant dieu ou fétiche que roi; ils ont un caractère essentiellement religieux, plus encore que politique, car au fond leurs sujets leur obéissent assez mal. Les rois ou chefs actuellement encore dans la brousse sont donc tous plus ou moins cousins de Bibiassy, et son enlèvement et sa déportation de l'an dernier sont un des arguments le plus souvent invoqués par eux pour ne pas rentrer. Dès le 15, nous avons été avec le Général réinstaller solennellement Bibiassy chez elle, à Antsamaka, à quatre heures d'ici; le peu qu'il y reste de population, 500 environ, y avait été convoqué. Bibiassy a été installée sous un velum et représentée à son peuple, et rien n'a été curieux comme la véritable cérémonie d'adoration qui a suivi le Kabary : prosternation, bras étendus, chants, puis danses; elle recevait l'hommage en idole impassible et son caractère fétichiforme explique seul son influence, car elle est affreuse, boiteuse, abrutie. Les lobes de ses oreilles découpés pendent en longs et hideux anneaux de chair. Les hommes de son peuple sont assez beaux et fiers avec leurs seules ceintures, leurs armes et leurs grisgris. Les femmes sont hideuses, au nez percé, aux oreilles surchargées, beaucoup couvertes d'un masque de plâtre qui en fait de vrais monstres à effrayer les enfants. Nous sommes loin des Hovas en redingote et en knikerbroker. Après avoir montré au peuple ce Saint-Sacre-

ment de reine, nous nous sommes empressés de la ramener à Maintirano, ne voulant pas laisser aux rois de la brousse la tentation de venir enlever ce fétiche. D'ici elle lance ses émissaires et nous donne des tuyaux, et depuis six jours c'est un va-et-vient d'agents expédiés par elle aux chefs de la montagne, annonçant sa liberté et les invitant à réintégrer leurs champs. Cette phase pacifique ne nous empêche pas, en bons hommes de guerre, de préparer le coup de chien; l'argument majeur, l'artillerie, est partie avant-hier pour Ambalarano. Ditte se prépare à partir le 27, suivant l'itinéraire tracé sur le croquis. Je serai moi-même le 1er août à Ambalarano, et je reçois des courriers du capitaine de Bouvié, qui serre de plus en plus son action à l'Est, refoule dans le Fonjia les groupes récalcitrants et vient de les comprimer par de nouveaux postes : Azy et Tsimatiasomaty. Azy n'a été emporté qu'après une lutte pied à pied qui, grâce au mauvais tir des Sakhalaves, ne nous a coûté que deux tirailleurs.

Le Général est parti le 17. Depuis six jours, je me suis mis en demi-vacances. Cette plage est exquise, chacun s'y porte bien, une brise délicieuse, 18 à 25°, des nuits plus fraîches encore. Je me lève à 8 heures; répit entre les surmenages passés et futurs; je mets mon courrier au courant; les repas se prolongent en bavardages sur la terrasse que baigne la mer. Un tour avant dîner chez le prince Sélim qui me conte ses infortunes, sa dépossession, le pillage de son palais dont il ne lui reste qu'un poignard d'or, sa déportation à Nouméa, la généalogie de ses ancêtres arabes tombés il y a cinq siècles du golfe Persique sur Anjouan, dynastie alliée à celles de Mascate et Zanzibar; puis chez Bibiassy, qu'apprivoise le lieutenant Chancelier en lui jouant de l'accordéon et en lui contant des gaudrioles sakhalaves; je m'offre encore cinq jours de ce répit un peu trop surchargé d'écritures comme toujours, — ravi du moins qu'il m'ait laissé le moyen de vous remettre au point, —

et je fais le vœu que la vie mouvementée que je vais reprendre me relaisse d'ici un mois le loisir de vous raconter une seconde étape. Mais n'ayez nulle impatience des courriers, c'est au petit bonheur; cette lettre partira sur le premier bateau qui daignera stopper dans ce mauvais mouillage; il n'y a plus rien de fixe ni de possibilité de prévoir aucune correspondance de courriers. Dites-le autour de vous. »

Ambalarano, 7 août 1898.

ON FRÈRE. « Rien de toi depuis le 4 juin, ni de personne d'ailleurs, et ce n'est pas votre faute; je sais bien que vous m'écrivez, mais, hélas! vos lettres se promènent entre Tamatave, Diégo et Majunga, par suite de mes pérégrinations. Je suis coupé de tout. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'il en soit de même de vous et que mes lettres ne vous arrivent plus que bien irrégulièrement. Je vous ai envoyé par le dernier bateau un journal complet avec croquis. Je te le continue.

J'ai quitté Maintirano le 29.

Le 27, le commandant Ditte l'avait quitté avec sa colonne pour battre, conformément aux ordres que vous avez lus, le pays à l'Ouest du Fonjia.

De mon côté, je suis allé directement à Anjia avec Détrie, ayant confié Gruss à Ditte.

D'Anjia, j'ai piqué au Nord avec 40 fusils pour battre la chaîne du Bemahara, où j'ai eu la chance, le 31 et le 1er, de prendre le contact avec les mêmes villages sakhalaves qui nous avaient tiré des coups de fusil il y a un mois, et qui, alléchés par la nouvelle de notre attitude pacifique à Antsingimialoha (voir ma dernière lettre), m'ont fait leur soumission et fourni des guides et émissaires précieux.

Arrivé ici le 2, j'y ai trouvé le capitaine de Bouvié et une partie de sa colonne qui m'attendaient. Il y avait aussi, en amateur, un capitaine d'artillerie de l'État-Major Dubois et enfin deux jeunes civils, un M. de R..., d'Orléans, en quête de

concession, et un M. B..., de l'École des Sciences politiques, en voyage ; après les avoir fort bien accueillis, je les ai, dès le lendemain, fait filer sur Maintirano, à leur grand désespoir ; ils voulaient le baptême du feu, mais moi j'y tenais moins, ne voulant nullement en prendre la responsabilité, ni m'en embarrasser en cas d'accident, et n'ayant pas de riz de trop pour nourrir leurs nombreux bourjanes.

Dès le 4, j'ai donné à Bouvié l'ordre que je vous envoie, vous verrez l'ensemble sur le croquis que vous avez déjà. Békiékiaky est au pied Sud du massif; ce point nous était signalé comme habité par le grand prêtre ou le sorcier du chef des rebelles, l'insaisissable Morosy ou Tsitatray (il porte les deux noms); ce village était un de ceux qui inquiétaient le plus notre route, et avait tué il y a deux mois un sergent du poste. C'est donc par là que je résolus de commencer l'opération. A minuit, Bouvié rompait; de Morafénobé, le lieutenant Arbogast avait rompu également, et tous deux, après une belle marche de nuit dans les bois et les gorges, tombaient avant-hier à 8 heures du matin sur le village, l'enlevaient; le grand-prêtre s'échappait, mais en abandonnant six cadavres, les blessés, de nombreux prisonniers, des fusils, et, ce qui est mieux, l'uniforme du sergent tué il y a deux mois gardé en trophée; je le renvoie à son capitaine en témoignage.

Pendant ce temps, la colonne Ditte m'arrivait le 5, et j'établissais l'ordre général N° 2 qui règle l'ensemble de la manœuvre.

Hier matin, je partais moi-même dans la nuit, pour aller porter cet ordre à Bouvié et reconnaître la position enlevée. Je le rejoignais à son bivouac, à côté du village enlevé. Nous n'avions pas de pertes, un sergent la manche traversée, un tirailleur la chéchia idem, et c'est tout; mais tout le monde alerte et content parmi les trophées et le butin. Pour ma part, on m'offrait des poires à poudre, colliers fétiches, gris-gris que je rapporte précieusement.

Je suis revenu hier soir ici, laissant Bouvié procéder à sa montée du massif.

Ce matin, Ditte a rompu à 6 heures pour procéder à la partie de l'ordre qui le concerne. Je l'ai laissé filer pour battre son flanc de massif et ses bois, et demain matin je pars à l'aube avec Détrie et 40 fusils pour piquer droit sur l'éperon Nord que j'ai assigné comme rendez-vous général et où, en allant par la corde d'un arc, je serai plus vite qu'eux. Toute la journée, j'ai observé, anxieux, les mouvements à la jumelle; à 2 heures, j'ai vu trois incendies s'allumer dans les bois sur le parcours donné à Ditte, d'où je conclus qu'il a dû se battre et brûler des abris rebelles; enfin, à la nuit, j'ai vu s'allumer à mi-flanc de la montagne deux grands feux, signal convenu qui me donne son emplacement; mais, hélas! j'en eusse préféré quatre, autre signal convenu au cas où il aurait trouvé de l'eau; il n'y a donc pas de sources sur ce sacré massif, ce qui va être gênant.

De là où il est, Ditte va avoir un rude chemin pour nous rejoindre demain au rendez-vous, mais je ne doute pas qu'il y soit; quant à Bouvié et à ses groupes, sur les versants Sud et Est, je n'en vois plus rien d'ici, ni feux, ni rien; à la grâce de Dieu! j'espère que demain soir ou après-demain ils rallieront mon fanion planté à l'éperon Nord.

Et puis, dame! je ne sais plus rien; tout dépend de ce que nous trouverons là-haut, et de la tête qu'aura le pays sur le revers Nord, d'où je voudrais bien attraper la ligne du Ranobé.

Je t'écris donc de mon bivouac en plein dans l'action, et je ferme ma lettre pour que, tandis que je prendrai le chemin de mon éperon Nord, elle file sur Maintirano à temps pour y prendre le prochain bateau.

Décidément, on se blase sur ces distractions, et je suis loin de mes émotions et de mes emballements du Tonkin où pourtant je n'étais pas « commandant en chef », mais simple comparse; il est certain que l'on arrive à régler toutes ces choses comme une manœuvre de paix, et je constate à l'user que la pratique est une rude école de calme et de sang-froid. Et pourtant le morceau est assez dur à avaler pour nos petits effectifs. Ces Sakhalaves sont de solides gars, heureusement

fort mal armés; mais ils ménagent leurs coups, tirent de très près, bien embusqués et à bon escient, et puis ils sont menés par un chef fanatique, ce roi Tsitatray ou Morosy, aidé de son frère et de deux ou trois lieutenants très énergiques; il n'est pas dans le Fonjia, il s'est dérobé, et est au Sud derrière moi, à un jour de marche au Sud-Est d'Anjia; je le sais, mais je veux d'abord être maître de ce sale massif et de la ligne du Ranobé, dont l'occupation peut peser fortement sur lui et ses partisans, et je me retournerai ensuite contre lui.

Il a su que plusieurs de ses villages m'avaient fait leur soumission et leur a fait dire qu'ils étaient des lâches, et que quand il resterait seul à défendre son « royaume », il le défendrait jusqu'au bout.

Je t'écris à 10 heures du soir, sous l'auvent de mon abri de paille, tout bouclé pour demain matin; face à moi, l'écran noir de ce Fonjia de 500 mètres de relief où je ne distingue plus qu'à peine les feux des bivouacs de Ditte. Détrie, qui est exquis de prévisions et de dévouement, vient de se coucher, mon fanion est piqué contre ma tête, mon cher fanion que je me réjouis tant d'accrocher à Touchebredier face au drapeau de Ba-Ky (tâche de le déballer afin que les mites ne le dévorent pas); je suis sur un des pliants que vous m'avez envoyés voici un an, écrivant avec le petit buvard de campagne reçu en même temps et qui m'a rendu de vrais services. Les Sénégalais couchés sous leurs faisceaux chantent des airs de leur pays.

Autour de nous, une ceinture de cactus et de petits piquets nous met à l'abri d'une surprise, et le canon est braqué dans la direction de Morosy où il doit se passer quelque agitation, conséquence de notre offensive, car toute la chaîne du Bemahara, en arrière de nous, vient de s'illuminer de feux réguliers, signaux certains. Et ce sont pourtant là des tableaux qui se gravent pour toujours, et de leur charme incomparable on ne se lasse pas.

Allons, bonsoir ».

Sur le Ranobé au nord du Fonjia, 11 août 1898.

N FRÈRE. « Allons ! j'ai encore le temps de t'envoyer un bout de journal avant le départ du bateau, par le courrier que j'expédie demain à Maintirano.

Je bivouaque au bord d'une belle rivière qui coule serrée dans des gorges sur un lit de rocs éboulés, — et je voudrais bien être sûr que cette rivière est le Ranobé, — mais là est le *hic*. J'y stoppe aujourd'hui, tandis que trois reconnaissances poussant au Nord en éventail vont s'assurer qu'il n'y a pas d'autres Ranobé et savoir aussi ce que sont devenus les groupes Bastard et Trousselle dont je n'ai pas de nouvelles. La tente de Détrie est à côté de la mienne. Plus loin, les tentes du commandant Ditte, de ses deux officiers et de son Sultan Sélim; plus loin, celle du capitaine de Bouvié, — tous les autres officiers sont en reconnaissance. Les sentinelles émergent de la brousse sur les crêtes, 150 bœufs que nous avons capturés depuis trois jours pâturent sur l'autre rive sous une garde armée. Les bourjanes se baignent. Il est deux heures, il fait étouffant.

Je t'ai quitté le 7, au soir.

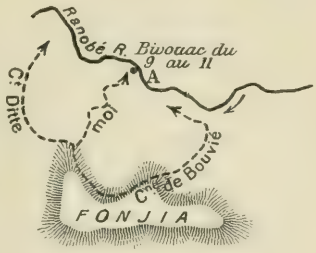
Le 8 à cinq heures, en pleine nuit, je rompais et, contournant le flanc Ouest du Fonjia, je retrouvais, à deux heures de l'éperon Nord, le commandant Ditte qui avait enlevé le versant Ouest en ne trouvant qu'une très légère résistance, et le capitaine de Bouvié, qui venait du versant Est, mais avec son seul groupe, n'ayant pu arriver à se lier par sa droite avec les groupes Trousselle et Bastard.

Le massif était donc occupé sans encombre, les rebelles qui l'occupaient, devant notre marche concentrique, s'étaient enfuis dans le Nord; toutes les traces, hommes et bœufs, le dénotaient.

Le lendemain 9, nous repartions en éventail, moi au N. N. E., le commandant Ditte au Nord, le capitaine de Bouvié par

l'Est puis le Nord, avec but final le Ranobé d'où chacun devait se rabattre sur moi au centre.

A deux heures, je tombais sur le Ranobé, en A, rivière encaissée entre de hautes crêtes qui font qu'on ne la découvre qu'en arrivant dessus. Nous touchons enfin les fuyards, tout un exode en A sur la rive droite. En vain essayons-nous des appels et des paroles de paix. Rien n'est écouté, des coups de fusil sont échangés et nous mettons la main sur les bœufs et les maigres provisions qu'ils nous abandonnent en fuyant. Je suis navré. Je ne demandais qu'à leur rendre leurs bœufs, s'ils voulaient écouter, revenir et reconstruire un village. Rien n'est odieux comme cette marche dans le vide, cette impossibilité de réorganiser sans éléments, cette irréductible réfractairité du noyau sakhalave.



Le 9 au soir, aucune nouvelle encore de Ditte et de Bouvié. Du reste je ne les attends que le lendemain et, à en juger par le pays que j'ai vu en descendant, à ma droite et à ma gauche, déchiré, convulsé, presque complètement boisé, et avec le faible repère que donne une vallée aussi sinueuse et difficile à deviner que celle du Ranobé, la liaison est rudement difficile. A 5 heures, sur notre gauche, côté Ditte, entendu trois ou quatre feux de salve.

Le 10 au matin, j'envoie Détrie en reconnaissance à la recherche de Ditte; je l'accompagne une heure et arrive en B, à six heures trente du matin; nous entendons à l'Ouest une série de feux de salve et de feux individuels qui nous annoncent que Ditte est engagé. Nous voyons la fumée sortir des pins sur une haute croupe boisée vers C. Détrie pique dessus, pendant ce temps

je vais avec Gruss en D, voir si le Ranobé passe au Sud ou au Nord d'une énorme dent rocheuse et boisée, E; il passe au Nord. Nous revenons au bivouac à midi, ramenant 35 bœufs abandonnés par les fuyards, mais éreintés de cette marche dans les rochers, les bois, les hautes herbes, la rivière qu'il nous a fallu traverser quatre fois. Nous trouvons le bivouac en émoi. Je l'avais laissé sous le commandement de M. Gautier. A 10 heures, une bande en fuite venant de l'Est, poussée par Bouvié, est venue y buter, mais, hélas! ici encore un milicien a tiré le premier coup de fusil perdu et toute cette bande inoffensive s'est envolée, abandonnant tout son déménagement et sans vouloir répondre à aucun appel. Je regarde avec désespoir ces ustensiles, marmites, nattes, bêches, ce manioc, que je serais si heureux de rendre à ces sauvages affolés, à la condition de les réinstaller ici près du poste que j'y vais laisser.

Le vide toujours, si stérile.

A quatre heures, enfin, Ditte me rejoint avec sa colonne, trop heureux d'avoir rencontré Détrie sans qui il m'aurait difficilement trouvé. Il a été reçu la veille et le matin à coups de fusils partis des bois, et a vertement riposté ; il a des blessés, et me ramène des bœufs, toujours.

Enfin à 6 heures m'arrive de l'Est le capitaine de Bouvié. La concentration des trois détachements est donc faite à point donné, à jour dit, sur le Ranobé, et le terrain déblayé entre ce fleuve et le Manambao.

Malheureusement, Bouvié n'a pu joindre par la droite ses groupes Trousselle et Bastard et nous nous perdons en conjectures. Par où ont-ils pu passer? Trousselle devait être le 8 sur le Fonjia; y erre-t-il ou a-t-il passé devant nous? Bastard devait redescendre le Ranobé depuis Azy. Et alors nous nous posons cette question : sommes-nous sur le Ranobé? Nous l'avons tous cru, bien que nous l'ayons rencontré bien plus au Sud que nous ne le pensions. Notre unique guide l'affirme. D'autre part, nous ne connaissons d'après aucune carte l'existence d'aucune autre rivière aussi forte allant par ici de l'Est à l'Ouest.

Oui! mais voilà! N'y a-t-il pas deux Ranobé, deux rivières portant le même nom et aboutissant au même point avant de couler à la mer? Cela est fréquent dans ce pays-ci. Si cela était, Trousselle et Bastard pourraient de très bonne foi être sur la branche Nord et la suivre à l'Ouest, tandis que nous les attendons sur la branche Sud. Ah! c'est commode la guerre dans ce pays-ci, aussi boisé et aussi couvert que l'Émyrne est clair, aussi embêtant que le Haut-Tonkin. Et voilà comment je suis stoppé ici aujourd'hui. Ce n'est pas du luxe, parce que les gens des colonnes Ditte et Bouvié ont besoin de repos, mais il s'agit de rattraper les égarés. A six heures, sont parties trois reconnaissances. Le lieutenant Allard, avec M. Gauthier qui a le flair du pays et parle sakhalave, a filé au Nord-Ouest suivant *notre* Ranobé.

Vacher a filé droit au Nord voir s'il y a un autre Ranobé. Gruss est parti au Nord-Est voir si Trousselle serait empêtré dans les profonds contreforts du Fonjia.

Il y a tout un système de signaux sur les crêtes, drapeaux de jour, feux en nombre convenu pour la nuit. Les trois reconnaissances ont liberté de manœuvre jusqu'à demain midi, et alors nous verrons. Ça, c'est la vie courante dans ces guerres coloniales ; toutes les journées du 4 et du 5 à Ambalarano, je me suis demandé si Ditte arriverait à nous. Toute la journée du 10, ici, je m'en suis demandé autant. C'est le souci, presque l'angoisse, à jet continu. C'est ce qui rend si difficile en ces guerres tout mouvement combiné. Et là-dessus il y a deux doctrines, celle de Gallieni qui est pour les mouvements concentriques et combinés toujours et quand même à tout risque, celle de l'ancien Soudan, qui est pour la colonne unique, droit devant soi, à cause des risques des autres. J'estime que, bien que la seconde soit plus simple et moins préoccupante, la première doctrine seule aboutit à de vrais résultats, à couvrir rapidement un pays, à éviter les pertes et les embuscades qui attendent toujours en ces pays la colonne rectiligne et qui n'osent jamais opérer devant les mouvements concentriques.

Sans cette méthode, nous n'aurions jamais occupé le Fonjia qu'avec des pertes sérieuses, tandis que voici cette dent arrachée et ce noyau de rebelles dispersé sans un homme tué chez nous. N'importe! je voudrais bigrement avoir des nouvelles de Trousselle et de Bastard. »

Tsinjorano, 3 septembre.

A MON FRÈRE. « Je reprends cette lettre après trois semaines; en la relisant, je la trouve, et tu la trouveras, très incohérente, mais je la laisse parce qu'elle peint bien les incertitudes et les angoisses de cette guerre-ci.

Le groupe Trousselle s'est retrouvé le 12. Quant au groupe Bastard, il s'est embarqué sur une fausse piste, a piqué presque jusqu'à la mer, et nous en sommes restés douze jours sans nouvelles, pendant lesquels, heureusement, nous avons eu beaucoup d'autre et de très bonne besogne à faire, mais pendant lesquels aussi je me suis fait quelque mauvais sang. Aussi ai-je attrapé un accès de fièvre épouvantable qui, pendant quatre jours, du 23 au 27, m'a cloué à mon bivouac d'Ambalarano. Enfin me voilà sur pied, et le premier septembre, avant-hier, avec quinze jours de retard, j'ai repris la route d'Ankazobé. Je suis à ma seconde étape à l'Est d'Ambalarano, j'en ai pour onze jours ! à 8 ou 10 heures de marche par jour. Ouf! — dur! — et je voudrais être arrivé.

Au milieu de tout cela, à travers ce pays perdu, plus un courrier ne m'arrive. Ta dernière lettre est du 9 juin!! D'il y a près de trois mois! C'est trop, et pas de journaux, dans quelle brousse tout cela est-il égaré!

Je vous embrasse tous. »

Ce que je ne disais pas dans cette lettre, c'est que l' « accès de fièvre » avait été un accès de bilieuse hématurique dont j'avais bien failli ne pas me tirer.

J'avais laissé le commandant Ditte sur le Ranobé. Le massif forestier du Fonjia se trouvait désormais tenu au Nord comme au Sud. Il restait à jalonner cette ligne de postes en aval et en amont, et à prendre contact avec les populations riveraines. J'avais prescrit au commandant Ditte de descendre jusqu'à la côte, où il devait trouver à l'embouchure le poste de Beravina déjà établi et rallier de là Maintirano. J'avais prescrit au capitaine de Bouvié de remonter jusqu'à la source et d'établir de là la liaison avec la Mahavary, d'où il devait rallier le chef-lieu de son cercle à Bekodia.

Moi-même, je rentrais à Ambalarano avec un détachement commandé par les capitaines Lauzanne et Détrie pour aller nettoyer un dernier morceau suspect au Sud de la route d'étapes et regagner de là Ankazobé.

Mais, avant de rentrer « chez moi », j'allais subir une halte forcée à Ambalarano. Je le revois encore, ce poste d'Ambalarano.

Il avait été installé l'année précédente, lors de la première occupation du pays sakhalave. Depuis le soulèvement, il s'était trouvé isolé et coupé pendant des mois de toutes communications. Il était, heureusement, approvisionné en vivres et en munitions. Le sergent qui le commandait et son petit détachement avaient pu y tenir le coup, mais au prix de quelles privations! Depuis des semaines, ils y étaient réduits à la portion congrue, aux bœufs du maigre troupeau s'épuisant à vue d'œil, à quelques légumes, sans aucun condiment. Aussi les trouvâmes-nous dans un piteux état physique, et je me souviens de la joie avec laquelle le vaillant petit sergent, dînant avec nous le jour de notre arrivée, vit apparaître un pot de confiture. Mais ils avaient subi d'autres épreuves. L'insalubrité de la région était aggravée encore par le débroussaillement récent et les travaux du poste, et la terrible bilieuse hématurique y sévissait. Un tiers de l'effectif avait disparu et reposait dans le cimetière qui s'étalait à flanc de coteau en face de ma tente.

Rentré à Ambalarano le 14 août, je sentais bien que je ne tenais plus debout. Néanmoins, après un violent réactif, je partis le 15 à l'aube avec la reconnaissance. Je n'avais pas fait deux heures de route qu'il me fallait faire demi-tour. Je me vidais à vue d'œil. C'était la bonne bilieuse. Le fidèle Gruss me ramenait au poste dans ma filanzane, laissant la reconnaissance poursuivre. Pendant six jours on me regarda comme perdu. Je n'avais aucune illusion. Depuis le début, l'inexorable bilieuse hématurique nous décimait, ne ratant guère son homme. Je jugeais que c'était mon tour et pris toutes mes dispositions en conséquence. Du reste, eussè-je eu des illusions, que les réflexions entendues à travers ma toile de tente et la tête de mes fidèles ne m'en eussent laissé aucune. Je trouvais d'ailleurs très chic d'être enterré dans un drapeau tricolore, sur le flanc du massif où je venais de le planter pour la première fois, et de consacrer ainsi notre installation sur ce sol. Il n'y avait pas de médecin. Nos deux « toubibs », épuisés, venaient d'être évacués successivement. Ce fut le brave Gruss qui me sauva. Nous venions de traverser au passage un bois de citronniers. Il fit faire une râfle et s'improvisa médecin, alternant les lavages d'eau incessants avec l'absorption du citron antiseptique, qu'on me versait dans la bouche goutte à goutte. Quand, au bout de six jours, arriva un médecin racolé par émissaire, il déclara qu'il n'aurait pu faire mieux. C'était le docteur Condé qui, prévenu à Maintirano par l'optique, avait, à tout hasard, accroché son violon à la filanzane, et jamais je n'oublierai la paix et la douceur dans lesquelles, après qu'il eut, avec les plus minutieuses précautions, transporté mon lit de camp sur un plateau plus aéré et moins infecté que notre campement, je l'écoutais me jouer le menuet de Boccherini. J'étais encore rudement crevard et l'on n'était pas bien sûr que je fusse sauvé. J'étais naturellement intransportable et ce n'est que quinze jours après, le 1er septembre, qu'on osa me remettre sur ma filanzane. Je mis quatorze jours à regagner Ankazobé, à travers une région absolument déserte, sans

aucune ressource. J'avais un cuisinier des plus débrouillards qui, à l'étape, trouvait moyen de me faire de la gelée qu'on accrochait dans une petite gamelle à ma filanzane et qui fut ma seule nourriture. Il m'était impossible de me tenir debout. Il doit y avoir quelque part de moi un instantané, dans mon manteau, d'aspect plutôt cadavérique. Ce n'est qu'à Fenoharivo, au bout de douze jours, que je retrouvai des êtres vivants sous la figure du capitaine Frey, un vieil ami du Tonkin, commandant le poste. Ce poste, bien aménagé, verdoyant, avec ses jardins et sa basse-cour, nous apparut vraiment comme la terre promise, et je n'ai pas, dans ma vie, souvenir d'avoir fait à aucun festin un accueil comparable à celui que je fis aux deux œufs à la coque que me servit Frey.

Deux jours après, j'étais à Ankazobé, *dans mon lit*. Ouf! je pesais 49 kilos! Le docteur Condé n'avait pas voulu me lâcher, et si je suis encore sur cette terre, c'est bien à Gruss et à lui que je le dois.

DERNIERS MOIS A MADAGASCAR

Septembre 1898-Avril 1899.

Nous étions au 15 septembre. Jusqu'à la fin de l'année, ma vie personnelle consista surtout à me remettre sur pied, ce que, du reste, je ne fis que très incomplètement jusqu'à mon retour en France, six mois plus tard. Je ne digérais plus rien, sauf un peu de lait que me fournissaient les vaches de la ferme que j'avais eu l'heureuse inspiration d'établir, quelques mois avant, à Ankazobé, sous la haute direction de Mme Pelissié, femme d'un garde de milice, ménage de cultivateurs de l'Isère, tout heureux de se retrouver par delà les Océans dans leur ancienne profession. Ce fut de mon lit, puis de ma chaise de rotin, que, pendant bien des semaines, je dirigeai les affaires du territoire, admirablement secondé par une équipe d'un dévoue-

ment incomparable, qui semblait prendre à cœur que cela marchât d'autant mieux qu'on me voyait moins sur place. J'avais retrouvé à Ankazobé un médecin qui s'était vraiment voué à moi, le jeune docteur Mayer, un compatriote de Nancy, qui fut ensuite mon fidèle compagnon pendant mon second séjour à Madagascar.

La seule distraction qu'il me permît, au bout de quelque temps, était une promenade quotidienne en filanzane, ce palanquin qu'on peut aménager en véritable chaise longue. Je pouvais ainsi suivre les constructions d'Ankazobé, qui continuaient à s'élever à vue d'œil, et les progrès de la route de Majunga.

Vraiment, après les années écoulées, je me demande encore comment je m'en suis tiré.

La raison la plus élémentaire eût commandé de me rapatrier sur la France, que j'avais quittée voici plus de quatre ans. J'étais vraiment à bout de résistance après ces cinquante et un mois de campagne sans trêve, de misères et de privations, d'acclimatement coup sur coup à deux colonies tropicales.

Mais beaucoup de motifs s'y opposaient : l'inconvénient de rentrer en France en hiver, le désir ardent que j'avais de n'y revenir qu'avec le général Gallieni, qui ne devait y aller qu'au printemps suivant pour y enlever son emprunt et mettre au point les affaires de la colonie, et m'avait fait envisager qu'il me prendrait comme « *ad latus* » pendant cette absence, enfin les aggravations survenues aussi bien dans la situation locale que dans la situation générale, qui imposaient à chacun de rester à son poste, mort ou vif.

Au point de vue local, c'était la peste revenue à Tananarive avec une violence inquiétante, et, dans le Nord, une reprise de dissidence assez caractérisée pour préoccuper Tananarive.

Au point de vue général, c'était Fachoda, le conflit menaçant

GOEU

ORGANISATION ADMINISTRATIVE
en fin de Campagne.
(Octobre 1898)

Echelle : 1/2.000.000e

Imp. Duffieux, Paris.

avec l'Angleterre aggravé par la situation intérieure en France.

Sur les deux premiers points, piste et mouvement du Nord, je retrouve une dernière lettre à ma sœur et une lettre au général Gallieni qui donnent les précisions suffisantes.

Ankazobé, 7 décembre 1898.

« Mes dernières nouvelles étaient de Tananarive, chez le Général. Depuis, voici de gros incidents. A MA SŒUR

La peste a éclaté à Tananarive, apportée par un bateau anglais qui a communiqué avec un de nos paquebots sans déclarer ses cas suspects. Ne t'en préoccupe nullement pour nous. Le plateau central est séparé de la côte par une zone désertique et son altitude le met à l'abri. Du reste, l'épidémie atteint surtout les indigènes, et les blancs sont à peu près indemnes. Mais nous n'avions pas besoin de cette complication. Il faut renverser tout notre système de courriers, tous nos transports, Tamatave, notre base maritime habituelle, étant rigoureusement isolée, et toutes relations étant coupées avec elle. Du coup, c'est ma route de Majunga qui hérite de tout le mouvement; mais il eût été préférable que cela se produisît trois mois plus tôt, car voici les pluies commencées, il n'y a plus moyen de compléter les installations des gîtes d'étapes, suffisantes pour le petit mouvement normal, très insuffisantes pour le grand mouvement général. En outre, il est impossible d'y faire passer une voiture pendant ces quatre mois de pluie diluvienne, sous peine de la défoncer tous les jours. Il faut donc tout improviser, et c'est pour mon monde, dans une saison sur laquelle on comptait pour le repos, une dure besogne bien inopportune.

Mais ce n'est pas tout. Voici que la côte Nord, de Diégo à Nossi-Bé, a pris feu. A la suite de quelques maladresses et de quelques abus, cette zone s'est remise en insurrection, et, comme tous les points de la côte sont en relation avec les

Indiens, Comoriens, professionnels de l'agitation, je crains beaucoup pour mon Milanja et ma côte Ouest. Du coup le Général vient encore de m'augmenter de l'Ambongo, c'est-à-dire de la zone côtière qui s'étend du cap Saint-André presque jusqu'à Majunga.

Voici une nouvelle crise à passer. Elle passera comme les autres; il s'agit de refaire un peu feu des quatre pieds, et j'y suis entraîné. Du reste, je ne bouge et je ne bougerai pas d'Ankazobé. C'est d'ici où je suis au télégraphe, sur la route, que je tiens le mieux toutes les ficelles, et, comme j'ai la veine de ne plus avoir eu qu'un accès de fièvre depuis mon retour de colonne, je tiens à me conserver tout entier, le Général ayant beaucoup plus besoin de mon cerveau que de mes jambes.

La détente, c'est Ankazobé, qui devient charmant. Tout verdit. Mon « home » est toujours le même, dans la baraque provisoire, car je n'ai pas eu le temps d'aborder la Résidence définitive, avant laquelle il fallait achever toutes les choses utiles.

J'inaugure lundi la nouvelle école, puis ce sera bientôt l'hôpital.

Ma grande récréation, c'est la ferme; j'y vais vers cinq heures du soir, et la brave Mme Pélissié m'y reçoit avec un verre de lait, des œufs frais, ou des petits gâteaux de sa façon. Grâce aux charrues, ils ont déjà défriché 10 hectares et cela continue. Les Malgaches s'y mettent avec ardeur. Les abords ont déjà un air rural de France réjouissant. Je viens de recevoir pour 500 francs de graines, maïs, betterave, orge, trèfle, qui vont être ensemencées; 400 000 boutures d'arbres divers dans la pépinière, et, à l'étable, 38 vaches, 80 cochons, 20 moutons et chèvres, sans compter la basse-cour qui est le « clou » de l'établissement.

La détente, ce sont les nombreux passagers. Il y en a bien qui sont un peu encombrants, mais il y a des visiteurs de choix qui sont une aubaine. Je viens d'en avoir une inattendue

et charmante, le passage du ménage Tinayre. Lui, beau-frère de la charmante « authoress », peintre de talent, est venu à Madagascar pour y préparer le panorama de l'Exposition de 1900; elle, excellente musicienne. Tinayre s'est adjoint le fils d'un ténor de l'Opéra, qui alterne la préparation des maquettes avec son violon, toujours pendu à sa filanzane. Ils arrivèrent un soir, comptant repartir le lendemain matin. Mais, au dîner, l'étincelle jaillit en causant Paris, art, peinture, musique. Le piano était là. Mon officier de renseignements est un musicien délicieux qui, à travers la brousse, s'est souvent passé de son lit et de sa cantine, mais que son violoncelle ne quitte jamais. Et, de suite après dîner, le quatuor s'est organisé, piano, violon, violoncelle et chant. Mme Tinayre avait sa musique dans une valise et, pour la première fois depuis si longtemps, ce fut la joie d'entendre les vieux amis, Mozart, Bach, Beethoven. On constata qu'il y avait encore de la marge avant le bateau de Majunga. Le lendemain, Tinayre nous fit une exposition de ses maquettes dans la salle de l'école et, de prolongement en prolongement, ce furent quatre jours de joie et de lumière qu'ils donnèrent à notre vie grise. »

J'ai dit que les mouvements survenus dans le Nord préoccupaient Tananarive; on y craignait que l'insurrection, s'étendant de proche en proche, ne gagnât jusqu'aux régions centrales, et le Général m'envoya, en me demandant mon avis, les impressions un peu pessimistes qui lui avaient été communiquées. Je retrouve ma réponse qui peut s'appliquer à d'autres points qu'à Madagascar.

Fihaonana, janvier 1899.

Au général Gallieni.

« J'ai sérieusement causé hier avec F..., ce matin avec E..., de l'état d'esprit des indigènes, et ce que m'ont dit et montré

ces deux Commandants de secteurs, très sérieux comme vous savez, très au courant de leur monde, a confirmé ce que je prévoyais en partie.

Je crois (du moins en ce qui concerne mon territoire, et il n'y a pas de raisons pour qu'il n'en soit pas de même ailleurs), que ce qui vous a été dit de l'état d'esprit des indigènes a été fortement exagéré, ou plutôt dénaturé.

Vous savez que je ne suis pas optimiste. Eh bien! ici, je crois franchement que l'histoire des « prodromes analogues à ceux de l'insurrection de 96 » est une pure invention, non pas du fait de ceux qui vous l'ont dit, mais de ceux qui les renseignent. F... et E..., dans leurs 50.000 habitants, ne voient rien de rien de suspect, les prestations sont finies, tout le monde est aux cultures, et vraiment le pays que j'ai parcouru aujourd'hui, en pleine activité de récoltes, ne paraît nullement vouloir s'insurger.

Il y a du reste trois ordres de faits matériels :

1° Avec quoi se soulèveraient-ils, puisqu'ils n'ont ni armes ni munitions?

2° Ils ont mangé tellement de vache enragée deux années durant, du fait de l'insurrection, qu'ils en sont las.

3° Ils ne cultiveraient pas, n'achèteraient pas, ne construiraient pas comme ils le font, s'ils avaient la moindre arrière-pensée.

Maintenant, sur ce que *je crois* être la cause de ces bruits, je vais être très franc.

I. — Je crois que le Service indigène de renseignements est très suspect. Les nombreux émissaires qu'il emploie ont, remarquez-le, tout intérêt à donner des renseignements palpitants. C'est leur raison d'être, leur gagne-pain, et le jour où ces émissaires viendraient vous dire en chœur : « Tout est bien, tout le monde est content », vous en licencieriez la moitié comme inutile. C'est le cas de tous les services de renseignements, de toutes les polices du monde, que je regarde

pour ma part comme un rouage dont on abuse souvent. Du reste, j'en ai un recoupement : ce sont les fiches de renseignements extravagants qu'on me communique parfois, et je juge les autres territoires d'après ce qu'elles rapportent du mien.

II. — Je crois fermement qu'en outre de l'intérêt personnel des émissaires, il y a à Tananarive des gens qui les poussent, de hauts agents indigènes qui les font manœuvrer. Je vous avoue que je ne suis pas sans soupçonner R...[1], et cela encore est très humain. Il n'y a rien de tel que de faire croire à un tel état d'esprit ou de le susciter pour se donner les gants de le maîtriser ensuite.... Je crois donc, et je chercherai à vous en donner les preuves, que beaucoup de ces émissaires sont des agents provocateurs, plaignant les gens, les incitant à se plaindre.

III. — Si les symptômes dont on vous a parlé existent réellement, je les crois très localisés autour de Tananarive, sous des influences multiples, émanant de ce milieu toujours forcément potinier, frondeur et démoralisant des capitales. Il y a là une combinaison d'influences, des missions, des interprètes, des déclassés, de toute cette clique indigène qui se frotte à l'Européen, au fonctionnaire, au colon, qui écoute aux portes, lit les lettres, en sait et en dit trop, et qui fabrique ces courants d'opinion factices des grandes villes. Ils empaument leurs patrons respectifs, et c'est alors à qui se fera l'écho de ces ragots intéressés.

IV. — Il y a toutefois ici, dans la brousse, deux influences à surveiller de très près : d'abord celle de ces émissaires officiels (et je crois que vous y pouvez beaucoup pour votre part en remettant au point ce service suspect); ensuite, — et surtout, — celle des « commandeurs[2] » et racoleurs opérant pour le

1. Très haut fonctionnaire indigène.
2. Chef d'équipe de travailleurs et porteurs.

compte de certains colons : il y a là une plaie. Le jeu est celui-ci : *provoquer l'engagement fictif* à haute pression et, pour cela, plaindre l'indigène, maudire l'administration, ses exigences, taper sur les travaux, leur inutilité, comparer de mauvaise foi le présent au passé, le vieux Madagascar où l'on était si tranquille au Madagascar administré, et, finalement, faire surgir comme seul remède le colon sauveur chez qui l'on n'a qu'à s'engager pour être libéré des prestations, protégé contre l'autorité et acquérir un patron naturel et permanent, et tout cela pour le plus modique travail, et le tour est joué !

Comment expliqueriez-vous sans cela que la maison X..., par exemple, ait 600 *engagés* dans le seul secteur d'Amp..., sans compter tout ce qu'elle a dans les secteurs d'Ank... et de Fil..., et pour quoi faire, grand Dieu ! puisqu'elle ne colonise pas, et vend peu ? Sur ses contrats d'engagement, il est, il est vrai, stipulé que l'engagé fait sept voyages à la côte ; or, ils en font deux, *à l'œil*, et le reste de l'année jouissent tranquillement de leur situation privilégiée d'engagés chez un « vahaza[1] », exempts de tout. Aussi l'indigène paye-t-il pour cela. E... vient de pincer un des commandeurs de cette maison à qui *l'indigène paie* 2 fr. 50 par titre d'engagement *au lieu d'être payé*. Qui est-ce qui empoche ? Est-ce le commandeur ? ou la maison ? ou tous les deux ? Et, si je vous détaille ceci, c'est qu'il n'y a pas là un fait isolé, mais qu'il en est de même par toute l'Émyrne, où la main-d'œuvre est drainée pour des engagements fictifs par des racoleurs. Et vous jugez de ce qu'il faut qu'ils disent et promettent aux gens pour faire payer à un tel prix des engagements qui devraient au contraire être rémunérateurs pour *l'employé*, non pour *l'employeur*.

Ce qu'ils font, en somme, le voici, c'est bien clair : ils vendent à l'indigène leur protection contre l'Autorité, qu'ils ont, dans ce but, tout intérêt à noircir.

Je résume :

1. Européen.

Il n'y a en ce moment, chez la population, malgré les troubles au Nord, ni mauvais esprit foncier, ni malaise inquiétant.

Mais il y a chez elle une action occulte exercée :

1° Par les émissaires officiels indigènes du Service des Renseignements intéressés à justifier leur propre raison d'être et à se donner de l'importance;

2° Par de hauts agents indigènes de Tananarive, intéressés à faire de l'eau trouble pour se donner ensuite le mérite de la calmer;

3° Par quelques colons peu scrupuleux qui trouvent un avantage pécuniaire à amener la population à se jeter dans leurs bras et, dans ce but, à lui faire redouter les exigences de l'Autorité;

4° Surtout par les agents indigènes de ces colons qui prélèvent leur petit bénéfice;

5° Enfin et aussi, il faut bien le dire, par les divers agents confessionnels, protestants ou catholiques, qui, par définition, se font l'écho des plaintes des populations et gémissent sur notre dureté et nos exigences.

Et la plupart de ces éléments ont certainement leur point de départ à Tananarive, et c'est là qu'il est essentiel de les atteindre.

Si mon opinion se modifie, ou si je recueille d'autres renseignements, je vous les donnerai sans retard, et, avec toute ma gratitude pour l'hospitalité que vous venez de donner à ce sale fiévreux, bilieux, malingreux, que je suis devenu, je vous assure, mon Général, de mon plus respectueux et fidèle dévouement. »

Mais, aux difficultés de la tâche locale, cette fin d'année 1898 avait ajouté pour nous le poids des plus lourdes préoccupations d'ordre général.

C'était d'abord, en France, l' « Affaire », ses péripéties tra-

giques, la découverte du faux Henry, dont les échos nous arrivaient en coups de massue, tous les quinze jours, par le courrier.

C'était d'autre part la période la plus aiguë du conflit avec l'Angleterre, Fachoda, les menaces de guerre imminente, l'état d'alerte anxieuse où elles nous maintinrent pendant des mois, nous surtout, dans notre île lointaine et isolée où nous nous savions destinés, en cas de guerre maritime, à être forcément sacrifiés. Les télégrammes chiffrés et les dépêches échangés avec Paris ne nous laissaient à cet égard aucune illusion. Gallieni avait donné ses instructions en conséquence à ses commandants de territoires et nous avait avisés que, selon toute probabilité, c'est à coups de canon sur la côte, le câble coupé et sans autre avis préalable, que nous apprendrions un beau jour l'ouverture des hostilités. Et on avait fait sa petite mobilisation locale, avec les maigres moyens dont on disposait et avec la résolution de tout faire pour tenir notre drapeau haut et ferme et en sauver au moins l'honneur, comme les grands ancêtres du XVIIIe siècle aux Indes et au Canada, isolés eux aussi et sachant qu'aucun secours ne leur viendrait.

Je crois que rien ne rendra plus fidèlement les sentiments par lesquels nous passions, tant à l'égard des affaires de France que de notre situation vis-à-vis de l'Angleterre, que deux lettres que nous échangeâmes avec E.-M. de Vogüé pendant cette période : celle d'abord qu'il m'écrivait après la découverte du faux Henry, le 2 octobre, de Coutances où il résidait alors pendant l'été, et celle par laquelle je lui répondais d'Ankazobé, le 3 janvier 1899.

Coutances, 2 octobre 1898.

« Mon cher ami,

. . . . . .

Du vicomte E.-M. de Vogüé.

« Je regagne Paris avec une sorte de terreur morale. Je ne vous donnerai pas de nouvelles particulières, puisque je suis séparé depuis deux mois du soi-disant « Cerveau de la France » ; mais je lis les feuilles, elles m'apportent, avec quelques lettres d'amis, l'écho lointain du grand craquement de tout. Vous le disiez avec raison, notre vrai Sedan a été le Panama, Wilson, etc. Mais que diriez-vous donc aujourd'hui de cet ulcère, en comparaison duquel le Panama et le reste n'étaient que des boutons de chaleur ! A qui n'a pas vécu ici depuis un an, et surtout depuis trois mois, rien ne peut donner idée de la désorganisation morale de ce pays. Songez donc ! Le discrédit accru, ce qu'on ne croyait guère possible, sur tous les chefs politiques, sur tous ceux qui ont touché aux affaires pendant l'ère de mystère ; et ce qui est nouveau, ce qui est bien pis, ce discrédit s'étendant à tous les chefs de l'armée. On a voulu croire d'abord, et nous avons presque tous cru à une conjuration contre l'armée, contre le dernier rempart de l'ordre. Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence : entraîné peu à peu par les mœurs déplorables que le milieu ambiant engendrait, par une fausse conception de l'état militaire, notre haut État-Major s'est pris lui-même dans un réseau de mensonges, de compromissions, de maladresses inénarrables ; c'est désormais une citadelle ruinée, qui ne peut plus résister à l'attaque savante des forces anti-sociales liguées contre cette ruine. Tous sont ou seront emportés, les uns après les autres, et il ne restera plus rien. Le seul espoir, — et vous savez que je le nourris depuis longtemps, — est en vous autres, en vous tous qui vous êtes refaits sur un véritable champ d'action, loin des intrigues politiques, une tête, un cœur, des muscles. Si

nous devons encore avoir une armée, — et j'ajoute un gouvernement, — leur État-Major, au sens étymologique et général du mot, ne peut plus être fourni que par ces éléments vigoureux qui reviendront de la périphérie au centre. Après tout ce qui a été divulgué durant ces dernières semaines et tout ce qui va l'être, aucune de nos plumes blanches, aucun de ceux qui galopent derrière elles, n'échappent à la cruelle désillusion du pays. Et c'est justice : si quelques-uns ont commis de grosses fautes, les autres ont vraiment trop manqué par le caractère.... Pour le quart d'heure, il va falloir avaler une douloureuse humiliation à Fachoda. La fatalité a fait du beau succès de Marchand un piège où nous sommes pris sans issue : les Anglais sont résolus à tout pour garder leur Nil, et si l'on se met à leur place, ils ne peuvent pas ne pas l'être. Broyer notre pauvre flotte contre la leur serait folie, il n'y a qu'à s'en aller tête basse, chacun le sent, et l'on n'aperçoit même pas un moyen de sauver la face.

Je cesse les jérémiades, le sujet en serait infini. Travaillez, nonobstant, en dépit des difficultés et des mécomptes, tout ce qui vient de votre île donne espoir et courage.... Je veux croire que vous jouissez toujours des premiers résultats obtenus, et surtout du trésor d'énergie morale que vous avez accumulé dans l'action. Vous devez vous coucher le soir content du jour, sinon de l'année. Et c'est déjà si rare, si beau, d'être content du jour ! Je ne le suis presque jamais, pour ma part : le travail devient presque impossible à tous les travailleurs du cerveau, tant est grande la dispersion d'attention sur les péripéties quotidiennes du drame public, tant est lourd le poids d'anxiétés qui nous oppresse. Et de quoi pourrait parler le publiciste quand il ne trouve plus en lui ni conviction, ni arguments valables pour défendre ce qu'il a été habitué à respecter, ceux dont il voudrait prendre le parti, quand, huit fois sur dix, c'est la canaille qui a raison contre les gardiens défaillants du principe de force ? Tous mes amis du monde littéraire en sont là, vacillants ou interrompus dans leur travail, atterrés, sentant

bien que des gens qui tombent d'un cinquième étage n'ont plus souci de nos inventions récréatives ou philosophiques.... »

Ankazobé, le 3 janvier 1899.

MA RÉPONSE AU VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ.

« Votre lettre du 2 octobre est là sur ma table. Je l'ai lue, relue, lue au général Gallieni. Elle répond à tout ce que nous éprouvons. Avant-hier, 1er janvier, recevant à dîner, avec mes officiers, tous mes sous-officiers, je n'ai pu m'empêcher de leur en lire le passage où vous me dites que « le seul espoir est en nous, les coloniaux, qui nous sommes refaits sur un véritable champ d'action, loin des intrigues politiques, une tête, un cœur, des muscles. » Frêle espoir pourtant, parce qu'il est si tard. Quelque consolation que nous apporte ici notre vie quotidienne, — vie d'action immédiatement rémunératrice, comme vous le devinez si bien, — nous traversons une période d'angoisse indicible. Restons-nous quatre jours sans câblogramme de France, que nous en sommes à nous demander si le câble n'est pas coupé, et si ce n'est pas à coups d'obus sur Majunga que nous allons apprendre que la guerre est commencée. — Et quelle guerre! Je sais trop, depuis quatre ans que je cours l'Orient, de Haïphong au cap Saint-Jacques, de Diégo à Djibouti, que rien n'est prêt, ni point d'appui, ni charbon, ni arsenal, — et j'en ai trop vu de nos bateaux, nos pauvres bateaux de bois, aussi bien ceux de l'Extrême-Orient que ceux de la Division navale de Madagascar, pour ne pas savoir combien la lutte serait inégale.

Et alors, on a beau vouloir « se coucher content du jour », comme vous le dites, on ne peut s'empêcher de se demander à qui écherra demain le fruit de ce rude labeur. Ces routes, cette remise en culture, ces constructions, cet effort inouï et si fécond que Gallieni obtient de tous ici, à qui profiteront-ils? Et puis, voyez-vous, si nous bénissons le Ciel d'être hors des intrigues politiques, lorsqu'elles nous parviennent ainsi de loin par coups de massue tous les quinze jours, elles nous

semblent plus odieuses encore : habitués par notre vie journalière à trancher beaucoup de petits nœuds gordiens, nous nous étonnons davantage. Dressés dans nos commandements respectifs à constamment prévoir, à constamment parer, à fixer les yeux sur des horizons très lointains, nous ne concevons plus pourquoi d'autres gouvernants se laissent ballotter au gré des tempêtes. Nous ne concevons plus comment on lance quatre ans d'avance des Marchand sur Fachoda, à l'aventure, sans souci des suites, et cela parce que, de la Rivière Claire à la Betsiboka, Gallieni nous a rompus à prévoir, à peser, et nous a signifié une fois pour toutes que nous étions responsables du moindre de nos actes. Et Gallieni devient impitoyable quand un échec dénote le moindre défaut de réflexion préventive, la moindre lacune dans la préparation. Et cela est une rude gymnastique.

Pour ce qui concerne l' « Affaire » et le trouble dans lequel elle m'a jeté dès l'origine, il suffit de vous reporter à mon journal du Tonkin, en février 1895, à Lang-Son, à l'arrivée du courrier qui nous apportait le premier procès. Je n'ai eu aucun mérite, hélas! à en redouter les suites. Dès avant mon départ de France, vous le savez bien, j'avais de bonnes raisons pour n'avoir plus qu'une confiance modérée dans certains procédés du personnel de la rue Saint-Dominique et de l'État-Major, coteries d'admiration mutuelle, adorateurs des clichés et des formules, à l'écart des grands courants sincères que la troupe seule révèle, forts en thèmes, portant au Ministère, près du haut commandement, les petites vilenies de collège, flatteries au pion, recherche du satisfecit, rétraction de la personnalité et de l'indépendance d'esprit. Et c'est pourquoi, il y a quatre ans, sitôt le pied sur le bateau, il m'a paru que je m'échappais d'une geôle. Et c'est pourquoi, trois mois plus tard, à ma première colonne, j'eus la sensation de plonger dans une fontaine de Jouvence.

Mais ce ne sont pas là des consolations. Avant-hier encore, 1er janvier, tandis que je recevais ma vaillante famille, mon

fanion flottait derrière moi, bien défraîchi par ces deux ans de marche, compagnon de tous mes bivouacs et de tous mes combats. En regardant ce fidèle ami que mes hommes connaissent et aiment bien, eux aussi, j'évoquais votre vibrant article de l'an passé, où vous célébriez, en rade de Portsmouth, « ces trois couleurs qui flottent plus joyeusement que les autres », mais je pensais douloureusement aussi que sur d'autres points, en ce moment même, elles sont humiliées, et que demain peut-être quelque honteux traité nous imposera de les amener, comme l'autre, le blanc, non moins glorieux, fut amené voici cent trente ans au Canada, aux Indes. Faut-il donc que notre admirable race d'explorateurs et de soldats féconde toujours pour les autres?

Répondez-moi bien vite, n'est-ce pas? Dans le grand isolement où je vis, vos lettres sont précieuses et je voudrais encore un mot de vous avant le départ. Ce sera pour avril. J'aurais dû partir en décembre. J'étais surmené; la dernière campagne dans l'Ouest a failli me jouer un mauvais tour, mais la peste de Tamatave, les charges qu'elle a imposées à la route de Majunga dont je suis chargé, l'insurrection du Nord qui me touche de très près et surtout les menaces de guerre avec l'Angleterre, m'ont rivé à mon poste devenu à nouveau un poste de combat. Seulement je suis résolu à ne pas dépasser avril : ça me fera 55 mois de vie coloniale sans une détente et c'est déjà trop. Vous l'avouerai-je, et vous me comprendrez, c'est avec un véritable effroi que j'envisage le retour en France. Je tâcherai d'y rester le moins possible et de m'y réfugier à l'abri des affections de famille et des rares amis comme vous, avec qui il sera possible de s'ouvrir entièrement. Le Louvre, Cluny, Puvis de Chavannes, à qui vous venez d'adresser un si touchant adieu, les coins de campagne où je retrouve le passé, — voilà ce qui m'appelle et me sourit, — et c'est dans quelque Coutances plutôt que rue Las-Cases qu'il me plairait de vous rencontrer. »

Le départ du général Gallieni pour la France était dès lors fixé pour la fin d'avril.

Il partait avec des buts précis : enlever l'emprunt nécessaire à la mise en route de notre nouvelle possession, et surtout à la construction du chemin de fer reliant Tananarive à Tamatave; se mettre à l'unisson avec le Gouvernement au sujet des directions politiques et économiques à suivre à Madagascar; au point de vue militaire, étudier les mesures à prendre au cas où la tension avec l'Angleterre se prolongerait et, avant tout, régler l'aménagement de Diégo-Suarez en point d'appui de la flotte et base navale, les travaux à y faire, l'armement à y affecter.

Son œuvre était encore trop inachevée et il s'y était donné avec trop de passion pour ne pas être résolu à y revenir aussitôt que ces buts auraient été atteints. Mais il n'avait pas la certitude d'y réussir. Il redoutait que l'anarchie politique dans laquelle nous allions tomber fût peu propice aux solutions. Tout en envisageant son retour, il prenait donc les mesures pour le cas où il ne reviendrait pas et nous avait tous orientés dans le même sens. Il avait demandé en France, pour faire son intérim, le général Pennequin, qu'il regardait en outre comme le plus apte à le remplacer le cas échéant.

Ces trois premiers mois de 1899 furent donc avant tout consacrés à faire notre liquidation, notre mise en ordre et notre règlement de comptes. Le Général m'avait donné comme adjoint un lieutenant-colonel de l'Infanterie de marine, qui devait me remplacer dans le commandement du 4e territoire.

Au mois de mars, il m'appela à sa Résidence de campagne d'Ambohimanga pour me confirmer sa décision de m'emmener avec lui et me donner ses instructions pour la constitution des dossiers de route et de séjour. Il emmenait également M. Lallier du Coudray; Roques, promu lieutenant-colonel, l'avait précédé à Paris où il préparait le budget d'emprunt, et, à nous trois, nous devions constituer auprès de lui une équipe de travail qu'il devait ramener avec lui si nos affaires aboutissaient.

Nous nous mîmes en route le 25 avril, par Tamatave, en faisant, au passage, une minutieuse inspection des travaux de la route et des projets du chemin de fer. A Diégo, nous fîmes une première reconnaissance des travaux à prévoir et des crédits à demander. J'en établis le dossier au cours du trajet pour le remettre quelques mois plus tard, à Paris, au colonel Joffre, désigné pour venir prendre le commandement du point d'appui et y donner le coup de baguette créateur.

Le 26 mai, nous débarquions à Paris, au moment le plus aigu de la crise politique, quatre jours avant l'arrivée de Marchand, quelques jours avant les incidents d'Auteuil, du procès Déroulède, de la Haute-Cour, etc.

La consigne absolue et rigoureuse donnée par notre chef était de nous tenir à l'écart de ces agitations, de nous absorber exclusivement dans la tâche directe et précise qui nous avait amenés en France, et d'avoir les yeux constamment fixés sur Madagascar et notre œuvre coloniale.

C'est dans cet esprit que, chargé par le général Gallieni d'exposer à l' « Union Coloniale » les grandes lignes de sa méthode d'occupation coloniale, j'y fis une conférence parue ensuite sous forme d'article dans la *Revue des Deux Mondes*, qui, je crois, sera la conclusion logique de ces lettres.

CONCLUSION

DU ROLE COLONIAL DE L'ARMÉE

Le titre de cette étude : *Du Rôle colonial de l'armée*, éveillera peut-être la pensée qu'il s'agit ici d'un plaidoyer exclusif en faveur du régime militaire aux colonies.

C'est au-devant de cette pensée, la plus éloignée qu'il se puisse de notre esprit, que nous voudrions aller tout d'abord.

La suite de ces quelques pages montrera que l'emploi de la force armée dans les entreprises coloniales, tel que nous le concevons, tel que la pratique l'a déjà sanctionné, peut être appliqué, quelle que soit la formule du régime, — à moins que l'on ne suppose des colonies sans force armée, ce qui est, tout le monde l'admettra, au moins prématuré.

Du reste, si cinq années d'expériences coloniales nous ont appris quelque chose, c'est à coup sûr le plus complet éclectisme quant à l'*étiquette* du régime.

Le besoin des formules théoriques et l'amour des systèmes étant un des apanages de nos compatriotes, il suffit que la conversation s'ouvre entre « coloniaux » d'habits différents, pour aboutir presque toujours à une discussion passionnée sur les mérites respectifs du régime militaire ou du régime civil.

Or, il ne nous semble pas que la question se pose ainsi sous la forme d'un dilemme.

Il est du reste à remarquer que la discussion en arrive très vite à des questions de personnes, chacun tirant argument à l'appui de sa thèse du gouverneur X... ou du gouverneur Y... ;

et ainsi, sans le vouloir, adversaires et partisans de chacun des deux systèmes apportent leur témoignage à la formule de notre choix. Et, en effet, c'est qu'aux colonies, c'est bien moins la question de l'étiquette du régime qui importe que celle des « hommes ». C'est que si, dans la métropole, les administrations, traditionnellement organisées, fonctionnent automatiquement et peuvent à la rigueur se passer d'hommes, — quelque temps, — aux colonies, au contraire, où l'imprévu est la règle et où la décision est la nécessité quotidienne, une formule domine toutes les autres, c'est *the right man in the right place.*

Or, l'habit ne fait pas le... *right man.* Et, que l'habit du chef soit civil ou militaire, la chose est indifférente une fois l'homme bien choisi, — pour cette raison qu'il n'y a pas deux manières (j'entends bonnes) d'exercer le commandement colonial : il y en a une ; et celle-là exige des qualités qui sont à la fois militaires et civiles, — ou, plus exactement, administratives.

Quelles sont donc les qualités caractéristiques du *chef* militaire?

Est-ce seulement de savoir commander l'exercice et de connaître la lettre des règlements? Ou bien est-ce le don naturel du commandement, la décision, l'activité communicative, la promptitude du coup d'œil, le sang-froid dans le péril? Et, si elles sont telles, ne sont-elles pas nécessaires au chef colonial civil aussi bien qu'au militaire?

Et quelles sont les qualités qui doivent distinguer entre toutes l'administrateur colonial?

Est-ce seulement la connaissance méticuleuse des décrets et circulaires, le souci scrupuleux de leur stricte application? Est-ce le fétichisme du *tchin*, qui existe ailleurs qu'en Russie, l'état d'âme « fonctionnaire », en un mot? Ou bien est-ce l'initiative, la soif des responsabilités, l'appel constant au bon sens, la passion du mieux, l'interprétation la plus large, la plus libérale des règlements, et la volonté d'en subordonner la

lettre à l'esprit? Et dira-t-on que de telles qualités sont moins nécessaires au chef militaire qu'au chef civil?

Est-ce que tout colonial, administrateur ou colon, ne fait pas œuvre de militaire? Se prémunir contre les revirements toujours possibles chez des populations contenues par une poignée d'Européens, commander ses milices, ses engagés indigènes, n'est-ce pas faire acte de soldat?

Et le soldat qui organise le pays à mesure qu'il le conquiert, n'est-il pas un administrateur?

Sont-ce des civils ou des militaires, ces colons, ces agriculteurs qui, dans l'Afrique du Sud, en ce moment même, gagnent des batailles rangées?

Vainement on cherche la démarcation. La vérité, c'est que la vie du dehors, la mise aux prises constante avec la misère, les obstacles, les périls, la lutte quotidienne contre les hommes et les éléments plongent dans la même trempe tous les tempéraments. De ceux qui ont été soumis à cette rude école, les uns restent au premier tournant, mais des autres résulte un être spécial qui n'est plus ni le *militaire*, ni le *civil*, mais qui est tout simplement le *colonial*.

Et c'est à ce titre qu'il nous sera permis, sans être suspect d'y apporter le moindre « esprit de bouton », d'exposer à grands traits la façon dont le général Gallieni a entendu et appliqué, après d'illustres prédécesseurs dont il a développé les principes et les méthodes, l'utilisation coloniale de l'armée.

I

Voyons d'abord dans ses grandes lignes l'emploi de la force armée pour la *conquête*, tel que l'entend, avec le général Gallieni et quelques-uns de nos chefs coloniaux, l'école qui procède d'eux, — car c'est une école.

Ce mode d'emploi exclut autant que possible[1] la *colonne*

1. Nous disons « autant que possible » : car il doit être formellement entendu qu'il n'y a ici rien d'absolu. — Il est évident qu'il y a nombre de cas dans les

proprement dite, et y substitue la méthode d'*occupation progressive*. Cette méthode peut se formuler ainsi :

« L'occupation militaire consiste moins en opérations militaires qu'en une organisation qui marche. »

Le système repose sur trois organes essentiels : le *territoire*, le *cercle*, le *secteur*.

Il présente une différence fondamentale avec notre ancien organisme d'administration par les militaires, les bureaux arabes, — auxquels il fait d'ailleurs de larges emprunts : — car ce n'est pas ici qu'on trouvera une appréciation malveillante à l'égard de cette institution qui, après des années d'engouement, a subi des jugements sévères, fondés, comme il arrive toujours, sur des cas particuliers. L'opinion des coloniaux les plus autorisés, sans distinction d'habit, rend aujourd'hui justice à la grande œuvre qu'ils ont accomplie et à leurs glorieux initiateurs : les Bugeaud, les Daumas, les Lamoricière, les Du Barail, dont nous tenons à honneur de nous réclamer. Mais les bureaux arabes étaient constitués par un corps d'officiers spécial, uniquement administrateurs, distincts du com-

guerres coloniales où l'expédition militaire s'impose, sous sa forme classique et traditionnelle : au début d'une conquête, quand il faut atteindre avant tout un objectif précis, ruiner d'un coup la puissance matérielle et morale de l'adversaire, — aux Pyramides, à Alger, à Denghil-Tepé, à Abomey ; — dans la période suivante, lorsqu'il faut atteindre et frapper certains chefs irréductibles, tels Abd-el-Kader, Schamyl, Samory. — C'est à la progression normale de l'occupation dans les hinterlands coloniaux, après le premier coup de force presque toujours nécessaire, que s'applique la méthode qui fait l'objet de cette étude. — Et quand l'expédition militaire proprement dite s'impose, c'est avec toutes les ressources de la tactique et de la science modernes, après la plus minutieuse préparation, avec la dernière vigueur, qu'elle doit être menée. — C'est la meilleure manière d'économiser le temps, les hommes, l'argent. Il est essentiel qu'il n'y ait sur ce point aucun malentendu. Du reste, puisque c'est de la méthode appliquée spécialement par le général Gallieni pour l'occupation progressive des pays confiés à son commandement qu'il s'agit ici, ce serait méconnaître singulièrement une part essentielle de son œuvre que d'oublier que, chaque fois qu'il l'a fallu, au Soudan, au Tonkin, en face de l'insurrection de Madagascar, il a débuté par de vraies opérations, par des *colonnes* proprement dites qui ont été d'autant plus courtes et efficaces qu'elles ont été plus scientifiquement combinées, plus puissamment organisées, plus militairement menées. Et, le cas échéant, c'est à cette *ultima ratio* qu'il faut recourir sans hésiter. Nous y reviendrons.

mandement des troupes. Or, la disposition constante et directe de la force armée est d'obligation dans ces immenses pays coloniaux, où il faut assurer la sécurité avec une poignée d'hommes en face de peuples entiers. Le système des bureaux arabes, en maintenant deux autorités parallèles, créait donc souvent, au lieu de l'unité d'action, un dualisme avec ses inconvénients.

Le système appliqué d'une manière absolue par le général Gallieni repose, au contraire, sur l'identité du commandement militaire et du commandement territorial.

La circonscription minimum, qui est le *secteur*, correspond à la région que peut tenir une compagnie, un peloton, dont le chef, capitaine ou lieutenant, est en même temps le chef du secteur.

Le *cercle*, réunion de plusieurs secteurs et par conséquent de plusieurs compagnies, correspond à l'action d'un officier supérieur.

Le *territoire* est l'organe supérieur d'action politique et militaire. Son rôle est de fondre l'action particulière des cercles dans l'action d'ensemble, d'empêcher que l'intérêt général ne soit subordonné aux intérêts régionaux. Ce sont de vraies lieutenances du gouvernement général, destinées à mettre en liaison des régions qui s'ignoreraient entre elles, à les faire entrer en relations économiques les unes avec les autres, à coordonner et à faire converger vers un but commun aussi bien les opérations militaires que les travaux de premier établissement. Ils correspondent à l'action d'un colonel.

Nous prévoyons l'objection : tout officier ne convient pas à ce double rôle, et le jeu seul du commandement des unités peut amener à l'administration territoriale des sujets qui n'y auraient aucune aptitude. Cela serait exact si tout corps d'occupation ne comportait pas deux éléments : — l'un affecté à cette occupation régionale, l'autre formant les réserves, stationnées dans les grands centres, dans les ports, — ou, si l'on veut, l'un de campagne, l'autre de garnison. Le second

est tout préparé pour recevoir les officiers à qui le rôle d'administrateur ne convient pas ou qui ne conviennent pas à ce rôle. Néanmoins, il y a un intérêt de premier ordre à ce que le commandement territorial, avec les hautes responsabilités politiques et morales qu'il comporte, ne soit pas à la merci d'un choix arbitraire, d'un « tour de service »; à ce que, en un mot, il échoie toujours au *right man*. Aussi a-t-on formulé le vœu que, dans la future armée coloniale, la désignation des cadres destinés au double commandement militaire et territorial fût entourée de garanties spéciales. Un des derniers gouverneurs généraux de l'Indochine, M. Rousseau, avait vivement senti cette nécessité et, quand la mort l'a surpris prématurément, il se proposait d'étudier, de concert avec l'autorité militaire, les mesures nécessaires pour assurer à ce cadre une fixité relative et un recrutement d'élite.

L'un des caractères essentiels de cette organisation, telle que nous l'avons vu spécialement appliquer par le général Gallieni, c'est qu'elle ne suit pas l'occupation du pays, mais la précède.

Aussitôt l'occupation d'un territoire nouveau résolue pour des raisons politiques ou administratives, nous ne l'avons jamais vu procéder « par colonne en coup de lance » contre un objectif plus ou moins militaire, le souci de l'organisation restant réservé jusqu'à l'issue de l'opération; au contraire, tous les éléments de l'occupation définitive et de l'organisation sont assurés d'avance; chaque chef d'unité, chaque soldat sait que le pays qui va lui échoir sera celui où il restera, et chefs et troupes sont formés en conséquence. Et ainsi l'occupation successive dépose les unités sur le sol comme des couches sédimentaires. C'est bien une *organisation qui marche*.

C'est une méthode sans grands coups d'éclat, plutôt de cheminements que d'assauts, qui n'aboutit qu'exceptionnellement

à une « grosse affaire » ; aussi fut-elle à l'origine peu sympathique aux chercheurs d'aventures.

Déjà, elle avait été présentée et défendue dans un rapport adressé en 1895 par le général commandant en chef le corps d'occupation au gouverneur général de l'Indochine ; il convient ici de signaler un passage de ce document :

.... Je vous demande la permission de préciser cette méthode et de répondre une fois pour toutes à la plus spécieuse des objections qui lui sont couramment opposées et qui se formule ainsi :

Cette méthode donne des résultats illusoires, parce qu'elle ne détruit pas les bandes, les refoule simplement à l'extérieur, d'où elles reviennent, à moins qu'elle ne les rejette dans les territoires voisins de ceux où elle est appliquée. L'œuvre est donc sans cesse à recommencer.

J'estime que ce raisonnement part d'une fausse appréciation des conditions de formation et d'établissement des bandes pirates.

En premier lieu, l'expérience du passé démontre qu'on arrive rarement, sinon jamais, à la destruction par la force d'une bande pirate. Dans la chasse à courre que représente la poursuite d'une bande déterminée, tous les avantages restent du côté de l'adversaire avec une évidence telle qu'il est superflu de la détailler ici; et un résultat toujours partiel ne s'obtient qu'au prix de fatigues, de pertes, de dépenses, qui ne sont certes pas compensées par le succès.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que le « pirate » est, si je puis m'exprimer ainsi, « une plante qui ne pousse qu'en certains terrains », et que la méthode la plus sûre, c'est de lui rendre le terrain réfractaire.

Il n'y a pas de pirates dans les pays complètement organisés; en revanche, il y en a, même en Europe, sous d'autres noms, dans les pays tels que la Turquie, la Grèce, l'Italie du Sud, qui n'offrent qu'une voirie incomplète, une organisation administrative rudimentaire, ou une population clairsemée. Si j'ose continuer ma comparaison, je dirai que, lorsqu'il s'agit de mettre en culture une partie d'un terrain envahi par les herbes sauvages, il ne suffit pas d'arracher celles-ci, sous peine de recommencer le lendemain, mais qu'il faut, après y avoir passé la charrue, isoler le sol conquis, l'enclore; puis y semer le bon grain qui seul le rendra réfractaire à l'ivraie. De même de la terre livrée à la piraterie : l'occupation armée, avec ou sans combat, y passe le soc; l'établissement d'une ceinture militaire l'enclôt et l'isole; enfin la reconstitution de la population, son armement, l'installation des marchés et des cultures, le percement des routes, y sèment le bon grain et rendent la région conquise réfractaire au pirate, si même ce n'est ce dernier qui, transformé, coopère à cette évolution.

En exposant cette méthode à M. le gouverneur général Rousseau, le général Duchemin, commandant en chef le corps d'occupation, trouvait à qui parler. Rien ne le prouve mieux que le passage suivant d'une lettre où, à son tour, M. Rousseau donnait au gouvernement métropolitain les grandes lignes du système tel qu'il était appliqué au Tonkin :

La mission que remplit aujourd'hui notre corps d'occupation consiste avant tout à assurer la protection de la frontière et à procéder à la reconstitution sociale et à la remise en valeur de la haute région du Tonkin, organisée en territoires militaires, les expéditions et l'emploi de la force passant au dernier plan.

En arrière de la frontière existe une vaste région ravagée par vingt ans de piraterie, terrain vague qui constitue un danger constant s'il reste à l'état inorganique, véritable matelas de protection au contraire s'il se reconstitue, se repeuple, si les voies de communication s'y rouvrent, si la culture y renaît.

Or, à cet objet convient merveilleusement la méthode de *colonisation militaire* pratiquée sous l'impulsion du général Duchemin. Cette méthode consiste à couvrir le pays d'un réseau serré de *secteurs* à chacun desquels correspondent des unités militaires réparties en postes, constituant autant de noyaux de réorganisation locale sous la direction d'un personnel essentiellement dévoué et intègre, et formant ainsi une « population provisoire » à l'abri de laquelle se reconstituent la population réelle et la remise en exploitation du sol.

Certains territoires témoignent déjà de l'efficacité de cette méthode, l'évidence des résultats qui y ont été obtenus est une des choses qui m'ont le plus frappé à mon arrivée au Tonkin. Cette méthode a fait ses preuves; hors d'elle, il n'y a, vis-à-vis de la piraterie, que compromissions louches ou expéditions onéreuses et inefficaces.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage en passant à l'œuvre de ces deux grands chefs, le gouverneur général Rousseau et le général Duchemin, dont l'intime et féconde collaboration assura d'une manière décisive la destruction de la grande piraterie au Tonkin.

Or, nous le répétons, cette méthode est la négation de la grosse colonne proprement dite, de celle qui, pour ainsi dire, devient le but, au lieu de rester le moyen, qui traverse sans s'y arrêter, droit sur un objectif presque toujours fuyant, un

pays qu'elle épuise d'autant plus *qu'aucun de ceux qui le conquiert n'est directement intéressé à sa préservation.*

Mais si, au contraire, toute la troupe jetée dans un pays neuf est celle qui doit y séjourner, y habiter, le *coloniser*; si son chef est celui qui doit le *susciter*, quelle différence! Et nous aboutissons alors à cette formule qui, prenant une bien autre portée, ne s'applique plus seulement à des actions de détail, mais peut s'appliquer à toute guerre de conquête coloniale :

« Une expédition coloniale devrait toujours être dirigée par le chef désigné pour être le premier administrateur du pays après la conquête. »

Oh! c'est qu'alors la route qu'on poursuit, le pays qu'on traverse vous apparaissent sous un tout autre angle!

Qu'on excuse ici un souvenir personnel. Dans une de mes premières expéditions, étant au bivouac sur la Rivière Claire, j'appris qu'un des jeunes officiers présents avait débuté sous l'un des chefs qui avaient laissé au Tonkin la trace la plus profonde, le colonel P..., et, dans mon zèle de débutant, je ne voulais pas laisser échapper cette occasion d'apprendre quelque chose sur sa méthode et sur son œuvre. « Oh! me fut-il répondu, le colonel P..., j'ai marché avec lui. Au combat, il se préoccupait bien moins de l'enlèvement du repaire que du marché qu'il y établirait le lendemain. » Sans le vouloir, ce jeune homme, qui croyait faire une critique, avait trouvé la formule de la guerre coloniale : car, *lorsqu'en prenant un repaire on pense surtout au marché qu'on y établira le lendemain, on ne le prend pas de la même façon.*

Et, lorsqu'on conquiert avec cet état d'esprit, certains mots ne gardent plus exclusivement leur signification militaire.

La route, alors, n'est plus seulement « la ligne d'opérations », la « route d'invasion », mais la voie de pénétration commerciale de demain. Tel plateau, aux bonnes communications, aux abords faciles, ne vaut plus seulement comme posi-

tion stratégique ou tactique, mais comme centre de relations économiques, comme emplacement d'un marché prochain, et tout s'y fait en conséquence. Telle riche plaine n'est plus seulement un point de ravitaillement militaire, mais un centre de ressources et de cultures à ménager, à gérer immédiatement en bon père de famille.

Et cela va du grand au petit.

Croit-on que, lorsque chaque soldat sait que le village qu'il aborde sera celui qui va devenir sa garnison pendant des mois ou des années, il le brûle volontiers? que ses rizières le nourriront, il les détruise? que ses animaux seuls lui donneront sa viande, il les gaspille? que ses habitants seront ses aides, ses collaborateurs de demain, il les maltraite? Non.

Du reste, les traits généraux de cette politique ont été magistralement exposés dans les instructions fondamentales du général Gallieni, en date du 22 mai 1898 :

Le meilleur moyen pour arriver à la pacification dans notre nouvelle colonie est d'employer l'action combinée de la force et de la politique. Il faut nous rappeler que dans les luttes coloniales nous ne devons détruire qu'à la dernière extrémité, et, dans ce cas encore, ne détruire que pour mieux bâtir. Toujours nous devons ménager le pays et les habitants, puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation future et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs pour mener à bien nos entreprises. Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstruire le village, d'y créer un marché, d'y établir une école. C'est de l'action combinée de la politique et de la force que doit résulter la pacification du pays et l'organisation à lui donner plus tard.

L'action politique est de beaucoup plus importante. Elle tire sa plus grande force de l'organisation du pays et de ses habitants.

Au fur et à mesure que la pacification s'affirme, le pays se cultive, les marchés se rouvrent, le commerce reprend. Le rôle du soldat passe au second plan. Celui de l'administrateur commence. Il faut d'une part étudier et satisfaire les besoins sociaux des populations soumises, favoriser d'autre part l'extension de la colonisation qui va mettre en valeur les richesses naturelles du sol, ouvrir les débouchés au commerce européen.

Et pour terminer ces citations par cette dernière qui en résume l'esprit :

Les commandants territoriaux devront comprendre leur rôle administratif de la façon la moins formaliste. Des règlements, surtout aux colonies et en matière économique, ne posent jamais que des formules générales prévues pour un ensemble de cas, mais inapplicables souvent au cas particulier. *Nos administrateurs et officiers doivent défendre au nom du bon sens les intérêts qui leur sont confiés et non les combattre au nom du règlement.*

II

Voilà pour la première période : conquête, occupation, pacification.

Voyons ce que devient la méthode, en quoi consiste le rôle colonial de l'armée dans la période suivante, dans la vie normale du pays pacifié.

Ici encore, il n'y a qu'à laisser la parole aux instructions du 22 mai 1898 :

Le soldat se montre d'abord soldat, ainsi qu'il est nécessaire pour en imposer aux populations encore insoumises ; puis, la paix obtenue, il dépose les armes. Il devient administrateur....

Ces fonctions administratives semblent incompatibles, au premier abord, avec l'idée qu'on se fait du militaire dans certains milieux. C'est là cependant le véritable rôle de l'officier colonial et de ses dévoués et intelligents collaborateurs, les sous-officiers et soldats qu'il commande. C'est aussi le plus délicat, celui qui exige le plus d'application et d'efforts, celui où il peut révéler ses qualités personnelles, car détruire n'est rien, reconstruire est plus difficile.

D'ailleurs, les circonstances lui imposent inéluctablement ces obligations. Un pays n'est pas conquis et pacifié quand une opération militaire y a décimé les habitants et courbé toutes les têtes sous la terreur; le premier effroi calmé, il germera dans la masse des ferments de révolte que les rancunes accumulées par l'action brutale de la force feront croître encore.

Pendant cette période qui suit la conquête, les troupes n'ont plus qu'un rôle de police qui passe bientôt à des troupes spéciales, milice et police proprement dite ; mais il est sage de mettre à profit les inépuisables qualités de dévouement et d'ingéniosité du soldat français. Comme surveillant de travaux, comme instituteur, comme ouvrier d'art, comme chef de petit poste, partout où l'on fait appel à son initiative, à son amour-propre, à son intelligence, il se montre à la hauteur de sa tâche. Et il ne faudrait pas

croire que cet abandon momentané du champ de manœuvre soit préjudiciable à l'esprit de discipline et aux sentiments du devoir militaire. Le soldat des troupes coloniales est assez vieux, en général, pour avoir parcouru maintes fois le cycle des exercices et n'avoir plus grand'chose à apprendre dans les théories et assouplissements auxquels on exerce les recrues de France.

Les services qu'on réclame de lui, au contraire, entretiennent une activité morale et physique qui est décuplée par l'intérêt de la besogne qui lui est confiée.

En outre, en intéressant ainsi le soldat à notre œuvre dans le pays, on finit par l'intéresser au pays lui-même. Il observe, il retient, il calcule même, et souvent, au moment de sa libération, il sera décidé à mettre en valeur quelque coin de terre, à utiliser dans la colonie les ressources de son art, à la faire bénéficier, en un mot, de son dévouement et de sa bonne volonté. Il devient un des plus précieux éléments de la petite colonisation, complément indispensable de la grande.

Et nos soldats, fidèles à ces instructions, se sont transformés, dans la plus large mesure, en agriculteurs, en ouvriers d'art, en instituteurs.

Dire que cette adaptation s'est faite sans résistance, ce serait méconnaître la persistance des habitudes acquises et l'inertie des mouvements coutumiers. Bien que l'état moral et physique de nos troupes ait été ainsi autrement préservé que par l'oisive routine de la vie des postes, les préjugés régimentaires n'en ont pas moins fait de vigoureux efforts offensifs, et il est à souhaiter qu'une réforme de l'organisation de ces troupes coloniales débarrasse le commandement territorial des obstacles qui, dans cet ordre, entravent encore trop souvent son action.

Bref, le but poursuivi par le général Gallieni, c'est l'utilisation coloniale de chaque homme du corps d'occupation conformément à ses aptitudes. Ce qu'il n'admet pas, c'est que la force vive que représente un Français aux colonies reste inemployée. Du jour où le secteur assigné à une compagnie a été pacifié et où le dernier coup de fusil a été tiré, cette compagnie ne représente plus seulement l'unité militaire, mais surtout une collectivité, un réservoir de contremaîtres, de chefs

d'atelier, d'instituteurs, de jardiniers, d'agriculteurs, tout portés, sans nouvelles dépenses de la métropole, pour être les premiers cadres de la mise en valeur coloniale, les premiers initiateurs des races que nous avons la mission providentielle d'ouvrir à la voie industrielle, agricole, économique, et aussi, oui, il faut le dire, à une plus haute vie morale, à une vie plus complète.

Et combien cela est facile avec le cher soldat français, redevenu, une fois dispersé par un, par deux, parmi les villages malgaches, le paysan de France, l'ouvrier de France, avec tout ce que ces mots comportent de qualités d'ordre, de prévoyance, d'ingéniosité, et aussi d'endurance, de cordialité, de belle humeur!

Ah! cette idée audacieuse de la dispersion de nos hommes à travers les populations indigènes, tolérée, que dis-je, préconisée, ordonnée par le général Gallieni, que n'en avons-nous pas entendu dire par les gardiens des rites sacrés!

Or, les faits sont là.

Il me souvient d'avoir trouvé, dans un poste où je comptais établir le siège d'un commandement important, une compagnie d'infanterie de marine, épuisée par les trois années de campagne et d'insurrection, anémiée, oisive, incapable de fournir un service actif, mais d'ailleurs concentrée dans la main de son chef et accomplissant les rites métropolitains aux heures traditionnelles du tableau de service. Il était visible que ces hommes, à 3 000 lieues de leur village, mal abrités, inoccupés, périssaient d'ennui, de spleen et de mal du pays. Malgré les objections tirées de l'état de santé de ces hommes, de l'impossibilité qui en résultait de les livrer à eux-mêmes, loin de l'infirmerie et de la surveillance, de leur état de dépression, de la nécessité de les avoir sous la main, je les ai dispersés sur l'heure. Ils se sont transformés en contremaîtres d'une école professionnelle, en chefs d'exploitation agricole, en jardiniers, en constructeurs de routes, et, deux mois après, à ce ramassis d'infirmes s'était bien réellement substituée une com-

pagnie prête à se rassembler au coup de sifflet, l'œil clair, le jarret sec, l'allure dégagée et le fusil prêt. C'est que chacun d'eux, en face d'une responsabilité et d'une initiative, s'était ressaisi; qu'ils avaient retrouvé *une raison de vivre*.

Et cela fut l'histoire de la plupart des compagnies.

D'autre part, cette dispersion entraîne une autre conséquence : c'est que le soldat, au contact immédiat du pays, s'y attache et souvent y reste.

A Madagascar, la petite colonisation par le soldat *libérable* (et non libéré) donne lieu à une expérience intéressante et jusqu'ici satisfaisante, bien que très localisée encore. Le soldat désireux de se fixer dans la colonie, et présentant d'ailleurs toutes les garanties, reçoit une concession dès sa dernière année de service et est mis en mesure d'en commencer immédiatement l'exploitation. Il est déjà acclimaté, connaît le pays, la langue, les ressources, a traversé aux frais de l'État la période de tâtonnements toujours si critique. Souvent, comme chef de poste ou chef d'exploitation, il a déjà eu l'occasion d'expérimenter les méthodes. En lui attribuant une concession, tandis qu'il est encore au service, tandis que l'État pourvoit encore à ses besoins et en lui faisant des avances de semences et de matériel, on l'amène graduellement à sa libération, qui coïncide avec le moment où il entre de plain-pied dans la période de rendement utile de son exploitation. Plusieurs de ces tentatives ont déjà eu plein succès sur le plateau central.

C'est la tradition du maréchal Bugeaud, mais modifiée sur un point essentiel. Il ne s'agit plus ici de « villages militaires », où tous les travaux de la vie rurale ou de la vie domestique étaient réglés au son du tambour : ceux-ci, au contraire, ont le stimulant de l'initiative, de l'intérêt personnel et de la responsabilité individuelle.

En échange de ces avantages, ils doivent à l'État[1], pendant

1. Arrêté du 23 avril 1899.

trois ans, leur concours pour le maintien de la sécurité du pays et forment, avec leurs engagés, de petits corps de partisans; ils sont à l'égard des indigènes de vrais agents de surveillance et de direction.

Pour que l'expérience présentât toutes les garanties de succès et de durée, il faudrait qu'ils pussent se marier avec des femmes françaises. La *ménagère* n'est guère un produit exotique, et pourtant, ainsi que le mot l'indique, elle est, pour la réussite d'une exploitation, un élément essentiel. En outre, le métis est une mauvaise solution. Ce sont de vrais enfants de France dont il faut semer la race en Émyrne. Cette nécessité de faciliter le mariage à nos colons n'est pas passée inaperçue. Le comte d'Haussonville a parlé ici même[1] de l'œuvre fondée par Mme Péjard : la *Société d'émigration des femmes*, inspirée de la grande œuvre anglaise *United British Women emigration association*. Qu'il s'agisse de créer une émigration féminine ou d'obtenir de l'État des congés sans frais qui permettent à nos soldats libérables de venir se marier en France, l'essentiel est de réussir. Et si le problème trouve sa solution, si l'administration met tout en œuvre pour la faciliter, on est en droit de prévoir sur ce plateau central si sain de Madagascar la formation d'une race de petits colons de bon sang français, trempés, habitués à peu, tenant à ce sol qu'ils auront mis en œuvre, ayant gardé l'habitude héréditaire du fusil. Et, qui sait! ce sont peut-être des Boers français que l'on préparerait ainsi!

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que l'emploi colonial des troupes européennes. Sans remplir le même rôle, certaines troupes indigènes peuvent être, elles aussi, largement utilisées. C'est ainsi que, dans le haut Tonkin, les postes de tirailleurs tonkinois autour desquels se groupaient leurs familles, ont été, dans les régions dévastées par la piraterie, les premiers agents de reconstitution locale. Ils y ont formé, comme l'indiquait la

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1898.

lettre de M. le gouverneur général Rousseau, précédemment citée, « une population provisoire à l'abri de laquelle se reconstituaient la population réelle et la remise en exploitation du sol ». C'est ainsi qu'à Madagascar, des postes de tirailleurs hovas, établis sur de grandes voies de communication, traversant des régions désertes, ont été transformés en villages militaires avec concessions de terres en toute propriété, afin d'y créer des noyaux de repeuplement et des centres de ressources[1].

On s'élève souvent contre la charge onéreuse que présente pour la métropole l'entretien des corps d'occupation. On admet d'ailleurs que le moment ne semble pas précisément favorable à leur réduction. L'utilisation coloniale de ces corps ne donne-t-elle pas le meilleur moyen de ne pas les laisser à l'état de force improductive? Il est facile de se rendre compte de l'économie que représente, pour les budgets coloniaux ou métropolitains, un tel emploi de nos soldats s'il est partout compris et pratiqué. A Madagascar, une centaine d'écoles où les petits Hovas commencent à parler couramment le français, organisées et dirigées par nos soldats, des écoles professionnelles où les soldats contremaîtres ont formé des ouvriers, des chefs d'atelier même, parmi les indigènes, dans des régions où il n'y avait aucune industrie, aucun ouvrier d'art; des fermes-écoles où, sous la direction de soldats, s'apprend l'usage de nos instruments aratoires, où se fait l'expérimentation de nos graines et de nos cultures, et enfin les routes, les ponts, les construc-

1. Décision du général Gallieni, du 20 janvier 1898, affectant une compagnie de tirailleurs malgaches à la route de Majunga : « .... Considérant qu'il est utile de repeupler une route d'étapes importante en y créant des ressources pour les voyageurs, et que cet essai de colonisation militaire, déjà expérimenté avec succès dans d'autres colonies françaises et étrangères, est particulièrement intéressant au point de vue du repeuplement des parties actuellement désertes de l'île; — Considérant que cette organisation, en créant des intérêts à la troupe, contribue à l'amélioration de son état physique et moral dans des régions éloignées de tout centre de population..., décide.... »

tions, dont les chefs de chantiers, les maçons, les briquetiers sont encore et toujours des soldats.

On se demande, ou plutôt la question est résolue par cela même qu'elle est posée, comment, avec les ressources budgétaires à peu près nulles dont disposaient les commandants de cercles, une telle œuvre aurait pu être réalisée, si, à défaut du réservoir militaire, il avait fallu faire venir de France à grands frais ce personnel.

Que quelques abus puissent se produire parfois de la part des soldats ainsi livrés à eux-mêmes, c'est incontestable. Il n'y a point d'institution humaine qui n'ait son revers, et qui résiste à l'examen des cas particuliers. L'argument est trop facile; et il appartient à l'autorité de réprimer avec la dernière rigueur les moindres abus, et surtout de les prévenir en choisissant avec quelque soin les hommes ainsi livrés à eux-mêmes. En tout cas, inconvénients pour inconvénients, le système inverse, qui laisse les hommes périr dans les postes d'oisiveté et de spleen, en a bien d'autres.

Ce qu'il faut voir, c'est l'ensemble et le résultat.

Reste la grande objection, celle à laquelle ont déjà répondu les instructions du 22 mai 1898 du général Gallieni, celle que les opposants ne cessent d'invoquer, le cliché de la « démilitarisation ». On l'applique aussi bien aux officiers qu'aux soldats attelés à la besogne coloniale.

D'abord, jamais on ne nous fera admettre qu'un mode d'emploi qui met en œuvre quotidiennement, à toute heure, toutes les facultés viriles, initiative, responsabilité, jugement, lutte contre les hommes et les éléments, démilitarise.... Il « décaporalise » peut-être, ce qui n'est pas la même chose.

Je me rappelle, à mon arrivée au Tonkin, tout proche encore de la douce vie de la métropole, encore accoutumé au confortable superflu qui devient un nécessaire, quelle impression me fit, à ma première tournée avec le colonel Gallieni sur la frontière de Chine, la rude vie des jeunes officiers chefs de poste.

J'en revois un, à peine sorti de Saint-Cyr, habitué en France à une existence aisée et distinguée, élégant et charmant, qui, pour recevoir le colonel au poste perdu où il vivait, seul Français, avec ses trente tirailleurs, avait mis sa plus belle tenue, correct, ganté, comme pour le bal, et tandis que, évoquant avec lui le souvenir de ses camarades de la cavalerie, où il eût pu entrer, et des brillantes garnisons suburbaines, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et sa vie sévère loin des choses familières et aimées, et sa belle humeur : « Mais, fit-il vivement, je ne m'ennuie pas un instant : avec le soin de mes hommes, la reconstitution de ces rizières à peine reprises à la piraterie, mes briqueteries, mes constructions, mon marché, mes règlements de comptes avec le poste chinois d'en face, la topographie de la région, mes journées sont trop courtes! »

Un an après, presque jour pour jour, sur la haute Rivière Claire, dans les grands combats livrés par le colonel Vallière et si heureusement terminés par la destruction de la grande piraterie chinoise, il tombait, frappé en plein cœur, debout derrière sa ligne de tirailleurs déployés, en commandant le dernier feu de salve de la journée, après avoir combattu tout le jour. S'était-il démilitarisé, celui-là?

Ses compagnons l'ont enseveli dans un grand drapeau tricolore, sous les plis duquel il dort là-bas, sur la frontière de Chine. J'ai revu sa tombe quelques mois après, parmi des rizières mûres, auprès d'un marché ressuscité, dans ce coin de terre que, depuis vingt ans de piraterie, toute vie avait quitté.

Il n'était pas mort pour rien. Et c'est la grandeur de la guerre coloniale ainsi comprise, c'est qu'elle seule fait de la vie.

Et si des humbles je passe à ceux qui sont déjà, tout vivants, entrés dans la légende, était-il démilitarisé par trois années de brousse le jeune chef qui, de l'Oubanghi au haut Nil, obtenait de ses officiers, de sa troupe, les prodiges d'énergie presque surhumaine que chacun sait? Avait-il, loin du contact des écoles, perdu un atome de sa prudence, de son jugement,

l'homme qui savait dire au sirdar égyptien les paroles mesurées et fermes dont notre patriotisme vibre encore?

Il y a dix ans, descendant le bas Danube jusqu'à son embouchure, je rencontrai à Soulina Sir Charles Hartley, le grand ingénieur qu'en 1856 la commission de navigation du Danube avait appelé, tout jeune, à rendre à la navigation le grand fleuve, qui depuis l'origine des temps se perdait dans les marais. Il s'était d'abord installé dans un abri de pêcheurs sur pilotis; toute sa vie, lutte de trente années contre la fièvre, contre les obstacles, contre la nature, avait été vouée à cette grande œuvre, et maintenant, à cette même place où il n'y avait jadis que quelques huttes misérables, il y avait une ville et un port, et les plus grands bateaux suivaient ce bras du fleuve que franchissaient seules autrefois des barques de faible tonnage, et je regardais, — avec quelle émotion! — cet homme, vieillard aujourd'hui, qui pouvait s'endormir, sa bonne tâche accomplie, après avoir appelé à la vie ce grand fleuve inutilisé depuis l'origine du monde, l'avoir *délié* pour ainsi dire, — et il me semblait qu'il ne pouvait y avoir de vie plus noblement remplie.

Je ne pensais guère alors que, plus tard, je verrais, vivant de leur vie, des chefs coloniaux pétrir de leurs mains créatrices des terres en friche pour en faire des rizières, des vallées endormies pour en faire des artères de vie, donner le coup de baguette qui met en œuvre un coin du vaste champ offert à l'activité de l'homme. Quelle plus noble tâche pour l'homme d'action? Celui qui a trempé ses lèvres à cette coupe en garde à jamais le goût! Quel plus noble emploi pour la force armée, avec celui de défendre le sol natal, que de préparer, d'assurer et de développer de telles conquêtes?

III

Mais, pour une telle œuvre, il faut une *armée coloniale* qui soit vraiment une *armée coloniale* et non pas seulement

de l'*armée aux colonies*, ce qui n'est pas la même chose.

Nous nous garderons bien de rouvrir ici la moindre discussion sur le mode de rattachement de la future armée coloniale. La question est nettement posée devant les Chambres. Pour nous, la discussion est close. Du reste, c'est peut-être la question qui importe le moins. La loi projetée est large, libérale, souple, et elle a l'inappréciable avantage d'apporter une solution à une question qui ne peut rester plus longtemps en suspens. Elle ne pose que quelques principes et prévoit aussi peu que possible les moyens d'application. Or, tant vaudront ceux-ci, tant vaudra la loi.

C'est dans leur prévision que nous croyons opportun de poser quelques-unes des conditions auxquelles il faudra satisfaire pour qu'une armée coloniale puisse remplir la tâche que nous lui voyons assignée.

L'essentiel c'est que, quelle que soit la solution adoptée pour son rattachement, l'armée coloniale ait bien son *autonomie*, qu'elle ne risque pas d'être absorbée, uniformisée dans le grand organisme auquel elle se rattachera. Et que, bien distincte, elle ait aussi des chefs bien distincts chez qui l'idée coloniale et l'adaptation de l'outil à son emploi prime toute autre considération.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que les conditions d'entrée et de sortie y soient réglées de telle sorte qu'elle ne serve pas uniquement de tremplin aux mandarins munis de tous les grades académiques, auxquels il ne manque qu'une campagne facile et rapide pour franchir plus rapidement un échelon. Il faut beaucoup redouter les gens qui viennent aux colonies pour y rééditer Austerlitz, — d'abord les colonies ne comportent pas Austerlitz; — et puis, ils sont mal préparés aux besognes patientes, ingrates et obscures qui sont la tâche quotidienne, la seule féconde de l'officier colonial. Ce sera aux règlements d'application qu'il appartiendra d'assurer la constitution d'une « milice sacrée », qui fera, elle aussi, son engagement décennal.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que des dispositions nouvelles abolissent la rigidité des tours de départ. On sait que mécaniquement, automatiquement, tout officier des troupes de marine, au bout du temps de séjour colonial, deux ans, trois ans au maximum, est rappelé en France, quelle que soit la besogne qu'il est en train d'accomplir. Et il ne peut compter que sur le hasard pour revenir à la tâche commencée. Il a laissé à Madagascar ou au Tonkin un secteur en pleine formation, il s'y est donné corps et âme, il est plein de son œuvre, il ne demande qu'à la poursuivre. Le tour prochain l'enverra faire du service de place à la Martinique ou à la Réunion. Cette instabilité est aujourd'hui une des choses les plus décourageantes, aussi bien pour l'officier voué à son œuvre que pour ses chefs. Ah! je connais l'objection : c'est qu'il ne faut pas s'user aux colonies, que trois ans représentent le maximum de temps pour un rendement utile, et qu'après ce délai il est nécessaire de venir se retremper dans la métropole. Soit! Mais alors pourquoi ne pas introduire dans l'armée coloniale, comme il a lieu pour les fonctionnaires civils, le droit au congé administratif, pendant lequel on reste titulaire de son poste, où l'on est assuré de retourner, après s'être revivifié à l'air de France, après aussi y avoir mis à profit son séjour pour le bien de sa circonscription? Combien sais-je d'officiers, aujourd'hui en France, qui ne demandent qu'à rallier leur ancien poste et ne se consolent pas à l'idée que ce n'est pas eux qui voient pousser leurs pépinières, leurs rizières, leurs maisons? Ils ont le *mal du pays à rebours*. Est-ce là un facteur négligeable?

On s'étonne parfois qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'officiers qui étudient les langues coloniales. Est-ce donc encourageant d'apprendre le malgache, si l'on ne doit plus l'utiliser qu'avec des Chinois? Ce qui est au contraire surprenant, c'est que, dans ces conditions, autant d'officiers encore prennent à cœur l'étude de ces langues, et, d'ailleurs, d'une manière générale, qu'autant d'entre eux se donnent comme

ils le font, à plein collier, au développement de leur région, comme s'ils devaient y attacher leur vie et leur nom. Il est vrai qu'ils appartiennent, pour la plupart, à l'arme de tous les héroïsmes et de toutes les abnégations, j'ai nommé l'infanterie de marine. Souhaitons donc que les facilités les plus grandes pour la prolongation de séjour soient laissées dans l'organisation nouvelle à tout officier dont la santé le permet; que le *congé* soit prévu, et enfin que, dans la plus large mesure, les officiers qui le désirent restent affectés à la même colonie. Cette mesure ne peut être absolue, il convient de laisser un débouché aux curieux et aux inquiets, et d'ailleurs, au début d'une carrière, les expériences de colonies diverses se contrôlent l'une l'autre; mais, d'une manière générale, la conception la plus logique et la plus féconde, la plus vraiment coloniale, c'est celle d'une armée du Soudan, d'une armée de Madagascar, d'une armée d'Indochine, ainsi que d'autres nations nous en donnent l'exemple.

Enfin, il est une dernière considération qui exige que la direction suprême de cette armée soit bien autonome et surtout *très*, *très coloniale*. C'est que la base d'appréciation des services rendus ne peut pas, *ne doit pas* y être la même que pour les services militaires métropolitains.

Et cela est évident, puisque les deux armées n'ont pas le même rôle, et, si elles avaient le même rôle, point ne serait besoin d'armée coloniale, il suffirait d'*armée aux colonies*.

Il faut avoir été aux colonies pour savoir que le plus vrai mérite y réside dans les labeurs qui trouvent ici le plus difficilement leur sanction. Il n'est pas bon que le motif trop exclusif de récompense soit le « fait de guerre ».

On comprendra sans qu'il soit besoin d'insister.

Croit-on qu'il faille nulle part une plus grande dépense d'énergie, d'endurance, d'autorité, qu'il n'en faut à l'officier chargé de la construction d'une route en pays sauvage? Il passe des mois, des années parfois, dans des abris improvisés, miné par la fièvre, compagne inséparable de tels tra-

vaux, allant d'un chantier à l'autre, n'obtenant qu'à force d'énergie, d'exemple, de volonté imposée, le rendement maximum de son personnel. Croit-on qu'il ne faille pas plus d'autorité, de sang-froid, de jugement, de fermeté d'âme, pour maintenir dans la soumission, sans tirer un coup de fusil, une population hostile et frémissante, que pour la réduire à coups de canon une fois soulevée?

Qu'on me permette d'évoquer à ce sujet le souvenir d'un commandant d'infanterie de marine. Chargé, il y a un an, de soumettre une région sakhalave insurgée, il s'était fait une loi absolue d'épargner, de pacifier, de ramener cette population. Je le revois abordant un village hostile, et, malgré les coups de fusil de l'ennemi, déployant toute son autorité à empêcher qu'un seul coup ne partît de nos rangs, et y réussissant, ce qui, avec des tirailleurs sénégalais, n'était pas facile. Je le revois, lui et ses officiers, en avant, à petite portée de la lisière des jardins, la poitrine aux balles, et, avec ses émissaires et ses interprètes, multipliant les appels et les encouragements. Et, comme cet officier était aussi un très bon et très habile militaire et qu'il avait pris d'heureuses dispositions, menaçant les communications, rendant difficile l'évacuation des troupeaux, il réussit, après des heures de la plus périlleuse palabre, à obtenir qu'un Sakhalave se décidât à sortir des abris et à entrer en pourparlers. Et ce fut la joie aux yeux que, le soir venu, il me présenta le village réoccupé, en fête, fraternisant avec notre bivouac, à l'abri du drapeau tricolore, emblème de paix. A peine de retour en France, il y a quelques mois, le commandant Ditte a succombé aux fatigues accumulées pendant cette campagne; et ce n'est plus qu'à une tombe que va l'hommage ici rendu à ce bon et loyal ouvrier.

Eh bien, croit-on que non seulement le résultat n'ait été plus fécond, mais encore qu'il n'ait pas fallu plus de fermeté et de courage, au sens propre du terme, pour faire une telle besogne que pour se donner le facile mérite d'enlever d'assaut ce village sakhalave?

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que de tels actes puissent être qualifiés *actions d'éclat* dans l'armée coloniale de demain.

Nous avons essayé de donner, très sommairement et imparfaitement, une conception de l'emploi colonial de l'armée. Ce n'est pas une théorie spéculative. Des années et de vastes champs d'expérience l'ont déjà sanctionnée. A voir, en vivant de leur vie, nos petits soldats marquer de leur trace personnelle tant de points du globe, à retrouver leurs noms, comme ceux des légionnaires romains, gravés au seuil des voies nouvelles qu'ils ouvrent aux transactions des hommes, on se reprend aux longs desseins et aux espoirs impériaux.

Certes, ce n'est empiéter ici sur aucun domaine réservé que de constater autour de nous beaucoup d'inquiétude et de motifs d'inquiétude. Il est impossible, pour peu qu'on mette le pied hors de France, de ne pas constater par toute la terre les fluctuations de nos méthodes et le recul de notre action. C'est simple affaire de statistique de compter à Singapour, à Colombo, à Hong-Kong, à Zanzibar, les maisons nouvelles qui s'ouvrent d'une année à l'autre et de constater qu'elles ne sont pas françaises. La vie du dehors aussi nous apporte nos heures de doute et d'angoisse. Mais, après cette part, qu'il est sage de faire très large, au pessimisme, ouvrons la porte aux espoirs réconfortants en constatant, sur tous les champs du monde, la valeur persistante, sinon croissante, du Français *individu*. Quels que soient les obstacles apportés à chaque pas à son développement et à son initiative, il est toujours là. Chez tous, colons, administrateurs, soldats, missionnaires, c'est la même endurance, le même ressort, le même rebondissement sous la mauvaise fortune, la même belle humeur. Ah ! la belle pâte d'hommes !

A l'un des derniers repas officiels que nous fîmes à Madagascar, un consul étranger, notre voisin, nous demanda de qui était le charmant dessin qui illustrait notre « menu ». « C'est l'œuvre d'un sous-officier. — Ils font donc tout, vos

sous-officiers? Je les ai vus contremaîtres, instituteurs, agronomes, guerriers, ils sont donc bons à tout? »

Oui, ils sont bons à tout, et tous les autres aussi, soldats, colons, qui portent par le monde les inépuisables ressources de notre race. Attachés à l'œuvre locale, dégagés des mauvais bruits de la métropole, exaltés par le résultat immédiat de l'action directe, par la responsabilité du commandement, ils sont tous des hommes de devoir actif et précis. Et, s'il n'y avait pas tant de raisons d'un autre ordre, c'en serait déjà une pour donner sa foi à l'œuvre coloniale, cette incomparable pépinière d'énergies et de volontés qui ne peuvent pas être un capital perdu.

TABLE DES CARTES

HORS TEXTE

TOME PREMIER

Pages.

PLANCHE I. — Indochine française 340
(Carte extraite de l'*Atlas Vidal-Lablache.*)

PLANCHE II. — Carte générale du Tonkin 340
(Extraite de *Pelet. Atlas des Colonies françaises.*)

PLANCHE III. — Tonkin. Carte des Territoires, Cercles et Postes militaires en 1895. 112

PLANCHE IV. — Tonkin. Carte des zones pirates. 118

PLANCHE V. — Tournée du colonel Gallieni. Reconnaissance préparatoire du commandant Lyautey. 172

PLANCHE VI. — Marche sur Ké-Tuong 180

PLANCHE VII. — Prise de Ké-Tuong. 186

PLANCHE VIII. — Tonkin. Préparation de la campagne d'hiver. . . 248

TOME SECOND

PLANCHE IX. — Indochine. 96

PLANCHE X. — Madagascar 192
(Carte extraite du *Guide de l'immigrant à Madagascar.*)

PLANCHE XI. — Madagascar : IVe territoire. 208

PLANCHE XII. — Progression de la pacification et de l'occupation depuis le 1er janvier 1896. Situation le 1er janvier 1898 224

PLANCHE XIII. — Situation avan le commencement des opérations au 15 février 1898 240

PLANCHE XIV. — Organisation administrative en fin de campagne (octobre 1898) 256

TABLE DES DESSINS

HORS TEXTE

TOME PREMIER

Pages.

Porte de Chine de Nam-Quan 90
Tour d'horizon de la Frontière Sino-Annamite 140
Débouché du Song-Bang-Giang en Chine 144
Halte du Déjeuner à Long-Suong. 150
Le Quan-Ma des Ba-Chau. 154
Village perché de Xi-Binh. 164
Vallée de Xi-Binh. 166
Déjeuner à Ban-Lung. 168
Poste de Xeco. 170
Vue d'ensemble des abords Nord de Ké-Tuong 176
Détail du précédent, partie gauche. 178
Reconnaissance du 23 avril 1895. 182
Poste d'Ha-Giang. 288
Ensemble du Massif du Nuiken. 292
Le Repaire de Le-Chi-Tuan au Nuiken. 296
Na-Sa. 300
Gorge du Yen-Vinh, Passage du Haut-Song-Gam. 304
Massif du Lung-Men. 308
Le Nouveau poste de Pac-Lan. 314
Sortie de Chine du Song-Gam. 316

TOME SECOND

Hué. 60
Hué. 68
Pagode de Confucius. 72

Kompong-Chnang, sur le Mé-Kong 100
Bonzerie flottante de Kompong-Prachnang 102
Angkor-Vat 104
Angkor-Vat, Galerie du Bas-Relief 106
Angkor-Vat sous la lune 108

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

Avertissement de l'éditeur I

Avant-propos V

LETTRES DU TONKIN

Pages.

Chapitre I. — De Marseille à Hanoï.

Le Caire. — Aden. — Kandy. — Singapour. — Saïgon . . . 3

Chapitre II. — Arrivée au Tonkin.

M. de Lanessan. — Le colonel Gallieni. — Départ de M. de Lanessan. 75

Chapitre III. — En deuxième territoire.

Le colonel Gallieni. — Sa méthode et son œuvre sur la frontière de Chine. 119

Chapitre IV. — Colonne de Ké-Tuong. 173

Chapitre V. — Séjour à Hanoï comme chef d'État-Major 211

Chapitre VI. — Campagne du colonel Vallière dans le Haut-Tonkin.

Liquidation de la grande piraterie. — Etablissement définitif de la frontière de Chine. 263

TOME SECOND

LETTRES DU TONKIN (Suite)

Chapitre VII. — Hanoï.

Entrevue avec le maréchal Sou à Lang-Son. — Sa visite à Hanoï. — Passage de l'Etat-Major au Gouvernement Général comme chef du bureau militaire du Gouverneur. 3

Chapitre VIII. — En Annam. La cour de Hué. 57

Chapitre IX. — A Saïgon. — Au Cambodge. — Retour au Tonkin. — Mort de M. Rousseau. — Départ pour Madagascar. 91

LETTRES DE MADAGASCAR

Chapitre X. — Du Tonkin à Madagascar. 113

Chapitre XI. — Débuts à Madagascar. 173

Chapitre XII. — A Madagascar. — Retour en France. 202

CONCLUSION. — Du rôle colonial de l'armée 273

Table des cartes hors texte. 299

Table des dessins hors texte 301

84711. — Imprimerie générale Lahure, rue de Fleurus. 9, Paris.

0

BINDING SECT. SEP 23 1966

DS
557
T7L8
1920
t.2

Lyautey, Louis Hubert
Gonzalve
Lettres du Tonkin et de
Madagascar

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY